





103

HISTOIRE
D'IRLANDE.

Se trouve aussi chez

ARTHUS BERTRAND, rue Haute-Feuille, n°. 23;
BOSSANGE, MASSON et BESSON, rue de Tournon, n°. 6;
COLLIN (LÉOPOLD), rue Gît-le-Cœur, n°. 4;
DEBRAY, rue St.-Honoré, n°. 168;
DELANCE, rue des Mathurins S.-J., hôtel Cluny;
DELAUNAY, palais du Tribunat, galeries de bois, n°. 243;
FANTIN, GRAVIER et Cie., quai des Augustins, n°. 55;
LENORMANT, rue des Prêtres-St.-Germain-l'Auxerrois, n°. 17;
NICOLLE, rue des Petits-Augustins, n°. 15;
RENOUARD, rue St.-André-des-Arcs, n°. 55.
TOURNEISEN fils, rue de Seine St.-Germain, n°. 12;
TREUTTEL et WURTZ, rue de Lille, n°. 17.

DE L'IMPRIMERIE DE DELANCE.

HISTOIRE D'IRLANDE

DEPUIS LES TEMPS LES PLUS RECULÉS

JUSQU'A L'ACTE D'UNION AVEC LA GRANDE-BRETAGNE

EN 1801.

TRADUITE DE L'ANGLAIS

DE M. J. GORDON

AUTEUR DE L'HISTOIRE DE LA RÉBELLION, RECTEUR, etc.

PAR

PIERRE LAMONTAGNE

Auteur dramatique, de la Société des Sciences et Belles-Lettres de Bordeaux.

Nobis in arcto et inglorius labor — Non tamen sine usu fuerit introspicere illa primo aspectu levia, ex queis magnarum sæpe rerum motus oriuntur. TACIT.

TOME I.

PARIS

A la Librairie française et étrangère de PARSONS, GALIGNANI et Cie., rue Vivienne, n°. 17.

1808.



PRÉFACE
DU TRADUCTEUR.

Il manquoit une histoire générale d'Irlande depuis les temps qui se perdent dans l'antiquité la plus reculée jusqu'aux époques les plus modernes. Elle demandoit cet amour du vrai, cet esprit philosophique qui écartent les fables dont le berceau des nations est toujours entouré et l'intérêt de parti qui altère plus ou moins la vérité des faits. C'est la tâche que s'est imposée M. Gordon, recteur de la paroisse de Killegny, déjà connu par l'histoire de la rébellion d'Irlande (1);

(1) Après avoir donné de justes éloges à l'Histoire de la rébellion d'Irlande par M. Gordon, en parlant de l'Histoire générale du même pays, un écrivain anglais s'exprime ainsi.

« Une histoire d'Irlande sortie de la plume de » M. Gordon est un véritable présent. L'auteur a

il s'en est acquitté d'une manière aussi honorable pour lui qu'utile et agréable pour le public. Son travail se compose de diverses compilations puisées dans les anciennes chroniques écrites en langue du pays, et des annales composées par les moines, qui seuls, dans les temps de barbarie, conservoient le flambeau des sciences, dont la lumière étoit malheureusement obscurcie par les ténèbres de la superstition. M. Gordon a surtout profité de l'ouvrage du docteur Leland, qui a traité la partie de l'histoire d'Irlande depuis le premier établissement des colons anglais jusqu'à la capitulation de Limerick, sous le célèbre Guillaume III. Il fait l'éloge de ce guide, dont il a suivi la narra-

» bien soutenu la haute réputation que lui a méritée » son premier ouvrage. Chaque page de l'histoire » d'Irlande offre même discernement, même pro- » fondeur, même impartialite, toujours le même » amour du vrai. Une histoire générale exige beau- » coup plus de travail que celle de quelques événe- » mens particuliers, etc. »

tion avec fidélité. On voit au premier coup-d'œil que M. Gordon a construit son édifice avec d'excellens matériaux; mais on retrouve partout le génie de l'architecte. L'historien a placé les faits dans l'ordre le plus méthodique. Les affaires du dehors marchent avec celles de l'intérieur; ce qui appartient à l'histoire religieuse et les événemens politiques, ce qui concerne les finances, le commerce et l'agriculture, tout est classé sans confusion, de manière qu'un objet répand la clarté sur ce qui l'environne, et reçoit à son tour la lumière dont les objets voisins sont éclairés. On ne sauroit surtout donner trop d'éloges à cet esprit de tolérance, de charité chrétienne, de zèle vraiment patriotique et dégagé de toute prévention, de tout préjugé national, qui paroissent diriger la plume de M. Gordon. Le philosophe trouvera de quoi se satisfaire dans la lecture de

cet ouvrage en étudiant les mœurs d'un peuple barbare et en suivant les progrès de la civilisation. L'antiquaire y puisera des détails curieux sur les habillemens, les armes, les édifices civils et militaires, les diverses institutions, etc., des anciens Irlandais, qu'il pourra comparer à ce qu'il connoît déjà relativement aux usages des autres peuples. Il paroît démontré que les Celtes ont été les premiers habitans de l'Irlande. Des passages tirés du Pœnulus de Plaute, et qu'on trouvera dans l'appendix, établissent l'identité de l'ancien Irlandais avec la langue carthaginoise. Tout semble confirmer l'opinion du savant et infortuné Bailly, qui établit que vers le Nord il a existé un grand peuple, ayant des villes florissantes qui ont disparu de la surface du globe, mais dont on retrouve dans les entrailles de la terre des monumens portant les marques de la plus

haute antiquité. M. Gordon reconnoît la plus grande affinité entre le latin, le grec, le sanscrit et le scythique. Son témoignage a d'autant plus de poids qu'il se montre l'ennemi déclaré de toutes les fables et de toutes les hypothèses hasardées. L'autorité d'un juge aussi éclairé a confirmé le traducteur dans l'opinion où il étoit depuis long-temps que les prétendues poésies d'Ossian sont une de ces charlataneries littéraires dont on a été et dont on sera toujours la dupe. Il ne faut qu'être un peu versé dans la connoissance des divers styles pour découvrir les nombreuses interpolations qu'on a mêlées à quelques traditions orales.

Ceux qui s'occupent de l'histoire ecclésiastique, ceux qui par état doivent connoître en détail les diverses branches de l'administration, trouveront dans cet ouvrage beaucoup de matériaux importans, essentiels à consulter. Plusieurs questions

intéressantes pour l'homme d'Etat, le financier, le commerçant et l'agriculteur y sont discutées avec autant de clarté que de profondeur. Le tableau si frappant des maux que l'anarchie a causés à l'Irlande fera sentir encore plus vivement les avantages d'un gouvernement ferme et stable. M. Gordon, le burin de l'histoire à la main, stigmatise les criminels de quelque rang et de quelque parti qu'ils soient, et transmet à la postérité les noms des hommes vertueux partout où il les rencontre, sans acception de pays, de culte, de profession. Ainsi l'historien, comme placé dans une chaire publique, donne des leçons au genre humain.

Le style de M. Gordon, à quelques restrictions près, mérite aussi beaucoup d'éloges. On prend ici le mot *style* dans toute son étendue, en tant qu'il renferme les pensées et la diction. Comme Tacite, l'auteur de l'histoire d'Irlande est sou-

vent énergique, précis et rapide; d'un seul jet il trace un grand tableau. Partout on voit le cachet de l'artiste. Quelques répétitions de mots et quelques retours des mêmes idées lui sont échappés. Ce que les rhéteurs nomment la phraséologie pourroit offrir aussi matière à quelque critique. La liaison naturelle des idées n'est pas toujours suivie; le Lecteur se trouve quelquefois égaré dans le labyrinthe des inversions et des nombreuses incises. Ces légers défauts devoient en rendre la traduction pénible. Le Traducteur ne dissimulera pas la fatigue qu'il a souvent éprouvée, surtout quand il s'agissoit de matières auxquelles il avoue qu'il est assez étranger. Il n'a eu d'autre ressource que de rendre le texte avec la plus scrupuleuse exactitude. C'est d'ailleurs la marche qu'il a toujours suivie. Le premier, le principal mérite d'une traduction c'est la fidélité. Autrement elle n'offre plus

qu'une paraphrase qui dénature plus ou moins le texte et ne peut en donner une véritable idée. Quand on traduit un auteur tel que M. Gordon, plus on peut lui ressembler, plus on est sûr de satisfaire l'homme de goût. Cette traduction a été revue avec soin par un homme de lettres très-versé dans la connoissance de l'anglais et accoutumé au travail de la rédaction. Il a fait plusieurs changemens heureux, soit en faisant disparoître des répétitions et même des inadvertances qui échappent dans le feu d'un travail sans relâche, soit en écartant les vices d'harmonie qui empêchent le style d'être aussi coulant que l'exige une oreille délicate. On a donc lieu de se flatter qu'avec un certain degré de correction et de pureté dans le trait, cette traduction offrira le reflet des brillantes couleurs qu'on admire dans l'original.

HISTOIRE D'IRLANDE.

CHAPITRE PREMIER.

INTRODUCTION. — Esquisse géographique de l'Irlande. — Sa situation. — Sa figure. — Ses baies. — Son contour. — Son aspect. — Marais. — Montagnes. — Rivières. — Lacs. — Air. — Fertilité du sol. — Étendue. — Division.

MAINTENANT que l'Irlande, constitutionnellement érigée en un seul et même royaume avec la Grande-Bretagne, fait partie intégrante de l'Empire Britannique, un Précis de son histoire particulière depuis les temps les plus reculés jusqu'à l'époque où sa législature a été réunie à la législature anglaise, peut offrir assez d'utilité et d'intérêt pour mériter que le Public l'accueille favorablement. Ce précis, en rejetant tout ce qui paroît fa-

buleux ou qui dégraderoit la majesté de l'histoire, ne doit embrasser que ce qui est authentique et important. En effet la brièveté de la vie et le prix du temps avertissent l'historien d'éviter la redondance et les répétitions; il doit borner son récit aux vérités intéressantes, sans rien négliger cependant de ce qui peut les éclaircir. La narration actuellement soumise aux yeux du lecteur, s'étend jusqu'au commencement du dix-neuvième siècle, période lumineuse en comparaison des siècles passés, et néanmoins ternie par quelques traces de la plus profonde barbarie. Pour preuve de ce que j'avance, la postérité pourra citer les débats qui ont eu lieu au sujet des combats de taureaux, dans le parlement impérial de la Grande-Bretagne, sans doute la plus respectable assemblée de législateurs qui soit dans l'univers, et dont pourtant les suffrages ont sanctionné l'amusement le plus contraire à la dignité de l'homme, celui de torturer un animal aussi utile qu'innocent, traité par quelques nations de l'Asie avec un respect religieux. Toutefois il faut espérer que l'Eu-

rope, à la fin de ce siècle, se sera perfectionnée davantage, éclairée comme elle l'est par le flambeau de la littérature, qui sans avoir entièrement dissipé les ténèbres de la barbarie et la rudesse de nos mœurs, a du moins écarté de l'histoire ses légendes et ses romans.

C'est une vérité constante que la géographie est aussi nécessaire que la chronologie pour répandre l'intérêt et la clarté sur les récits historiques. Je commencerai donc cet ouvrage par une esquisse géographique de l'Irlande, extraite d'un livre plus volumineux, de ma composition (1), et que je rappelle au lecteur qui désireroit avoir une connoissance plus étendue de la géographie de cette contrée.

Cette île, la troisième en grandeur entre celles que l'on nomme Européennes, est située à l'Ouest de la Grande-Bretagne, dont elle est séparée par la mer d'Irlande, appelée le canal S. Georges, qui varie en largeur de

(1) *Terraquea*, ou Tableau géographique et historique de tous les pays.

quarante à quarante-quatre lieues, excepté à l'endroit où la mer est resserrée en un plus petit espace, entre le comté de Down et la côte de la Bretagne septentrionale, et en un plus petit encore, de quatre lieues seulement de large, entre le point septentrional du comté d'Antrim et le Mull de Kyntire sur la côte d'Ecosse.

Oblongue et plus ramassée dans sa forme que la Grande-Bretagne, mais toujours irrégulière, l'Irlande se rétrécit en formant diverses inégalités, du milieu en allant au Nord-Est et au Sud-Ouest; elle reprend tout à coup sa première direction, et alors un peu dilatée, assez même pour former sur ce dernier point une espèce de péninsule arrondie, elle offre une proéminence vers la partie du Sud-Est, et une forme dentelée au Sud-Ouest. Exposée tout le long de la partie occidentale à toute la furie de la mer Atlantique, qui s'élève à une hauteur effrayante et se brise sur ses rivages avec une violence inconcevable, sa côte est, vers cet endroit, plus en angle et plus dentelée que partout ailleurs, et elle y est plus bordée d'îles; qui paroissent avoir été

arrachées du continent par les irruptions de ce terrible élément.

Les principales baies que présentent les côtes d'Irlande, sont à l'Ouest et au Sud-Ouest de l'île. Ces côtes dentelées qui opposent d'innombrables promontoires à la furie de la mer Atlantique, forment dans leurs profonds enfoncemens quelques-uns des plus beaux ports qui soient au monde; ports si sûrs et si vastes que dans plusieurs d'entre eux toutes les flottes de la Grande-Bretagne pourroient se tenir à l'ancre sans avoir à redouter le moindre danger. La plupart de ces baies si magnifiques, si favorisées d'ailleurs par la nature pour les entreprises commerciales, sont les baies de Bantry, Kenmare, Dingle, Gulway, Clew et Donégal. La plus commode est la baie de Bantry, dans le comté de Cork; elle a vingt-six mille anglais de long et six de large : sa profondeur, grande sur tous les points, n'a pas en quelques endroits moins de quarante brasses : du reste abritée et défendue par de hautes masses de rochers à pic, elle est sûre dans toute son étendue, et affranchie des rocs qui hérissent le canal.

C'est dans un vaste marais ou tourbière, appelé le Bog d'Allen, dont la position est à peu près centrale, que le plan du sol ou la plate-forme d'Irlande a sa plus grande élévation : toutefois cette élévation excède à peine deux cent soixante-dix pieds, et néanmoins elle est plus que suffisante pour faire descendre les plus grandes rivières. A travers ce vaste marais court la principale crête de l'île, séparant les eaux du Shannon de celles qui coulent à l'Est au canal d'Irlande, et au Sud aux côtes de Munster et à l'Océan. Cette crête qu'on n'aperçoit pas de tous côtés, mais qui peut facilement être géographiquement tracée, tourne d'une part au Nord, vers les monts de Tyrone, de l'autre aux montagnes de Slyève-Bloom et aux Galtées, d'où elle court à l'Ouest à la péninsule de Corcaguinny.

Assise sur un roc ou lit de granite immense qui s'élève du sein de la mer, l'Irlande n'a pas de pays de montagnes aussi étendus que la Grande-Bretagne, ni de bas-fonds marécageux, comme en a cette île. Elle n'a aucune montagne de craie, ni, à l'exception des côtes, des terreins de sable de grande éten-

due, mais un sol plus communément de nature de gravier, avec une couche de pierre le plus souvent calcaire, mêlée de substances argileuses, ferrugineuses et d'autres espèces de matières. Le roc qui forme la couche s'élève fréquemment nu à la vue, frappant presque toujours l'œil du voyageur, non-seulement sur les éminences, mais aussi dans les plaines. Prise collectivement, l'Irlande n'est pas montagneuse; beaucoup d'endroits y sont parfaitement de niveau, quelques-uns sont absolument plats, et s'il en est plusieurs qui offrent des inégalités, ce n'est que par des montagnes de grandeur médiocre. Les niveaux les plus étendus sont vers le milieu de l'île, où une vaste plaine se prolonge en ligne transversale de mer en mer, depuis la côte de Dublin jusqu'à la baie de Galway, renfermant dans son étendue le Bog d'Allen. En général les parties maritimes, particulièrement à l'Ouest, sont plus montagneuses que l'intérieur. Cependant les montagnes sont distribuées de manière qu'il y a peu d'endroits où la perspective ne soit d'un côté ou de l'autre terminée par cette espèce de scène

majestueuse, formant un vaste amphithéâtre quelquefois à vingt milles de distance. Telle est en effet leur distribution et telles sont les perspectives qu'elles présentent sur des plaines immenses ou sur des surfaces onduleuses, sur des lacs de diverses grandeurs, et de superbes courans d'eau serpentant à travers de belles prairies verdoyantes, comme si la nature eût voulu faire de cette île une région de paysages et une variété sans cesse renaissante de tableaux enchanteurs. Il n'y a point ici de ces plages mortelles de plat-pays, dont la triste uniformité fatigue les regards; les éminences n'y paroissent avoir d'autre destination que de varier les points de vue, ou de donner de la majesté à la scène.

Néanmoins les tourbières qui se trouvent en grand nombre, non-seulement sur les sommets et les flancs des montagnes, mais encore dans les plaines, concourent en quelque sorte à dégrader dans plusieurs endroits l'aspect du pays, et à voiler, pour ainsi dire, l'éclat de son teint. Plusieurs d'entre elles sont susceptibles d'être changées par l'industrie en excellent terroir, et là où elles n'occupent

pas une trop grande surface, elles compensent l'inconvénient de leur couleur brune ou noirâtre par la quantité de combustible qu'elles produisent. D'ailleurs les marais de cette espèce ne nuisent pas à la santé. Les eaux, loin de répandre des exhalaisons putrides, comme les mares et les étangs, sont d'une qualité antiseptique et fortement astringente. On peut en porter ce jugement d'après la propriété qu'elles ont de conserver et même d'endurcir le bois de charpente que l'on trouve généralement enfoui sous leurs surfaces : elles convertissent même en une espèce de cuir la peau des hommes et des animaux qui ont eu le malheur de s'y perdre et d'y rester pendant un certain temps. La tourbière la plus étendue est le Bog d'Allen, dont j'ai déjà parlé : elle n'a guères moins de soixante-dix milles de longueur.

Les montagnes d'Irlande sont diversement arrangées : quelques-unes ont la forme d'une île à cause des plaines ou des vallées qui les environnent; d'autres sont jetées par ordre symétrique; mais la plupart sont rassemblées en groupes irréguliers, ou en masses dé-

tachées de différentes grandeurs. Elles ont une grande variété de formes, et l'on y monte par des sentiers non moins variés, mais faciles en général ; on y trouve des pâturages et même des terrains propres à la culture, fort au-dessus de leurs bases : quelques-unes ont aussi un aspect effrayant, et d'autres sont d'une hauteur considérable, s'élevant dans l'air en forme de cônes, ou perçant la nue par des pointes spirales. Néanmoins on ne peut pas dire que les montagnes de cette île soient d'une très-grande élévation ; la plus haute étant de beaucoup inférieure à la pointe du Snowdon, qui elle-même est surpassée par beaucoup d'autres dans la Grande-Bretagne. Pour avoir des renseignemens plus positifs, j'invite le lecteur à consulter mon livre intitulé *Terraquea*, et je me borne à dire que dans les comtés de Mayo et de Galway où une large et longue étendue de terres, assez semblable au pays de Galles par sa forme âpre et inégale, s'avance en saillie comme pour s'opposer à la fureur de l'Océan, plusieurs masses ténébreuses de montagnes obscurcissent l'aspect de la contrée et en rendent plusieurs parties presque

impraticables au voyageur. Deux surtout, d'une majesté imposante, les plus hautes peut-être qui soient en Irlande, le Néphin et le Croag-Patrick, l'une et l'autre dans le comté de Mayo, élèvent leurs têtes superbes, la première à la hauteur de huit cent quatre-vingt verges, la dernière à celle de huit cent quatre-vingt-huit au-dessus du niveau de la mer. Le sommet du Croagh-Patrick paroît à l'œil un cône monstrueux, parfaitement régulier, que l'on peut distinguer à la distance de soixante milles.

Cette île n'est pas moins diversifiée par les lacs et les rivières que par les collines et les montagnes; de toutes les îles Britanniques, où les eaux sont en général si abondantes, aucune n'est mieux pourvue de cet élément que l'Irlande. La terre, comme l'air, y sont extrêmement humides. On voit de tous côtés des sources jaillir de dessous terre, et le pays est coupé en tout sens par une multitude de rivières, dont plusieurs rencontrent dans leurs cours des creux ou dépressions de terrein qui, remplis de leurs eaux, deviennent des lacs. Ces lacs contribuent beaucoup

à embellir la contrée, et encore plus les rivières, les terreins les plus beaux et les plus fertiles étant communément situés sur leurs rives; mais en raison des canaux pleins de rochers dans lesquels elles coulent, il en est peu qui soient navigables sans interruption dans un cours de quelque longueur. Néanmoins ces obstacles pourroient généralement être écartés et l'on parviendroit à établir une grande navigation intérieure, dont les produits seroient d'une haute importance.

Le Shannon qui avec l'Ern forme à l'Ouest une péninsule d'une grande portion de l'Irlande, à peu près de la même manière que la Severn et la Dee terminent une pareille étendue de pays à l'Ouest de la Grande-Bretagne, est la plus grande rivière, non-seulement de l'Irlande, mais encore des îles Britanniques, ayant un cours de cent quatre-vingt-six milles, et s'étendant en vastes lacs, coupés par des îles. Les rivières d'Irlande les plus considérables après le Shannon, sont la Barrow, la Nore et la Suir, venant toutes trois du pays élevé où se trouvent le Bog d'Allen et la crête de Slyeeve-Bloom, et, après un

écart et un rapprochement mutuels, versant leurs eaux réunies dans le port de Waterford. La Nore et la Barrow s'unissent pour la première fois à la ville de New-Ross; c'est de là que le fleuve formé par les deux autres, navigable pour les grands vaisseaux, est appelé rivière de Ross; et à neuf milles plus bas s'opère la jonction de la Suir, ou Shoor.

L'Irlande renferme un nombre considérable de lacs, particulièrement à l'Ouest et au Nord; quelques-uns ne sont pas inférieurs en grandeur à certains lacs d'Europe, après ceux qui sont situés dans le voisinage des Alpes et de la mer Baltique. Le Lough-Neagh a dix-huit mille anglais de long; il occupe une surface de plus de quatre-vingt mille acres anglais, et est navigable pour des bâtimens d'un port considérable. Ce lac est presque dépourvu d'îles, mais le Lough-Ern en contient dans ses deux bassins trois ou quatre cents. De ces bassins, que réunit un canal tournant de six milles de long, l'un a dix milles de large et l'autre treize milles. Le Lough-Lane dans le comté de Kerry, composé également de deux lacs, est le plus célèbre de tous. Ces lacs trans-

parens, dominés par des montagnes prodigieuses; bordés de superbes forêts délicieusement variées, ornés d'îles romantiques, retentissant de tous côtés du bruit harmonieux d'un nombre infini de cascades et d'échos, forment un assemblage de beautés, sans égales peut-être, mais du moins bien au-dessus de ce qu'on pourroit dire pour les exprimer.

J'ai déjà observé que la terre et l'air sont humides. Comme les vents des points de l'Ouest, et plus encore de ceux du Sud-Ouest, soufflent les trois quarts de l'année sur cette île, qui de tous côtés, excepté au levant, est absolument ouverte à la mer Atlantique, son atmosphère est extrêmement moite et nébuleuse; mais elle est bien loin d'être insalubre, étant continuellement agitée. Rien de plus incertain que le temps, rien de plus irrégulier que les saisons; mais généralement les pluies sont très-fréquentes, particulièrement en hiver; il y tombe plus d'eau dans l'année que dans les parties méridionales de l'Angleterre, en proportion de l'espace. Les vents du Sud-Ouest et du Sud dominent plus en hiver que

dans toute autre saison; ceux de l'Ouest, dans l'été et dans l'automne; et ceux du Sud-Est, de l'Est, du Nord-Est, et du Nord, au printemps. Les orages sont infiniment plus fréquens en automne et en hiver qu'au printemps ou dans l'été, et ils viennent plus souvent dans les mois de novembre, décembre, janvier et février, que dans les mois équinoxiaux de mars et de septembre.

Comme l'air est plus humide, la température est aussi plus douce que dans la Bretagne méridionale, tant pour le froid que pour la chaleur, mais particulièrement pour le froid. Quand la neige dure un mois sur les plaines, c'est un phénomène rare. L'on a vu quelques hivers se passer sans gelée ou sans neige, mais en revanche il y avoit abondance de pluie. Néanmoins, quoique l'hiver soit généralement très-doux, et même quelquefois trop chaud pour les exercices du corps, le froid, tout modéré qu'il est, dure communément sept ou huit mois; le feu est nécessaire depuis environ le milieu de septembre jusqu'au milieu de mai. Du reste les saisons sont ici plus tardives que dans la Bretagne mé-

ridionale, et même que dans tout le reste de l'Angleterre.

L'étendue de l'Irlande en ligne méridienne ne prenant pas au-delà de quatre degrés de latitude, ses parties septentrionales et méridionales ne peuvent éprouver aucune variation bien sensible de température par la différence de climat. Cette variation doit être occasionnée, là où elle se trouve, par les éminences qu'offre le pays et sa situation relativement à l'Océan. Ainsi les parties occidentales et méridionales sont plus moites et plus tempérées que les parties de l'Est et de Nord-Est, et les côtes plus que l'intérieur du pays. Peut-être la nature du sol affecte-t-elle à un certain degré, mais peu considérable, la température, et sur les endroits qui ont une couche de pierre à chaux près de la surface, la neige se fond plutôt que sur d'autres, qui ne sont ni plus élevés ni plus éloignés de l'Océan.

L'atmosphère humide et pluvieuse de l'Irlande est bien adaptée à son sol rocailleux, qui est naturellement bien plus fertile que celui de la Bretagne et même que celui de l'Angleterre, dont la Bretagne est, sans contredit,

la

la partie la plus riche; mais sa fertilité consiste plus dans le pâturage que dans le blé, l'excessive humidité, si avantageuse au premier, étant contraire au dernier. Ainsi le blé est inférieur en poids et en couleur à celui des contrées plus sèches; les mauvaises herbes nuisent à la récolte; le labourage est interrompu et les produits endommagés par des pluies hors de saison; en outre, quelque grande que puisse être la supériorité naturelle du sol irlandais, il est en fertilité acquise bien inférieur à celui de l'Angleterre, qui a été amélioré par les travaux successifs de plusieurs générations.

L'Irlande est dépourvue de quelques espèces d'oiseaux, de poissons et d'autres animaux que l'on trouve dans la Grande-Bretagne. Les pies et les grenouilles y étoient inconnues jusqu'à ce qu'elles y furent apportées de la Bretagne vers le commencement du dix-huitième siècle. On n'y voit encore aujourd'hui ni taupes, ni crapaux, ni aucune espèce de serpens. Si ces reptiles ne peuvent vivre en Irlande, ce qui me paroît un point très-douteux, la cause doit probablement s'en

trouver dans le défaut de chaleur, défaut qui, comme les agronomes l'ont observé, est nuisible à la perfection du blé.

La plus grande longueur de l'Irlande, du Nord-Est au Sud-Est, est de trois cent six milles anglais; sa plus grande largeur de deux cent sept; et sa surface, qui a été généralement estimée au-dessous de son étendue réelle, contient, considérée comme surface plate, sans avoir égard à ses inégalités, environ vingt millions d'acres anglais, ou au delà de douze millions d'acres irlandais. Cette surface, relativement aux distinctions civiles ou politiques, est divisée en quatre provinces, Munster, Connaught, Leinster et Ulster, qui sont subdivisées en trente-deux comtés, et ceux-ci le sont en deux cent cinquante-deux baronnies. Munster renferme les six comtés de Waterford, Tipperary, Cork, Kerry, Limerick et Clare : Connaught les cinq de Galway, Mayo, Sligo, Leitrim et Roscommon : Leinster les douze de Longford, Westmeath, King's-County, Queen's-County, Kilkenny, Carlow, Wexford, Wicklow, Kildase, Dublin, Meath, et Louth; et Ulster les

neuf de Cavan, Monaghan, Armagh, Down, Antrim, Derry, Donégal, Tyrone et Fermanagh. Le plus grand de tous les comtés est Cork, qui contient en surface presqu'un million et cinquante mille acres irlandais; et le plus petit est Louth où l'on en compte à peine cent onze mille.

CHAPITRE II.

Vanité nationale. — Périodes de l'histoire d'Irlande. — Cette île connue des Phéniciens et des Grecs. — Connue des Romains. — Son nom. — Celtes. — Goths. — Firbolgs. — Tuatha de Danans. — Ecossais. — Romains. — Fables. — Chansons. — Colonies. — Langue. — Histoires. — Cairbre Caitkan. — Tuathal. — Leinster. — Tribut. — Finmac-Comhal. — Oshin. — Oscar. — Nial des neuf Otages.

L'ambition de tous les peuples, dans cet état de connoissances qui forme un crépuscule entre les ténèbres de la barbarie et les lumières de la littérature, a toujours été de tirer leur origine d'ancêtres d'antique renommée et de mœurs civilisées. L'Irlande a eu sa portion de cette vanité puérile qui ne souffre pas le flambeau des recherches historiques. Les lecteurs qui voudroient être instruits des fables nullement intéressantes de l'antiquité de l'Irlande, peuvent se satisfaire en lisant l'histoire de Keating et l'Ogygie d'O'flaherty.

On peut trouver, principalement dans les Antiquités de Ledwich et les Tableaux de Campbell, des réfutations de ces fictions et des tentatives heureuses pour débarrasser des ruines de l'histoire romanesque quelques faits obscurs et défigurés. Dans les siècles antérieurs à la naissance du Christ, les affaires de cette contrée sont entièrement inconnues, elles sont mêmes impénétrables; tel est le résultat des recherches les plus laborieuses et les plus exactes. Comme l'obscurité la plus profonde enveloppe cette période de l'histoire d'Irlande, à peine quelques rayons d'une faible lueur paroissent-ils entre l'incarnation de notre Sauveur et l'introduction de la religion chrétienne dans cette île, vers le milieu du cinquième siècle. Même après cet heureux événement, on ne trouve que très-peu de faits authentiques, au-delà des affaires de l'église et de quelques actions d'hommes religieux et lettrés, jusqu'à l'invasion des Anglais, sous Henri second. C'est à cette époque que commence une chaîne d'événemens authentiques, régulière et suivie. Ainsi les périodes de temps, par rapport à l'histoire d'Irlande, peuvent

proprement être réduites à quatre, chacune d'elles ayant une dénomination particulière, l'inconnue, la fabuleuse, la légendaire et l'historique : la première finissant vers le temps de l'ère chrétienne; la seconde à peu près au milieu du cinquième siècle; la troisième à l'invasion des Anglais en 1170; et la quatrième datant de cet événement et prolongée jusqu'à l'époque actuelle.

Il est assez probable, toutefois sans que cette opinion soit confirmée par les auteurs anciens, que les Phéniciens, ces célèbres navigateurs de l'antiquité qui ont établi des colonies en Espagne, et que l'on croit avoir fréquenté les ports de l'Angleterre pour y trafiquer, avoient quelque connoissance des côtes d'Irlande; telle a été l'opinion du poëte Festus Avienus. Nous voyons dans le poëme des Argonautes, publié sous le nom d'Orphée qu'on dit avoir été contemporain de Pisistrate l'Athénien, que les Grecs avoient reçu quelques renseignemens obscurs sur cette île, soit de la part des Phéniciens, soit de celle de quelqu'autre nation intermédiaire, quatre ou cinq siècles avant Jésus-Christ.

Plus de trois siècles avant l'ère chrétiennè, Aristote, dans son Traité du Monde, donne aux deux plus grandes îles Britanniques les noms d'Albion et d'Ierne. Plus connue des Romains, l'Irlande a été jusqu'à un certain point décrite dès les premiers temps de la naissance de Jésus-Christ, par divers écrivains, tels que Strabon, Pomponius Méla, et Solin; mais surtout Ptolémée, géographe du second siècle, qui a marqué les noms et les situations de places et de tribus du peuple irlandais, d'après les informations qu'il avoit pu se procurer. Ces écrivains ne nous ont rien appris de l'état de ces habitans, ils n'ont parlé que de leur barbarie. On a cru que le nom du pays étoit d'origine celtique, l'Irlande s'appelant anciennement Iri, Eri, Erin, Iere, Ierne, dénomination qu'on croiroit signifier sa situation occidentale relativement à l'Europe. D'autres regardent le terme original comme gothique, signifiant l'île ultérieure (the farther isle). De ce mot sont peut-être dérivés les noms d'*Ouernia*, de *Juverna*, et d'*Hibernia*. Le nom de *Scotia* qu'elle a conservé jusqu'au dixième siècle, est d'une date

plus ancienne et d'origine gothique. Le mot Irlande est seulement un composé d'une épithète gothique et de sa dénomination primitive.

On ne peut guère douter que cette île n'ait été d'abord habitée par des peuples celtiques, premiers possesseurs du continent européen, d'un teint rembruni, avec des cheveux noirs et bouclés; mais quand et d'où sont-ils d'abord arrivés? ce sont autant de questions impossibles à résoudre. D'après les recherches des meilleurs antiquaires, et particulièrement du laborieux et savant Pinkerton, deux races d'origine celtique, distinguées sous les noms de *Gael* et de *Cumraig*, paroissent avoir successivement habité les parties méridionales de la Grande-Bretagne, dans des siècles bien antérieurs à la naissance du Christ. La première, que l'on suppose avec raison avoir été la même que les Celtes galliques de César, et être venue immédiatement de France en Bretagne, fut probablement chassée à l'ouest vers le pays de Galles et celui de Cornouailles, et enfin jusqu'en Irlande par les *Cumri* ou *Cumraigs*, que l'on conjecture également avec raison être venus de la Germanie. La

langue des Gaels, nommée gallique, quelque corrompue qu'elle soit, particulièrement à l'ouest de l'Irlande et dans les montagnes d'Ecosse, est très-distincte du welche, dialecte de Cumri. La proximité des Caps Welches et de l'Ecosse, plus particulièrement de cette dernière partie, fit naître l'occasion d'une courte navigation, depuis la Bretagne jusqu'aux côtes d'Irlande, très-bornée en comparaison des voyages que l'on sait avoir été faits par des tribus sauvages, dans des vaisseaux construits légèrement en bois et couverts de cuirs, tels qu'ils ont été autrefois en usage dans les mers des îles Britanniques.

Il n'y a point d'histoire de ces premiers Colons, qui sans doute étoient illettrés; et le récit des événemens de ces temps reculés ne pourroit être que fastidieux par une répétition uniforme de petites guerres et d'actes de férocité barbare. L'époque de leur première arrivée peut remonter à neuf ou dix siècles avant l'ère chrétienne, et la première invasion des Tribus gothiques peut s'être faite six ou sept siècles plus tard. La nombreuse race des Goths, qu'un enchaînement de preuves démontre

avoir été les mêmes que les anciens Scythes, distingués par de larges épaules, par une haute stature, un beau teint, des yeux bleus ou gris, et des cheveux roux ou blonds, a laissé des traces de ses émigrations de la Perse, à travers les régions occidentales de la Tartarie, en Europe, dont elle inonda une grande partie, chassant les *Celtes* vers l'Ouest et les *Fins* au Nord. Les premiers colons de race scythe en Irlande, ont été probablement les Belges, peuple nombreux, que l'on sait avoir pénétré, long-temps avant la naissance du Christ, assez loin à l'Ouest pour occuper les Pays-Bas avec une portion considérable de la moderne France et les parties du Sud-Est de la Bretagne. La colonie belgique, probablement les *Firbolgs*, d'ancienne tradition irlandaise, paroissent s'être établis principalement dans les parties du Sud-Est des comtés modernes de Waterford et de Wexford, où Ptolomée a trouvé des peuples connus sous les noms de Menapii et Cauri, dénominations appartenantes aux tribus belgiques sur le continent, et dans les baronies de Bargy et de Forth, où l'on voit mainte-

nant un peuple distingué par un dialecte particulier du reste des Irlandais modernes, lequel descend probablement des anciens Belges, avec un grand mélange de colons anglais.

Comme les circonstances nous ont conduit à supposer que les Goths Belges, les premiers ancêtres des modernes Anglais, Hollandais, Flamands et autres peuples de la Germanie, ont fourni à l'Irlande les premières colonies, après les tribus de dénomination celtique, nous avons également de bonnes raisons pour croire que les Goths Scandinaves, de qui sont descendus les Norwégiens, Suédois, Danois et Ecossais du bas pays actuels, ont été les colons qui ont ensuite habité cette île en plus grand nombre que tous les autres.

Parmi ceux-ci, on trouve les *Tuatha-de-Danans*, célèbres dans la tradition irlandaise pour avoir pratiqué les arts imaginaires d'enchantemens magiques; arts vulgairement attribués dans des siècles précédens aux tribus habitant les régions de la Baltique. Ces espèces d'usurpateurs de l'Irlande, dont le nom peut être traduit par *Lord Danes* (seigneurs da-

nois), terme familier dans l'histoire d'Angleterre, sont appelés aussi *Damnoniens*, et peuvent probablement avoir été Danois. Cette dénomination nationale qui, dans quelques siècles plus reculés, avoit peut-être été connue plutôt des Irlandais et autres peuples du Nord que des Romains, peut, dans des temps moins éloignés, lorsque le nom danois eut acquis une flétrissante renommée, avoir été appliquée aux premiers aventuriers considérés comme appartenant à cette race formidable. Ceci n'est qu'une conjecture; nous avons des autorités suffisantes, celle particulièrement du poëte Claudien, pour croire que l'Irlande, au moins dès le quatrième siècle, a été possédée par les Scots (Ecossais), les mêmes probablement que les Goths ou Scythes, dans le sens et la valeur originale du mot, d'où le nom de *Scotia* (Ecosse) a été donné à cette île, et celui de *Scots*, mais avec une signification circonscrite et altérée, à ses habitans indistinctement.

Les Romains, qui ont subjugué par leurs armes et civilisé par leurs institutions une si grande partie de l'ancien monde, n'ayant

jamais envoyé de forces pour s'emparer de l'Irlande, qu'ils abandonnèrent ainsi à sa primitive ignorance, ne nous offrent dans les annales de leurs écrivains aucun renseignement sur les localités de ce pays, ni aucune information concernant le gouvernement et les mœurs de ses habitans, dont pourtant ils ont cité la foiblesse et la barbarie. Seulement le grand historien Tacite nous apprend que vers la dix-huitième année de l'ère chrétienne, un chef irlandais, chassé par une faction domestique, se réfugia près d'Agricola, général romain, qui faisoit alors la guerre dans la Grande-Bretagne, et lui donna la certitude qu'une légion, composée alors de six à sept mille hommes, suffiroit avec quelques troupes auxiliaires pour subjuguer l'Irlande. Ainsi, quoique dans ce siècle les ports de cette île fussent, d'après le même auteur dont on croit à cet égard l'opinion erronée, plus fréquentés par les marchands que ceux de la Grande-Bretagne, ce qui sembleroit indiquer plus de civilisation, il est très-probable que la désunion et l'anarchie que l'on a vu régner ultérieurement parmi les Irlandais, troubloient

déjà leur île à cette époque si reculée. Ces fléaux y continuèrent leurs ravages, depuis les premières peuplades qui ont habité la contrée, jusqu'à son entier assujétissement à la puissance britannique. Orose, écrivain du cinquième siècle, rapporte qu'un corps de Scythes, chassé de la Gallicie en Espagne par l'empereur Constantin, se réfugia en Irlande, où il trouva un peuple affable, les Scythes ou Scots; témoignage conforme aux résultats des laborieuses recherches faites par le meilleur de nos antiquaires.

Comme les renseignemens donnés sur l'ancienne Irlande par les auteurs romains, quoique le plus souvent clairs et authentiques, sont d'une nature trop bornée pour donner plus que de très-légères informations, il s'ensuit que les récits des Irlandais concernant les événemens de leur pays avant le cinquième siècle de l'ère chrétienne sont fabuleux ou romanesques, et ne peuvent jeter qu'une lumière vague et incertaine qui laisse un champ libre aux conjectures. Ce sont en grande partie des mensonges manifestes, fabriqués, après l'introduction du

christianisme parmi les Irlandais, par les moines et autres rêveurs de cette espèce. Quant aux récits qui peuvent être regardés avec quelque probabilité comme fondés en faits, ils doivent avoir été recueillis des chansons des Bardes, les meilleurs dépositaires qui existent des traditions orales. Mais le texte original des chansons, confié seulement à la mémoire, sans jamais avoir été consigné dans des écrits, est sujet, dans la suite des temps, par des changemens et des additions arbitraires, à être altéré d'une manière inexplicable, ou à être irrévocablement perdu. Je soupçonne que c'est le cas des poëmes célèbres publiés sous le nom d'Ossian, au sujet duquel il en a été singulièrement imposé au public dans la dernière partie du dix-huitième siècle, par Jacques Macpherson, écrivain écossais. Parmi ces chansons, dont le sujet se compose toujours des affaires d'Irlande, celles où il y a le plus de vérité et qui ont été données par l'ingénieux docteur Young, dans le premier volume des *Transactions de l'Académie royale Irlandaise*, me paroissent avoir reçu quelques

interpolations, au moins au neuvième siècle, si ce n'est pas au quinzième.

Les auteurs de nos romans historiques nous disent que cinq colonies sont successivement arrivées en Irlande: les sectateurs de Partholanus, ceux de Nemedius, les Firbolgs, les Tuatha-de-Danans, et les Milésiens. J'ai déjà parlé de la troisième et quatrième peuplade; je considère le reste comme entièrement fabuleux, et le nom de Milésiens comme une pure invention. L'on prétend néanmoins que ces colonies ont été des Scythes; en sorte que, puisque même les auteurs de l'histoire fabuleuse n'ont point fait mention des Celtes, premiers habitans de qui les Irlandais modernes font dériver, du moins à un certain degré, leur origine et leur langue, rien ne paroît mieux fondé que l'opinion du savant Pinkerton, qui assure que l'histoire de ce pays est uniquement celle des Goths en Irlande; il est donc hors de doute que la langue, ainsi que le sang n'aient reçu un mélange gothique. Peut-être la langue irlandaise, à l'exception du welche, le seul dialecte restant du celtique, est-elle composée en grande partie

tie de mots gothiques tellement dénaturés par la manière dont ils ont été adaptés à la forme particulière de cet idiôme, qu'il est extrêmement difficile de distinguer ce qui est véritablement celtique. Telles sont, en effet, la corruption et l'instabilité de cette langue, où se mêle un jargon composé de dialectes étrangers, dépourvue de règles fixes et déterminées, de conjugaisons, déclinaisons, syntaxe, orthographe ou de prononciation, incertaine dans la signification des vieux termes et se pliant aux vues des écrivains systématiques; qu'on ne devroit pas admettre, sans la plus forte garantie, les conclusions qu'on en pourroit tirer relativement à des points importans dans l'histoire.

D'après quelques passages de la langue punique ou carthaginoise (la même que parloient les Phéniciens), conservés dans une pièce de Plaute, il paroîtroit qu'il a existé une étroite affinité entre cet idiôme et l'ancienne langue irlandaise, ainsi qu'on le peut voir dans la défense de l'*Histoire ancienne d'Irlande*, par sir Laurent Parsons. Le fait seroit extrêmement curieux, s'il étoit bien

établi; mais il n'y a pas de preuve, ainsi qu'on l'a supposé, que les habitans celtiques de cette île aient été une colonie phénicienne. Nous savons que le grec, le latin et le sanscrit, ces langues polies au plus haut degré, sont étroitement liées l'une à l'autre, et ont une affinité radicale avec les anciens grossiers idiômes scythe ou gothique, et nous inférons de là que les nations qui ont parlé ces langues si polies, venoient, quoique très-supérieures dans les arts qui embellissent la vie, de la même origine que la race des Scythes répandue en tant de contrées. Nous savons aussi que les Phéniciens, les Arabes et les Chaldéens parloient tous les dialectes d'une langue cultivée, qui étoit l'hébreu; et les tribus celtiques, quelque barbares qu'elles aient été, peuvent être descendues originairement de la même grande race; elles peuvent aussi avoir répandu par terre et au moyen de canots d'osier quelques colonies parmi les nations européennes.

La couleur et d'autres qualités caractéristiques du corps attribuées aux Celtes, favorisent cette hypothèse plutôt qu'elles ne

la détruisent, car nous retrouvons ces mêmes qualités dans la race arabe ou dans la race hébraïque. Si jamais des factoreries commerciales ont été établies sur leurs côtes, et si la religion des Druides a été introduite parmi les Irlandais, par les Phéniciens ou les Carthaginois, leur langue peut avoir ainsi reçu quelque léger mélange de racines puniques. Mais si nous pouvions supposer, ce qui en effet est très-loin d'être improbable, que les Druides ont enseigné aux Irlandais l'usage des lettres et la langue phénicienne, nous en pourrions inférer une assimilation beaucoup plus prochaine de la langue écrite des Irlandais à l'idiôme vulgaire punique. Ainsi, tandis que les langues parlées d'Angleterre et d'Ecosse sont évidemment des dialectes du gothique, la langue écrite de la dernière contrée est, par adoption, entièrement anglaise; ce qui occasionne aussi une assimilation plus prochaine de la langue parlée. Il n'y a que la similitude de langage qui puisse être admise comme preuve d'identité d'origine chez les Irlandais et les Phéniciens. Des argumens tels que celui des épées de bronze de la même

forme, trouvées aux environs de Cannes et en Irlande, sont trop futiles pour mériter un sérieux examen : puisque, indépendamment d'autres circonstances, long-temps avant la bataille de Cannes ces armes ont été remplacées par des épées d'acier parmi les Romains, les Carthaginois et d'autres nations civilisées.

Les historiens romanciers de notre pays nous ont donné une liste de cent dix-huit monarques qui se sont succédé en Irlande depuis Héremon, fils de Milesius, personnage imaginaire, jusqu'à Laogaire, sous le règne de qui le Christianisme s'établit dans cette isle. On dit qu'à l'exception d'un très-petit nombre, ils périrent de mort violente, et chacun d'eux par les mains de son successeur immédiat. On peut inférer de ce rapport qu'à cette époque la nation étoit livrée aux troubles et à l'anarchie ; et sans doute les auteurs de ces récits n'avoient pas l'idée d'une société plus paisible. Dans les écrits de ces historiens, et dans les chansons des Bardes, on trouve des narrations qui semblent contenir ou supposer des faits réels. Ainsi dans le

premier ou second siècle de l'ère chrétienne, quand nous avons raison de croire que des troupes de Scandinaviens avoient formé des établissemens en Irlande, on nous dit que Cairbre - Caitcan, de la race Damnonienne, usurpa l'autorité royale, après avoir massacré l'ancienne famille qui régnoit; mais après un intervalle de quelques années, on rapporte que les princes originaires du pays recouvrèrent leur rang.

D'après un récit qui nous a été transmis, il paroît que Tuathal-Trachtmar, qui succéda immédiatement à Cairbre-Caitcan, éprouva un malheur domestique qui attira une punition sur une grande partie de cette île. Eochaid, roi de Leinster, qui avoit épousé une fille de ce monarque, engagea par des moyens perfides une sœur de la reine son épouse, à satisfaire sa passion criminelle, ce qui fit mourir les deux sœurs de chagrin. Leur père, enflammé de fureur, prit les armes, et imposa une amende perpétuelle sur le pays de Leinster. On nomma cette amende le *tribut Baroméen*; elle devoit être payée chaque seconde année, et consister en un

certain nombre de vaches, cochons, moutons, chaudrons de cuivre, manteaux, et de l'argent; quelques-uns disent six, et d'autres trois mille onces. Il est difficile de savoir au vrai si Cron, surnommé des Cent-batailles, à cause des guerres civiles dans lesquelles il fut engagé, a jamais existé; mais Fin-Mac Comhal, héros des poëmes d'Ossian, paroît avoir été un capitaine redoutable, issu de race scandinavienne. Il épousa une fille de Cormac-Longue-barbe, roi d'Irlande, et commanda un corps de troupes appelé Fiona-Erion vers la fin du troisième siècle. Il bâtit des citadelles pour défendre ou soumettre les naturels du pays.

Les tribus de race scandinavienne établies en Irlande se partagèrent en deux factions, dont l'une fut nommée Clan-a-Morné, et l'autre Clan-a-Boiskene; le nom de la première dérive de celui d'un de ses chefs, et l'autre dénomination vient de Boiskene, l'un des ancêtres du héros Fin. On croit que ce héros persuada aux deux factions de suspendre leur animosité mutuelle, et de s'unir avec les Aborigènes pour protéger le pays contre les inva-

sions du dehors. Les colons, après la mort de ce chef, s'étant mis sous la conduite de son fils Oshin, aidés par des troupes d'aventuriers arrivés de la Scythie, qui alors comprenoit les régions de la Scandinavie et de la Germanie, renouvelèrent leurs hostilités contre les Aborigènes, sous le règne de Cairbre-Liffeachair, fils de Cormac-Longue-barbe. On croit que dans ces combats les anciens Irlandais ont en quelque sorte balancé les armes supérieures et la discipline de leurs ennemis par leur nombre, leur vitesse extraordinaire à la course, et l'avantage que leur donnoit un pays plein de bois et de marais. Peut-être aussi l'état de désunion où vivoient les Aborigènes étoit compensé par les factions qui divisoient leurs adversaires, conduits par des chefs nés dans diverses parties du continent. Les principales forces des deux partis, les Scandinaviens sous Oscar, fils d'Oshin et petit-fils du grand Fin, les Irlandais sous un prince de Leinster, combattirent enfin en bataille rangée dans les plaines d'Adratho; la victoire se déclara pour ces derniers, ce qui empêcha que l'Irlande ne fût subjuguée.

Quoique les colons continuassent d'être en possession des ports et des côtes, il paroît que les princes irlandais recouvrèrent une grande autorité dans l'intérieur, et particulièrement si nous nous en rapportons à l'histoire d'un de ces princes. On dit que ce chef fut si heureux dans les batailles qu'il livra aux étrangers venus dans le pays, et reçut de si nombreux gages de leur soumission, qu'on le nomma Nial des neuf ôtages.

CHAPITRE III.

Religion des anciens Irlandais. — Druidisme. — Lettres de l'Alphabet. — Christianisme. — Saint Patrice. — Ile des Saints. — Ancien gouvernement d'Irlande. — Lois. — Brehons. — Mœurs. — Raths. — Duns. — Hospitalité. — Coshering. — Echange d'enfans nourris avec ceux de la famille qui les reçoit. — Bardes. — Nourriture. — Histoire. — Laogaire. — Hugh-Mac-Ainmer. — Columb-Cill. — Congall. — Clergé séculier et régulier livré aux flammes.

On ignore quelle espèce de paganisme dominoit parmi les anciens Irlandais. On peut croire, d'après les vieilles traditions, que le druidisme, qui étoit la religion des Gaulois et des Bretons, et plus particulièrement de ces derniers, avant que les Romains eussent subjugué ces nations, étoit établi en Irlande. Nous savons peu de chose sur le système des Druides apporté de l'Orient par les Phéniciens, et dont on trouve l'exposition dans les écrits de quelques écrivains plus remplis d'érudition et de vanité que de jugement

et d'amour du vrai. C'est seulement dans les auteurs grecs et romains qu'on peut puiser de foibles notions sur cette matière. Sans doute ce système étoit enveloppé d'un profond mystère. Les prêtres connus sous le nom de Druides ne pouvoient, d'après les règles strictes de leur institut, révéler aux laïques aucun de leurs dogmes, ni confier à l'écriture aucune partie de leur doctrine, qui étoit renfermée dans des poëmes qu'une tradition orale faisoit passer dans la mémoire par de longues et pénibles études. Les lieux où ils exerçoient leur culte étoient des bois solitaires que des ombres épaisses et la terreur religieuse qu'ils inspiroient rendoient vénérables aux yeux du vulgaire. Le chêne étoit pour eux un objet particulier d'adoration. Le peuple demeuroit plongé dans la plus profonde ignorance, et la crainte de l'excommunication et des autres peines que lui infligeoient ses prêtres le rendoit très-soumis à leur autorité. Les Druides offroient des sacrifices sanglans sur leurs autels, et parmi les victimes on voyoit fréquemment des hommes choisis parmi ceux qui étoient condam-

nés à mort pour des crimes vrais ou supposés. Ils avoient une espèce d'hiérarchie composée de divers degrés de sacerdoce, jusqu'à la fonction suprême de l'archi-druide, leur président. Le peuple recevoit d'eux seulement quelques instructions morales. On dit que pour inspirer aux guerriers le courage dans les batailles, ils leur enseignoient la doctrine de la métempsycose, et leur donnoient une idée de l'immortalité de l'âme. On conjecture que des enclos formés de pierres mises debout et rangées en cercle, ont servi au culte des Druides, et ont subsisté après la destruction des bois sacrés au centre desquels ils étoient originairement placés. Il y a peu de probabilité dans ces conjectures; on croit avec plus de vraisemblance que ces enclos ont été consacrés à des cérémonies religieuses et civiles par des tribus gothiques dont les rites se mêlèrent à ceux des Celtes.

Nous apprenons par un texte des Commentaires de César que les caractères alphabétiques n'étoient pas inconnus aux Druides gaulois, quoiqu'il fût défendu de s'en servir en matière de religion; mais il paroît que ce

texte est faux, et qu'il a été interpolé par Julius Celsus. Si les Druides irlandais ont connu les lettres, il est vraisemblable que cette connoissance, comme celle de leurs mystères, étoit renfermée dans les classes dont se composoit leur hiérarchie, puisque nous n'avons pas la moindre preuve que les Irlandais aient connu aucun alphabet avant que les caractères romains eussent été introduits parmi eux. Les caractères avec lesquels la langue irlandaise est écrite, et qui sont seulement au nombre de dix-sept, ont évidemment la forme des lettres romaines transposées dans un nouvel alphabet sous le nom de *bethluisnion*, mot composé des noms des trois premières lettres. D'autres marques ou symboles, autrefois en usage, nommés caractères *ogum* ou *ogham*, n'étoient que des manières pedantesques d'écrire formées par une corruption des lettres romaines, et semblables aux figures runiques des Scandinaviens. En général, les peuples qui sont dans un état de barbarie à l'égard de l'écriture et des connoissances qui en dépendent, comme sont les Turcs aujourd'hui, affectent une ma-

nière d'écrire bizarre et confuse, préférant en plusieurs cas l'obscurité à la clarté.

L'introduction du christianisme dans cette île, qu'on peut dater au moins du quatrième siècle, d'après certaines circonstances et deux passages de S. Jérôme, fait une grande époque dans l'histoire d'Irlande, d'autant qu'avec la connoissance de la révélation divine, les Irlandais reçurent aussi l'usage des caractères alphabétiques. Nous ignorons comment, dans quel temps précis, et par quelles personnes la lumière de l'Evangile fut apportée chez ce peuple. On ne sait rien de plus positif là-dessus à l'égard des habitans de l'Angleterre et des autres contrées de l'Europe. Nous trouvons les noms probablement supposés d'Albe, Declan, Ibar et Kieran, personnages cités comme les précurseurs de S. Patrice, qu'on croit avoir été le plus grand Apôtre de l'Irlande, venu dans ce pays en 432 pour opérer l'œuvre de leur conversion. Les divers récits qu'on a donnés de la vie de cet Apôtre, quelle que soit leur date, sont manifestement des contes de légendes, ou des romans théologiques fabriqués 400 ans après

son existence imaginaire. On ne fait mention de lui dans aucun écrit antérieur au neuvième siècle, et cette période de temps est remplie d'histoires de Saints forgées par les moines et autres écrivains du clergé. Tous les monumens historiques gardent un profond silence à l'égard de S. Patrice. Beda, Cogitosus, Adamnam et Cummian, auteurs ecclésiastiques des temps intermédiaires, n'en ont point parlé; ils n'auroient pas manqué de citer le nom d'un si grand missionnaire, s'il leur étoit parvenu. Les divers traits qu'on rapporte de la vie de S. Patrice sont marqués au coin des légendes fabuleuses; ils ne sont pas plus fondés en vérité que les actions qu'on attribue à d'autres défenseurs et propagateurs de la Foi que les nations chrétiennes de l'Europe ont adoptés pour patrons, suivant la coutume de ces temps, qui sont couverts d'épaisses ténèbres.

Quels que soient les Apôtres qui ont établi le christianisme en Irlande, il paroît que la conversion des naturels du pays ne s'opéra que lentement. Le paganisme subsistoit encore vers la fin du sixième siècle, et peut-

être étoit-il dominant. Cependant bientôt après cette époque le culte des chrétiens et leurs cérémonies furent adoptées par les Irlandais. Ce changement, selon toutes les apparences, fut achevé par le clergé venu du midi de l'Angleterre qui se réfugia en Irlande pour se soustraire à la fureur des Anglo-Saxons, lesquels professoient le paganisme et s'étoient emparés de la Grande-Bretagne. On fonda un si grand nombre de monastères et d'autres établissemens destinés aux sciences, chez un peuple qui, bien qu'il fut barbare à d'autres égards, regardoit avec un respect religieux ces asyles de la sainteté et de l'érudition, que l'Irlande acquit le glorieux surnom de l'*île des Saints et des Savans*. Si la nation Irlandaise, au milieu des ténèbres de ces siècles d'ignorance, obtint en littérature la prééminence sur les autres peuples de l'Europe, elle dut cet avantage non-seulement à la tranquillité et à la sûreté qu'offroient en Irlande les asyles religieux aux hommes qui se vouoient à une vie contemplative, à l'abri des guerres sanglantes qui ravageoient le continent, mais encore à une autre cause

qui empêchoit ailleurs le progrès des sciences. C'étoit l'état d'abandon et de découragement auquel les gens de lettres étoient réduits partout où s'étendoit l'influence de l'autorité de la Cour de Rome : jalouse d'étendre son domaine spirituel, elle savoit bien que l'ignorance étoit le moyen le plus puissant qu'elle pût employer. Il restoit encore des cérémonies du culte payen parmi les rites de la religion chrétienne embrassée par les Irlandais. On peut citer en particulier l'usage d'allumer des feux de réjouissance la veille du 24 juin, coutume qui commence à s'abolir. On continua à Kildare, jusqu'à la fin du douzième siècle, d'entretenir un feu perpétuel semblable à celui de Vesta chez les Romains; ce furent les religieuses de Ste. Brigite, qui avoient succédé aux druidesses chargées de ce soin, dont la dévotion peu éclairée conserva cette antique superstition.

Quoique les monastères d'Irlande fussent autant de sanctuaires où les sciences s'étoient réfugiées, comme les couvents par leur institution sont séquestrés de la société, ils avoient peu d'influence sur la masse du peu-

ple,

ple, qui demeuroit plongé dans la barbarie. Toutefois les Irlandais avoient un grand respect pour ces retraites pieuses; et au milieu de leurs discordes sanglantes, ils n'auroient osé s'y permettre aucune violence, car il paroît que dans tous les temps la religion a exercé un grand empire sur l'esprit de cette nation. Nous ne pouvons nous former une idée de leur gouvernement et de leurs mœurs dans les siècles plus reculés, que d'après l'état où nous trouvons les Irlandais depuis qu'ils eurent adopté le christianisme; cette idée ne peut pas leur être bien favorable, au moins si l'on ne veut pas s'écarter de la vérité, et si l'on consulte les monumens les plus authentiques.

La plus ancienne forme de gouvernement que nous puissions découvrir en Irlande étoit l'autorité d'un certain nombre indéterminé de chefs; on en voyoit six ou sept et même plus, nommés princes ou rois des provinces, qui exerçoient le pouvoir souverain. Celui d'entre eux qui prenoit l'ascendant sur les autres se donnoit le titre de roi d'Irlande, *ard-*

riagh, monarque suprême. On lui rendoit une espèce d'hommage et, quand il le pouvoit, il obligeoit les chefs des divers cantons à lui payer un tribut. On ne peut point trouver de preuve qu'il ait existé une pentarchie régulière ou un système politique composé de cinq rois de provinces sous les ordres d'un monarque souverain, ainsi que l'assurent les compilateurs de l'histoire romanesque de ces temps. Sous chacun de ces princes, dont on ne peut fixer le nombre, il y avoit plusieurs seigneurs ou toparques subordonnés, nommés aussi *riaghs* ou rois, qui rendoient hommage et payoient tribut à celui dont ils relevoient comme vassaux. Ces seigneurs étoient en si grand nombre que la principauté de Munster seule en avoit plus de dix-huit dans son territoire. Sous la jurisdiction de ceux-ci étoient encore d'autres chefs feudataires nommés *Tiarnas* et *Confinnies*, qui gouvernoient les clans ou tribus inférieures, et obéissoient ou désobéissoient à leurs supérieurs, suivant leur caprice ou la circonstance. On dit que pour l'entretien du chef suprême qui présidoit à toutes ces

dynasties, on assigna comme domaine le pays de Meath composé aujourd'hui de l'Est et Ouest-Meath, et que cela fut réglé ainsi dans le second siècle sous le règne de Tuathal. Il est douteux que le grand monarque ait jamais joui d'un tel apanage; du moins il en fut dans la suite tout-à-fait dépossédé.

Les historiens nous apprennent que dans la succession à la monarchie on faisoit attention à deux points principaux, le droit héréditaire et le choix du peuple. Le droit d'élection appartenoit au peuple, mais il ne pouvoit choisir que dans une famille désignée pour donner à la nation des monarques, ce qui rendoit la monarchie élective quant à la personne, mais héréditaire quant à la race. Une telle constitution devenoit la source perpétuelle des plus grands troubles et des plus violens débats à chaque nouvelle élection, et la force des armes terminoit enfin la dispute. Nous voyons que dans une suite de près de deux cents monarques irlandais, il n'y en a pas eu plus de trente qui aient fini leurs jours par une mort naturelle, et pas plus de deux qui soient morts ainsi dans une succession

immédiate. Pour remédier à ces inconvéniens qu'entraînoit nécessairement un pareil système, on avoit coutume de choisir un des plus proches parens du roi qu'on jugeoit le plus digne et qu'on nommoit *Roadamna;* il étoit chargé d'aider le monarque dans quelques-unes des fonctions de la royauté et devoit occuper le trône à la mort de ce prince. Ce remède politique ne guérissoit pas toujours le mal; car quelquefois le *Roadamna* s'armoit contre le souverain alors régnant, et tous les deux périssoient victimes d'une faction plus puissante. Ce mode de succession paroît avoir été général dans l'organisation du gouvernement irlandais; car on élisoit de la même manière les *Thainistes* ou *Thanistes* qui devoient remplacer les Rois et Toparques subordonnés.

Un tel genre de constitution politique n'a pu être établi que chez un peuple dont les différentes tribus étoient continuellement en guerre les unes avec les autres et ne pouvoient se dispenser même pour un seul jour d'avoir un général qui les conduisît au combat. On dit que dans le huitième siècle un

nouvel ordre de succession fut établi et qu'on choisissoit alternativement dans deux familles royales, l'une de la race de Hy-Nial, résidant au nord du canton de Tyrone, et l'autre au sud nommée Clan-Colman, qui habitoit le pays de Meath. Ceci tendoit encore plus à augmenter les factions qui partageoient les diverses tribus. L'histoire civile de l'ancienne Irlande peut donc se réduire en dernière analyse à ce peu de mots : cette île étoit divisée et subdivisée en une multitude de petits états qui n'étoient unis par aucun lien politique ni par aucun amour du bien général. Les Irlandais étoient livrés à des guerres intestines continuelles. La masse du peuple se trouvoit dans la dépendance abjecte d'un nombre indéterminé de chefs dont les mœurs étoient barbares et qui se servoient de leurs malheureux vassaux et tenanciers comme d'autant d'instrumens de leur ambition dont l'objet n'avoit rien de relevé, et faisoit toujours verser beaucoup de sang. Pour maintenir un gouvernement régulier dans toute l'île, on rapporte qu'il y avoit tous les trois ans une assemblée des chefs et de la princi-

pale noblesse, nommée les *Fes*, institution qui datoit des temps les plus anciens; cette assemblée se tenoit sur la montagne de Tarah, dans le pays de Meath. En outre, pour entretenir une correspondance entre les diverses parties de la nation, et afin de civiliser le peuple, de grands jeux furent, dit-on, célébrés tous les ans vers le premier d'août dans le même pays, aux plaines de Taillean; mais si ces jeux si vantés et ces assemblées ont jamais existé, nous n'avons pas lieu de croire que leur durée ait été longue et qu'ils aient produit un effet bien remarquable.

Les lois écrites en langue irlandaise étoient d'un style si obscur et même si inintelligible, qu'elles ont paru à quelques-uns, par cela même, et d'après d'autres circonstances, devoir remonter à la plus haute antiquité, tandis que certains auteurs ont jugé que cette compilation étoit d'une date plus moderne, et coïncidoit avec l'époque de l'invasion des Anglais. Il est vraisemblable que ces lois sont en grande partie anciennes et ont été transmises de vive voix, à travers une suite de générations, à une Compagnie de juges

héréditaires nommés *Brehons*, qui tenoient leurs séances et jugeoient les causes en plein air, et dont les décrets étoient fort respectés du peuple. Ce respect, sans lequel les jugemens des *Brehons* auroient été entièrement inutiles dans un gouvernement si tumultueux et si désuni, a donné lieu, avec d'autres circonstances, à Lord Coke et à sir John Davis de prononcer que les Irlandais avoient un grand amour de la justice. Leurs lois cependant n'étoient pas établies de manière à être exécutées avec force et régularité, quoique d'ailleurs en plusieurs cas elles fussent précises et entrassent dans les plus petits détails. Elles ne pouvoient donc produire un système régulier d'organisation sociale, puisque aucun crime, quelqu'atroce qu'il pût être, n'entraînoit la peine de mort pour le coupable, mais seulement une amende nommée *éric*, qui, d'après les réglemens, étoit proportionnée à la nature de l'offense.

Quelques coutumes auxquelles l'usage avoit donné sa sanction chez les Irlandais et qui avoient toute la force des lois les plus inviolables, coopéroient avec les désordres de

l'anarchie et d'un gouvernement flottant pour empêcher l'amélioration des mœurs et de l'agriculture. Parmi ces coutumes étoit celle qu'on suivoit dans le partage des terres, et qui ôtoit toute stabilité à la possession des domaines, brisant ainsi tous les ressorts de l'industrie. A la mort d'un propriétaire, tout son mobilier étoit également partagé entre ses fils légitimes ou naturels. A défaut d'héritiers mâles en ligne directe, on choisissoit parmi les plus proches collatéraux; mais toujours en excluant les femmes de la succession. Lorsqu'une tribu ou commune perdoit un de ses membres, soit de mort naturelle ou autrement, on faisoit une nouvelle distribution de toutes les terres du district parmi les familles de la tribu; car en aucune partie de l'Irlande le droit de possession ne pouvoit survivre au possesseur. Comme les habitans, par suite de crimes ou de malheurs, étoient souvent forcés de passer d'une tribu dans une autre, la propriété se trouvoit sans cesse dans un état de fluctuation, et on faisoit journellement de nouveaux partages des terres. Ainsi on n'exerçoit la culture que pour satisfaire aux

premiers besoins, et pour payer les tributs dûs aux supérieurs (1). Nous trouvons une seule exception à cette coutume dans ce qu'on nomme *droit gavel*. La terre destinée à *la mense*, et qui servoit à l'entretien du Taniste, passoit toute entière à son successeur.

Dans un tel état de société civile, on peut bien s'imaginer que les mœurs et la manière de vivre étoient fort grossières. Les habitans de l'île, quel que fût le rang qu'ils occupoient, vivoient dans des cabanes obscures construites peu solidement avec des claies et enduites d'argile. Au centre du district habité par une tribu, étoit la demeure du chef, dans une enceinte fortifiée appelée un *rath*, où la tribu venoit se réfugier dans les cas d'un danger pressant. Ces *raths*, environnés quelquefois d'une muraille, et ordinairement d'une ou de plusieurs tranchées, avoient des chambres souterraines et des poternes. Ils étoient toujours situés sur des terrains élevés, et varioient dans leurs dimensions, étant

(1) Histoire d'Irlande par Leland; Discours préliminaire, pag. 34.

proportionnés au pouvoir et aux domaines du toparque; quelques-uns avoient dix ou quinze verges seulement de diamètre, d'autres formoient une aire de dix-huit ou vingt acres anglais. La plus petite espèce de ces boulevards, nommée *raheens* en irlandais moderne, paroît avoir servi de demeure aux clans ou subdivisions de tribus les moins nombreuses. Nous trouvons aussi des forteresses sous le nom de *duns* situées dans l'origine sur des rochers formant des îles; mais suivant l'acception vulgaire de ce mot, c'étoient des forts élevés taillés dans le roc ou formés de terre.

D'après la multitude de ces *raths*, nous pourrions nous figurer que la population, dans les premiers temps, étoit fort nombreuse en Irlande, si nous ne savions qu'une telle population ne peut s'accorder avec une agriculture qui n'occupoit qu'un petit nombre de bras, et laissoit beaucoup de terrains en friche. Il y avoit aussi plusieurs de ces *raths* qui n'étoient point habités, puisqu'il étoit ordinaire de voir des clans émigrer d'un district dans un autre, ce que faisoient aussi fort souvent

les individus. Comme l'hospitalité, quelque abus qui en résulte, est une vertu nécessaire chez un peuple barbare où il n'y a point d'hôtelleries pour recevoir les voyageurs, les lois Brehon ordonnoient que ceux qui habitoient un rath n'émigreroient pas avec trop de promptitude, de peur que le voyageur ne fût trompé dans son attente, espérant trouver un asyle. On exigeoit comme un droit d'hospitalité les provisions nécessaires, et ce droit se nommoit *coshering*. Il étoit exercé légalement, mais d'une manière irrégulière, par le chef et les gens de sa suite, qui vivoient chez l'habitant à discrétion. Les Irlandais avoient aussi pour coutume d'adopter des enfans pris en diverses familles et d'un rang différent par un échange mutuel. Ces enfans étoient élevés dans la maison avec ceux du propriétaire, partageant les mêmes soins et la même nourriture. Il résultoit de là des rapports d'alliance si étroits entre les deux familles, qu'elles se croyoient obligées de se soutenir mutuellement dans toutes leurs querelles sans aucun égard pour la justice de la cause. Il en étoit de même de l'alliance

contractée en tenant les enfans sur les fonts de baptême, que les Irlandais, plus que tout autre peuple, regardoient comme obligatoire et sous un point de vue religieux.

Dans l'état de confusion où se trouvoit la société civile en Irlande, la force l'emportant sur les lois, un corps robuste et bien constitué, une imagination exaltée et un cœur sensible étoient, selon le témoignage de Leland, les traits caractéristiques de ces peuples. Leurs annales sont remplies d'exemples d'une valeur distinguée, d'une généreuse bienveillance, de haines et de vengeances poussées à l'excès. Leland auroit pu ajouter que leur histoire offre aussi de terribles trahisons, et prouve qu'ils ne se faisoient pas scrupule de violer les sermens les plus sacrés. Comme les Goths Scandinaviens, ils aimoient avec passion les vers et la musique. On sait combien ils ont excellé dans ce bel art, dont la connoissance leur fut communiquée par les Grecs, qui apportèrent en Irlande les cérémonies du culte chrétien. L'habileté des Irlandais dans la musique fut cause qu'Henri VIII choisit la harpe pour servir d'armoiries

à ce royaume. On avoit dans ce pays la plus grande vénération pour les bardes et les musiciens, qui savoient par leurs poëmes et leurs chansons échauffer le cœur et enflammer l'imagination. Ces artistes se prévaloient de l'influence qu'ils exerçoient sur le peuple pour rendre leur profession héréditaire, et obtenir en récompense des domaines considérables. D'après ce qu'on rapporte de leurs richesses immenses qui s'élevoient à un tiers des propriétés nationales, et de l'alarme qu'ils causèrent dans le sixième siècle, par leur nombre et les contributions qu'ils levoient, on peut croire que dans cette classe d'hommes étoient compris les historiens ou généalogistes, appelés *seanachies*, qui tenoient registre des exploits de leurs patrons et conservoient l'histoire de leur race.

Le peu de stabilité des possessions chez les anciens Irlandais, ne permettoit pas à l'agriculture de s'étendre beaucoup. La nourriture de ce peuple consistoit principalement dans le lait et la chair de ses troupeaux; on y ajoutoit souvent des herbes sauvages, comme le cresson et l'oseille. Le lait étoit diversement

apprêté. J'ai vu, étant enfant, une famille dîner avec du caillé et du beurre; sur chaque cuillerée de caillé on mettoit une couche de beurre, ce qui fut recommandé comme une nourriture très-saine par un prêtre de la compagnie. Des cochons sauvages, très-multipliés dans les forêts de chênes qui couvroient le pays, fournissoient les mets les plus estimés qu'on tiroit du règne animal. L'usage immodéré de ces alimens, la mauvaise manière de les préparer et le défaut d'ingrédiens qui pussent en corriger l'insalubrité rendoient la lèpre très-commune. Le bled, au lieu d'être battu avec le fléau, étoit séparé de la paille et de ses enveloppes par le moyen du feu, pilé et bouilli, et on le mouloit avec des moulins à bras. Le pain étoit cuit sous la cendre en forme de gâteau, ou sur une plaque de fer appelée *griddle*. L'hydromel servoit de boisson principale, et pour cette raison la conservation des abeilles faisoit un objet principal des lois Brehon.

Walker et Ledwich ont fait des recherches relativement à la manière de s'habiller des anciens Irlandais. Ledwich surtout est entré

dans des détails curieux à ce sujet dans son livre des antiquités de l'Irlande, ouvrage fort estimable. Un manteau fort court, fait de peau dans l'origine, et ensuite de drap, orné de bandes de diverses couleurs qui y étoient cousues, devint beaucoup plus ample et plus long dans les derniers temps. Un capuchon attaché à ce manteau fut changé en un bonnet pointu. Une casaque appelée *fallin*, et des chausses qui descendoient jusqu'aux pieds composoient le reste de l'habillement, excepté dans la classe des pauvres, qui avoient les cuisses et les jambes nues. Comme leurs moutons offroient la plupart une toison noire, leurs vêtemens étoient en général d'une couleur sombre, mais ils portoient souvent des chausses jaunes. La chemise étoit de la même couleur, quand on en portoit une, ample et formant de grands plis avec de grandes manches. Une seule pièce de cuir non cousue servoit de soulier, et on l'assujétissoit au pied avec une courroie. Une telle chaussure est encore en usage parmi les Livoniens et quelques autres peuples du nord de l'Europe. On portoit la barbe longue, au moins sur la lèvre

supérieure, et une grande touffe de cheveux sur le front, nommée *glibb* ou *cooleen*, qui étoit arrangée en différentes formes, et donnoit au visage un air féroce.

Les Danois et les autres étrangers, dont notre histoire parle d'une manière obscure ainsi que des naturels du pays, introduisirent divers changemens dans les habits et dans les mœurs des Irlandais. Nous avons les noms de trente rois d'Irlande qui ont occupé le trône successivement depuis Laogaire, premier roi chrétien, jusqu'à Hugh Dorndighe ou Donchad Mac Domnail. Sous le règne de ce dernier, le royaume fut ravagé d'une manière déplorable par une irruption des Danois, qui se rendirent bientôt maîtres du pays. On sait fort peu de chose sur les exploits des princes et les autres événemens arrivés à cette époque. L'histoire nous apprend seulement que presque tous les règnes furent terminés par la mort violente du monarque. On ne parle point d'une manière favorable de Laogaire lui-même, qui commença à régner l'an 426, bien que ce prince se fût converti à la religion chrétienne. Vaincu et

fait

fait prisonnier par les peuples de Leinster dans l'invasion qu'il tenta chez eux pour les obliger de payer l'impôt nommé *baroméen*; et relâché d'après le serment qu'il fit de renoncer à ce droit pour toujours, il viola son engagement; mais, il paya cher ce manque de foi, et périt dans une autre bataille qu'il livra aux Leintriens, ou, comme d'autres disent, frappé de la foudre, qui servit d'instrument à la vengeance divine.

Pour réprimer l'insolence et les exactions des Bardes, les princes, la noblesse et le clergé d'Irlande s'assemblèrent en 568 à Drumceat par l'ordre de Hugh Mac-Ainmer qui régnoit alors; mais un moine fameux, nommé Columb-Cill, s'opposa aux vues du monarque et de l'assemblée. Cet homme qui soutint avec chaleur le parti des Bardes, dont on peut croire que plusieurs étoient des prosélytes du christianisme, fit prévaloir son avis dans cette circonstance. Ce fut peut-être autant par la terreur des armes temporelles que par l'influence de la religion, car il paroît qu'il étoit aussi homme de guerre. Il réussit dans son opposition aux mesures sé-

vères qu'on vouloit prendre contre les Bardes, et l'on décréta seulement que leur nombre seroit réduit. Le pouvoir des moines ne s'exerçoit pas toujours d'une manière aussi efficace. Congall, qui régnoit au commencement du VIIe. siècle, persécuta, dit-on, avec tant de fureur les ministres de la foi chrétienne, qu'il fit brûler tout vifs les ecclésiastiques séculiers et réguliers de la province de Kildare. D'après ce fait et quelques autres du même genre, on a lieu de croire que la conversion générale des Irlandais au christianisme n'est pas aussi ancienne qu'on le pense. L'histoire civile d'Irlande n'offre plus rien qui soit digne de remarque jusqu'à la grande invasion des Danois au IXe. siècle.

CHAPITRE IV.

DANOIS. — Charlemagne. — Turgésius ou Thorgils. — Amlave, Sitrick et Ivar. — Les Danois qui envahissent l'Irlande, en petit nombre, par comparaison. — Derniers rois d'Irlande. — Cormac Mac Cuillenan. — Brien Boro. — Bataille de Clontarf. — Mortough O' Brien. — Magnus. — Erudition. — Gens de lettres. — Colomban, etc. — Virgilius - Solivagus. — Basse hypocrisie. — Jean Scot - Erigena, etc. — Annales d'Irlande. — Psautier de Cashel, etc. — Histoire ecclésiastique. — Culdées. — Évêques, etc.

DANS les siècles antérieurs à la naissance du Christ, les régions qui bordent la Baltique avoient été peuplées par les Goths Scandinaviens qui se livrèrent de tout temps à leur goût pour les voyages maritimes. Des colons de cette race, sous le nom d'Ecossais, dès le IVe. siècle de l'ère chrétienne, avoient un pouvoir si considérable en Irlande que cette île fut appelée Ecosse, dénomination qui dans des temps postérieurs passa à un autre pays. Vers la chûte de l'empire romain, des flottes

des Scandinaviens infestoient les côtes de l'Europe et exerçoient partout les plus grands brigandages; mais après qu'ils se furent rendus maîtres de la partie méridionale de l'Angleterre dans le Ve. et le VIe. siècle, et que cette contrée eût servi à recevoir le superflu de leur population, ou les individus de leur tribu qui vouloient émigrer, l'histoire parle fort peu de ces peuples. Enfin nous les voyons reparoître vers la fin du VIIIe. siècle où l'Angleterre, l'Irlande et la France furent alarmées de leurs expéditions navales et de leurs incursions.

On sait les violences que commirent les Francs sous Charlemagne qui, dans le cours de ses conquêtes, depuis l'an 768 jusqu'à 814, passa au fil de l'épée tous les payens qui refusoient de recevoir le baptême. Ces cruautés obligèrent les Saxons, peuple nombreux et féroce qui habitoit les parties septentrionales de l'Allemagne, à se réfugier chez les Scandinaviens, qu'ils excitèrent à renouveler les pirateries par lesquelles leurs ancêtres s'étoient rendus fameux. Depuis la fin du VIIIe. siècle jusqu'au commencement du IXe. les

parties maritimes de l'Europe occidentale, particulièrement le sud de l'Angleterre et les provinces septentrionales de la France furent ravagées par les déprédations des Scandinaviens nommés Danois, Normands, Ostmans ou Easterlings. Ces peuples, qui remontoient les rivières avec leurs flottes composées de vaisseaux légers, ravageoient avec le fer et le feu tous les pays où ils abordoient; ils massacroient sans pitié les habitans, sans égard pour le sexe ou pour l'âge, et emportoient ensuite leur butin. L'histoire n'offre point l'exemple d'un peuple aussi féroce. Outre la haîne implacable qu'ils avoient pour ceux qui professoient la religion chrétienne, et en particulier pour le clergé, à raison des persécutions sanglantes de Charlemagne, ils étoient animés par la soif du sang et le mépris de la mort que leur inspiroient les dogmes du paganisme. Le grand objet de leur adoration étoit Woden, le dieu imaginaire des combats, dont le paradis n'étoit ouvert qu'à ceux qui se signaloient par des exploits aussi sanglans que hardis. Il étoit si honteux parmi eux de mourir autrement que par le fer de l'ennemi, que les guerriers

qui se trouvoient en danger de mourir de maladie imploroient le secours de leurs amis pour périr d'une mort violente. C'étoit un point d'honneur pour un Danois d'attaquer à la fois deux ennemis, de recevoir de pied ferme l'attaque de trois combattans, de reculer seulement d'un pas devant quatre et enfin de ne faire sa retraite que lorsqu'il avoit à soutenir le choc de cinq guerriers. On peut voir des exemples de la férocité et du courage intrépide de ces pirates du Nord dans le livre de Bartholin, intitulé : *Causæ contemptæ à Danis mortis.* Les récits historiques qui datent de cette époque, paroissent écrits avec une obscurité affectée dans ce qui regarde les Danois, comme si les écrivains avoient voulu cacher à la postérité les conquêtes que ces peuples ont faites en Irlande. Ces narrations contiennent fréquemment des faits contradictoires; mais on peut inférer de ces récits, en les comparant, que les Danois demeurèrent en possession des ports et des côtes; de là ils faisoient de temps en temps des incursions dans l'intérieur du pays. On les voit prendre part aux discordes des princes

irlandais, à qui ils servoient d'auxiliaires ou dont ils disputoient les domaines. La première fois que les Danois parurent sur les côtes d'Irlande, ce fut en 793. On remarque ensuite divers débarquemens de ces barbares; mais leur grande invasion eut lieu en 815 sous Turgésius ou Thorgils, aventurier norwégien, qui dans le cours de trente années ravagea la plus grande partie de l'île; les monastères et les établissemens consacrés aux études se ressentirent principalement de leurs déprédations; le clergé étoit partout l'objet de leur fureur. Ils résolurent enfin de régner sur le pays où ils avoient commis tant de pillages. Thorgils prit le titre de roi d'Irlande avec tout l'appareil de la royauté; mais par une intrigue dont les détails ne nous ont pas été transmis d'une manière bien authentique, il fut saisi et mis à mort par Malachy, roi de Meath, et les Irlandais ayant mis de grandes forces sur pied, obligèrent les Ostmans d'abandonner l'intérieur du royaume.

Vers l'an 853, quelques nouvelles troupes d'Easterlings arrivèrent en Irlande sous la conduite d'Amlave, de Sitrick et d'Ivar, ce qui

augmenta tellement les forces militaires de ces peuples, qu'ils auroient pu se rendre maîtres de tout le pays, si, pour parvenir à ce but, ils avoient uni leurs efforts; mais il paroît qu'ils furent détournés de cette conquête par d'autres expéditions, et en particulier par leurs courses dans le sud de l'Angleterre. Il n'y a pas de doute que les Danois qui envahirent l'Irlande furent toujours en petit nombre, au moins comparativement. La pauvreté des naturels du pays, l'état peu florissant de l'agriculture et des autres branches d'industrie n'offroient rien à la cupidité des étrangers; il n'y avoit que les maisons religieuses qui par leurs richesses pussent attirer ces brigands. Le plus grand nombre de ces pirates se jeta sur la France et sur l'Angleterre, où ils étendirent leurs conquêtes et firent de grands ravages. Si l'on excepte la province d'Ulster, où la ville d'Armagh fut pendant plusieurs années leur poste principal, leur pouvoir ne paroît pas avoir été bien établi ailleurs au-dedans de cette île, même à l'époque où Thorgils régnoit. Les Danois ainsi que les Irlandais se trouvoient

dans un état de désunion sous l'autorité de plusieurs chefs indépendans les uns des autres. Possesseurs des villes maritimes, particulièrement de Dublin, Waterford et Limerick, villes qu'ils avoient bâties ou qui avoient pour fondateurs des peuples venus de la Scandinavie, les Danois adoptèrent par degrés un genre de vie plus tranquille et plus fixe. Ce changement dans leurs mœurs eut lieu principalement après leur conversion au christianisme vers le milieu du Xe. siècle ou du IXe. suivant Ledwich; ils renoncèrent alors à leur piraterie pour se livrer au commerce maritime; mais il y eut encore à diverses reprises des guerres entre les chefs irlandais et les communes danoises, dont la plus grande étoit Dublin, gouvernée par un magistrat qui prenoit souvent le titre de roi, titre que lui donnoient les étrangers.

Les seigneurs danois qui gouvernoient Dublin ne furent jamais reconnus pour rois de leur pays par les Irlandais. Nous avons une liste de dix-sept monarques irlandais qui se sont succédés immédiatement depuis Hugh Dorndighe dont on a déjà fait mention, qu'on

nommoit aussi Edan Ornaid, jusqu'à Roderic O' Connor, le dernier de ces souverains élus dans les familles irlandaises; mais on trouve peu de chose remarquable sur leur vie dans l'histoire de ces temps. Melaghlin, prince de Meath, qui forma une ligue contre le Norvégien Thorgils, fut élu roi à la mort de cet envahisseur. Après avoir fait quelques efforts pour que son pays ne fût pas subjugué, il mourut de mort naturelle, ce qui n'étoit pas ordinaire aux princes irlandais. Sous le règne de Flan Sionna, florissoit Cormac Mac Cuillenan, tout à la fois archevêque de Cashel et roi de Munster, qu'on regarde comme l'auteur d'une fameuse composition historique, intitulée le psautier de Cashel. Ce souverain ecclésiastique, dont le règne commença la première année du Xe. siècle, et à qui les moines ont donné des éloges extravagans où la vérité paroît entrer pour peu de chose, fut tué, à ce qu'on dit, dans une bataille livrée aux peuples de Leinster et aux Danois de Dublin dans une entreprise qu'il fit pour lever par force l'impôt baroméen. Au commencement du onzième siècle, Brien, roi de Munster,

surnommé Boiroimhe ou Boro, acquit une si grande réputation et une telle influence, qu'il parvint à se faire nommer roi d'Irlande à la place de Melaghlin II, qu'il détrôna. Ce prince, dont on vante les talens militaires et l'habileté en législation, périt en combattant les Danois et les peuples de Leinster, à Clontarf près de Dublin, le 23 avril l'an 1014. C'est la bataille la plus fameuse dont il soit fait mention dans l'histoire d'Irlande avant l'invasion des Anglais. On croit que ce fut l'armée de Brien qui remporta la victoire, mais il est tout aussi vraisemblable que les ennemis furent vainqueurs ou du moins que la victoire demeura indécise.

Melaghlin, qui par l'usurpation de Brien Boro avoit été réduit à sa principauté de Meath, reprit sa dignité de monarque d'Irlande à la mort de ce guerrier; mais après lui la famille de Brien fit exclure la race de Hy Nial du trône. Sous le règne de Moriertach, ou Mortough O' Brien, prince de cette maison, on dit que l'Irlande fut en grand danger d'être conquise par les Norwégiens. Magnus, roi de Norwège, s'étant emparé des îles de

Man et d'Orkneys, prit la résolution de conquérir l'Irlande, ainsi que le rapportent des traditions qui paroissent authentiques. Par un usage de ce temps, il envoya ses souliers à Mortough, avec ordre de les porter sur ses épaules en signe de soumission. Il vint lui même en personne avec un appareil de guerre formidable l'an 1104. Mais comme il s'avançoit témérairement avec une petite escorte devant le gros de son armée pour reconnoître le pays, il fut entouré par les Irlandais dans la province d'Ulster, et il périt dans cette rencontre. Depuis cette époque il n'est plus fait mention d'aucune entreprise sur cette île de la part des Scandinaviens. Ces bandes de maraudeurs s'étoient rendues redoutables aux Irlandais, qui leur donnèrent divers noms comme ceux de Duff-Galls et de Fin-Galls, d'étrangers noirs et blancs, épithètes empruntées des qualités réelles ou imaginaires qu'on attribuoit à ces peuples, et sur lesquelles on ne peut former aucune conjecture certaine. Les descendans des aventuriers Ostmans, alors naturels d'Irlande, où ils avoient fixé leur demeure, étoient devenus les plus fermes

défenseurs du pays contre les invasions de l'étranger; mais leur état de désunion les auroit vraisemblablement rendus trop foibles pour pouvoir résister aux forces considérables de Magnus.

Dans les dévastations des Danois au neuvième siècle, les monastères et les établissemens consacrés aux sciences furent ravagés de la manière la plus déplorable. Quoique la construction de ces édifices se ressentît de la barbarie des temps, cependant les études y étoient cultivées avec un tel succès qu'un grand nombre d'élèves arrivoient continuellement de la Grande-Bretagne et du continent pour s'instruire dans ces asyles de l'érudition. Le nombre de ces étudians a été exagéré de manière à choquer toute vraisemblance, par les moines qui écrivoient alors. D'après leur rapport, l'université d'Armagh auroit eu sept mille élèves, et celle de Lismore un plus grand nombre. Quoi qu'il en soit, les écoles d'Irlande ont fourni un très-grand nombre de saints et de gens lettrés, en particulier plusieurs savans distingués pour leur siècle, natifs du pays, dont la plupart, ce qui a été le sort des Irlan-

dais, ont fleuri et trouvé seulement des protecteurs chez l'étranger. Je n'en citerai qu'un petit nombre suivant l'ordre chronologique pour compléter ma narration à cet égard. On trouve leurs noms souvent latinisés, le récit de leur vie ayant été, dans l'origine, écrit en latin.

Au milieu du sixième siècle, florissoit St.-Columba ou Columb-Cill qui, après avoir fondé un monastère à Derry, étant devenu l'apôtre des Bretons du Nord, établit dans l'île d'Hy, l'une des Hébrides, l'abbaye célèbre d'où le christianisme et les sciences se répandirent pendant près de deux siècles dans les parties septentrionales de la Grande-Bretagne. Vers la même époque on trouve Saint-Canice, patron de Kilkenny, qui écrivit la vie de Saint-Columba avec des hymnes à sa louange.

Au septième siècle, outre un grand nombre d'autres saints personnages, comme Aidan, Colman, Kilian, Adamnanus, etc. on remarque Colomban, moine de Bangor dans le comté de Down, fameux pour sa piété et son savoir, lequel, outre plusieurs poëmes agréables, écrivit divers ouvrages en prose, pour

défendre l'ancienne observance de la fête de Pâque. Il fonda dans la province de Bourgogne en France les monastères de Luxeuil et de Fontaine, ensuite de Bangor dans la Grande-Bretagne, dont on dit aussi qu'il fut le fondateur.

Virgilius Solivagus fut, au huitième siècle, la gloire de la littérature irlandaise. Son érudition et sa sainteté le firent connoître de Pepin, roi des Francs, et lui valurent l'évêché de Saltzbourg. Malheureusement ses recherches lumineuses sur la véritable figure de la terre et son amour pour la vérité, qui lui fit publier ses découvertes, furent cause que l'ignorant pape Zacharie lui interdit les fonctions sacerdotales. Cependant ce grand homme fut canonisé cinq cents ans après par le pape Grégoire IX. Ainsi dans tous les siècles on voit les hommes d'un mérite supérieur enviés et persécutés, et ce n'est qu'après leur mort qu'ils obtiennent une justice tardive et qu'on adopte les mêmes opinions pour lesquelles ils ont souffert la persécution. Le même siècle vit naître Sedulius Scotigéna, que l'on distingue quelquefois en lui donnant l'épithète de se-

cond. Les écrits de ce savant, digne d'un temps plus éclairé, ne favorisoient pas la suprématie réclamée par le pape. Ils étoient tout-à-fait contraires au culte des images.

Au neuvième siècle, lorsque les retraites consacrées à l'étude furent ravagées par les Danois, des gens de lettres natifs d'Irlande soutinrent dans les pays étrangers l'honneur de la littérature irlandaise. Parmi ceux-ci on compte Albinus, Clément et Jean Scot-Eriména. Les deux premiers, protégés par l'empereur Charlemagne, devinrent les premiers professeurs des célèbres universités de Paris et de Pavie. Le dernier, très-favorisé à la Cour de Charles-le-Chauve et ensuite invité à passer en Angleterre par Alfred-le-Grand pour être professeur dans l'université d'Oxford, avoit un grand fond d'érudition, un esprit très-brillant et un jugement solide; il est auteur de quelques ouvrages très-renommés, parmi lesquels sont un traité *de Divisione naturæ;* un discours polémique contre la doctrine de la transubstantiation, et une traduction de la hiérarchie de Denis l'Aréopagiste.

On

On doit beaucoup regretter que des hommes aussi savans n'aient rien écrit sur l'histoire de leur pays; leur négligence est cause que les annales et les registres de ces temps n'offrent qu'un petit nombre d'événemens couverts d'épaisses ténèbres. En outre la plupart de ces annales sont écrites dans un vieux style qui maintenant est devenu inintelligible. Le plus ancien manuscrit traitant l'histoire d'Irlande qui existe aujourd'hui, porte la date du dixième siècle, il est intitulé : le *Psautier de Cashel*, et ce titre lui a été donné parce qu'il a été écrit en vers et qu'on l'a attribué à Cormac Macuillenan, archevêque de Cashel et roi de Munster. L'ouvrage qui a le plus de réputation après celui-là, est le livre de *Howth*, qui contient une courte chronique de ce qui s'est passé depuis l'an 432. Les annales de Tigernach, ecclésiastique de Clonmacnoise, se terminent à sa mort arrivée en 1088; mais elles ont été continuées sous son nom. Les annales d'Inisfallen, composées par les moines d'un monastère situé dans une île de ce nom, au milieu du lac de Killarney, contiennent l'his-

toire de ce qui s'est passé depuis 250 jusqu'à 1520. Elles ont été traduites par Théophyle O' Flanagan, savant distingué, très-versé dans la connoissance de la langue irlandaise, et qui tint une académie à Blackrock près de Dublin. On a aussi une compilation indigeste de diverses chroniques intitulée : *les Annales des Quatre Maîtres*, qu'on dit avoir été écrite vers la fin du dix-septième siècle par quatre moines de Donégal, qui paroissent cependant n'avoir pas eu connoissance de celles d'Innisfallen. On possède plusieurs autres morceaux de Littérature irlandaise, mais les hommes les plus habiles dans la langue de ce pays, et qui ont fait le plus de recherches sur les antiquités nationales, ont tiré de ces écrits peu de notions satisfaisantes sur l'histoire civile de cette contrée. L'illustre Henry Flood, le plus grand orateur et le plus profond politique qu'ait eu l'Irlande, laissa par son testament, en 1790, un domaine réversible à l'université de Dublin, pour l'entretien d'une chaire de professeur de la langue irlandaise, et pour acheter tous les livres que l'on pourroit se procurer dans cet idiome.

Il est fâcheux que l'université ait été privée de ce legs par un défaut de forme. Sir Laurent Parsons a écrit à ce sujet une savante et ingénieuse dissertation. On auroit pu voir jusqu'à quel point cet établissement eût contribué à éclaircir l'histoire d'Irlande. On n'a rien concernant l'ancienne Irlande, au delà de ce qui est renfermé dans l'histoire de Geoffroy Keating, laquelle fut compilée vers l'an 1626, d'après des écrits fabuleux que lui-même il ne croyoit pas, et qu'il traduisit du texte original irlandais en anglais, mais d'une manière infidèle, ayant pour but, dit-on, de favoriser un système particulier.

Nous avons des notions plus exactes relativement à l'histoire ecclésiastique. L'église d'Irlande se maintint long-temps dans l'indépendance de la juridiction papale, et acquit en même temps une grande célébrité en cultivant les belles-lettres. Soit que les premiers ministres du culte catholique irlandais fussent venus de la Grande-Bretagne, ou des pays éloignés de la Grèce et de l'Orient, le clergé se conformoit exactement au rit de l'église grecque. Il fut long-temps sans ad-

mettre les innovations de la Cour de Rome. Cependant le culte n'étoit pas uniforme; presque chaque diocèse avoit sa liturgie particulière. Plusieurs congrégations même avoient des prières et des cérémonies différentes. Quoiqu'on eût conservé en grande partie la pureté de la doctrine chrétienne, cependant la religion avoit reçu un mélange de quelques superstitions; par exemple, la croyance d'un purgatoire local fut autorisée, et on choisit pour lieu de la scène une caverne dans l'île de Logh-Dyerg, au comté de Donégal, dont la situation inspiroit la terreur. Cette fraude pieuse est attribuée à Patrice, abbé d'Armagh, qui vivoit vers la fin du neuvième siècle, ce qui fit donner au lieu dont nous venons de parler le nom de *purgatoire de St. Patrice.*

La première entreprise que fit le pontife de Rome pour établir sa juridiction sur l'église d'Irlande, date de l'an 1127. Ce fut alors que Gillebert, évêque de Limerick, ostman de nation, qui avoit écrit un livre en faveur du rituel romain, fut nommé légat de Sa Sainteté; mais il ne paroît pas qu'il ait eu aucune autorité parmi ses compatriotes en vertu

de cet office. Dans la suite Malachy, archevêque d'Armagh, qui mourut en 1148, exerça les fonctions de légat, mais avec peu de succès, relativement au projet qu'on avoit formé de soumettre le pays au pouvoir spirituel de l'église romaine. En l'an 1152, dans un concile tenu par le clergé irlandais, et qui fut convoqué par le cardinal Paparon, légat *à latere* du pape Eugène III, la suprématie du pontife romain fut reconnue pour la première fois d'une manière solennelle en Irlande. La ville de Kells fut le lieu où l'on s'assembla pour cette délibération. Malgré cet acte public de soumission à l'autorité de la Cour de Rome, le rituel de différentes congrégations ne fut point uniforme, et cette diversité de culte dura jusqu'à l'invasion du pays par Henri second d'Angleterre, dans le douzième siècle.

Le pouvoir spirituel du pontife romain fut établi avec plus de facilité en Irlande, par les colons danois résidant à Dublin et dans d'autres villes. Ces peuples avoient été convertis à la foi catholique à diverses époques, et particulièrement au neuvième et au dixième siècle. On leur avoit transmis les cérémonies

de l'église d'Angleterre, qui étoient celles de Rome, et ils poussèrent le fanatisme jusqu'à employer le fer et le feu pour forcer les chrétiens irlandais de s'unir à la communion romaine. Cependant quelqu'autorité que le pape eût obtenue, il resta long-temps un foible vestige de l'ancienne église irlandaise dans un ordre de moines nommés *Culdées.* Ces religieux, distingués par leur savoir et la pureté de leur foi, avoient été établis en Irlande par Saint Columba, au sixième siècle, et de là ils s'étoient étendus dans les provinces septentrionales de la Grande-Bretagne; mais ils avoient leur chef-lieu dans l'île Hébude. L'intolérance de la Cour de Rome ayant bientôt acquis une grande influence en Angleterre, chassa ces moines des couvens qu'ils avoient dans cette île; mais en Irlande il n'étoit pas facile de porter atteinte au respect qu'on avoit pour les ordres religieux, respect fondé sur une piété solide, une charité exemplaire et un savoir éminent, attributs caractéristiques de cette portion du clergé irlandais. Les moines furent donc traités avec plus de douceur dans cette île.

On employa pour les gagner la séduction au lieu de la force. Les communautés subsistèrent avec le nom qu'elles portoient, et en conservant même leurs possessions jusqu'à l'an 1625 (1); mais elles dégénérèrent de la sainteté de leur institution. La fureur superstitieuse des Danois chrétiens avoit été excitée par le clergé romain établi en Angleterre, qui, par aversion pour les Irlandais à cause de la différence dans le culte, engagea Egfrid, roi de Northumberland, en 624, à envoyer en Irlande une armée qui porta en tous lieux le ravage et la désolation.

Il est très-probable que l'épiscopat est aussi ancien que le christianisme chez les Irlandais; mais avant l'arrivée des Anglais, le nombre des siéges épiscopaux, la succession des évêques et les affaires ecclésiastiques offrent la plus grande obscurité. Suivant la coutume de l'église grecque, les évêchés avoient un territoire très-borné; ils étoient si nombreux qu'ils montoient à plus de trois cents; mais quand le pontife romain, par l'invasion des

(1) Antiquités de Ledwich, 55-69, 1re. édition.

Danois, eut acquis une grande autorité et enfin la suprématie par l'établissement du clergé anglais, on s'occupa du soin de réduire le nombre des évêchés et d'augmenter l'étendue de leur juridiction; d'autant que par ce moyen le revenu des prélats étoit augmenté, leur dignité rendue plus respectable, et que les membres de l'église irlandaise devoient être plus disposés à faire la volonté du pape et du légat. Ce projet n'étoit pas aisé à exécuter et n'avança que fort lentement. Les chefs des diverses tribus, dont les familles avoient joui du droit de patronage sur les siéges épiscopaux, résistèrent souvent au pape, lorsqu'il fut question de supprimer quelque évêché qui étoit dans leur district.

Il y a beaucoup de vraisemblance qu'en Irlande, comme partout ailleurs, les évêques étoient élus dans l'origine par leurs congrégations respectives. Dans la suite, lorsque l'autorité sacerdotale s'étendit, ils furent nommés par des corporations du clergé qui avoient ce droit exclusif, ou par les chapitres des cathédrales dans les cantons où ces églises

se trouvoient. Mais lorsque les évêchés, par les richesses et le pouvoir qu'ils donnoient, furent devenus un sujet d'ambition, les Toparques ne voulurent plus permettre qu'on choisît les sujets destinés à ces places ailleurs que dans leurs familles. Il s'établit donc pour l'épiscopat un droit de succession, comme celui qui avoit lieu pour les toparchies; c'est-à-dire que la dignité épiscopale demeura attachée à certaines familles, non pas comme un héritage transmis de père en fils, mais par une élection en apparence libre, tandis que le choix des électeurs étoit forcé. Lorsque l'autorité du Pontife romain put enfin se déployer, et fut généralement reconnue dans cette île, cet abus disparut totalement, mais après que la reforme eut éprouvé beaucoup d'obstacles.

On voit que nos paroisses furent fondées en même temps que l'on supprima les petits évêchés, en l'an 1152. C'est alors qu'on assembla un concile général à Kells dans le pays de Meath, sous la présidence du cardinal Paparon. Entre autres ordonnances canoniques on fit celle-ci : à la mort d'un

chorévêque ou évêque de village, ou d'un de ces dignitaires qui ne possédoit qu'un petit évêché, les archiprêtres ou doyens ruraux devoient leur succéder; ils étoient chargés de l'inspection du clergé et des laïques dans leurs arrondissemens respectifs. Enfin, chaque siége épiscopal de cette classe devoit être changé en doyenné rural. Comme on voit que ce réglement n'avoit pas encore reçu son exécution dans le treizième siècle, ou que du moins il n'étoit observé qu'en partie, il résulte que la division paroissiale des diocèses ne fut complétement établie qu'à une époque plus récente.

Il n'est pas aisé de découvrir quelle étoit la source des revenus du clergé, dans les temps primitifs de l'église d'Irlande : nous sommes fondés à croire que jusqu'au douzième siècle, et même plus tard, on ne payoit point les dîmes. Les ecclésiastiques subsistoient des offrandes qu'on leur apportoit, et qui, relativement à la pauvreté nationale, étoient fort considérables. Dans ces offrandes étoient comprises les prémices des fruits de la terre, qu'on payoit dans les

temps primitifs du christianisme. Quant aux profits de l'autel, aux droits mortuaires et autres revenus ecclésiastiques, ils furent enfin établis dans l'église d'Irlande comme partout ailleurs. Tout le revenu du clergé, jusqu'aux époques les moins reculées, étoit divisé en quatre parties. L'évêque en avoit une, et les ecclésiastiques en recevoient une autre ; la troisième étoit consacrée aux pauvres, et la quatrième servoit pour l'entretien de l'église et les autres dépenses. Par une suite d'événemens, dont la recherche est difficile, les dîmes furent accordées au clergé, à qui on donna en outre des possessions territoriales pour subvenir aux frais des établissemens religieux.

CHAPITRE V.

Abrégé de l'histoire d'Angleterre. — Celtes. — Belges. — Romains. — Saxons. — Heptarchie. — Danois. — Alfred. — Canut. — Normands. — Henri second. — Bulle d'Adrien. — Etat de l'Irlande. — Turlogh. — O' Connor. — Dermod. — Mac-Murchad.— O' Loghlan.— Roderic O' Connor. — Abrégé de l'histoire du pays de Galles. — Rice-ap-Griffith. — Strongbow. — Robert Fitz-Stephen. — Maurice Fitz-Gerald. — Retour de Dermod. — Escarmouches avec O' Connor. — Traité de soumission et de paix.

Le nom de Cassitérides, qui servit ensuite à désigner seulement les îles Sorlingues, paroît avoir été employé comme terme collectif approprié à toutes les îles Britanniques. Cette dénomination leur fut donnée à cause des mines d'étain abondantes dans le pays de Cornouailles, objet principal pour lequel les Phéniciens visitoient les côtes de l'Angleterre méridionale. Cette portion de la Grande-Bretagne paroît avoir été habitée, premièrement par les Celtes venus de France, ensuite par

les Celtes d'Allemagne, qui chassèrent les premiers. Enfin les Belges, arrivés des Pays-Bas, s'étant emparés des contrées situées au Sud-Est, étendirent par degrés leurs possessions à l'Ouest et au Nord. Tels étoient les habitans de la Grande-Bretagne quand les Romains, sous la conduite de Jules-César, environ cinquante-cinq ans avant la naissance du Christ, firent deux invasions successives dans les parties méridionales et orientales; mais ils abandonnèrent bientôt les conquêtes qu'ils avoient faites. Les habitans demeurèrent libres d'une domination étrangère, jusqu'à ce que les Romains, vers l'an 43 de l'ère chrétienne, ayant pour chef Plautius, sous le règne de l'empereur Claude, envahirent les mêmes parties de l'île. Ils continuèrent d'étendre leurs conquêtes jusqu'au temps de *Julius Agricola*, vers l'an 78, où ils achevèrent de subjuguer le pays et portèrent leurs armes vers le Nord, jusques aux monts Grampiens.

Les Romains, pendant quelque temps, abandonnèrent le nord de la Grande-Bretagne aux habitans de ces régions. Voulant

défendre, contre les incursions de ces barbares, les peuples qui leur étoient soumis au sud de l'île, ils tirèrent des lignes de fortification d'une mer à l'autre; ils construisirent même un grand mur de soixante-huit milles anglais, nommé vulgairement la *Muraille de Sévère*, laquelle s'étend depuis le détroit de Solevay jusqu'à l'embouchure de la rivière Tyne (1). Après une possession de plus de quatre cents ans, les Romains, fortement pressés par les nations gothiques du Continent, qui menaçoient l'empire d'une destruction totale, se retirèrent du territoire conquis dans la Grande-Bretagne, ainsi que des autres provinces que leurs armes ne pouvoient plus défendre. Cet événement eut lieu vers l'an 409. Abandonnés par leurs défenseurs, les Bretons du Sud, habitués à la servitude et n'étant point accoutumés à prendre les armes pour leur propre défense, se trouvant d'ailleurs dans un état de désunion, ne purent s'opposer efficacement aux incur-

(1) *Voyez* l'ouvrage de Gordon, intitulé: *Terraquea*, vol. III, pag. 98.

sions des Calédoniens et des Irlandais. Ces peuples, sous le nom de Pictes, franchirent la muraille de Sévère qui étoit mal défendue, et répandirent la désolation et la terreur dans le pays. Après une suite d'hostilités et de dissensions intérieures, sur lesquelles nous n'avons rien de positif et qui durèrent environ quarante ans, de nouveaux habitans vinrent peupler ces contrées. Ce peuple, établi dans le Danemarck et dans le nord de l'Allemagne, long-temps fameux par ses pirateries sous le nom générique de Saxons, commença à se fixer en Angleterre, soit volontairement ou d'après l'invitation des habitans.

Les premiers colons qui appartenoient à cette peuplade, et qui étoient nommés *Jutes*, à cause de la péninsule de Jutland, établirent d'abord leur résidence dans la province de Kent vers l'an 449. Ils servirent d'abord d'auxiliaires aux Bretons du Midi, et réprimèrent les incursions des Pictes et des Ecossais; mais fortifiés par de nouvelles émigrations du Continent, ils tournèrent bientôt leurs armes contre leurs alliés et résolurent de se rendre maîtres du pays. Les Bretons méridionaux

qui avoient pris l'habitude de l'indépendance déployèrent une grande valeur; mais la désunion et la mauvaise conduite rendirent leurs efforts inutiles. Les Jutes étoient continuellement renforcés par de nouveaux aventuriers venus du Continent. On fixe à l'année 477 la première arrivée des Saxons, connus particulièrement sous ce nom. Ce fut en 547 que les Angles quittèrent le Sud-Jutland et débarquèrent dans la Grande-Bretagne. En moins d'un siècle et demi après leur arrivée, la plus grande partie du midi de l'île étoit au pouvoir de ces colons; mais quoique le pays eût pris le nouveau nom d'Anglia ou d'Angleterre, nom dérivé des Angles, cependant le plus grand nombre des Anglais modernes est probablement descendu des anciens Bretons de race belgique, qui avoient pu être conquis, mais non exterminés par les vainqueurs, bien plus guerriers, mais beaucoup moins nombreux. Comme les Saxons et leurs associés, compris sous le nom général d'Anglo-Saxons, arrivèrent à diverses époques, conduits par différens chefs, ils formèrent d'abord sept Etats séparés. D'après cette division, le gouvernement

nement de l'Angleterre, à cette époque, est nommé par les historiens *l'Heptarchie saxonne*. Enfin ces petits Etats réunis en un seul vers 827, prirent alors le titre de royaume d'Angleterre sous l'autorité suprême d'Egbert; mais cette union ne fut consolidée qu'en 959, sous le règne d'Edgard.

Les Danois commencèrent à paroître pour la première fois sur les côtes d'Angleterre en l'an 787. Leurs déprédations, d'abord passagères, devinrent ensuite très-alarmantes Des armées entières débarquoient à la fois et portoient la dévastation jusqu'au centre du pays. Tout cédoit aux armes de ces impitoyables destructeurs du genre humain, jusqu'au temps où le puissant Alfred monta sur le trône, et fit admirer en lui le plus grand et le plus aimable prince qui ait porté le sceptre d'Angleterre. Il défit les Danois dans plusieurs combats sanglans, chassa les uns et réduisit les autres à un état de paix et de soumission; enfin il fit des réglemens si sages et si utiles, que l'Angleterre jouit à cette époque d'une tranquillité aussi grande que celle dont elle a pu jouir dans les temps les

plus fortunés. Ce souverain, chéri de ses peuples, mourut en 901, après avoir régné trente ans. L'Angleterre perdit en lui un roi vraiment patriote, et un prodige en littérature et en législation, si l'on considère le temps de barbarie dans lequel il vécut. Les beaux jours qui avoient brillé pour les Anglais disparurent avec lui. Les Danois recommencèrent leurs hostilités; après bien du sang versé, et un état de paix et de guerre alternatives, ces étrangers demeurèrent enfin les maîtres et achevèrent la conquête de l'Angleterre en 1017, sous le gouvernement du grand Canut, qui se vit tout à la fois monarque d'Angleterre, de Norwège et de Danemark. Comme les Danois avoient à peu près la même langue et la même origine que les Anglo-Saxons, ils s'incorporèrent aisément avec le peuple vaincu. Par une révolution fort paisible qui arriva dans l'ordre de la succession à la couronne, le sceptre passa à un prince de race saxonne dans la personne d'Edouard-le-Confesseur en l'an 1041. Mais après lui, l'Angleterre fut réduite à un état de servitude déplorable par de nouvelles

troupes d'aventuriers qui, à la vérité, étoient plus avancés dans la civilisation et avoient un gouvernement plus régulier que les premiers conquérans de cette île, mais qui n'étoient ni moins cruels, ni moins insolens.

Fatigué des incursions continuelles des Scandinaviens, le gouvernement français, pour obtenir la paix, avoit cédé en 911 la Neustrie et la Bretagne à Rollon, chef de ces terribles pirates. Ces brigands féroces et vagabonds se policèrent bientôt et devinrent des colons paisibles et attachés à leur nouvelle patrie. La Neustrie reçut le nom de Normandie qui lui fut donné à cause des Normands qui s'y étoient établis. Guillaume le bâtard, qui, cent cinquante ans après l'établissement de Rollon, fut souverain de la Normandie avec le titre de duc, demanda la couronne d'Angleterre, après la mort d'Edouard. Il appuyoit ses prétentions sur un testament qu'on disoit que ce prince foible avoit fait en sa faveur; mais on n'eut aucun égard à sa demande très-peu fondée, et, du consentement du peuple, le sceptre fut donné à Harold, seigneur distingué par sa générosité et sa

valeur. Guillaume rassembla une armée composée de soixante mille aventuriers prêts à tout entreprendre, qu'il recruta tant en France que dans les Pays-Bas. Il débarqua en Angleterre en octobre 1066, et, près d'Hastings dans la province de Sussex, profitant de l'avantage que lui donnoit sa cavalerie et une meilleure discipline, il défit l'armée de son antagoniste dans une bataille où la victoire fut long-temps disputée, et dans laquelle Harold périt. Cette victoire décida du sort de l'Angleterre, qui se soumit sans la moindre résistance au joug d'un usurpateur étranger. Guillaume, surnommé le Conquérant, confisqua toutes les terres des Anglais pour les donner aux Normands qui, ayant le plus grand mépris pour un peuple qui s'étoit laissé asservir avec tant de facilité, le traitèrent d'une manière aussi insolente qu'inhumaine.

Guillaume-le-Conquérant laissa la couronne, par son testament, à Guillaume dit le Roux. A celui-ci succéda, par usurpation, Henri, frère puîné de Robert fils du conquérant, qui parvint à faire exclure son aîné

du trône. Henri eut pour successeur son neveu Etienne qui enleva le sceptre à Matilde, fille de Henri. Après Etienne, l'an 1154, Henri second, fils de Matilde et de Geoffroi Plantagenète, comte d'Anjou, monta sur le trône. Ce prince, qui avoit de grandes vues en politique, mais dont les projets ne réussissoient pas toujours, tourna ses pensées, au commencement de son règne, vers la conquête de l'Irlande qui, déchirée par des divisions intestines, offroit une proie aisée à saisir à tout monarque ambitieux qui voudroit tenter cette conquête. L'état de foiblesse où s'étoient trouvés les prédécesseurs de Henri second, d'ailleurs distraits par d'autres objets importans, les avoit empêchés d'y songer. Il est heureux pour l'Angleterre que les Danois ou Scandinaviens qui ont établi des colonies sur les contrées maritimes de l'Irlande n'aient jamais conquis entièrement cette île, ni réuni en un seul État les pays dont ils s'étoient rendus maîtres. Ce peuple si hardi dans les entreprises maritimes auroit pu mettre en mer des forces navales considérables qui eussent rivalisé avec les flottes anglaises et

empêché que la marine d'Angleterre n'obtînt le degré de supériorité auquel elle est parvenue. Si Henri second avoit eu le loisir d'entreprendre la conquête de l'Irlande, c'eût été fort heureux pour les deux nations, qui auroient formé depuis long-temps une monarchie puissante et civilisée.

Les souveráins ne manquent jamais de prétextes lorsqu'ils trouvent l'occasion de satisfaire leurs désirs ambitieux. Mais dans ces temps d'ignorance, afin de pouvoir envahir l'Irlande il falloit la sanction du pape. Comme chef de l'église, le pontife de Rome s'arrogeoit le droit de disposer des royaumes. Henri s'adressa au pape Adrien III, par l'entremise de Jean de Salisbury, son chapelain. Le pape, qui étoit anglais d'origine et bien disposé en faveur du roi, saisit avec empressement l'occasion d'augmenter le pouvoir de l'église romaine et de soumettre entièrement les Irlandais à la juridiction papale. Il publia une bulle, et donna un anneau à Henri pour marque d'investiture du royaume d'Irlande, invitant ce prince à s'emparer de cette île, et à purger cette contrée de l'irréligion et

de l'immoralité qui y régnoient. Adrien stipuloit en outre qu'on paieroit tous les ans un sou par chaque maison au pape, en qualité de successeur du premier Apôtre, tribut qui est connu sous le nom de *denier de Saint Pierre*.

Cette bulle, qui date de 1156, demeura quelques années sans effet. Henri avoit de grandes possessions en France. Sa mère lui laissa le grand-Duché de Normandie; à la mort de son père il hérita du comté d'Anjou, de la Touraine et du Maine. Sa femme, Eléonore, lui avoit apporté en mariage le duché de Guienne avec le Poitou et d'autres domaines. Mais ses droits lui furent contestés en France, et les affaires étoient dans un état de trouble et de désordre en Angleterre. Enfin les violences de Thomas Becket, archevêque de Cantorbery, qui portoit à l'excès les prétentions de l'église, lui causoient les plus vifs chagrins. Toutes ces raisons l'empêchèrent de s'occuper de l'Irlande. Plusieurs années s'étant écoulées dans tous ces embarras, le motif d'une invasion lui fut donné par des aventuriers anglais qui prirent part aux que-

relles domestiques des princes irlandais, ce qui nécessita l'interposition de Henri.

Dans l'état de fluctuation où se trouvoit l'autorité souveraine en Irlande, la royauté avoit passé de la maison d'O'Brien de Munster à celle de Turlogh O' Connor de Connaught. Celui-ci prétendit à cette dignité en 1130, et fut généralement reconnu comme prince suzerain par les chefs irlandais. A cette époque la souveraineté des O' Brien, qui gouvernoient à Thomond et dans le Nord de Munster, fut resserrée par les tribus belliqueuses de Mac-Arthy, prince indépendant de Desmond. Les princes d'Ossory, Decies, et autres territoires de Leinster, rendoient hommage à Dermod Mac-Murchad comme roi de leur province. Meath étoit soumis à la famille de Clan-Colman. O' Loghlan gouvernoit en chef le canton d'Ulster, mais l'autorité lui étoit contestée par Dumleve, prince de Down ou Uladh, qui aspiroit à l'indépendance. Dans le district de Breffney, composé principalement du comté de Leitrim, régnoit Tiernan O' Ruarc, vaillant guerrier. O' Loghlan ne reconnut point la souveraineté d'O' Connor ;

alarmé du progrès des armes de ce monarque, il assembla des troupes, et après avoir remporté une victoire sur la tribu d'O' Brien, il convoqua une assemblée de princes et força son rival à consentir à un partage secret de l'autorité. Depuis cette époque, O' Loghlau demeura souverain de la partie septentrionale de l'île.

Il paroît que dans cette circonstance les princes rivaux, O' Connor et O' Loghlan, firent quelques stipulations secrètes contre les intérêts des chefs subalternes. Deux corps de troupes, l'un venu de Connaught, l'autre conduit par Dermod et arrivant de Leinster, entrèrent tout à coup dans Breffney, et chassèrent O' Ruarc de sa principauté. Dermod s'empara de Dervorghal, épouse du prince qui avoit été chassé, et la conduisit à Leinster. Privé tout à la fois de son domaine et de sa femme, le prince de Breffney n'étoit pas sans espérance d'être rétabli dans ses Etats, au sein d'un pays si sujet aux révolutions. Il eut l'adresse d'inspirer à O' Connor des préventions défavorables sur le compte du roi de Leinster. Il l'engagea non-seule-

ment à lui donner les moyens de recouvrer ses possessions, mais encore à s'avancer avec des forces considérables sur le territoire de Dermod. Celui-ci fut ainsi contraint de rendre l'épouse d'O' Ruarc, laquelle ne se réunit point à son mari, mais vécut, à ce qu'on dit, dans un état d'opulence et de grandeur.

Des services d'une si grande importance attachèrent fortement le prince de Breffney au roi de Connaught, qui lui fournit les moyens d'inquiéter souvent Dermod. Enfin à la mort d'O' Connor, en 1156, O' Loghlan devint monarque en chef de l'Irlande. Dermod, long-temps l'allié du prince d'Ulster, auroit pu achever de ruiner entièrement son rival avec l'aide de son patron, si celui-ci n'eût été hors d'état de le secourir, ayant à combattre une ligue puissante qu'un crime horrible dont il s'étoit rendu coupable avoit armée contre lui. O' Loghlan, enflé de sa nouvelle dignité, et poussé par les transports violens de la haine qu'il avoit contre Dumleve, prince de Down, violant un traité solennel qui l'unissoit à ce souverain, s'empara de sa

personne et lui fit crever les yeux, donnant un nouvel exemple d'une horrible et perfide cruauté dont les anciennes annales de l'Irlande n'offrent que trop souvent le tableau. Quoique cet acte de barbarie n'eût rien d'étrange pour les chefs irlandais, cependant il leur inspira une telle crainte pour leur propre sûreté que tous les princes voisins prirent les armes pour leur défense, et la guerre fut terminée par la défaite d'O' Loghlan qui périt à la bataille de Litterluin, en l'an 1167.

La mort du prince d'Ulton replaça la maison d'O' Connor sur le trône d'Irlande, dans la personne de Roderic, fils de Turlogh, dont il a été déjà fait mention. Saisissant l'occasion, Roderic marcha vers Dublin sans perdre de temps. Favorisé par les habitans, ostmans d'origine, il fut reconnu solennellement pour monarque suzerain, et de là s'avançant vers le Nord, il reçut les actes de soumission des chefs établis dans ces cantons. Retournant vers le Sud, accompagné d'O' Ruarc, il contraignit les Toparques de Leinster à reconnoître son autorité. Dermod fut déposé par

ses ordres; Roderic fit nommer un prince de la même famille pour gouverner à la place de celui qu'il avoit détrôné. Enfin pour faire généralement reconnoître son titre de monarque suprême, il marcha vers Munster. Ayant organisé le gouvernement de cette province de la manière qu'il jugea le plus favorable à ses intérêts, il convoqua une assemblée des princes d'Irlande à Meath. Il y déploya tant de supériorité et inspira un tel respect que les Irlandais en conçurent l'espérance d'un règne heureux, au moins en comparaison des règnes précédens.

Dermod, attaché au parti d'O' Loghlan, et par conséquent regardé comme l'ennemi de Roderic, avoit pris la fuite saisi de terreur à l'approche de ce monarque, après avoir mis le feu à Ferns, lieu de sa résidence, pour empêcher le pillage dont l'ennemi auroit pu s'enrichir. Rebuté par les chefs du pays de Leinster, ne trouvant aucune ressource en Irlande, il résolut, à l'exemple de plusieurs princes irlandais, de chercher du secours au delà de la mer. Comme le voisinage de l'Angleterre et la réputation du monarque anglais

avoient fixé son attention sur ce royaume, il mit à la voile, se dirigea vers l'embouchure de la Severn, et arriva à Bristol avec une suite de soixante personnes. L'expulsion de ce petit souverain est attribuée par Géraud de Cambrie à l'enlèvement de Dervorghal; mais ce premier événement ne paroît avoir aucun rapport avec l'acte de violence qu'on vient de citer. Le crime de rapt se commettoit trop fréquemment à cette époque pour avoir pu exciter une indignation bien vive. Quatorze ans s'étoient écoulés depuis cet attentat; l'alliance de Dermod avec les ennemis de la famille d'O' Connor, la haîne des Toparques de Leinster, suffisoient pour amener la catastrophe dont il fut la victime. Dermod, d'une taille très-élevée, étoit fort estimé du bas peuple qu'il favorisoit, ainsi que du clergé envers lequel il s'étoit montré libéral; mais son orgueil, son gouvernement oppressif l'avoient rendu odieux aux chefs, ses tributaires, dont il fut abandonné au premier revers de fortune qu'il éprouva. Comme ce fut lui qui introduisit en Irlande des étrangers venus du midi de l'Angleterre, les auteurs

irlandais ont chargé son portrait des couleurs les plus odieuses. Peut-être faut-il rabattre quelque chose de ce qu'ils ont écrit à son sujet; mais on peut croire qu'il se distingua de ses compatriotes par son caractère turbulent et par sa violence.

Reçu à Bristol avec la compassion qu'on doit à un prince malheureux, et trouvant dans cette ville toutes les douceurs de l'hospitalité, Dermod apprit que Henri étoit alors dans la Guienne, province située au midi de la France. Il s'y rendit sans tarder, et s'étant jeté aux pieds du roi il implora son secours pour rentrer dans ses États, promettant de rendre hommage comme vassal au monarque anglais et à ses héritiers. Quoique Henri dût voir avec plaisir cette occasion d'étendre son autorité, il se trouvoit dans ce moment trop engagé dans des guerrres et des négociations, pour pouvoir exécuter un projet de conquête qu'il avoit formé depuis long-temps. Cependant pour tirer tout l'avantage possible de la circonstance, il accepta l'acte de féodalité que lui offroit le prince suppliant. Il le traita avec beaucoup de politesse et le renvoya

chargé de présens, après lui avoir fait des promesses magnifiques. Henri lui donna aussi une lettre de créance adressée à tous ses sujets, dans laquelle il déclaroit qu'il accordoit sa protection au roi de Leinster, et que tous ceux qui aideroient le prince exilé à recouvrer ses domaines, pourroient être sûrs d'obtenir la faveur et la sanction royale. Cette lettre que Dermod fit publier à Bristol, à son retour du Continent, ne lui procura point de secours, vraisemblablement d'après l'opinion défavorable qu'on avoit de l'état des affaires en Irlande; mais un mois s'étant écoulé, et quelques changemens étant survenus dans l'administration de la province de Galles, il s'adressa avec plus de succès à quelques chefs de ce pays.

La province de Galles, pays montagneux habité par les Celtes-Cumraigs, et qui de là prit le nom de Cambrie, n'avoit pu être conquise par les Saxons qui s'étoient rendus maîtres de tout le reste de la partie méridionale d'Angleterre. Vers la fin du sixième siècle, lorsque ce pays commença à être connu sous le nom qu'il porte à présent, il

paroît que le gouvernement étoit partagé entre six princes indépendans les uns des autres, mais qui reconnoissoient l'autorité suprême d'un de ces chefs, lequel résidoit au Nord. Au milieu du neuvième siècle, la principauté de Galles ne reconnut qu'un souverain, et ce fut Roderic, surnommé le Grand, titre qui lui fut accordé avec peu de raison. Ce prince consentit à payer régulièrement un tribut qui, selon toute apparence, avoit été exigé par le roi d'Angleterre avant cette époque. Il partagea son domaine en trois principautés qu'il donna en héritage à ses trois fils, ce qui fut une cause d'affoiblissement et de divisions intérieures. Le pays de Galles, dans une telle situation, se trouva fort exposé aux entreprises ambitieuses des rois d'Angleterre, dont les attaques soudaines et la valeur impétueuse étoient fort redoutables.

En 1063, Harold qui à cette époque étoit général d'Edouard-le-Confesseur, auquel il succéda bientôt après, mais pour peu de temps, réduisit les princes de Galles à être ses vassaux. Sous le règne de Guillaume-le-

Roux,

Roux, vers la fin du onzième siècle, le pays fut sujet à des incursions plus fréquentes. Plusieurs seigneurs normands obtinrent des possessions dans les parties méridionales, et quelques autres vers le Nord, où ils déployèrent une autorité presque égale au pouvoir royal, sous le titre de Lords; et pour contenir les habitans ils firent bâtir des forteresses. Pour maintenir ces nouveaux souverains, une colonie de Flamands, au commencement du douzième siècle, s'établit dans le comté de Pembroke, qui fut quelquefois appelé la petite Angleterre. Cependant les Gallois n'avoient jamais été entièrement conquis. Ces peuples, tantôt payant tribut, tantôt prenant les armes, venoient souvent attaquer les châteaux des Anglo-Normands, et faisoient des incursions ruineuses dans les provinces d'Angleterre qui étoient voisines. Les princes de la partie septentrionale du pays de Galles continuèrent de tenir une espèce de Cour, comme souverains indépendans, quoiqu'obligés de reconnoître l'autorité suprême des lois d'Angleterre.

Pendant que Dermod voyageoit dans les

pays étrangers, une fermentation secrète, excitée dans le sud du pays de Galles, avoit donné lieu à des projets de révolte contre le gouvernement de Henri. Rice-ap-Griffith, chef gallois qui commandoit dans le voisinage de Pembroke, avoit fait emprisonner Robert Fitz-Stephen, gouverneur de Cardigan, après s'être assuré que ce seigneur ne vouloit point coopérer à la révolte. Parmi les personnes de considération qu'on pouvoit croire disposées à la rébellion étoit Richard, comte de Chepstow surnommé Strongbow, fils de Gilbert, comte de Pembroke, de l'illustre famille de Clare, jeune homme d'une valeur distinguée, mais qui avoit dissipé sa fortune et perdu la faveur du roi. Dermod fit des propositions pressantes à ce jeune seigneur, qui reçut avec froideur ses premières ouvertures. Enfin il lui proposa sa fille Eva en mariage, et avec elle le royaume de Leinster pour héritage. Cette offre étoit nulle d'après les lois d'Irlande, puisque l'organisation politique n'admettoit point la succession héréditaire à la couronne. Mais Richard avoit lieu de penser que l'établis-

sement du droit dépendroit beaucoup plus du succès de l'entreprise que des coutumes du pays.

Quand le comte Strongbow, nom qui signifie en anglais *habile à tirer de l'arc*, et qui lui fut donné à cause de son adresse dans cet exercice, eut agréé la proposition du prince irlandais, à condition que Henri accorderoit une permission spéciale pour l'entreprise, Dermod trouva encore d'autres secours. Ils lui furent donnés par des aventuriers bien moins puissans, mais plus prompts à s'engager dans des entreprises hasardeuses. Par l'entremise de l'évêque de St. Davids, Griffith relâcha Fitz-Stephen qui offrit d'entrer au service de Dermod, afin de n'être pas dans une situation qui s'opposât au projet de révolte qu'on méditoit contre Henri, puisqu'autrement sa conscience ne lui auroit pas permis de concourir à une telle entreprise. Voici les promesses que fit le prince de Leinster à Fitz-Stephen et à son frère utérin Maurice Fitz-Gerald, qui, avec d'autres chevaliers du pays de Galles dont le courage cherchoit à se signaler, s'étoient engagés

à le servir. Il leur cédoit en entier, et à perpétuité, la ville de Wexford avec une portion considérable de terres adjacentes, et ils devoient entrer en jouissance de ces domaines aussitôt que le prince qu'ils secouroient seroit rétabli dans ses États. Tout fut arrangé pour que le projet pût s'exécuter le printemps suivant. Dermod, après avoir obtenu ce succès dans ses négociations, s'embarqua avec les Irlandais de sa suite et quelques aventuriers du pays de Galles, qui voulurent partager sa fortune avant tous les autres. Ayant débarqué secrètement sur la côte d'Irlande, dans l'hiver de 1169, il trouva le moyen de passer sans être observé dans un monastère qu'il avoit fondé à Ferns; il y demeura caché quelque temps, attendant l'arrivée de ses alliés d'outre-mer.

Il paroît que son retour fut prématuré. Comme ses émissaires, afin de lui gagner des partisans parmi les Irlandais, avoient répandu le bruit des secours qu'on lui destinoit, son arrivée ne pouvoit rester longtemps secrète. Lorsqu'il vit que le lieu de sa résidence étoit généralement connu, il dépê-

cha en Angleterre pour hâter les préparatifs de ses alliés. Il chargea de cette commission Maurice Regan, son ami intime et son secrétaire, qui à cette époque écrivit avec fidélité le récit des combats que les Anglo-Normands livrèrent en Irlande. Dermod vit bien qu'il falloit payer de hardiesse en cette circonstance; il se mit à la tête de ses adhérens, et s'empara d'une partie de ses anciens domaines, connus alors sous le nom de Hy-Kense-Lagh, qui s'étendoient jusqu'à Wexford, le long de la rivière Slaney. Roderic O' Connor marcha à sa rencontre avec un corps de troupes qui venoit de Connaught; il étoit accompagné d'O' Ruarc, depuis longtemps attaché à sa famille. Dermod ne pouvant tenir tête à des forces si considérables, se retira avec les gens de sa suite dans l'épaisseur des bois, espérant, par la nature de ce poste, rendre inutile la supériorité de l'ennemi.

Les troupes de Connaught s'efforcèrent de le chasser de cette retraite, ce qui donna lieu à plusieurs escarmouches, dans l'une desquelles les assaillans furent repoussés avec

une grande perte. Dans un autre combat, un jeune chef du pays de Galles, élu pour successeur d'O' Ruarc et du parti de Dermod, fut tué. Les annales Irlandaises donnent à ce jeune homme le titre de fils de roi. Roderic s'aperçut bientôt qu'il perdroit un temps considérable en s'efforçant de réduire son ennemi dans ce retranchement; il avoit un besoin pressant de se transporter ailleurs pour réprimer des révoltes et terminer des disputes locales, surtout dans les cantons de Meath et de Thomond, où les princes qui régnoient sous sa protection avoient été massacrés. Toutes ces raisons le déterminèrent à écouter les propositions que Dermod lui fit, seulement dans la vue de gagner du temps. Celui-ci offrit de payer cent onces d'or à O' Ruarc pour obtenir son pardon, et de renoncer formellement au droit qu'il avoit sur le royaume de Leinster; il demandoit seulement qu'on lui permît de garder dix petits territoires, comme vassal, sous l'autorité du monarque en chef, et il offrit sept ôtages pour garans de son obéissance. Roderic accepta ces conditions, et se hâtant de

partir pour d'autres lieux où il jugeoit sa présence plus nécessaire, il laissa le prince de Leinster attendre tranquillement les secours de ses alliés.

CHAPITRE VI.

Noms patronymiques des Normands, Gallois, et Irlandais. — Arrivée de Robert Fitz-Stephen. — Attaque de Wexford. — Armes des Ostmans et des Irlandais. — Armes des Anglo-Normands. — Donations de Dermod. — Attaque d'Ossory. — Maurice Fitz-Gerald. — Progrès de Roderic. — Magnanimité de Fitz-Stephen. — Traité de Dermod et de Roderic. — Description de Dublin. — Soumission de cette ville. — Défection de Thomond. — Assaut de Waterford. — Mariage de Strongbow. — Assaut de Dublin. — Siége de Dublin. — De Carrick. — Horrible perfidie. — Fitz-Stephen fait prisonnier. — Marche de Strongbow. — Divers événemens. — Sommations de la part de Henri.

QUELQUES lecteurs désireront savoir ce que signifie la syllabe *Fitz*, placée devant les noms de plusieurs chefs du sud de l'Angleterre, fameux dans l'histoire d'Irlande. C'est un mot originaire du françois-normand, et corrompu du latin *filius*, fils; ainsi Fitz-Stephen signifie fils de Stephen ou d'Étienne.

Chez les Gallois la particule *Ap* dérive de la manière dont ce peuple prononce la préposition latine *ab*, qu'il emploie pour désigner le même rapport de naissance. Parmi les Irlandais, *Mac* et *O'* étoient des signes patronymiques, et le dernier sert toujours à indiquer, comme dans l'origine, la principale famille du clan ou de la tribu.

Robert Fitz-Stephen, fidèle à l'engagement qu'il avoit pris avec Dermod, s'èmbarqua à Waleswith, au commencement de mai 1170. Trois petits vaisseaux portoient les troupes qu'il amenoit pour secourir son allié. Arrivé sur la côte méridionale du comté de Wexford dans la baie de Bannow, vers une crique appelée Bay-an-Bunn, il mit à terre sa petite armée, composée de trente chevaliers, soixante hommes armés et trois cents archers. Cette troupe fut renforcée le jour suivant par deux cents archers et dix chevaliers amenés par Maurice de Prendergast. Dès que ces secours furent arrivés, un grand nombre d'Irlandais, qui avoient abandonné le parti de Dermod, revinrent se ranger sous ses drapeaux. Ce prince, par une perfidie

qui n'étoit que trop commune alors, violant le traité qu'il avoit fait, se hâta d'aller joindre ses alliés pour commencer une guerre offensive contre les partisans de Roderic, dans le pays de Leinster. Il envoya en avant cinq cents hommes sous la conduite de son fils naturel Donald, jeune homme d'une valeur distinguée. La première entreprise que le prince de Leinster forma avec ses alliés étrangers, fut le siége de Wexford, ville distante d'environ douze milles du lieu où l'on avoit débarqué.

Wexford, comme les autres villes maritimes d'Irlande, avoit été bâtie par des colons Danois, et étoit habitée par leurs descendans, auxquels s'étoient joints dans la suite des temps quelques anciens Irlandais. Les Danois de ce pays et ceux de leur race qui peuploient les régions de la Scandinavie, avoient quitté depuis long-temps leurs mœurs de pirates pour se livrer au commerce. Ils étoient devenus si fameux dans le négoce maritime, et par leur habileté à fabriquer la monnoie, que le mot sterling, dérivé du nom de *Easterling* donné à ce peuple parce

qu'il habitoit la partie orientale d'Angleterre, sert encore à désigner une valeur monétaire. Quoique les Danois, ou Ostmans, fussent ainsi devenus les bienfaiteurs du genre-humain au lieu d'en être les destructeurs, les colons établis en Irlande, accoutumés à des hostilités fréquentes avec les naturels du pays, n'avoient pas perdu l'esprit martial de leurs ancêtres. Mais comme ils étoient séparés en plusieurs peuplades et ne connoissoient que la petite guerre, leurs progrès dans l'art militaire n'avoient pu devenir fort remarquables. Ils étoient bien inférieurs aux aventuriers Anglo-Normands, soit par rapport aux armes dont ils faisoient usage, soit par rapport à la tactique. Les Irlandais n'avoient guères d'autre armure défensive que le *glibb* qui leur servoit de casque, et des gantelets de fer qui leur tenoient lieu de boucliers. Chaque guerrier portoit ordinairement une pique, deux javelots, une épée et un long couteau appelé *skene*. Ils avoient emprunté des Danois la hache des Scythes, cette arme si terrible, dont aucun casque ni bouclier ne pouvoient soutenir les coups

dirigés avec autant de force que d'adresse. Leurs arcs étoient si courts, leurs flèches si petites, qu'on n'en tiroit presque aucun avantage dans les batailles; mais ils jetoient des pierres avec une force prodigieuse; ils lançoient leurs javelots attachés par une courroie; enfin la hache pesante portoit des coups toujours terribles pour ceux qui n'étoient pas couverts d'une forte armure. Les Ostmans Irlandais, qui se servoient principalement de la hache et de la pique, étoient armés pour la guerre à peu près comme les habitans originaires de la contrée.

D'un autre côté, les Danois ou Scandinaviens qui, sous le nom de Normands, avoient fixé leur demeure dans les provinces septentrionales de la France, s'étoient réunis depuis leur premier établissement pour former une puissante monarchie. Dans les guerres qu'ils avoient soutenues contre les grands souverains du Continent, ils s'étoient accoutumés à faire manœuvrer de grands corps de troupes, et à combiner les diverses attaques. Ils avoient aussi adopté, avec quelques changemens, les armes dont les tribus Gothiques victo-

rieuses des Romains avoient appris l'usage en les combattant. Leurs forces consistoient en hommes armés et en archers. Les premiers étoient des cavaliers enfermés dans leur armure, de manière à ne pouvoir être atteints en aucune sorte par les armes ordinaires. Une armure complète étoit composée de différentes pièces d'acier poli adaptées à chaque partie du corps, mais jointes avec tant d'art, qu'elles permettoient au guerrier de se mouvoir librement et de déployer toutes ses forces. Le cavalier portoit au bras gauche un bouclier ovale; son cheval étoit aussi bardé d'une armure très-forte. Les armes offensives étoient une longue lance et une épée à double tranchant avec la pointe. Les archers portoient des cottes de mailles matelassées, et des casques; ils avoient pour arme des épieux ou des haches dont ils se servoient dans les combats d'homme à homme. Enfin, ils étoient armés de cet arc formidable qui, dans les mains des anciens Parthes, répandoit au loin la terreur, et qui leur servoit à lancer des flèches avec tant de force, qu'ils perçoient les armures les plus épaisses. Avec leurs arba-

lètes et les évolutions de leur cavalerie, les Normands avoient remporté la célèbre victoire d'Hastings, qui établit Guillaume le Conquérant sur le trône d'Angleterre. Les Anglais apprirent de leurs vainqueurs leur manière de se battre, et par l'usage continuel qu'ils faisoient de l'arc, ils devinrent les archers les plus célèbres de toute l'Europe.

A l'approche de Dermod et de Fitz-Stephen, la garnison de Wexford, composée d'Ostmans et d'Irlandais, marcha avec intrépidité au-devant de l'ennemi; mais à l'aspect de ces cavaliers couverts de toutes parts d'armures brillantes, et de ces combattans qui venoient charger leurs ennemis sans rompre leurs lignes et dans un profond silence, les troupes de Wexford se retirèrent dans l'enceinte de leurs murs, après avoir brûlé les fauxbourgs et les hameaux voisins pour ôter tout abri aux assaillans. Ceux-ci donnèrent l'assaut avec vigueur et intelligence; mais ils furent repoussés avec force par la garnison, et Fitz-Stephen perdit dix-huit hommes dans cette affaire. Ce vaillant chef, sans être ému par les tranports de joie de l'ennemi et l'a-

battement de ses alliés, prit ses mesures avec autant de calme que de prudence pour obtenir la victoire. S'étant rapproché du rivage de la mer, il brûla ses vaisseaux pour faire entendre à ses gens qu'il leur falloit vaincre ou mourir; il s'avança ensuite pour livrer l'assaut, après avoir animé sa troupe par une harangue et par la solennité d'une cérémonie religieuse. Plusieurs habitans, et le clergé en particulier, craignant les suites d'une résistance opiniâtre, persuadèrent à la garnison de capituler; après trois jours de délai causé par l'orgueil et l'insolence de Dermod, les propositions des assiégés furent acceptées. Ils faisoient serment de fidélité à ce prince; ils offroient d'entrer à son service et lui donnoient pour ôtages quatre de leurs principaux citoyens.

Dermod, aussitôt après la reddition de cette place, s'acquittant envers Fitz-Stephen ainsi qu'envers Fitz-Gerald, quoique ce dernier ne fût pas encore arrivé, les investit de la seigneurie de Wexford et de son territoire. Il donna deux districts, sur la côte entre Wexford et Waterford, à Hervey de

Mountmorres, neveu de Strongbow, lequel étoit venu comme ami de ce seigneur pour l'informer de l'état des affaires en Irlande. C'est de cette donation faite à Hervey qu'on croit que dérive la colonie de Bargy et de Forth qui sont aujourd'hui des baronies, où demeure un peuple distingué de ses voisins par un dialecte particulier de la langue gothique; mais ces habitans descendoient vraisemblablement en partie des anciens Belges, connus des géographes romains sous le nom de Ménapiens, auxquels se joignirent dans les siècles suivans quelques Danois ou Norwégiens, ainsi que plusieurs colons anglais et des Flamands venus du comté de Pembroke.

Ces donations étant faites, après avoir entretenu pendant trois semaines ses alliés à Ferns, le prince de Leinster marcha contre Donald - Macgilla - Phadruic , gouverneur d'Ossory, résidence d'une tribu près du moderne comté de Kilkenny. Ce chef, nonseulement s'étoit révolté contre Dermod , après le revers de fortune que celui - ci avoit éprouvé, mais encore dans un accès de jalousie ayant saisi un des fils de Dermod, il lui

lui avoit arraché les yeux avec tant de violence que l'infortuné jeune-homme en étoit mort sur-le-champ. Cette action atroce offre la preuve indubitable que la méchanceté de Dermod étoit égalée, si elle n'étoit surpassée par celle de ses compatriotes. Dans cette expédition, la troupe de Fitz-Stephen usa d'un moyen différent de celui qu'elle avoit employé à Wexford. Les Ossoriens, au nombre d'environ 5,000, s'étoient fortement barricadés dans une position avantageuse, au milieu des bois et des marais. Ils repoussèrent avec vigueur les assauts réitérés des Bretons, qui n'eurent plus d'autres ressources que d'en venir aux stratagêmes, à l'exemple des troupes de Guillaume-le-Conquérant, à la journée d'Astings. Ils feignirent de prendre la fuite: les Ossoriens trompés, voulant poursuivre leur victoire, abandonnèrent leur poste; alors les Bretons firent volte-face et mirent leurs ennemis en déroute. Mais la nature du terrein entrecoupé de marais et de bois, dont les localités ne leur étoient pas connues, mit les Bretons dans un tel danger que les Irlandais, leurs alliés, craignant que leur

position ne devînt très-fâcheuse, se séparèrent d'eux dans l'intention de se joindre aux vainqueurs. Les Ossoriens profitant du trouble, s'étoient ralliés et avoient repoussé leurs ennemis; mais alors un mouvement semblable au premier fit croire aux Ossoriens que les Bretons étoient dans une déroute complète, ils donnèrent dans une embuscade qui décida du sort de la bataille, et les Irlandais du parti de Dermod, qui dans un revers auroient tourné leurs armes contre les Bretons, décidés par ce succès, se joignirent à eux et firent un grand carnage des Ossoriens. Ils apportèrent trois cents têtes à Dermod, suivant l'usage barbare de ces temps. Celui-ci ayant reconnu parmi ces sanglantes dépouilles la tête d'un de ses plus anciens ennemis, emporté par un horrible accès de fureur, lui déchira le visage avec ses dents, trait affreux et qui fait assez voir quelles mœurs régnoient dans ce siècle et dans cette contrée.

Dermod, qui ne savoit faire que la guerre d'escarmouche, satisfait de l'avantage qu'il avoit obtenu sur les Ossoriens, ainsi que des

dévastations commises sur leur territoire, contre l'avis de ses alliés, plus sages que lui, se retira sans achever sa conquête. Pendant qu'il étoit occupé à piller les terres des chefs qui s'étoient révoltés, le seigneur d'Ossory recruta des troupes, et soutint pendant trois jours les attaques de son ennemi, qui parvint cependant à le chasser de son poste; mais renforcé par les troupes de Maurice de Prendergast, qui s'étoit brouillé avec Dermod, il devint bientôt si redoutable qu'il fut en état de prendre l'offensive. Maurice dégoûté de ses nouveaux alliés, abandonna leur parti et échappa avec peine à leur trahison. Dermod pendant cet intervalle avoit reçu des renforts : Maurice Fitz-Gérald avec dix chevaliers, trente hommes de cavalerie et cent archers, étoit venu le joindre à Wexford; alors le seigneur d'Ossory se trouvant trop foible pour résister, offrit de se soumettre, et Dermod, quoiqu'avec beaucoup de répugnance, accepta les propositions du barbare meurtrier de son fils.

Le seigneur d'Ossory ne cherchoit qu'à gagner du temps, en traitant avec Dermod,

comme celui-ci avoit fait avec Roderic. On avoit sollicité vivement le monarque d'Irlande, et on attendoit une armée formidable pour écraser le roi de Leinster. Roderic, quoiqu'il fût occupé ailleurs par une multitude d'affaires, ayant à raffermir son autorité et voulant gagner l'estime et l'affection de ses sujets par de sages lois, jugea cette expédition absolument nécessaire. Il assembla un grand corps de troupes sur le mont de Tarah, et marcha avec promptitude vers le Sud. On vit dans cette circonstance ainsi que dans beaucoup d'autres, comment les armées irlandaises étoient composées. Craignant la défection des chefs du Nord, qui favorisoient la prééminence de *Hy-Nial*, sur la famille d'O' Connor, Roderic, sitôt qu'il se fut approché de Dublin, renvoya ces chefs et les gens de leur suite, sous prétexte que l'entreprise étoit de trop peu d'importance pour qu'il les retînt plus long-temps. Cependant les forces qui lui restoient, composées des troupes de Connaught, Breffney, Thomond et de quelques autres seigneuries de Leinster, étoient si supérieures qu'elles ré-

duisirent Dermod au désespoir. Abandonné de ses vassaux, sans égard au serment de fidélité qu'ils venoient de lui prêter, il trembloit que tous ses autres partisans ne suivissent cet exemple.

Le grand courage de Fitz-Stephen tira le prince d'un état de découragement qui lui eût été fatal. Retranché près de Ferns, au milieu des marais, des précipices et des bois, les Bretons attendirent l'attaque de l'ennemi avec une contenance si ferme que l'ardeur de Roderic commença à se refroidir. Craignant le courage intrépide de ces hardis aventuriers, et les suites dangereuses d'une défaite, il songea aux moyens d'entamer une négociation. Il fit ses premières ouvertures à Fitz-Stephen, lui promettant que s'il abandonnoit Dermod, non-seulement il lui accorderoit ainsi qu'à ses troupes une retraite sûre, mais encore qu'il paieroit les frais de son voyage jusqu'au pays de Galles. Fitz-Stephen ne répondit à ces propositions que par un défi. Roderic n'eut pas une réponse plus favorable de Dermod à qui il proposoit de renoncer à l'alliance des Anglais, l'espoir et le soutien de

la fortune de ce prince. Par la médiation du clergé, lorsqu'on étoit au moment d'en venir aux mains, on conclut un traité par lequel Dermod fut reconnu roi de Leinster, sous l'autorité suprême de Roderic à qui son fils le plus chéri fut livré pour ôtage. Ce jeune prince devoit épouser la fille de Roderic, pour fortifier l'alliance entre les deux familles, aussitôt que le pays de Leinster auroit été réduit entièrement sous l'obéissance de Dermod, et l'Irlande soumise à O' Connor. Par un article secret du traité, le prince de Leinster s'engagea à ne plus faire venir d'aventuriers de la Grande-Bretagne, et à y renvoyer ceux qui en étoient venus, aussitôt que son autorité seroit rétablie.

Dermod, à qui ce traité donnoit la liberté d'agir pour réduire en son pouvoir toutes les parties du pays de Leinster, se hâta de tirer vengeance de la cruauté perfide des habitans de Dublin. Ils s'étoient, par trahison, emparé de son père, l'avoient massacré, et, insultant à son cadavre avec ignominie, ils l'avoient enterré avec un chien. Cette ville, très-considérable, même dans ce temps, fon-

dée par les Scandinaviens, peut-être dans les premières années qui ont suivi l'ère chrétienne, se trouve désignée par Ptolémée sous le nom de Eblana, probablement Deblana dans le manuscrit original (1). Située sur un terrain marécageux sur la rive méridionale de la rivière Liffy, elle fut nommée, par les Irlandais, *Baileacliath* et *Athliath*, ou la ville sur des claies; par les Danois et autres peuples gothiques *Dyflin*, *Dubhlin* ou *Duvlin*, qui signifie eau noire. Lorsque les Anglais arrivèrent en Irlande, elle fut habitée par les Danois ou Ostmans, dont une partie de la cité moderne a retenu le nom d'Oxmantown, mot corrompu d'Ostmantown. Dublin, sous l'autorité d'un prince qui reconnoissoit quelquefois la suzeraineté du roi de Leinster, et quelquefois lui refusoit cet hommage, formoit un état séparé. Son territoire consistoit principalement dans le pays nommé Fingall, dont les habitans sont distingués par un dialecte particulier d'origine gothique, probablement Danois, mais qui ressemble beaucoup à celui de Bargy et de Forth.

(1) *Voyez* Terraquea, vol. III, p. 282.

Les citoyens ayant pour chef Hesculph-mac-Torcal, ne pouvoient tenir la campagne contre le prince de Leinster, qui laissant Fitz-Stephen élever une forteresse à Carrick, près de Wexford, avoit envahi le territoire de Dublin, et le ravageoit avec ses troupes et celles de Fitz-Gerald. Il fallut donc se soumettre, et les propositions des habitans furent admises, ayant été appuyées par le chef des troupes anglaises. Le succès de cette expédition servit beaucoup à enflammer l'ambition de Dermod, qui aspiroit au pouvoir souverain : aussitôt que l'occasion se présenta, violant son dernier traité, il porta atteinte à l'autorité de Roderic. Donald O' Brien, prince de Thomond, dans l'espoir de partager les riches possessions du roi de Leinster, et ayant obtenu sa fille en mariage, ne voulut plus se reconnoître vassal du roi de Connaught, et quand ce monarque vint avec une armée pour punir ce lord rebelle, il trouva une si forte opposition, ayant à combattre les troupes nombreuses de Fitz-Stephen, qu'il fut obligé d'abandonner son entreprise après avoir éprouvé une perte con-

sidérable. Pour achever de renverser le pouvoir de Roderic et pour obtenir la dignité souveraine à sa place, Dermod sollicita alors vivement le comte de Chepstow d'accomplir la promesse qu'il avoit faite de passer en Irlande avec une armée.

Ce seigneur craignant de s'embarquer dans une entreprise de cette importance sans l'autorisation particulière de son souverain, alla trouver Henri pour lui demander son consentement. Mais le monarque ne voulant ni révoquer la permission générale qu'il avoit déjà donnée, ni souffrir qu'on fît de grandes conquêtes en Irlande autrement que par ses ordres immédiats, ne donna que des réponses évasives. Strongbow, entendant ou affectant d'entendre la dernière de ses réponses comme une permission accordée, retourna chez lui, et fit ses préparatifs pour l'expédition d'Irlande. Il envoya Raymond-le-Gros, neveu de Fitz-Stephen, avec dix chevaliers et soixante-dix archers, comme pour former l'avant-garde de son armée. Cette troupe d'aventuriers ayant débarqué au mois de mai 1171, dans un endroit

nommé Dondolof par les vieux historiens, dans le voisinage de Waterford, éleva un rempart de terre, et l'environna d'une tranchée pour sa sûreté.

Waterford, situé sur la rive méridionale de la grande rivière Suir, qui est navigable, avoit été fondé par les Ostmans et étoit habité par leurs descendans sous le gouvernement de deux magistrats en chef. Les citoyens, alarmés de la présence de ces étrangers, dont le débarquement étoit un acte d'hostilité si contraire au traité de paix qui venoit d'être conclu, se joignirent aux paysans du voisinage, et ayant formé une troupe de trois mille hommes, ils s'avancèrent en désordre pour écraser leurs ennemis. Les Bretons méprisant cette populace armée, sortirent imprudemment de leurs retranchemens pour aller combattre les assaillans en pleine campagne. Mais s'étant bientôt aperçus de leur erreur, ils se retirèrent avec précipitation dans leur camp. L'impétuosité des assaillans fut si grande, que plusieurs entrèrent avec les Bretons qu'ils poursuivoient. Dans un danger si éminent, ceux-ci eurent besoin de tout leur courage.

Raymond, d'une taille gigantesque, tua le général des troupes de Wexford. Les assiégés ayant fait sortir par les portes du retranchement un troupeau de bétail, causèrent un tel désordre parmi les assaillans, qu'ils ne purent soutenir le choc des Bretons, ni se sauver par la fuite. Quelques-uns furent tués, d'autres se noyèrent dans la mer; soixante-dix des principaux citoyens furent faits prisonniers. Cette victoire, due au courage et à la science militaire des Bretons, fut souillée par un acte de férocité qui prouve que les Irlandais n'étoient pas les seuls qui se montrassent cruels dans ces temps de barbarie. On précipita d'une haute éminence dans la mer tous les prisonniers, après leur avoir cassé les jambes. Selon Regan, ce fut pour venger la mort d'un ami de Raymond, tué dans la bataille; ou, d'après l'opinion de Géraud de Cambrie, cette atrocité se commit à l'instigation de Hervey de Mountmorres, afin de répandre la terreur parmi les Irlandais.

Strongbow, au moment de s'embarquer à Milford, fut très-étonné de recevoir un ordre de son souverain qui lui enjoignoit

de renoncer à l'entreprise. Cependant il mit à la voile dans l'espoir d'éluder ou d'appaiser le ressentiment de Henri; il débarqua sur la côte près de Waterford, avec douze cents archers et deux cents chevaliers, au mois d'août, la veille de St. Barthélemi, et le jour suivant s'étant joint à Raymond, il attaqua cette ville. Les deux princes ayant été repoussés deux fois par la valeur opiniâtre de la garnison, retournèrent à l'assaut; ils parvinrent à faire une brêche à l'angle oriental de la muraille, et se précipitèrent avec fureur dans la ville, passant tous les habitans au fil de l'épée, sans égard pour le sexe ni pour l'âge. Le carnage ne cessa qu'à l'arrivée de Dermod, qui s'interposa, dit-on, dans cette occasion pour sauver ses compatriotes. Quand le tumulte et le désordre furent appaisés, on fit avec solennité la cérémonie du mariage de Strongbow avec Eva, fille de Dermod, et les confédérés marchèrent immédiatement à Dublin, pour châtier les habitans qui s'étoient révoltés réellement, ou qu'on accusoit de révolte. Roderic O'Connor, avec une armée dont les écrivains de ce temps

ont exagéré le nombre jusqu'à trente mille hommes, marcha sur Clondalken, un peu vers le sud de cette ville, pour livrer bataille; mais ses troupes intimidées par l'aspect martial et la discipline des alliés de Dermod, n'osèrent tenter que de légères escarmouches. Au bout de trois jours, elles demandèrent leur congé et retournèrent dans leur pays.

Les citoyens de Dublin n'ayant plus de ressource que dans leurs propres forces, et ne pouvant se flatter de résister, une de leur principale porte ayant été détruite par un incendie arrivé fortuitement, envoyèrent une députation solennelle; Laurent O' Tool, archevêque de Dublin, qui étoit à la tête des députés, fit des propositions qui tendoient à désarmer la sévérité de l'ennemi. Tandis que Dermod hésitoit, quoiqu'on lui offrît trente ôtages pour garans, quelques-uns des chefs anglais, plus jeunes et plus ardens que les autres, prétendant que le temps de la capitulation étoit passé, marchèrent en avant avec leurs troupes, et livrèrent l'assaut. Etant entrés sans obstacle, ils firent un carnage effroyable; plusieurs des habitans qui avoient échappé au

fer, se jetèrent dans la rivière. Herculf, gouverneur de la ville s'embarqua avec plusieurs citoyens, et mit à la voile pour les îles Hébudes. Le comte Strongbow fut aussitôt investi de la seigneurie de Dublin, et de là semant partout la désolation, il marcha vers Meath, dont le prince, meurtrier de son prédécesseur, avoit été chassé par Roderic et s'étoit mis sous la protection de Dermod. Le monarque d'Irlande, que la discorde qui régnoit dans ses états empêchoit de résister à cette invasion, envoya une députation pour se plaindre de cette violation du traité. Mais ayant reçu une réponse menaçante de Dermod, et n'écoutant que sa rage impuissante, il fit décapiter les ôtages qui étoient en son pouvoir, parmi lesquels se trouvoit un fils du prince de Leinster.

Les exploits des Bretons répandirent une alarme générale en Irlande. Un peuple divisé en plusieurs tribus, plus ennemies l'une de l'autre qu'elles ne l'étoient des envahisseurs, ne pouvoit s'opposer avec succès aux efforts de l'ennemi. On assembla un concile général à Armagh, afin de pourvoir à la sûreté

publique; tous les membres principaux du clergé s'y trouvèrent; et après une mûre délibération, ils décidèrent que la Providence avoit voulu punir le peuple pour ses crimes, en l'exposant à la fureur des Anglais; Dieu étoit irrité, selon eux, parce que les Irlandais avoient acheté comme esclaves à des pirates et à des marchands, plusieurs anglais. Le trafic des esclaves se faisoit alors en Europe, comme à présent il a lieu dans les régions asiatiques et africaines. La religion chrétienne, quoiqu'on ait abusé de ses dogmes pour autoriser des actes de cruauté, a un esprit de douceur et de compassion qui s'oppose à un genre de commerce si contraire à l'humanité. Quoique les Anglais eussent pratiqué de tout temps cet odieux trafic, au point même de vendre leurs propres enfans dans leurs besoins pressans, comme ce commerce avoit beaucoup diminué, il y a lieu de penser que le nombre des esclaves de cette nation, à cette époque, n'étoit pas considérable en Irlande. Cependant la délivrance de tous ceux qui étoient alors dans le pays, décrétée par le concile, fut regardée comme le moyen le plus

efficace de détourner la colère divine, et de débarrasser l'île des ennemis qui la ravageoient.

Malgré l'ignorance du clergé et les vues bornées qu'il montroit en plusieurs circonstances, on peut dire que la mesure qu'il prit s'accordoit autant avec l'humanité qu'avec la politique. Ce décret devoit produire l'abolissement du commerce des esclaves en Irlande et ranimer le courage du peuple en lui faisant espérer la protection divine. En effet, les amis d'O' Connor, quelque temps après la dévastation du pays de Meath, purent se figurer que le ciel s'étoit déclaré pour eux, puisque la fortune se tourna contre les Anglais et parut les menacer d'une destruction totale.

Tandis que Dermod, deux fois vaincu dans le pays de Breffney qu'il avoit envahi avec un trop petit nombre de troupes, faisoit sa retraite avec beaucoup de difficulté, des ordres arrivèrent de France de la part de Henri. Ce prince défendit expressément qu'on envoyât d'Angleterre en Irlande aucun secours d'hommes, d'armes et de provisions,

et

et enjoignoit à tous ses sujets irlandais de retourner chez eux avant la fête de Pâques, sous peine d'être traités comme coupables de haute trahison. Cet acte d'une autorité jalouse qui priva le comte Strongbow de tout secours du dehors et même obligea quelques chevaliers avec les gens de leur suite de quitter ses drapeaux, fut suivi de la maladie et de la mort de Dermod. Cet événement causa la défection de tous les alliés irlandais de Strongbow, à la réserve d'un chef nommé Donald-Kevanagh et d'un petit nombre d'autres. Dans le triste état où ses affaires étoient réduites, Dublin, qu'à son départ de Waterford il avoit laissé sous le commandement de Milo de Cogan, fut tout à coup attaqué par un corps d'Ostmans qu'Hesculf avoit amené des îles écossaises. N'ayant trouvé aucune opposition à leur débarquement, et après un furieux assaut donné au quartier oriental de la ville, ces troupes avoient presque forcé l'entrée, quand Richard, frère du gouverneur, sortant par la porte méridionale et ayant fait un détour, tomba sur leur arrière-garde avec tant d'impétuosité que, s'imaginant qu'il étoit sur-

venu des renforts, les troupes se sauvèrent en désordre jusque dans leurs vaisseaux et qu'on en fit un grand carnage. Cette victoire fut souillée par la mort d'Hesculf, exécuté après la bataille, où il avoit été fait prisonnier, et qui jusqu'au dernier soupir menaça les Bretons d'une attaque plus formidable qui se préparoit contre eux.

Laurent O'Tool, archevêque de Dublin, à l'arrivée des premiers aventuriers bretons avoit fait de vains efforts pour persuader aux chefs irlandais de suspendre leurs animosités et de se réunir contre l'ennemi du dehors; il redoubla ses instances pour amener cette réconciliation dans l'état désespéré où se trouvoient les partisans de Strongbow. Se transportant d'une tribu à une autre, il employoit toutes les raisons qu'il pouvoit imaginer pour leur prouver combien il étoit urgent de saisir l'occasion présente d'exterminer ou de chasser les Bretons, occasion qui ne s'offriroit peut-être jamais dans des circonstances aussi favorables. Pour mettre en jeu tous les ressorts possibles, afin de parvenir à son but, il envoya des émissaires

chargés de ses instructions à Godred qui, sous le titre de roi de Man, gouvernoit cette île ainsi que les Hébudes et les îles d'Orkney, comme feudataire du Danemarck. L'effet des négociations de ce prélat fut de mettre Roderic O' Connor en état d'investir la ville de Dublin avec une armée qu'on a fait monter par exagération à trente mille hommes, tandis que le port étoit bloqué par une flotte de trente vaisseaux danois.

Après deux mois de siége, attaquées par les maladies, et enfin éprouvant les horreurs de la famine, les troupes composant la garnison de Dublin se virent dans un état de crise qui exigeoit une prompte décision. On fut alors informé par le fidèle Donald-Kevanagh que le brave Fitz-Stephen étoit assiégé dans la forteresse de Carrick par les habitans de Wexford, et que s'il n'étoit pas secouru dans trois jours, il alloit tomber entre les mains d'un ennemi aussi cruel que vindicatif. On assembla un conseil de guerre qui décida qu'on feroit des propositions à Roderic, par l'entremise de l'archevêque Laurent qui commandoit alors un corps de troupes, sous les

ordres du monarque. On offroit, à condition d'avoir la paix, d'engager le comte de Strongbow à reconnoître pour souverain le roi de Connaught, et à tenir de lui la principauté de Leinster en qualité de vassal. Le prélat apporta une réponse dont il avoit probablement dicté les articles; elle portoit qu'on n'admettroit d'autres propositions que l'évacuation totale de l'Irlande par les Bretons. Lorsqu'on eut reçu cette réponse, Milo de Cogan déclara la noble résolution qu'il avoit prise de périr plutôt les armes à la main que de se fier à la foi et à la clémence d'un ennemi barbare. Maurice Fitz-Gerald, dont la femme et les enfans avoient été laissés avec Fitz-Stephen dans la forteresse de Carrick, s'adressant à la garnison lui parla avec énergie : « Nobles commandans et compagnons d'armes, leur dit-il, avez-vous oublié quels motifs vous ont fait venir en Irlande? Sommes-nous ici pour nous livrer à la mollesse et au repos ou pour braver les dangers et soutenir les fatigues de la guerre? Qu'est devenue notre antique générosité? Qu'est devenu notre courage? N'avons-nous pas assez éprouvé les

misères d'un siége, les veilles, les alarmes, la faim et la maladie? Le vaillant Fitz-Stephen qui nous a devancés dans cette île, qui s'est défait d'une grande partie de sa garnison pour nous défendre, se voit au moment de tomber avec sa femme et ses enfans au pouvoir d'un ennemi sanguinaire et perfide. Irons-nous implorer la pitié d'un adversaire altéré de notre sang, et de qui nous ne pouvons attendre ni pitié ni clémence? Aimerons-nous mieux sauver notre vie par de lâches supplications que terminer nos jours par la mort des braves? Vous savez, chers amis, que nous ne pouvons espérer de secours de la part de notre souverain irrité. Telle est notre position; aux yeux des Irlandais nous sommes des Anglais qu'il faut exterminer, et les Anglais nous regardent comme des Irlandais qu'il faut faire périr par la famine. Mettons donc en usage toutes nos ressources et employons les forces qui nous restent pour notre salut et pour la délivrance de nos amis. Faisons une sortie vigoureuse contre les assiégeans, qui peut-être ne s'y attendent pas. Préparons-nous à vaincre ou à mourir, et,

s'il le faut, périssons comme de braves soldats et non d'une manière indigne de notre valeur. »

Cette harangue enflamma tous les esprits. On résolut de faire une sortie le jour suivant, et d'attaquer l'ennemi dans ses quartiers. On ne put employer que six cents hommes à cette entreprise. L'avant-garde de cette troupe fut conduite par Raymond, la seconde ligne par Milo, et le corps principal par Strongbow et Fitz-Gerald. L'attaque fut dirigée contre le poste de Roderic, où l'on s'attendoit si peu à un tel assaut que le monarque, qui étoit alors au bain, fut obligé de se jeter à demi-nu au milieu de ses troupes mises en fuite; la garnison de Dublin en fit un terrible massacre. Les autres chefs de l'armée irlandaise n'étant liés entre eux par aucun sentiment d'intérêt commun ou d'attachement à leur souverain, s'enfuirent avec leurs gens aussitôt qu'ils virent la déroute de l'armée de Connaught, laissant derrière eux un butin et assez de provisions pour entretenir la garnison pendant un an. Après que les assiégeans eurent été ainsi mis en déroute, la flotte da-

noise, dont le secours étoit devenu inutile, s'en retourna et laissa la mer aussi libre que la terre aux aventuriers bretons.

La crainte de l'ignominie, supérieure à celle de la mort, la défiance qu'inspiroit la perfidie irlandaise, avoient conduit la garnison de Dublin à la victoire et l'avoient mise hors de danger; les défenseurs de Carrick trouvèrent leur perte dans une conduite opposée. Cette petite forteresse, qui étoit bâtie sur un rocher où l'on en voit encore aujourd'hui les ruines à deux milles au-dessus de Wexford, sur la rive orientale de la rivière Slaney, étoit environnée de tous côtés de précipices et d'un profond ruisseau. Cette place n'étoit défendue que par une foible garnison, depuis qu'une grande partie des troupes avoient été envoyées par Fitz-Stephen pour renforcer le comte Strongbow à Dublin. Cependant les assiégeans furent repoussés avec une grande perte à chaque assaut qu'ils livrèrent. Enfin pour réussir dans leur entreprise, ils eurent recours au plus exécrable moyen qu'on puisse imaginer. Ils persuadèrent au commandant, qui avoit demandé une conférence,

que Roderic ayant pris Dublin d'assaut et passé toute la garnison au fil de l'épée s'avançoit pour traiter Carrick de la même manière. Ils ajoutèrent que si Fitz-Stephen, dont ils respectoient les vertus, vouloit se fier à la protection des habitans de Wexford, ils équiperoient des vaisseaux pour le transporter lui et tous ses gens dans le pays de Galles, avant que le prince fût arrivé avec son armée pour se venger. Deux évêques, revêtus de leurs habits pontificaux, les mains sur la croix, l'hostie et les reliques des saints, attestèrent avec serment la vérité de ces faits. Trompé par de si puissans témoignages, Fitz-Stephen accepta les conditions proposées, et à l'instant il fut chargé de chaînes. Ses partisans furent livrés à une affreuse torture et plusieurs périrent par la violence des tourmens. Les exemples de perfidie et de cruauté qu'offrent les Annales d'Irlande, et qui présentent le caractère national sous un jour si odieux dans ces temps reculés, doivent porter les modernes irlandais à observer inviolablement les lois de l'honneur et de l'humanité.

Sitôt la déroute de l'armée de Roderic,

Strongbow marcha au secours de Carrick, quoique trop tard ; il courut les plus grands dangers en tombant dans une embuscade, vers un lieu nommé Hi-Drone, dans le comté moderne de Carlow. La troupe cachée dans ce passage l'attaqua avec impétuosité, en poussant des hurlemens affreux. Le combat eut lieu dans un défilé qui mettoit les Bretons dans une situation fort désavantageuse, dans des marais, des bois et des précipices. Ils furent repoussés dans le plus grand désordre, et ce fut avec beaucoup de peine qu'ils parvinrent à sauver un de leurs chefs les plus vaillans, nommé Meyler Fitz-Henri, qui avoit été renversé. Dans ce moment critique une flèche lancée par un moine nommé Nicolas, blessa mortellement O' Ryan, général des troupes embusquées, et décida la bataille en faveur des Anglais; mais en s'approchant de Wexford, ils eurent la douleur d'apprendre que Fitz-Stephen étoit prisonnier, et que l'état des affaires ne permettoit pas qu'on vînt à son secours pour le moment. Les habitans de Wexford, pour éviter la fureur des Bretons qui s'avançoient, avoient mis le

feu à leur ville ; ils s'étoient retirés avec les prisonniers qui avoient survécu aux autres, dans une petite île nommée Holy-Island, d'où ils informèrent Strongbow par un message que s'il commettoit quelque acte d'hostilité contre eux dans cette retraite, ils feroient mourir à l'instant tous les prisonniers anglais. Craignant l'exécution de cette menace, le comte revint sur ses pas, et se dirigea vers Waterford. Après avoir terminé quelques affaires et en particulier celles qui concernoient le seigneur d'Ossory, accusé par O' Brien d'être mal intentionné, il s'avança jusqu'à Ferns, résidence royale des monarques de Leinster. Là, dès qu'il eut fait quelques réglemens et puni quelques-uns des seigneurs de Leinster qui étoient ses ennemis, et principalement O' Byrn de Wicklo qu'il fit mettre à mort, il reçut un ordre de Henri qui lui enjoignoit de se rendre immédiatement auprès de sa personne. Le comte ayant jugé nécessaire d'obéir aux volontés de son souverain, après avoir nommé des gouverneurs pour ses diverses garnisons, partit aussitôt pour l'Angleterre.

CHAPITRE VII.

PROCÉDÉS du roi Henri. — Son débarquement à Waterford. — Procédés des Irlandais. — Soumission des lords irlandais. — Refus d'O'Connor. — Synode de Cashel. — Départ de Henri. — État de l'Irlande à son départ. — Chagrins de Henri. — Insurrection des Irlandais. — Strongbow, gouverneur en chef. — Exploits de Raymond. — Soumission d'O'Connor. — Hostilités dans Thomond et Desmond. — Mort et caractère de Strongbow. — Administration de Fitz-Andelm. — Invasion d'Ulster par Jean de Courcey. — De Connaught par Milo de Cogan. — Différentes transactions. — Nomination de Hugh de Lacy. — Mort de Laurent O'Toole. — Meurtre de Cogan. — Destinée de Fitz-Stephen. — Éloignement de Lacy. — Braosa. — Mauvais système.

HENRI avoit été engagé dans un débat affligeant et périlleux avec un de ses sujets, Becket, archevêque de Cantorbery. Ce prélat, protégé par le pape, s'étoit opposé avec violence à un corps de réglemens appelé les Constitutions de Clarendon, publié en l'an

1164, pour assurer l'indépendance de l'autorité civile dans ses rapports avec la juridiction ecclésiastique. Après une apparence d'accommodement conclu avec beaucoup de difficultés, l'intolérance de ce prélat et son opiniâtreté à défendre les droits de l'église, arrachèrent quelques plaintes au monarque. Quatre chevaliers qui étoient auprès du roi en ce moment, se croyant autorisés à tout entreprendre, partirent sur-le-champ pour Cantorbery; ils assassinèrent l'archevêque dans l'église pendant le service divin. La nouvelle de ce fatal événement, qui menaçoit Henri d'une guerre de la part du pape, guerre dont les suites pouvoient amener sa ruine, lui arriva dans le midi de la France où il tenoit sa Cour, pendant que Raymond-le-Gros lui offroit une requête en faveur de Strongbow. Raymond, d'après la proclamation du roi qui défendoit d'envoyer des secours aux aventuriers pour l'expédition d'Irlande, et leur enjoignoit de s'en retourner, avoit été dépêché par le comte avec des lettres suppliantes. Strongbow déclaroit à sa Majesté que les aventuriers eux-mêmes et toutes les

acquisitions qu'ils pourroient faire en Irlande, étoient à la disposition de leur souverain. L'étonnement et la douleur que l'événement funeste de la mort de Becket avoit causés au roi, l'empêchèrent pendant quelque temps de s'occuper de toute autre chose, et Raymond fut obligé d'aller rejoindre ses tristes alliés sans pouvoir leur apporter aucune réponse consolante. Pendant ce temps l'archevêque O' Toole formoit une confédération d'Irlandais et d'Ostmans pour faire le siége de Dublin. Les grands talens, l'activité et la vigilance de Henri, parèrent le coup que ses ennemis voulurent lui porter à la Cour de Rome, et trouvant les moyens de s'embarquer et de tenter l'expédition d'Irlande, il étoit passé en Angleterre. Dès qu'il fut arrivé, il désavoua tout ce qu'avoient fait les partisans de Strongbow, et ordonna à ce seigneur de venir lui rendre compte de sa conduite.

Strongbow vint trouver le roi à Newnham, près de Glocester, et lui ayant livré toutes les forteresses maritimes avec le territoire de Dublin, il fut réintégré dans la faveur royale par l'intercession de Hervey Mountmorres.

On lui laissa la propriété de toutes ses autres possessions irlandaises, sous la suzeraineté de Henri et de ses héritiers. Accompagné de ce seigneur, le monarque s'avança par les contrées méridionales du pays de Galles jusqu'à Pembroke, s'emparant de tous les châteaux appartenant aux chefs de ces cantons, sous prétexte qu'ils s'étoient rendus coupables envers lui en aidant ou excitant ses sujets à envahir l'Irlande. Lorsqu'il eut achevé ses préparatifs, il fit ses dévotions dans l'église de Saint-David, implorant la protection du Ciel dans une entreprise qu'il formoit pour la gloire et l'accroissement de l'église. Ce prince mit à la voile de Milfort, et arriva dans le port de Waterford le jour de Saint-Luc, en octobre 1172, avec une flotte de deux cent quarante vaisseaux et une armée de quatre cents chevaliers et de quatre mille soldats.

Il paroît que la nouvelle des préparatifs de Henri ne causa aucune émotion en Irlande, ou ne fit qu'une légère sensation. Les chefs de ce pays regardoient avec indifférence la chute prochaine de leur monarque, qui ne portoit que le vain titre de roi. Ils n'étoient

unis par aucun intérêt commun, et n'avoient d'égard qu'à leur avantage particulier. Pendant l'absence de Strongbow, O' Ruarc de Breffney donna un assaut à la ville de Dublin; mais il fut repoussé vigoureusement par Milo de Cogan, gouverneur de la place; plusieurs guerriers périrent de part et d'autre dans cette attaque, et un des fils d'O' Ruarc y fut tué. Les habitans de Wexford, qui craignoient qu'on ne se vengeât de leur atroce perfidie, avoient envoyé des émissaires à Henri, tandis qu'il étoit à Pembroke, pour le prier de recevoir leur serment de fidélité, et de les admettre au nombre de ses sujets. Ils se plaignoient de l'agression de Fitz-Stephen, qu'ils avoient pris, disoient-ils, les armes à la main, et qui s'étoit rendu coupable de trahison envers son souverain. Enfin ils offroient de le livrer au roi, pour qu'on lui fît son procès par l'ordre de Sa Majesté. Ayant approuvé leur conduite, et après les avoir assurés que ce chef ainsi que tous les autres coupables seroient punis comme ils le méritoient, ce monarque politique chercha à donner une opinion favorable de son gouver-

nement aux Irlandais, tandis qu'il prenoit les mesures les plus efficaces pour empêcher qu'on ne fît mourir Fitz-Stephen. Lorsqu'il fut arrivé à Waterford, les habitans de Wexford allèrent lui présenter leurs hommages, amenant leur prisonnier que Henri avec une sévère réprimande renvoya dans sa prison, ce qui causa une grande joie à ce peuple grossier qui ne connoissoit pas les finesses de la politique.

Il paroît que les chefs des pays méridionaux n'eurent aucune intention de s'opposer aux entreprises de ce grand monarque. Loin d'être dans des dispositions hostiles, ils vinrent tous à l'envie offrir leur hommage et leur soumission. Le premier fut Dermod Mac Arthy, prince de Desmond, qui se présenta à Henri le jour qui suivit son débarquement, et lui résigna sa principauté. Ses domaines lui furent rendus, à la réserve de la ville de Cork, pour en jouir à perpétuité à titre de vassal du roi d'Angleterre, et à condition de payer un tribut. Il s'avança vers Lismore, où il donna des ordres pour qu'on bâtît une forteresse; ensuite il diriga sa marche vers Cashel. Sur

son

son passage il reçut les actes de soumission de O' Brien de Thomond, de Donchad d'Ossory et de O' Faslan de Decies. Les Toparques inférieurs de Munster sembloient jaloux de se devancer l'un l'autre par leur promptitude à reconnoître leur souverain, dont la grandeur, l'affabilité et la munificence avoient fait sur eux la plus forte impression. De là s'étant rendu à Wexford, il permit qu'on intercédât en faveur de Fitz-Stephen, qui ayant remis au pouvoir de Sa Majesté cette ville avec son district, reçut l'investiture de toutes ses autres possessions. S'approchant ensuite de Dublin, il mit des garnisons à Waterford, Cork, Limerick et Wexford; alors tous les seigneurs de Leinster le reconnurent pour seigneur suzerain, et remplirent toutes les formalités requises pour cet hommage; on vit même O' Ruarc de Breffney, qui jusque-là avoit été l'ennemi déclaré des Anglais et le partisan d'O' Connor, s'empresser ainsi que les autres à se soumettre.

Henri, avec une magnificence dont on n'avoit point d'idée dans le pays, se préparoit à donner une fête aux seigneurs irlandais

devenus ses vassaux. Cette fête devoit avoir lieu le jour de Pâques suivant, dans une vaste enceinte formée avec des claies, dans le faubourg méridional de Dublin. Pendant qu'on en faisoit les apprêts, il dépêcha Hugues de Lacy et Guillaume Fitz-Andelm avec un corps de troupes contre Roderic O' Connor qui, fortement retranché sur les bords du Shannon avec ses troupes de Connaught, refusoit de se soumettre et ne pouvoit être forcé dans sa position. Comme l'hiver empêchoit les opérations de l'armée pour réduire ce monarque ainsi qu'O' Nial, prince d'Ulster, qui refusoit aussi l'hommage, le roi d'Angleterre tourna toute son attention sur les affaires de l'église, ainsi qu'il avoit été stipulé avec le pape. Il convoqua une assemblée générale du clergé irlandais à Cashel, où se trouvèrent aussi les Lords d'Irlande qui le reconnoissoient pour souverain. Dans cette assemblée, qui étoit tout à la fois une réunion de princes et un synode, auquel présidoit Christian, évêque de Lismore, en qualité de légat du pape, l'autorité suprême de Henri sur toute l'Irlande fut solennellement reconnue. Cepen-

dant Gelasius, prélat d'Armagh, ne sanctionna point par sa présence les délibérations du synode. On fit quelques règlemens concernant le culte et les droits du clergé. Parmi ces ordonnances, deux seulement méritent quelqu'attention. La première exemptoit de la juridiction civile, en matière criminelle, tous les ecclésiastiques, et déclaroit leurs terres libres de tout impôt. L'autre règlement prescrivoit à toutes les églises de se conformer au rit d'Angleterre, qui étoit alors celui de Rome.

Le but apparent de l'invasion de Henri étoit la soumission de l'Irlande au pontife de Rome; ce décret le remplit complétement. Les Irlandais reconnurent si généralement l'autorité du pape et y furent tellement attachés, que malgré toutes les révolutions ils sont demeurés constamment fidèles à la Cour de Rome; mais le projet réel étoit de soumettre cette île à la couronne d'Angleterre, et celui-ci fut loin d'être exécuté. Quand ce monarque eut fait les règlemens que la circonstance permettoit, et comme il se préparoit à étendre ses conquêtes, au retour de la belle

saison, il reçut à Wexford une nouvelle très-alarmante. On l'informoit qu'Albert et Théodine, cardinaux envoyés par le pape pour connoître les causes du meurtre de Becket, l'attendoient en Normandie, et l'avoient sommé de paroître devant eux, sous peine d'excommunication et d'être interdit dans ses fonctions royales. Ces actes de l'autorité ecclésiastique suffisoient dans ces temps d'ignorance et de superstition pour ébranler les trônes des princes les plus puissans. Henri qui sentoit le danger dont il étoit menacé, s'embarqua à Wexford, le jour de Pâques, l'an 1173. Après avoir pris quelques mesures pour l'administration des affaires en son absence, il aborda à Pembroke, et de là il passa en Normandie.

Sir John Davis observe avec raison que Henri, obligé de quitter ainsi brusquement l'Irlande, n'y laissa pas un sujet loyal de plus qu'il n'en avoit trouvé à son arrivée. Cette remarque se trouve dans son traité intitulé : *Découverte des causes qui ont empêché l'entière soumission de l'Irlande, jusqu'au commencement du règne de Jacques*

premier. L'interruption qui survint malheureusement dans les institutions de Henri, produisit un très-mauvais effet dans le système politique du gouvernement de cette île. Il y eut, depuis cette époque, deux formes d'administration très-différentes. Les colons anglais furent soumis aux Anglo-Normands, et les anciens naturels du pays furent gouvernés par les Irlandais qui reconnoissoient une nouvelle souveraineté. L'autorité des princes irlandais ne reçut d'autre changement que d'être exercée sous la suzeraineté du roi d'Angleterre, au lieu de reconnoître la suprématie du roi de Connaught. Leurs lois *Brehon*, leurs anciennes coutumes, le mode de succession et les guerres qu'ils se faisoient comme princes indépendans, demeurèrent dans le même état qu'avant l'invasion des Anglais. D'un autre côté, les colons anglais étoient dans la même situation politique à l'égard de leurs compatriotes en Angleterre, et ils étoient gouvernés par les lois de la Grande-Bretagne. Le roi s'étoit réservé la propriété immédiate des villes maritimes et de quelques districts; il avoit partagé le reste des do-

maines conquis entre les chefs de ses troupes, et ceux-ci devoient les tenir comme fiefs militaires, c'est-à-dire sous l'obligation de rendre hommage à Sa Majesté et de lui payer un petit tribut. Ils s'obligeoient à entretenir un certain nombre de chevaliers et de soldats pour le service du roi. En remplissant ces conditions, chacun d'eux étoit sur son territoire lord ou prince indépendant et héréditaire. Ces lords ou barons partagèrent aussi leurs possessions entre plusieurs chevaliers ou autres qui, au lieu de payer une rente, étoient astreints à un service militaire, et à fournir dans l'occasion un certain nombre de soldats au seigneur dont ils étoient feudataires.

Les suites de l'état incertain dans lequel Henri avoit été forcé de laisser ses acquisitions d'Irlande, commencèrent à se montrer bientôt après son départ. L'arrière-garde de Strongbow, qui avoit marché vers O' Fally pour exiger le paiement d'un tribut que lui devoit un seigneur nommé O' Dempsy, éprouva à son retour une furieuse attaque dans laquelle il perdit quelques guerriers, et

en particulier Robert de Quiny, son porte-étendard et son beau-fils. O' Ruarc de Breffney, dont il a été si souvent fait mention, fut mis à mort avec plusieurs de ses adhérens sur le mont de Tarah, dans le pays de Meath. Ce chef étoit venu pour conférer avec Hugues de Lacy, dans l'intention de terminer quelques différens; mais, suivant certains auteurs anglais, il avoit dressé une embuscade dans le dessein de faire périr le gouverneur en chef, qui par sa prûdence fit avorter l'entreprise. Les Irlandais attribuent cette trahison aux étrangers, et l'on ne peut rien dire de positif à cet égard. Ces petites hostilités furent suivies d'une insurrection générale de presque tous les chefs qui venoient de prêter serment de fidélité. Les nouvelles qu'on reçut du monarque anglais produisirent ce soulèvement; on apprit que ce prince, attaqué par divers ennemis et même par ses fils dénaturés, étoit si peu en état de repasser en Irlande ou d'y envoyer de nouvelles forces, qu'il étoit même obligé de rappeler à son secours une grande partie des troupes qu'il avait laissées dans ce pays.

Le soin que mit Henri à former de riches établissemens pour ses fils, fut mal récompensé par ces enfans ingrats. Voulant assurer sa succession au jeune Henri, l'aîné, le roi l'avoit associé au trône en le faisant couronner solennellement. Ce jeune prince, d'un caractère impérieux, se laissant entraîner par les suggestions de Louis VII, roi de France, dont il avoit épousé la fille Marguerite, crut avoir droit d'exercer immédiatement le pouvoir souverain. Il tâcha d'appuyer ses prétentions illégitimes par la force des armes, et fut aidé par ses frères, qui firent leurs réclamations particulières par l'entremise de plusieurs barons et des rois de France et d'Écosse. Dans la guerre dangereuse que le roi avoit à soutenir, la promptitude avec laquelle le comte Strongbow se rendit en Normandie pour voler à son secours, lui gagna tellement la confiance de ce prince qu'il fut nommé gouverneur en chef de l'Irlande; on l'envoya dans ce pays muni de pleins pouvoirs pour arranger les affaires, alors dans un grand désordre. Le comte en arrivant trouva l'armée fort mécontente de son général Her-

vey de Mountmorres, et se vit obligé de transférer le commandement à Raymond-le-Gros qui commença aussitôt d'agir avec vigueur. Ses forces cependant étoient bien diminuées, le gouverneur en chef ayant reçu l'ordre d'envoyer les garnisons de Waterford et de quelques autres villes en France et en Angleterre pour se joindre aux troupes royales.

Raymond ayant ravagé O' Fally et Lismore, retourna en arrière du côté de Waterford, le long de la côte, emportant son butin, qu'il mit sur de petits vaisseaux. Assailli dans cette position et sur mer et sur terre, il demeura vainqueur. La ville de Cork, après avoir été évacuée par les troupes du roi, avoit été reprise par Mac-Arthy. Une flotte de trente chaloupes que cette ville envoya pour attaquer les Anglais sur leurs vaisseaux de transport, fut défaite avec perte de huit barques. Mac-Arthy lui-même, qui étoit venu avec un corps de troupes pour seconder les opérations de sa petite flotte, fut mis en déroute par le général anglais. Mais la fortune changea bientôt de face. Raymond, piqué du refus de

Strongbow, qui n'avoit pas voulu lui donner en mariage sa sœur Basilia, résigna le commandement et se retira dans le pays de Galles, laissant les troupes sous les ordres d'Hervey. Un détachement d'Ostmans, qui faisoit partie de la garnison de Dublin, s'étant mis en marche pour se joindre au comte et à Hervey, dans Cashel, fut surpris vers Thurles par O'Brien de Thomond, et repoussé laissant sur la place quatre cents hommes. Le comte se retira avec précipitation à Waterford, tandis que les chefs Irlandais et Donald Kevanagh lui-même, qui jusqu'à cette époque avoit été son fidèle allié, prenoient de toutes parts les armes contre lui. Pressé par tant d'ennemis à la fois, Strongbow accéda à la demande de Raymond et rappela ce guerrier sur le théâtre de la guerre.

Telle étoit l'urgence des affaires, que le jour qui suivit les noces de Basilia Raymond fut obligé de marcher vers Meath. Roderic avoit dévasté le pays et fait démolir les forteresses anglaises. A l'approche du comte et de son beau-fils, ce monarque se retira après avoir perdu cent cinquante hommes de son

arrière-garde. Ayant rétabli la paix pour le moment dans la province de Leinster, Strongbow soumit le peuple de Waterford, qui avoit voulu massacrer la garnison anglaise. Donald Kevanagh périt dans une escarmouche contre un parti irlandais allié des colons anglais. Les chefs Bretons tournèrent ensuite leurs armes contre Thomond, vers le nord de Munster. Raymond avec une troupe choisie de six cents hommes s'avança pour attaquer Limerick; cette place située sur le Shannon, à cinquante milles de l'Océan, sembloit braver tous ses efforts, le fleuve servant de barrière contre l'ennemi, et les ponts ayant été détruits; mais les Anglais découvrirent un endroit où le fleuve étoit guéable, et quoiqu'avec beaucoup de danger, ils parvinrent à l'autre rive sans avoir perdu plus de trois hommes. Leur courage répandit une si grande terreur parmi l'ennemi que poursuivant les fuyards, dont ils tuèrent un grand nombre, les soldats de Raymond entrèrent dans la ville en triomphe.

La prise de Limerick termine le fragment de l'histoire d'Irlande que nous a laissé Mau-

rice Régan, secrétaire de Dermod; sa narration s'accorde avec les détails qui ont été donnés par Géraud de Cambrie.

Craignant d'être attaqué par les troupes anglaises, et n'ayant que peu d'espoir d'être secouru par les princes Irlandais, Roderic O' Connor se soumit enfin à Henri, qui, par la sagesse de sa conduite et l'exécution vigoureuse de ses projets, avoit vaincu ses fils dénaturés et leurs perfides alliés. Pour conclure l'accommodement, Roderic envoya son chancelier nommé Maître Laurent, d'après le style ancien, Catholicus, archevêque de Tuam, et l'abbé de St.-Brandam; ils allèrent trouver le monarque anglais à Windsor, où le traité fut signé l'an 1175. Par cet accord, Roderic conserva tous ses droits comme roi d'Irlande, à la réserve du territoire possédé par les Anglais. Il fut assujéti seulement à rendre hommage et à payer un tribut au roi d'Angleterre, qu'il reconnoissoit pour seigneur suzerain. Le tribut devoit se composer de la dixième partie de l'argent provenant de toutes les portions de terre de quarante arpens qui seroient vendues en Irlande, à l'exception

des domaines appartenant au roi d'Angleterre et à ses barons.

L'Irlande ne fut ni plus tranquille ni plus soumise à la couronne d'Angleterre, quoique celui qui avoit le titre de monarque eût rendu hommage à Henri. L'an 1176, Limerick fut assiégé par O'Brien de Thomond. Raymond s'avança pour secourir la place ; O'Brien se posta avec son armée dans un défilé près de Cashel, afin de l'empêcher de passer; Raymond, avec quatre-vingt chevaliers, deux cents hommes de cavalerie, et trois cents archers, força les retranchemens, tandis que ses alliés irlandais de Kinselagh et d'Ossory restoient spectateurs du combat, prêts à fondre sur le parti vaincu. Après avoir reçu des ôtages d'O' Brien et d'O' Connor, qui s'étoient soumis à Henri, Raymond conduisit ses troupes dans le pays de Desmond, d'après l'invitation de Mac-Arthy. Celui-ci avoit été jeté dans une prison par son propre fils qui l'avoit dépouillé de sa souveraineté. Raymond le rétablit dans ses domaines, et par reconnoissance il en reçut une portion de terrein dans la province de Kerry. Le fils de Mac-Arthy fut mis en

prison et puni de mort. Le chef anglais avoit à peine terminé cette louable entreprise, qu'il reçut une lettre de sa femme Basilia. Cette princesse l'informoit, en termes allégoriques, que *sa grande dent qui lui avoit fait mal si long-temps, étoit enfin tombée.* Raymond comprit que ces paroles mystérieuses lui annonçoient la mort de Strongbow; il vit bien que sa femme avoit voulu empêcher les mauvaises suites de cette nouvelle, dans le cas où la lettre auroit été interceptée. Il marcha à la hâte vers Dublin. Ne pouvant mettre garnison anglaise dans la ville de Limerick, il en laissa la garde à O' Brien. Le chef irlandais avoit juré solennellement de garder cette place pour le roi d'Angleterre; mais il mit le feu aux quatre coins de la ville aussitôt que l'armée de Raymond fut partie, déclarant que cette place ne devoit plus servir de refuge aux étrangers.

Richard de Clare, plus connu sous le nom de Strongbow, mourut à Dublin des suites d'une gangrène au pied. Il est représenté par Géraud comme un homme d'une taille élevée, le visage efféminé, le cou mince et la voix

grêle. Il étoit d'ailleurs d'une bonne constitution, poli dans ses manières, ne se laissant ni abattre par le malheur, ni enorgueillir par la prospérité: il savoit obéir en temps de paix, et commander avec dignité lorsque la guerre étoit déclarée; lent à dresser ses plans de campagne, mais prompt à les exécuter. Dans le combat, les soldats avoient les yeux fixés sur lui, ils se régloient sur ses mouvemens. Il eut d'Eva un fils, et une fille qui, à sa mort, n'avoit que quatre ans; dix ans après elle épousa Guillaume, comte de Marschal

La jalousie que les exploits de Raymond causèrent à Henri, avoit engagé ce monarque à le rappeler avant sa dernière expédition de Limerick; mais les quatre commissaires envoyés pour lui signifier les ordres du roi en différèrent l'exécution, voyant l'état urgent des affaires, et que les troupes refusoient de marcher sous un autre général. A l'époque de la mort de Strongbow, les commissaires, déterminés par les mêmes motifs, se réunirent pour faire nommer Raymond gouverneur en chef, jusqu'à ce que le roi

d'Angleterre eût fait connoître ses intentions. Cependant Henri se défiant toujours de Raymond, malgré le rapport favorable des commissaires, envoya Guillaume Fitz-Andelm, en qualité de son vice-gérent. C'étoit un homme prévenu contre les premiers aventuriers arrivés d'Angleterre, incapable de prendre des mesures vigoureuses, enclin à la rapacité, et cherchant plus son intérêt et celui de ses adhérens que le bien général de la colonie anglaise.

On convoqua à Waterford une assemblée du clergé Irlandais, dans laquelle le bref du pape Alexandre fut promulgué avec une grande solennité par son légat Vivian. On publia en même temps la bulle d'Adrien, qui établissoit le roi Henri seigneur suzerain d'Irlande, et ménaçoit d'un châtiment terrible quiconque oseroit mettre en doute l'autorité de ce prince. Fitz-Andelm employa ensuite la ruse et la violence pour dépouiller les premiers aventuriers de leurs meilleures possessions, laissant à ces braves gens le soin de leur défense au milieu des dangers auxquels ils étoient exposés de la part des naturels du pays.

Ainsi

Ainsi en butte à la jalousie du souverain, les plus entreprenans allèrent chercher de nouveaux établissemens; les uns, conduits par Jean de Courcey, passèrent dans le pays d'Ulster, et les autres, sous les ordres de Milo de Cogan, pénétrèrent dans la province de Connaught.

Jean de Courcey étoit doué d'une haute stature et d'un tempérament robuste, d'un courage aussi ardent qu'intrépide. Cependant il n'étoit pas exempt de superstition; il croyoit la conquête des provinces du Nord assurée, d'après les prédictions des devins: il n'avoit pas négligé d'ailleurs de prendre des précautions. Son mariage avec la fille de Godred, roi feudataire de Mann, le garantissoit de toute opposition de la part des Danois. Suivi de cinq cents hommes, il arriva, après quatre jours de marche, à la ville de Down dont il s'empara, et qu'il fortifia. Quoique le roi d'Angleterre eût donné permission à de Courcey d'entreprendre la conquête d'Ulster, cependant comme la soumission de Roderic, regardé comme chef des princes irlandais, sembloit renfermer une stipulation de paix

pour cette province, l'invasion de Down parut une agression non provoquée. Les remontrances de Vivian, légat du pape, n'ayant produit aucun effet, Dumlève, prince de Down, prit les armes, et secouru par les lords confédérés il livra trois batailles, dans lesquelles de Courcey demeura vainqueur. La troisième, qui fut la plus décisive, mit les troupes anglaises et leur chef dans le plus grand danger; cette armée conduisant trois grands troupeaux de bétail qu'on avoit pris sur les domaines de Mac-Mahon, toparque irlandais qui s'étoit révolté après avoir feint une alliance, fut tout à coup attaquée dans un défilé dangereux. Elle fut mise en désordre, et essuya une grande perte en s'efforçant de gagner un poste moins désavantageux. Les Anglais auroient péri dans ce lieu par le fer de l'ennemi ou par la famine, s'ils n'avoient pris la résolution d'attaquer l'ennemi pendant la nuit: on s'y détermina sur le rapport que fit Armoric de Saint-Laurent, vaillant chevalier qui, étant allé reconnoître la position des Irlandais, les avoit trouvés dans un état de sécurité

dont on pouvoit tirer avantage. La marche se fit dans un profond silence, mais bientôt des cris terribles précédèrent l'attaque. Les Irlandais furent taillés en pièces, sans faire de résistance; à peine deux cents échappèrent au carnage, tandis que les assaillans ne perdirent que deux hommes. Mac-Mahon avoit été tué par les troupes qui combattoient en faisant leur retraite.

L'expédition de Milo de Cogan n'eut point de succès, et l'on n'a allégué aucun prétexte plausible pour l'invasion qu'il tenta dans la province de Connaught. Il fut engagé dans cette entreprise par les magnifiques promesses de Murrough fils de Roderic, animé par la vengeance ou par l'ambition. Son armée, composée de quarante chevaliers, de deux cents hommes de cavalerie et de trois cents archers, fut renforcée à Roscommon par les troupes de Murrough; mais les alliés furent défaits sans qu'il y eût de bataille livrée. Les habitans du pays envahi emmenant leur bétail, cachant leurs provisions, et brûlant même leurs églises, acte de profanation nouveau chez les Irlandais, firent un désert de

toute la contrée. Les églises avoient été jusqu'alors des asyles inviolables où les approvisionnemens, les effets de prix n'étoient point exposés au pillage ; on regardoit ces sanctuaires avec un respect religieux, et l'on n'osoit y commettre la moindre profanation au milieu des violences qu'entraîne la guerre. Les Anglais, dans leurs marches, sans égard pour ces édifices consacrés au culte, avoient pris sans scrupule les provisions qui y étoient renfermées, et en cas de résistance s'étoient livrés à tous les excès d'une soldatesque affamée. Pour empêcher ces violences, un synode assemblé à Dublin par le légat Vivian, fit un règlement qui permettoit aux troupes anglaises de se fournir des vivres qu'elles trouveroient amassés dans les églises, à condition d'en payer la juste valeur. Mais l'armée de Cogan, privée de cette ressource, fut obligée de se retirer, de peur que la famine ne la fît périr misérablement et sans gloire. L'ennemi, qui n'avoit pas osé marcher à la rencontre de Cogan, le harcela pendant sa retraite et lui tua beaucoup de monde. Murrough, principal auteur de l'invasion, d'après le mode barbare

de législation usité chez les Irlandais, fut condamné à perdre la vue.

Pendant quelques années il se passa peu de chose d'important. Fitz-Andelm, dont la mauvaise administration avoit enfin été dénoncée à Henri, fut rappelé, et Hugues de Lacy, homme qui avoit de grands talens pour l'administration, prit sa place avec le titre de lord procureur-général. Sous le gouvernement de celui-ci la colonie anglaise répara ses pertes, et augmenta ses possessions. Cogan et Fitz-Stephen, à qui leur souverain avoit accordé des terres dans le pays de Desmond, firent un accord avec le prince de cette contrée, qui leur ayant cédé sept cantons dans le voisinage de Cork, demeura seigneur de vingt-quatre autres qui restoient; mais Philippe de Braosa, qui avoit un droit semblable sur Limerick, se retira à Cork saisi de crainte, voyant les chefs irlandais disposés à faire résistance. Ceux-ci, lorsque Braosa s'approcha de Limerick, mirent le feu tant à ce qui restoit de cette malheureuse ville, qu'aux réparations qui y avoient été faites. Lacy ayant rétabli le pouvoir des An-

glais dans Meath, où ils avoient perdu leur autorité sous l'administration de son prédécesseur, donna lieu à une coalition des Anglais et des Irlandais par son mariage avec une fille de Roderic O' Connor. Calomnié par ses envieux, il fut rappelé par son souverain qui, bientôt après, reconnoissant son innocence, le rétablit dans son gouvernement après un intervalle de trois mois. De Courcey se maintint dans les provinces du Nord, quoique vaincu dans deux batailles par un prince du pays appelé Argial, qui par trahison avoit brûlé un vaisseau appartenant à de Courcey près de Newry, et avoit massacré tout l'équipage.

L'interruption qui survint dans l'administration coloniale, causée par la jalousie du roi, auroit été funeste aux intérêts des Colons, sans les querelles excitées parmi les princes irlandais; les excès qu'ils commirent dans leurs débats les empêchèrent de tirer un grand avantage de l'état de foiblesse où se trouvoient les Anglais. Le docteur Leland, qui ne nous a donné que des détails vagues et très-succincts sur l'histoire de ces temps,

offre un tableau affreux de l'état des malheurs de l'Irlande, déchirée par les discordes et devenue un théâtre de carnage et de désolation. Le meurtre et la trahison étoient vengés par la perfidie et la cruauté; ce n'étoit qu'une longue suite de crimes et de vengeances atroces, qui déshonoroient l'humanité. Un jeune prince de la race de Hi Nial, héritier des droits de cette famille, périt par la main d'un lord devenu son rival, qui fut à son tour victime d'un juste ressentiment. Lorsqu'un parti succomboit, les vainqueurs massacroient de la manière la plus barbare ceux qui étoient du parti abattu. Dans le pays de Connaught, le fils de Roderic, qui avoit été privé de la vue, fut tiré de sa prison par ses amis, et le flambeau de la discorde se ralluma. Les autres fils de ce monarque avoient pris les armes, et on fit la guerre avec tant de fureur que seize jeunes lords périrent dans une bataille. Ces jeunes-gens étoient les héritiers des familles qui gouvernoient dans cette partie de l'île. Les pays de Desmond et de Thomond étoient déchirés par les mêmes divisions, et les Toparques de Leinster, animés par une

haine aussi cruelle, étoient continuellement armés les uns contre les autres. Sans se livrer à de vaines recherches relativement aux droits que Henri pouvoit avoir sur l'Irlande, on doit s'affliger qu'il n'ait pu subjuguer entièrement cette île et la soumettre à une administration régulière. Elle eût prospéré par la sagesse de ce monarque, digne des plus grands éloges, mais dont le règne fut trop agité.

Dans l'hiver de 1181, Laurent O'Tool, archevêque de Dublin, mourut dans son exil en Normandie. Ce prélat s'est rendu fameux par l'opposition constante qu'il mit à l'établissement des Anglais. On a aussi beaucoup loué ses vertus monastiques. Il parut approuver le gouvernement de Henri, mais dans le concile de Latran tenu à Rome en 1179, il fit de vigoureuses remontrances sur la conduite des colons, et le monarque anglais irrité de cette audace lui défendit de retourner en Irlande. Un anglais nommé Jean Comyn, recommandé par Henri au clergé de Dublin, fut choisi pour archevêque, et le pape Lucius confirma cette élection. Dans les deux années qui suivirent cette époque, Milo de Cogan périt

victime de la plus horrible perfidie. Une destinée plus cruelle encore attendoit le brave Fitz-Stephen, le premier chef anglais descendu sur le rivage d'Irlande : Cogan se rendant de Cork à Lismor pour conférer avec quelques citoyens de Waterford, fut assassiné avec six autres seigneurs, parmi lesquels se trouvoit Ralph-Fitz-Stephen, son gendre, et fils de Robert. L'auteur de cet assassinat fut Mac-Tire, irlandais qui sembloit être fortement attaché à Cogan, et qui l'avoit invité à venir loger dans sa maison avec l'intention perfide de lui donner la mort. Mac-Arthy attaqua inopinément la ville de Cork avec des forces considérables, et Fitz-Stephen, livré à la douleur que lui causoit la mort de son fils Ralph, eut beaucoup de peine à défendre cette place. La garnison renforcée par Raymond-le-Gros, qui arriva de Wexford avec des troupes qu'il avoit fait embarquer, força Mac-Arthy à se soumettre; mais des chagrins accumulés, les peines de tout genre et les fatigues qu'avoit éprouvées Fitz-Stephen, la perte d'un autre de ses fils, mort quelque temps auparavant, tant de maux ré-

duisirent ce brave guerrier à un tel état d'accablement qu'à l'arrivée des troupes de Raymond on le trouva privé de l'usage de la raison.

Comme Maurice Fitz-Gerald étoit mort six ans auparavant, et que Hervey de Mountmorres s'étoit retiré dans un monastère, les premiers chefs des Anglais débarqués en Irlande étoient la plupart, à cette époque, disparus de la scène. Parmi ceux que Henri envoya pour les remplacer se trouvoient Richard de Cogan, frère de Milo, et Philippe Barry, tous deux officiers d'un grand courage et très-habiles dans l'art militaire. Philippe étoit accompagné de son frère Géraud de Barry, plus connu sous le nom de Géraud de Cambrie, parce qu'il étoit né dans le pays de Galles. C'étoit un ecclésiastique honoré de la confiance de Henri, qui l'avoit donné pour précepteur à son plus jeune fils, le prince Jean. Il étoit envoyé alors pour observer l'état des affaires en Irlande et pour en informer son élève, que son père se proposoit de nommer gouverneur de cette île. Géraud de Cambrie, qui nous a laissé de ce

que les Anglais ont fait en Irlande à cette époque, une narration qu'on a mal à propos intitulée: *Histoire de la conquête d'Irlande*, se comporta avec tant d'insolence, conjointement avec le nouveau prélat de Dublin, à l'égard du clergé irlandais, que sa conduite devint un nouveau sujet de haine nationale. Les reproches mutuels dont s'accablèrent les deux partis dans leur synode, ne peuvent que donner une idée bien défavorable des chefs de l'église chez l'une et l'autre nation dans ces temps de calamités. Les Irlandais accusèrent les ecclésiastiques anglais de liaisons scandaleuses avec le sexe, et les Anglais à leur tour accusèrent le clergé d'Irlande d'intempérance dans les repas, d'une ignorance honteuse et d'un penchant décidé à la perfidie. On a conservé la réponse que le prélat de Cashel fit à Géraud de Cambrie; dans cette réponse, suivant l'opinion du temps, Becket étoit regardé comme un martyr. Quand l'auteur anglais observoit avec malignité que le calendrier de l'église d'Irlande n'offroit point de martyr, l'hybernois répondoit « qu'aucun de ses compatriotes

» n'avoit porté la scélératesse jusqu'à tuer
» les serviteurs de Dieu, mais qu'à présent
» qu'ils avoient parmi eux des Anglais et
» que Henri étoit leur maître, l'église d'Ir-
» lande seroit à l'avenir honorée par un
» grand nombre de martyrs. » Un change-
ment politique vint encore augmenter les mé-
contentemens religieux. Lacy fut révoqué et
l'on mit à sa place Philippe de Braosa, qui,
poussé par un esprit d'avidité et se plaisant
à opprimer ceux qui lui étoient soumis, abusa
de son pouvoir d'une manière funeste à l'Ir-
lande, jusqu'à ce qu'il fût remplacé par un
autre gouverneur dont la mauvaise admi-
nistration pensa causer la ruine entière de la
colonie. Ainsi, même sous le règne d'un des
plus sages et des plus habiles rois qu'ait eu
l'Angleterre, l'Irlande dut tous ses malheurs
aux changemens qui eurent lieu dans son
administration, et qui ne permirent pas de
suivre les plans formés pour rendre les ha-
bitans heureux et tranquilles.

CHAPITRE VIII.

LE prince Jean, gouverneur d'Irlande. — Lords irlandais insultés. — Guerre. — Massacre des Anglais. — Divisions. — Déposition et mort de Roderic O'Connor. — Cathal-le-Sanguinaire. — Administration de Lacy. — Terrible bataille livrée par les troupes d'Armoric. — Guillaume Petit et le comte Marshal. — Défaite des Anglais. — Hamo de Valois. — Meyler Fitz-Henri. — De Burgo. — Carragh. — O'Nial. — Soumission de De Burgo. — De Courcey — Expédition du roi Jean. — Les Lacies et Braosa. — Faux actes de soumission. — État de l'Irlande à la fin du règne de Jean.

DÈS l'année 1178, le prince Jean, le plus jeune des fils de Henri, avoit été nommé lord-gouverneur d'Irlande par son père, dans une assemblée de barons et de prélats. Cette dignité fut regardée comme une espèce de monarchie feudataire ou de vice-royauté perpétuelle, supérieure à l'autorité de Roderic O' Connor. Celui-ci, par son traité, avoit été reconnu roi d'Irlande, et en cette qualité

vassal de Henri; mais le monarque anglais, en nommant son fils vice-roi d'Irlande, parut faire peu d'attention aux droits de Roderic. Peut-être pensa-t-il qu'ils finiroient par n'avoir aucune valeur à l'époque où la colonie anglaise auroit pris une grande extension. Le prince Jean n'entra en fonction qu'en 1185, à l'âge de dix-huit ans. Il débarqua à Waterford, ayant une flotte de soixante vaisseaux, une suite de seigneurs normands et anglais et de prélats distingués au nombre desquels se trouvoit Géraud, qui étoit allé rejoindre son élève. Flattés du rang élevé de ce nouveau gouverneur, tenus dans le respect par les forces considérables qui l'accompagnoient, les lords irlandais, même ceux qui s'étoient montrés les plus rebelles, se hâtèrent de venir lui rendre hommage. Une sage administration auroit pu tirer un grand parti de ces dispositions favorables; mais l'imprudence des gouvernans, les abus d'autorité qu'ils se permirent donnèrent une face toute différente à l'Irlande, qui manifesta bientôt les intentions les plus hostiles.

Les principaux chefs du pays de Leinster,

qui avoient toujours été favorables aux Anglais, vinrent les premiers à la Cour du prince pour témoigner leur soumission. Le vêtement irlandais, la manière étrange dont leurs cheveux étoient arrangés, leur barbe touffue; enfin tout parut si bizarre aux yeux des jeunes Normands de la suite du prince, que les Irlandais devinrent pour eux une source de plaisanteries. La prudence et la politesse auroient exigé qu'on dissimulât l'impression qu'on avoit reçue; mais au lieu de suivre les conseils de la sagesse, lorsque ces chefs vénérables dans la simplicité de leurs manières, et qui avoient une haute idée de leur dignité, s'avancèrent librement pour donner un baiser au prince, d'après le mode usité dans le pays, les courtisans les repoussèrent avec rudesse, se livrèrent à des ris immodérés, et même leur arrachèrent la barbe, ajoutant d'autres insultes à ce traitement ignominieux. Les seigneurs irlandais se retirèrent ne respirant que vengeance. Ayant rencontré d'autres lords qui venoient présenter leurs respects au prince, ils leur racontèrent les affronts dont on avoit récompensé leur zèle et

leur loyauté. La renommée publia bientôt comment on accueilloit à la Cour du vice-roi les plus illustres alliés du gouvernement anglais. A quel traitement devoient donc s'attendre ceux qui ne s'étoient pas montrés bien disposés ou qui n'étoient pas dans un rang si élevé? Pour mettre le comble au ressentiment général, les favoris du prince, montrant autant de rapacité que d'insolence, s'emparèrent des domaines tenus par des Irlandais comme feudataires des seigneurs anglais. De prétendues donations et d'autres fraudes furent mises en usage pour dépouiller également les premiers colons.

Les lords insultés, les tenanciers qui avoient perdu leurs possessions dans le pays de Leinster, accoururent de toutes parts vers leurs compatriotes de la province de Connaught, leur représentèrent avec tant d'énergie la nécessité de se réunir contre l'ennemi commun, que les princes irlandais oubliant leurs animosités particulières, vinrent fondre sur les établissemens anglais. Ce brillant cortége qui entouroit le fils de Henri, les nouvelles recrues qu'il avoit amenées d'Angleterre, allèrent

allèrent se réfugier dans les places fortifiées, loin du danger, laissant aux anciens colons le soin de tenir la campagne : les terres furent dévastées, et on fit un carnage horrible. Des bataillons entiers avec leurs chefs tombèrent sous le fer des ennemis. Tel fut le sort de la garnison d'Ardfinnan, des troupes de Robert Barry à Lismore, de celles de Robert de la Poer dans Ossory, et de Fitz-Hugh en d'autres cantons. Cork fut sauvé par la valeur de Théobald Fitz-Walter, chef de la noble famille d'Ormond, et Meath par les efforts de Guillaume Petit. Dans cette dernière place, Hugues de Lacy fut tué par trahison. Il s'étoit distingué par sa sagesse, sa justice, sa connoissance des affaires d'Irlande, et ses talens militaires dans l'emploi de gouverneur en chef. Comme il étoit occupé à faire élever une forteresse sur les terreins d'une ancienne abbaye, après qu'on eut repoussé la première incursion des ennemis, il y fut assassiné d'un coup de hache par un des ouvriers, paysan irlandais. Cet homme ensuite alla trouver ses compatriotes armés et se vanta d'avoir vengé un sacri-

lége par ce meurtre, qu'il regardoit comme une action religieuse. Après huit mois passés dans les plus grands troubles, Henri, qui dans les affaires les plus importantes avoit montré autant de foiblesse relativement à l'administration de l'Irlande que d'habileté dans ce qui concernoit l'Angleterre, informé à la fin des mauvais effets que la conduite de son fils avoit produits, le rappela et nomma à sa place Jean de Courcey.

Les dissensions entre les princes irlandais se ranimèrent immédiatement après leur première campagne contre les colons anglais, et donnèrent le temps au nouveau vice-roi de se préparer à la défense. Un prince de la famille de Loghlan, qui avoit été déposé dans la province d'Ulster, recouvra son autorité par le meurtre de son rival; mais ayant péri dans une bataille livrée aux Anglais, il laissa à de nouveaux compétiteurs le soin de décider la querelle par la force des armes. Dans le pays de Connaught, les fils de Roderic, révoltés contre leur père, le forcèrent de se retirer dans un couvent, où il mourut douze ans après, en 1198, âgé de quatre-vingt-dix

ans. On nons a transmis si peu de détails sur la vie de ce prince, que nous ne pouvons donner une idée précise de son caractère. Après qu'il se fut retiré du monde, Connor Maienmoi, l'un de ses fils, l'emporta d'abord sur ses frères; mais il périt bientôt après, assassiné par l'un d'eux. Ce meurtre fut vengé par un des fils de Connor. La fureur des partis causa dans la province tous les malheurs d'une horrible anarchie. Enfin, dans ces querelles de famille, Cathal, qui devoit le surnom de sanguinaire au grand nombre d'assassinats qu'il avoit commis, établit pendant un temps son autorité dans le district de Connaught. On crut même qu'il alloit rétablir la monarchie irlandaise que son père Roderic avoit perdue par sa mauvaise conduite. Pendant cet intervalle, de Courcey, repoussé dans une invasion qu'il avoit faite au pays de Connaught, et environné par les armées de Thomond et de Connor Moienmoi, dont il eut bien de la peine à se dégager, avoit réussi à conserver les établissemens anglais. Il intimida les Irlandais par divers exploits, surtout en prenant d'assaut et

en incendiant la ville d'Armagh; mais à la mort de Henri, l'an 1189, il fut rappelé et remplacé par un autre gouverneur.

Engagé dans des guerres étrangères, Richard Ier., qui succéda à son père Henri, ne se mêla point du gouvernement de l'Irlande. Cette île, pendant tout le règne de Richard, fut soumise à l'autorité du prince Jean, qui administra les affaires sous le titre de vice-roi que son père lui avoit donné. Ce prince, n'écoutant que ses caprices, nomma Hugues de Lacy lord député. C'étoit le fils du brave officier de ce nom, et il avoit trouvé le moyen de s'insinuer dans les bonnes grâces du vice-roi. De Courcey, qui sentoit l'importance des services qu'il avoit rendus, irrité de l'injustice dont il étoit la victime, se retira dans la province d'Ulster, où il s'établit comme baron indépendant, sans reconnoître l'autorité du nouveau gouverneur en chef. Ces dissensions entre les lords anglais prouvoient combien le pouvoir du gouvernement étoit foible en Irlande : elles servirent d'encouragement aux Irlandais pour s'armer contre ces étrangers. Cathal, prince de Connaught,

ayant fait un appel à ses compatriotes, se joignit à O' Brien de Thomond, et vint attaquer les établissemens anglais avec des forces considérables. L'orgueil de ce guerrier, qui aspiroit à rétablir la monarchie en Irlande, fut porté au plus haut point par le succès d'une bataille qui, dans le fait, étoit plus glorieuse pour les vaincus que pour les vainqueurs.

Armoric de St.-Laurent, avec une troupe de trente cavaliers et de deux cents hommes d'infanterie, se mit en marche pour aller joindre de Courcey; et passant par le territoire de Cathal, il fut arrêté par ce prince, dont l'armée étoit nombreuse. La retraite étoit impossible; la cavalerie seule pouvoit se sauver: mais après avoir hésité quelque temps, les cavaliers se déterminèrent à partager le sort de leurs compagnons; tous résolurent de périr en combattant, et de vendre leur vie aussi cher qu'ils pourroient. Deux hommes seulement devoient se tenir à l'écart sur une éminence, pour être témoins de l'action et en donner avis à de Courcey. Les cavaliers ayant plongé leurs épées dans

le flanc de leurs chevaux, pour empêcher les ennemis de s'en emparer, se mêlèrent avec l'infanterie : toute cette troupe s'avança avec un si grand calme et une telle assurance, que l'armée ennemie en fut étonnée. L'homme est un être bien terrible, lorsque renonçant courageusement au soin de son existence, il ne songe qu'à donner la mort. Tant que chaque soldat put se servir de ses armes, il ne cessa de frapper: plus de mille ennemis tombèrent à côté des héros anglais. Enflé d'un avantage acheté par une si grande perte, Cathal fonda sur le champ de bataille une abbaye nommée *de Colle Victoriæ.* « Ainsi, dit le docteur Leland, voulant immortaliser ce foible triomphe, il éleva un trophée à la valeur de ses adversaires, dont le courage rappelle les exploits de ces chevaliers si célèbres dans les romans. »

Un incendie détruisit presque toute la ville de Dublin, et augmenta les désastres de ces temps malheureux. Lacy fut rappelé et l'on mit à sa place Guillaume Petit, qui bientôt eut pour successeur Guillaume, comte Marshal d'Angleterre. L'administration de ce

seigneur ne fut pas heureuse, quoiqu'on attendît beaucoup de son alliance avec les Irlandais, comme époux d'Isabelle, fille du comte Strongbow et de la princesse de Leinster. Les armes des Anglais avoient obtenu quelques succès, dûs surtout à la faveur des circonstances, telles que la mort de Daniel O' Brien, prince de Thomond; cependant le cours incertain de la guerre avoit mis l'avantage du côté de leurs ennemis. Cathal ayant fait une incursion dans le pays de Munster, rasa leurs forteresses; ils furent trois fois défaits par Mac-Arthy de Desmond qui les chassa de Limerick; ils éprouvèrent encore un échec considérable près de Cork, dans une bataille plus décisive que leur livrèrent les troupes de Connaught unies à celles des autres seigneurs, et cette ville, après un blocus qui dura long-tems, se rendit à Mac-Arthy.

L'état des affaires s'améliora un peu sous le gouvernement de Hamo de Valois, nommé en 1197. Celui-ci s'empara de quelques domaines de l'église, et en particulier de plusieurs terres appartenantes à l'évêché de Dublin, afin de subvenir aux frais de son ad-

ministration, sans égard aux réclamations de l'archevêque Comyn. Ce prélat allégua des miracles qui annonçoient la colère de Dieu, irrité de ce qu'on dépouilloit l'église. Ayant ensuite envahi les propriétés des laïques pour s'enrichir, il fut renvoyé honteusement en 1199, quelque temps après l'avénement de Jean au trône d'Angleterre. On l'obligea de compter au roi pour l'apurement de ses comptes, la somme de mille marcs, qui égaloient alors la valeur de dix milles livres sterling de notre monnoie actuelle.

Fitz-Henri fut le successeur de Hamo; il descendoit d'un fils naturel de Henri Ier. roi d'Angleterre. C'étoit un des plus braves guerriers du nombre des premiers aventuriers anglais qui vinrent en Irlande, et l'on admiroit en lui les plus belles qualités. On ne pouvoit choisir un homme plus digne de la place de gouverneur; mais n'étant point aidé par le roi Jean, dont la France fixoit alors toute l'attention, et se trouvant au milieu des lords anglais qui aspiroient à l'indépendance, il fut long-temps dans l'impossibilité d'agir; alors il se forma une nouvelle seigneurie et

de nouvelles coalitions. Guillaume de Burgo étoit chargé de la garde de Limerick; on lui avoit donné des terres dans le pays de Connaught, lesquelles par d'anciennes stipulations avoient été concédées à la couronne d'Angleterre. Ce seigneur ayant rassemblé un corps de troupes se rendit maître de la ville, et ayant formé une association avec Carragh O' Connor, parent de Cathal, il chassa celui-ci et plaça Carragh sur le trône de Connaught. L'expulsion de Cathal, dont l'humeur turbulente et la valeur avoient enflammé ses compatriotes, causa une grande fermentation dans la province d'Ulster. Hugues O' Nial de Tir-Owen prit les armes pour le secourir. Plusieurs chefs irlandais s'unirent pour la même cause, et de Courcey ainsi que de Lacy entrèrent dans cette confédération. On vit les Anglais et les Irlandais réunir leurs forces et se battre contre des Anglais et des Irlandais. La victoire se déclara en faveur de Carragh et de Burgo, dans une bataille où il se fit un grand carnage. O' Nial fut déposé par ses sujets mécontens; son successeur périt dans un combat que lui livra le seigneur de Tirconnel,

pays qui forme actuellement le comté de Donégal. Des débats sanglans pour la principauté signalèrent les prétentions de ces diverses familles.

Cathal n'ayant aucun espoir de se rétablir par la force, eut recours à l'artifice, et par des promesses magnifiques il mit de Burgo dans ses intérêts. Carragh mourut en combattant avec courage, et Cathal rétabli dans sa souveraineté répondit par une perfidie à la bienveillance du baron; celui-ci voulant punir Cathal de son manque de foi, fut repoussé honteusement. Dans une seconde invasion du pays de Connaught, de Burgo fut rappelé pour défendre Limerick que Fitz-Henri venoit attaquer. Ce gouverneur ayant enfin trouvé le moyen de rassembler une armée pour étendre l'autorité de son maître, résolut de commencer ses opérations en soumettant de Burgo, qui depuis peu s'étoit déclaré indépendant. Pour terminer cette expédition, la première où l'on vit un gouverneur anglais marcher à la tête des Irlandais contre ses compatriotes, Fitz-Henri eut pour auxiliaires les troupes de Connaught et de Thomond. De

Burgo ayant capitulé, fut admis à renouveler son serment de fidélité; Cathal et O' Brien de Thomond firent aussi leurs actes de soumission, et le premier stipula de rendre au roi Jean les deux tiers de son territoire, et de payer annuellement pour le reste un tribut de cent marcs.

Vers cette époque on mit à exécution un plan d'attaque contre Jean de Courcey, qui tenoit une Cour souveraine dans la province d'Ulster. Ce seigneur étoit si éloigné de reconnoître l'autorité du roi Jean, qu'il ne cachoit pas l'indignation que lui causoient les crimes de ce prince, qu'il accusoit d'être un lâche usurpateur et le meurtrier de son neveu Arthur, héritier légitime de la couronne d'Angleterre. Hugues de Lacy qui, dans Meath, s'étoit aussi déclaré seigneur indépendant, et avoit noirci de Courcey dans l'esprit du roi, s'étant uni à son frère Walter, se chargea de réduire ce seigneur par la force des armes et de l'envoyer prisonnier en Angleterre. De Courcey, qui avoit eu beaucoup de peine à maintenir ses possessions contre les efforts des Irlandais d'Ulster, sentit l'im-

possibilité d'obtenir des avantages sur ces mêmes irlandais renforcés par les troupes anglaises. En conséquence, quoique vainqueur dans une bataille, il consentit à faire hommage de sa souveraineté. Il promit de se présenter au roi, et ayant donné des garans de sa promesse, il reçut un sauf-conduit pour son voyage. Les annales du temps ne nous disent plus rien de ce baron dont l'humeur étoit si belliqueuse, et il mourut vraisemblablement à cette époque. Son titre de comte d'Ulster, avec les domaines qu'il avoit dans cette province, fut donné à Hugues de Lacy, au préjudice de Milo de Courcey légitime héritier : nouvel exemple des caprices et de l'injustice du roi Jean.

Meyler Fitz-Henri, par une bonne administration, avoit rétabli le pouvoir des Anglais dans la province de Munster, il avoit repris les villes de Cork et de Limerick et augmenté leur territoire; mais il fut rappelé pour venir au secours de son souverain. Ce prince avoit perdu ses domaines en France par les conquêtes du monarque français, et son autorité étoit encore menacée en Angle-

terre. Il ne se passa rien de mémorable dans l'absence de Meyler Fitz-Henri qui revint en 1208, et dont les fonctions avoient été remplies par Walter de Lacy. Les chroniques rapportent seulement que la peste ravagea le pays, surtout le canton de Leinster, et diminua beaucoup la population de Dublin. Les mêmes chroniques parlent d'un massacre horrible commis près de cette ville par quelques tribus de Wicklow. L'an 1209, le jour de Pâques, trois cents bourgeois de Dublin furent égorgés dans un lieu nommé le bois de Cullen; ils y étoient venus pour prendre part aux divertissemens de la fête. En commémoration de ce tragique événement, il y a tous les ans, à pareil jour, une assemblée dans le même lieu, et cette espèce de fête funèbre est nommée *Lundi noir.*

Les tribus de Wicklow, qui avoient commis l'atrocité dont on vient de parler, furent bientôt vaincues et dispersées par les habitans de Dublin, auxquels se joignirent les citoyens de Bristol. Il ne paroît pas que rien de bien important ait nécessité l'expédition du roi Jean en Irlande, qui eut lieu en 1210.

Les seigneurs irlandais observoient fidèlement l'accord fait avec le gouvernement anglais. Ce fut la situation dangereuse où se trouva le monarque menacé de perdre sa couronne, qui fut cause qu'on mit sur pied des forces considérables. Des bulles du pape avoient mis le royaume en interdit et excommunié le souverain. Les sujets étoient privés de l'exercice du culte, et dans ces temps de superstition un prince frappé des foudres ecclésiastiques, devenoit un objet d'horreur pour tous les fidèles. Le but ostensible de cet armement étoit de punir Guillaume de Braosa, Hugues et Walter de Lacy. Ces deux derniers avoient abusé du pouvoir que leur donnoient les domaines que le roi leur accorda injustement. Braosa, seigneur de Brecknock, qui avoit reçu des terres d'une grande étendue dans le pays de Thomond, s'étoit réfugié en Irlande chez les Lacies, pour éviter la vengeance du roi, irrité par une expression qu'avoit laissé échapper imprudemment la femme de Braosa. Lorsque ce prince demanda des ôtages pour garans de la fidélité des seigneurs anglais, lady Braosa répondit qu'elle ne confieroit ja-

mais ses enfans à un homme meurtrier de son propre neveu.

Ce monarque débarqua à Dublin au mois de juin. Ses exploits militaires furent la prise des forteresses du pàys de Meath et d'Ulster qui appartenoient aux Lacies. Ces seigneurs, ainsi que Braosa, n'eurent d'autre ressource que de se réfugier en France. Les princes irlandais firent leurs actes de soumission, sans se montrer pour cela moins indépendans. Dans le district de Thomond, Murtagh O' Brien avoit été déposé par ses sujets, mécontens des concessions qu'il avoit faites au gouvernement ánglais, sous l'administration de Meyler Fitz-Henri. Cependant lors de la soumission apparente de son successeur Donald Turbragh O' Brien, à qui l'on permit de garder la principauté, la seule faveur qu'on obtint pour le prince détrôné, ce fut de sortir de sa prison. Il y avoit encore moins de réalité dans la soumission de O' Nial, prince de Tir-Owen, qui refusa d'aller rendre ses hommages au roi jusqu'à ce qu'on lui eût donné des ôtages pour sauf-conduit; à son retour il désavoua impunément l'acte de vas-

salité qu'il venoit de faire. Le principal avantage qui résulta pour la colonie anglaise de cette visite du roi Jean en Irlande, ce fut d'obtenir des règlemens civils, dont elle avoit grand besoin. A la demande générale de ses sujets et vassaux, le monarque décréta qu'on feroit un code de lois anglaises, qui seroit déposé à la Cour de l'échiquier de Dublin, après y avoir apposé le sceau du roi. D'après cette nouvelle législation, les Anglais résidans en Irlande étoient gouvernés par le même système politique auquel se trouvoient soumis les habitans de la Grande-Bretagne. Pour obtenir une entière exécution de ces lois, outre l'établissement des Cours royales de judicature à Dublin, on fit une nouvelle et plus ample division des domaines du roi qu'on érigea en comtés, où des shérifs et autres officiers furent nommés pour rendre la justice. Le territoire anglais compris dans les provinces de Leinster, de Munster et d'Ulster fut alors divisé en douze comtés, et quelque temps après on en ajouta trois, deux dans le pays de Connaught et un dans la partie méridionale du district de Munster.

La

La situation des affaires en Irlande étoit tellement améliorée depuis le commencement de l'administration de Meyler Fitz-Henri, jusqu'au départ du roi Jean, qu'un prince moins livré à l'indolence et plus assuré de l'amour de ses peuples, auroit aisément assujéti toute l'île au gouvernement anglais. Les naturels du pays, toujours en guerre les uns contre les autres, ne pouvoient nuire beaucoup aux colons qui avoient des établissemens solides. O' Nyal de Tir-Owen, qui continuoit de braver et d'attaquer les Anglais, se vit repoussé par les garnisons postées sur ses frontières. Dans le pays de Connaught, Cathal, si formidable quelques années auparavant, n'eut d'autre ressource contre les usurpations des colons, que de se plaindre humblement au roi, dont il étoit le vassal. Les barons anglais établis en Irlande étoient aussi presque entièrement soumis à la couronne. Les Lacies eurent bien de la peine à se faire réintégrer dans leurs domaines, après avoir payé au roi, à titre d'amendes, de grandes sommes, lesquelles se montèrent à 2500 marcs pour le pays de Meath, et 4000 pour celui d'Ulster,

environ 65000 liv. sterling de notre monnoie. Guillaume de Braosa n'ayant pu lever assez d'argent pour satisfaire son souverain, demeura en exil; sa femme et ses enfans moururent emprisonnés dans le château de Bristol, où on les laissa manquêr de tout, si l'on doit ajouter foi aux récits des moines, seuls historiens de ces temps.

CHAPITRE IX.

ÉDIFICES bâtis en Irlande. — Tours rondes. — Châteaux. — Henri III. — Grande charte. — But qu'on se propose dans ce chapitre. — Destinée du comte Marshal. — Guerres de Connaught. — Transaction de Fedlim. — Guerres de Munster. — Dispute des familles de Géraud, Mac-Arthy et de Burgo. — Le prince Edouard, seigneur d'Irlande. — Avénement d'Edouard premier. — Cuerres dans le pays de Thomond. — Dispute des Colons anglais. — Violences du Clergé. — Pétitions des Irlandais pour obtenir des lois anglaises. — Parlemens. — Sir John - Wogan. — État de de l'Irlande. — Piers Gavaston. — Défaite de De Burgo. — Alliance avec la famille de Géraud.

IL s'étoit opéré de grands changemens en Irlande, depuis la première époque de l'arrivée des Anglais jusqu'à la fin du règne de Jean. Les colons s'étoient établis dans l'intérieur de l'île et dans les parties les plus éloignées. Plusieurs châteaux et autres ouvrages d'architecture militaire défendoient les nouvelles possessions anglaises. A l'excep-

tion des villes maritimes, fondées par les Danois, les seules constructions en pierre qu'on trouve en Irlande, antérieurement à cette époque, étoient des espèces de tours d'une forme singulière. Elles ressembloient à des piliers creux fort élevés, cylindriques, construits de pierre et de chaux. Ces piliers étoient rétrécis par le haut et percés d'ouvertures latérales pour recevoir le jour; ils étoient surmontés par des toits de forme conique composés des mêmes matériaux. De ces monumens de l'ancienne architecture Irlandaise, environ soixante subsistent encore malgré les injures du temps. Ils ont depuis cinquante jusqu'à cent trente pieds de hauteur, et huit ou douze pieds de diamètre dans œuvre. Celle de ces tours qui est construite dans le style le plus élégant, est située dans l'île de Devenish, dans Logh Ern. Sa hauteur est de quatre-vingt-quatre pieds jusqu'au sommet du toit, qui occupe seul une élévation de quinze pieds. Quelques antiquaires ont fait des conjectures bizarres sur l'usage de ces tours rondes, connues des paysans sous le nom de beffroi ou clocher d'église, attendu que le mot Irlandais

cloghad signifie *clocher* en anglais. C'est ainsi qu'on les nomme dans les parties de la province de Leinster, où les colons anglais formèrent leurs premiers établissemens. Les murs de ces beffrois, bâtis à quelque distance des églises comme en Italie, ont subsisté long-temps après la ruine des églises et des monastères auxquels ils appartenoient, et que l'on construisoit alors avec des claies et de l'argile. On ne voit plus aussi dans ces tours les escaliers de bois par lesquels on montoit dans l'intérieur. Les premières églises irlandaises bâties en pierre et en chaux, furent construites à Bangor, dans le comté de Down qui fut érigé par Malachy, archevêque d'Armagh, mort en 1148. Le premier édifice destiné à servir de logement, et construit de la même manière, fut un palais que fit élever à Tuam Roderic O' Connor, dernier monarque irlandais. Divers ornemens et ustensiles, dont quelques-uns étoient en or et qu'on a trouvés enterrés dans des marais ou ailleurs, peuvent avoir été apportés dans ces temps reculés par des commerçans qui venoient les échanger pour des pelleteries. Il se peut aussi

que ce soient des effets que les pirates danois avoient pris dans les riches contrées qu'ils dévastoient. On ne peut tirer de ces objets aucune induction, pour prouver l'état de civilisation et d'opulence de l'Irlande à cette époque, puisqu'on trouveroit, même en Laponie, de riches bijoux apportés pour servir d'échange.

Les châteaux, qui servoient tout à la fois de logemens et de forteresses aux nobles, furent bâtis dans l'origine en Angleterre par les Normands, et en Irlande par les anglais. Ils étoient nombreux sous le règne de Jean et dans les siècles suivans, tandis que le gouvernement féodal étoit en vigueur, ainsi qu'on en peut juger par les ruines qui subsistent de nos jours. Ces forteresses varioient en forme et en grandeur, suivant l'importance de leur destination et les moyens de celui qui les élevoit. C'étoient en général des édifices carrés nommés *donjons*, ayant des murs d'une épaisseur prodigieuse, dont les ouvertures donnoient si peu de jour que les appartemens offroient l'aspect le plus sombre. Ces donjons étoient placés dans de grandes cours entourées d'un mur de huit ou dix pieds d'é-

paisseur et de vingt pieds de hauteur, garni de tours, de parapets et d'embrasures, et soutenu intérieurement par des édifices destinés à divers usages. Un fossé large et profond entouroit cette muraille, et un ouvrage extérieur nommé le *barbacan*, défendoit la porte principale et le pont-levis. Les châteaux de première grandeur étoient environnés d'un second mur et d'un fossé qui renfermoient la première muraille, mais à quelque distance, et la construction étoit la même.

L'irlande, avec des colonies anglaises si étendues et un si grand nombre de forteresses, demeura tranquille, au moins par comparaison aux temps précédens, à l'époque de la mort du roi Jean. La tyrannie et la lâcheté de ce prince lui avoient attiré la haine générale et causé tous ses malheurs. Chassé honteusement par les Français des possessions qu'il avoit sur le Continent, réduit à la condition de vassal du pape, il fut forcé par les barons d'Angleterre d'accorder une charte qui établissoit les droits de ses sujets, et mourut en les combattant, aidé par une armée française. Après l'avénement de Henri III, qui

monta sur le trône à la mort de son père, en 1216, la charte du roi Jean, nommée *magna Charta*, fut renouvelée; et au mois de février suivant elle servit aussi de loi constitutive à l'Irlande. On y changea seulement quelques articles, d'après les circonstances locales; elle se ressentit encore plus de cet esprit d'aristocratie qu'on avoit tant blâmé dans l'origine. Par cet acte, qui existe encore à Dublin dans le livre rouge de l'échiquier, et qui fut accordé à la demande des barons irlandais, les colons anglais établis en Irlande obtinrent les mêmes lois et les mêmes priviléges que leurs compatriotes résidant en Angleterre.

Guillaume comte Marshal, qui étoit aussi comte de Pembroke, protecteur d'Angleterre pendant la minorité du roi parvenu à la couronne à l'âge de neuf ans, avoit des possessions très-étendues en Irlande. Ce seigneur contribua beaucoup par sa sagesse à maintenir parmi les nobles du pays la fidélité qu'ils devoient à leur souverain. Sa vigilance et son habileté comprimèrent cet esprit de discorde et de violence qui les animoit. A sa mort,

arrivée en 1219, les troubles recommencèrent, et à peine dans les temps qui suivirent trouvons-nous quelqu'intervalle de tranquillité. Les règnes de Henri III, de son fils et d'Édouard Ier. jusqu'à l'invasion de l'Écosse sous Edouard second, offrent un espace de quatre-vingt-seize ans, pendant lesquels les Annales d'Irlande ne contiennent qu'un récit confus de petits démêlés et de guerres passagères entre les chefs irlandais et les barons anglais. Ceux-ci, devenus aussi turbulens et aussi amis de l'indépendance que les seigneurs du pays, se livroient fréquemment à des actes d'hostilité les uns contre les autres, et même contre les lords irlandais. Henri et son successeur laissèrent l'Irlande dans cet état d'anarchie si contraire à sa prospérité. Le premier de ces souverains étoit un prince foible, sans aucune capacité, ayant pour favoris des étrangers; il étoit méprisé de ses sujets et dominé par les nobles. Le prince qui lui succéda avoit de la politique, un esprit guerrier et ambitieux; mais il s'occupa toujours d'objets étrangers à l'Irlande, quelquefois très-avantageux pour l'Angleterre. Je ne fatiguerai

point le lecteur par un détail d'événemens qui, rédigés d'après l'ordre chronologique, sont peu importàns, je me bornerai seulement au choix des matériaux dont l'assemblage doit former le corps de ma narration.

Guillaume comte Marshal, fils du protecteur, fut appelé en Irlande bientôt après la mort de son père, pour défendre ses propriétés. Hugues de Lacy réclamoit quelques parties de ces domaines comme devant lui appartenir, et d'accord avec O' Nyal, prince de Tir-Owen, il avoit tâché de s'en emparer par la force des armes. Malgré quelques succès, fatigués des dévastations qui en furent la suite, ils firent une trêve. Quelques années après un complot formé contre le successeur de Guillaume pour piller ses possessions, fit voir que les barons anglais avoient bien dégénéré de leurs ancêtres, et qu'ils avoient pris les mœurs barbares des naturels du pays. Ce fut Richard, frère de Guillaume, qui lui succéda en 1231. Il se fit tellement craindre du roi d'Angleterre par sa valeur et l'élévation de ses sentimens, qu'on prit des mesures pour lui ôter le pouvoir que lui auroient donné

ses immenses possessions. On le condamna à l'exil, sous prétexte de trahison et de correspondance avec la Cour du monarque français. Comme il descendoit de Strongbow et de la princesse Eva, il avoit de nombreux partisans en Irlande où il se rendit promptement. De retour en Angleterre avec un corps de troupes, il s'empara du château de Pembroke; Henri III alarmé lui accorda sans aucun délai l'investiture de ses domaines. Mais Richard, quelque temps après, devenu membre d'une confédération dont le but étoit de faire bannir les étrangers que le roi avoit choisi pour favoris, fut assassiné par suite des intrigues de Pierre Desroches, évêque de Winchester, ministre et premier favori du roi. Voici comme cet événement se passa.

Des lettres, sous le grand sceau de Sa Majesté et signées par Pierre et onze des favoris du roi, furent envoyées en Irlande. Elles étoient adressées à Maurice Fitz-Gerald, gouverneur en chef, à Hugues et Walter de Lacy, à Geoffroi de Maurisco, à Richard de Burgo et à quelques autres lords. Par ces

lettres on accordoit à perpétuité à ces seigneurs toutes les possessions irlandaises du comte Richard, à condition qu'ils s'empareroient de sa personne, et l'enverroient mort ou vif au roi d'Angleterre. Attirés par cette offre, ces seigneurs conspirèrent la mort du comte, qui n'avoit aucun soupçon de ce qu'on tramoit contre lui. Il fut appelé en Irlande pour défendre ses domaines, et Maurisco feignant de lui être dévoué, l'assura qu'en mettant quelques troupes sur pied, il se rendroit aisément maître de tout le pays. Pour y parvenir Richard s'empara de Limerick et de plusieurs châteaux. Alors les barons qui étoient dans le complot lui proposèrent une trêve, et lui demandèrent une conférence pour en régler les articles. Ils offroient de lui donner l'investiture du pouvoir souverain dans l'île, à moins que le roi ne leur envoyât promptement des secours. L'entrevue avec ces lords eut lieu dans les plaines de Kildare, et d'après l'avis de Maurisco, Richard refusa la trêve; il fut informé que les armes devoient décider la querelle à l'instant même, dans le lieu où il se trouvoit. Les deux partis en vin-

rent aux mains. Alors Maurisco, avec quatre-vingts hommes de sa suite, abandonna le comte à qui il ne resta que quinze guerriers pour soutenir le choc de cent quarante combattans. Préférant la mort à la fuite, Richard après une défense opiniâtre fut jeté à bas de son cheval, et reçut dans le dos un coup de poignard dont il mourut quelques jours après.

Le mécontentement général que cette basse trahison causa en Angleterre et en Irlande, entraîna la disgrâce de Pierre Desroches et de ses associés. Gilbert, frère du lord assassiné, fut investi de ses domaines en qualité d'héritier immédiat. Il eut aussi la dignité de comte Marshal. Le pouvoir de ce jeune seigneur s'agrandit beaucoup, et après avoir été quelque temps disgracié, il obtint la faveur de Henri; il épousa même une fille d'Alexandre, roi d'Écosse. La crainte qu'il inspira, dans l'état de puissance auquel il étoit parvenu, arrêta les déprédations des barons irlandais qui voulurent s'emparer de ses terres. Maurice Fitz-Gerald, indigne de porter un nom que son illustre aïeul avoit tant ennobli, assura avec serment, en présence du roi et

des lords d'Angleterre, qu'il n'avoit point participé au meurtre du comte Richard. Suivant les idées superstitieuses de ce temps, il proposa d'établir un couvent de moines, où l'on feroit des prières continuelles pour le repos de l'âme de ce seigneur.

Avant ces derniers événemens il s'éleva dans les contrées occidentales de l'Irlande une dispute souvent renouvelée, et dont la décision fut très-longue. Le royaume de Connaught avoit été donné par Henri à Richard de Burgo, successeur de Guillaume, le même dont il a été parlé sous le règne de Jean. Richard de Burgo devoit entrer en possession à la mort du prince Cathal alors régnant. Soit que le don de cette principauté fût d'accord ou non avec les stipulations qui avoient eu lieu à l'égard de ce prince, les habitans de Connaught, lorsqu'il mourut en 1223, sans aucun égard pour la donation du roi, procédèrent à l'élection d'un monarque suivant leur coutume. Un frère de Cathal, nommé Turlaugh, fut élevé à la dignité royale par l'influence d'O' Nial. Geoffroi de Maurisco, alors gouverneur en chef, sans paroître vou-

loir directement soutenir les droits de Richard de Burgo, chassa le prince nouvellement élu et mit à sa place Aedh, fils de Cathal. Aedh trompa les espérances du gouverneur en chef. Il résista à la demande qu'on lui fit d'une portion de son territoire, et ayant pris les armes il fit prisonnier un fils de Maurisco qu'on avoit envoyé contre lui. Enfin, dans une conférence que ce prince eut avec le gouverneur, une querelle s'etant élevée entre les gens de leur suite, Aedh fut tué. Turlaugh, qui avoit été destitué, reprit l'autorité et fut déposé une seconde fois ; un autre fils de Cathal, nommé Fedlim, fut revêtu de la dignité royale par de Burgo, devenu gouverneur en chef, sous le titre de lord-juge.

Fedlim, prince doué de grands talens, conserva long-temps son petit royaume par sa valeur et sa politique. Vaincu et fait prisonnier par de Burgo dont il avoit rejeté les demandes, malgré les services qu'il en avoit reçus, il trouva le moyen de se sauver de sa prison. Ayant rassemblé des troupes il tua dans une bataille Turlaugh, qui étoit alors soutenu par de Burgo, et recouvra sa prin-

cipauté. Il adressa une pétition à Henri, dans laquelle il faisoit valoir sa loyauté et celle de son père à l'égard du gouvernement anglais. Il représentoit aussi qu'il avoit cédé des terres considérables, et que de Burgo devenoit par sa conduite un ennemi trop dangereux. Enfin, il demandoit la permission de se jeter aux pieds de Sa Majesté, pour lui exposer avec plus de détails l'état de ses affaires. La circonstance étoit favorable pour cette demande. De Burgo, dont la famille n'avoit plus le même crédit à la Cour, venoit de perdre sa place de lord-juge, et Maurice Fitz-Gerald avoit été élevé à cette dignité. Une lettre que le roi adressa à ce nouveau lord-juge, lui recommandoit d'engager le prince à différer son départ jusqu'à ce que la paix fût rétablie dans la province de Connaught, et de le faire suivre par des agens fidèles qui rendroient un compte exact à Sa Majesté. Par cette lettre, le prince de Connaught étoit reconnu pour feudataire du monarque anglais; mais bientôt de Burgo aidé par Fitz-Gerald, qu'il avoit attiré dans son parti, envahit une grande partie des terres de Fedlim. Ce prince, surpris de se voir

voir enlever ainsi ses possessions, se rendit promptement à la Cour du roi d'Angleterre, pendant que Fitz-Gerald tâchoit de prouver qu'il étoit innocent du meurtre du comte Marshal. Fedlim, évitant avec art d'envelopper le gouverneur en chef dans ses accusations, se plaignit simplement au roi de l'usurpation de ses domaines par de Burgo. Henri, convaincu qu'on devoit réparer l'injustice commise à l'égard du prince, ordonna à Fitz-Gerald de prendre les mesures les plus efficaces pour le rétablir dans les biens qui lui appartenoient.

Reconnoissant de la faveur qu'il avoit reçue du monarque, Fedlim fut le seul d'entre les princes irlandais qui suivit les étendards de Henri dans le pays de Galles. De retour en Irlande, il joignit ses troupes à celles du lord-juge pour réduire les chefs de Tirconnel, qui pendant son absence avoient pris les armes. Cependant le prince de Connaught éprouva à la fin que sans des forces militaires imposantes il ne pouvoit maintenir ses droits. Walter de Burgo, successeur de Richard, avoit augmenté son pouvoir en devenant

maître du comté d'Ulster qu'il avoit obtenu en épousant la fille de Hugues de Lacy. Ce seigneur, jugeant alors qu'il pouvoit faire valoir ses droits sur le pays de Connaught, leva des troupes et chassa Fedlim; mais ce prince ayant rassemblé ses anciens partisans, recouvra son territoire et déploya une puissance qui rendit vains tous les efforts que fit de Burgo. Ce baron ne réussit pas mieux dans la guerre qu'il déclara au prince Aedh O' Connor successeur de Fedlim, car ayant été vaincu dans une bataille décisive, il mourut peu de temps après. Sous le règne suivant, tout changea de face; nous voyons un prince de Connaught assassiné par un rival qui prétendoit à cette dignité, et cette province devenir le théâtre des discordes les plus sanglantes.

La situation de l'Irlande offroit l'aspect le plus affligeant vers la fin du règne de Henri; les barons anglais avoient resserré son autorité dans les limites les plus étroites, et même suspendu son pouvoir pendant quelque temps. Cette île, dit le docteur Leland, sentit alors les tristes effets d'un gouvernement foible.

Les lois étoient sans vigueur; l'orgueil, le désir d'opprimer faisoient naître les factions les plus violentes. L'état d'anarchie où se trouvoient les naturels du pays, les usurpations que se permettoient les nouveaux colons donnoient lieu à des querelles, suivies de massacres et de cruautés atroces. Le pays de Munster offrit le tableau le plus affreux des ravages de la guerre. Maurice Fitz-Gerald ayant été destitué de son emploi de gouverneur en chef, se retira dans la province de Desmond, et de là il fit des invasions sur le territoire des Irlandais, bravant toutes les lois qui leur en garantissoient la possession. Ce seigneur mourut l'année suivante. Quelque temps après la tribu de Mac-Arthy prit les armes, et ayant obtenu quelques légers avantages elle remporta enfin une victoire décisive sur les chefs de la famille de Fitz-Gerald. La bataille fut sanglante, et les vainqueurs poursuivirent leurs ennemis avec acharnement. Parmi les morts on compte Thomas Fitz-Gerald et son fils, dix-huit barons, quinze chevaliers, et plusieurs autres d'un rang moins distingué.

Les chefs de la famille de Mac-Arthy étoient, dans cette occasion, bien éloignés d'avoir des intentions hosilles à l'égard du gouvernement anglais. On les vit conduire honorablement sur leur territoire un nouveau gouverneur en chef qui avoit abordé près de leurs domaines, et ils tournèrent leurs armes contre quelques tribus irlandaises après avoir humilié le parti de Fitz-Gerald. Leurs succès dans cette guerre ne s'accordoient pas avec les prétentions de Walter de Burgo, dont on a déjà fait mention. Celui-ci dans une rencontre qu'il eut avec eux, secondé par des forces considérables, les défit, tua leur chef et les obligea de conclure un traité humiliant. Le parti de Fitz-Gerald voyant ses ennemis abattus fit revivre ses prétentions et soutint une guerre sanglante contre de Burgo; mais les hostilités furent arrêtées par l'intervention du gouvernement. Elle produisit d'abord si peu d'effet, que Richard de Capella, gouverneur en chef, soupçonné de partialité en faveur des adversaires des Fitz-Gerald, fut saisi par ceux-ci dans une conférence et enfermé dans un château avec quelques autres

seigneurs. Ces prisonniers furent délivrés à la demande d'une assemblée de nobles convoqués à Kilkenny. Le roi ordonna par une lettre aux barons de suspendre leurs querelles et de vivre en paix. Enfin sir David Barry, nommé lord-juge en 1267, employa toute son autorité à tenir dans de justes bornes la faction des Fitz-Gerald.

On auroit prévenu ces guerres intestines, et l'Irlande eût été soumise et tranquille, si l'on avoit exécuté un projet dont on s'étoit réellement occupé : c'étoit d'établir dans cette île, en qualité de lord résident et gouverneur, le prince Edouard qui devint ensuite roi d'Angleterre. L'an 1253, lors du mariage de ce prince avec l'infante d'Espagne, on lui donna la seigneurie d'Irlande, comme Henri second l'avoit accordée précédemment au prince Jean. Mais il ne put jamais ni résider dans ce pays, ni prendre les rênes de l'administration, étant livré entièrement au soin de terminer les débats survenus entre son père et les barons anglais ; il se trouvoit aussi engagé dans une croisade contre les infidèles qui possédoient la terre Sainte. A l'époque de

l'avénement de ce grand prince au trône d'Angleterre, en 1272, sous le nom d'Edouard premier, le sort de l'Irlande ne s'étoit pas amélioré. Maurice Fitz-Maurice, gouverneur en chef, qui avoit fait emprisonner le vice-roi Capella, fut lui-même arrêté dans Ophally; il étoit alors occupé à repousser les incursions de quelques tribus irlandaises qui avoient détruit le château de Roscommond et d'autres forteresses. L'année suivante son successeur Walter Glenvill fut défait, et ses troupes éprouvèrent une grande perte. La guerre s'alluma dans le pays de Thomond; elle fut causée par une concession de domaines faite par Edouard à Thomas de Clare, fils du comte de Glocester, jeune prince d'un caractère martial qui avoit épousé Juliana, fille de Fitz-Maurice.

Ce seigneur ayant mené un corps de troupes dans le district de Thomond, accompagné de Fitz-Maurice qu'on avoit mis en liberté, combattit les O' Brien, qui furent vaincus et taillés en pièces, après avoir perdu leur chef dans la bataille; mais ses deux fils pleins de courage rallient leurs soldats dis-

persés, rentrent en campagne, et après un combat sanglant remportent une victoire complète sur les Fitz-Gerald. Ceux-ci, dont les plus braves chevaliers avoient péri dans cette journée, se réfugièrent dans des montagnes nommées *Slyeeve-Banny;* se voyant renfermés et exposés aux horreurs de la famine, ils se soumirent à une capitulation très-dure: ils cédèrent aux O' Brien la souveraineté de Thomond, et donnèrent des ôtages pour le *erik* (amende) du chef tué. Enfin ils rendirent le château de Roscommond, qu'on avoit rebâti depuis peu et fortifié. Cependant par suite des divisions qui survinrent entre les habitans du pays, les seigneurs de la famille de Fitz-Gerald recouvrèrent leur pouvoir. Thomas de Clare, prenant sous sa protection un des prétendans à la dignité souveraine dans le pays de Thomond, le fit nommer prince de la tribu des O' Brien. Son rival avoit rassemblé une armée pour lui disputer son titre, lorsque Daniel Roadh, qui à la tête des Mac-Arthy avoit attaqué avec succès les Anglais, se rendit tout à coup au milieu des O' Brien et leur persuada de terminer des

querelles qui les rendroient infailliblement la proie de leurs ennemis communs, et d'attendre que les Anglais affoiblis par leurs discordes fournissent aux Irlandais l'occasion de les chasser de l'île.

Dans la province de Connaught, une guerre entre deux seigneurs anglais, Barret et Cusack, qui reconnoissoient de Burgo pour suzerain, se termina par la défaite du premier. Dans Meath, le lord Theobald de Verdon, possesseur de grands domaines que sa femme, fille de Walter de Lacy, lui avoit apportés, fut vaincu par Gerald Fitz-Maurice, baron d'Ophally, qui, à son tour, fut mis en déroute et fait prisonnier. Dans le même district, le lord Geoffroi Genneville fut chassé de ses terres avec ses vassaux. Guillaume de Vesey, gouverneur en chef, en 1290, homme aussi brave qu'actif, s'efforçant d'arrêter les violences des barons, eut pour adversaire Jean Fitz-Thomas fitz-Gerald d'Ophally. Les deux rivaux s'accusèrent mutuellement à la Cour d'Édouard. De Vesey céda au roi le comté de Kildare et d'autres terres qu'il avoit reçues pour la dot de sa femme, cohéritière du comte

Marshal, dont les droits étoient contestés par les autres filles de ce seigneur. Fitz-Gerald, retournant chez lui après d'autres hostilités, vainquit et fit prisonnier de Burgo, comte d'Ulster; mais sommé de comparoître devant le roi, il se soumit et donna des garans de sa bonne conduite à l'avenir. Les inimitiés des lords anglais et Irlandais, quoiqu'appaisées en partie par l'intervention du gouvernement dans certaines circonstances, continuèrent encore au grand détriment de la prospérité du royaume. On peut dire à la gloire de Sir John Wogan qui fut gouverneur en 1295, et de Piers Gavaston qui le remplaça en 1308, que ces deux seigneurs firent tous leurs efforts pour rétablir la paix entre les divers partis.

Les laïques n'étoient pas les seuls dont l'humeur querelleuse perpétuât les troubles; le clergé souffroit beaucoup, opprimé par les exactions de Henri III, qui se voyoit autorisé par le pape. Le souverain pontife lui-même exigeoit des sommes considérables, et pour fournir aux demandes des légats on dépouilloit même les églises de leurs ornemens. Ainsi qu'en Angleterre, on conféroit les béné-

fices à des ecclésiastiques italiens. Ces bénéficiers dédaignoient de remplir les fonctions de leur place et de résider dans le pays d'où ils tiroient leurs revenus. Les membres du clergé d'Irlande, anglais ou Irlandais d'origine, se plaignoient que les bénéfices étoient donnés à des hommes qu'on envoyoit d'Angleterre, et qu'on choisissoit dans la classe du clergé anglais qui ne jouissoit d'aucune considération. On fit un règlement pour empêcher l'admission de ces étrangers; mais le pape le déclara nul, et témoigna son mécontentement par les expressions les plus fortes. Il paroît que l'intervention de sa Sainteté fut nécessaire en plusieurs circonstances pour réprimer les violences du clergé d'Irlande. Ce clergé, devenu oppresseur à son tour, exigeant de fortes contributions des habitans, appuyoit ses demandes par des menaces d'excommunication, en cas de refus, et ne se contentoit pas d'employer ces armes sacrées. Une pétition de Marguerite Leblunde de Cashel, présentée à Édouard premier, porte que l'évêque retenoit son héritage, malgré un arrêt prononcé en sa faveur par les juges

du roi assemblés à Clonmel. Dans cette pétition, le prélat est accusé d'avoir fait assassiner le père de Marguerite, dont la mère et le grand-père, mis en prison par son ordre pour avoir voulu venger ce meurtre, y étoient morts de faim; il étoit encore accusé d'avoir envahi l'héritage de trois frères et d'autant de sœurs de Marguerite, réduits par cette violence à périr de misère. Elle lui attribuoit le meurtre de plusieurs Anglais, ajoutant qu'il entretenoit une compagnie de voleurs dans une abbaye de Cashel, pour soutenir sa tyrannie; qu'il lançoit des sentences d'excommunication contre les membres du conseil du roi, quand ceux-ci vouloient prendre connoissance des excès qu'il commettoit, et qu'enfin, par son crédit, il éludoit l'exécution des actes qu'elle avoit obtenus pour rentrer dans la possession de ses biens.

Tout prouve évidemment l'état d'anarchie dans lequel étoit plongé l'Irlande à cette époque. Les lois anglaises, si ouvertement violées par les barons et les autres petits princes dont la tyrannie produisoit toutes sortes d'abus, ne pouvoient que protéger foi-

blement les colons qui vivoient sous cette juridiction. La position des Irlandais étoit encore plus fâcheuse; ils étoient gouvernés par leurs anciennes lois, qui formoient un système de législation tout différent, et ils n'avoient aucun droit aux priviléges que donnoit la constitution anglaise. Ceux dont la demeure étoit éloignée des établissemens des colons, ne sentoient pas autant ce désavantage ; mais les autres, plus voisins des Anglais, éprouvoient tous les inconvéniens d'une mauvaise législation. De nombreuses pétitions furent présentées au roi ; on le supplioit de permettre que les Irlandais fussent protégés par les lois anglaises, ou en d'autres termes, qu'au lieu d'être tributaires ils devinssent sujets de la couronne. Sous le règne de Henri III et de son successeur, quelques Irlandais furent autorisés par des patentes royales à jouir de ces priviléges, après avoir prouvé les services qu'ils avoient rendus au roi d'Angleterre. En 1278 on offrit à Édouard premier la somme de 80,000 marcs pour la bonté qu'il avoit eue d'étendre ce droit à tous les Irlandais établis sur le territoire des colons.

Le nouveau système d'administration demandé par les Irlandais, et si important pour la paix et la prospérité du pays, ne pouvoit qu'être agréable à un prince tel qu'Edouard, si recommandable par sa sagesse et sa bienveillance pour ses peuples. Il ordonna au gouverneur en chef de négocier avec le consentement des prélats, des nobles et de la partie la plus distinguée des communes de la colonie anglaise. Deux ans après les Irlandais ayant renouvelé leurs demandes, il donna les ordres les plus précis pour qu'on assemblât les lords et les communes, afin de délibérer sur cet objet, et il se plaignit fortement de la lenteur qu'on avoit mise dans cette négociation. On ne sait pas bien positivement s'il y eut un parlement assemblé pour cette affaire; mais il est certain que les bonnes intentions du roi n'aboutirent à rien. La pétition fut écartée par les intrigues de plusieurs seigneurs qui, d'après des maximes généralement reçues, préférèrent un avantage apparent et temporaire à une utilité réelle et permanente. Ceux qui ont le pouvoir en main, ne sont que trop portés à en abuser. Les Ir-

landais, dont les propriétés, la vie même, n'étoient point protégées par la constitution d'Angleterre, se virent exposés à toutes les violences que se permettoient à leur égard les barons anglais et leurs vassaux. Ceux-ci aimèrent mieux conserver des priviléges dont la jouissance étoit flatteuse pour leur vanité et leur procuroit ce dont ils avoient besoin, que de laisser établir un ordre de choses qui auroit maintenu dans l'île une paix et une prospérité dont ils auroient ressenti les effets.

On convoqua plusieurs fois l'assemblée des prélats, des nobles et des communes, qui tenoit lieu de parlement pour la colonie, et servoit de corps représentatif aux Anglais établis en Irlande; mais le premier parlement qui eut une forme régulière, fut convoqué en 1295 par sir John Wogan, gouverneur en chef, homme d'un mérite distingué, qui s'efforça de mettre un terme aux troubles et aux désordres qui régnoient dans le pays. Pour atteindre ce but, il ne falloit rien moins qu'une telle autorité. Outre l'invitation qui fut faite aux lords ecclésiastiques et séculiers, on adressa des lettres aux shériffs, qui leur

enjoignoient d'envoyer deux chevaliers par comtés ou par districts particuliers. Quoique plusieurs eussent refusé de se rendre à cette assemblée, qui par cette raison ne fut pas nombreuse, on s'occupa cependant avec beaucoup d'attention de l'objet principal, celui de remédier aux abus dont les Irlandais se plaignoient, et les remèdes qu'on y appliqua nous font connoître les maux dont le pays étoit alors affligé.

Par les actes émanés de ce parlement, nous voyons que la division des comtés n'étoit pas faite d'une manière convenable à l'exécution des lois anglaises. Les lords chargés du soin de veiller sur les frontières de la colonie, établissoient leurs demeures dans les parties de la contrée les plus à l'abri du danger, et négligeoient l'exercice de leurs fonctions. Plusieurs lords, possesseurs de domaines en Irlande, résidoient constamment en Angleterre, sans contribuer en rien à la défense des colons. Ceux-ci de leur côté, au lieu de se réunir contre l'ennemi commun, refusoient souvent de venir au secours de leurs voisins attaqués par les Irlandais. Les barons

entretenoient à leur suite une foule de gens oisifs, et opprimoient leurs sujets par des exactions arbitraires. Partout des incursions hostiles, des trêves insidieuses pour se ménager les moyens d'attaquer l'ennemi par surprise. De là des représailles dont l'effet retomboit souvent sur les innocens. Les routes et les ponts étoient mal entretenus. Les colons anglais, se conformant aux mœurs licencieuses des naturels du pays, se déguisoient sous les vêtemens des Irlandais, arrangeoient leurs cheveux de la même manière pour se soustraire aux règlemens de la juridiction anglaise, et par là s'exposoient à être tués impunément comme des Irlandais exclus de la protection des lois.

Tout ce qu'on pouvoit attendre des efforts du gouverneur en chef et du parlement, c'étoit d'arrêter pour un temps, mais non de faire cesser pour toujours les troubles qui agitoient l'Irlande. Ils se renouvelèrent avec autant de force qu'auparavant en l'absence de deux des principaux barons, Fitz-John, chef de la famille des Fitz-Gerald, et de Burgo, comte d'Ulster, qui étoient partis pour aider

le

le roi Édouard premier dans la guerre d'Écosse. Piers Gavaston, favori d'Édouard second, nommé gouverneur en chef en 1308, homme qui réunissoit l'activité au courage, soutint l'autorité du gouvernement par ses opérations militaires. Le pays jouit pendant quelque temps d'une tranquillité dont les désordres précédens faisoient encore plus apprécier la douceur; mais un orage parut se former du côté d'Ulster. Richard de Burgo, malgré l'autorité du vice-roi, affectoit d'agir en prince indépendant. Il tenoit une espèce de Cour royale dans la ville de Trim et conféroit le titre de chevalier. Le rappel de Gavaston empêcha les hostilités qui se préparoient. Sir John Wogan, nommé gouverneur une seconde fois, s'efforça de conserver la tranquillité publique en convoquant des parlemens; mais l'orgueil des barons, qui ne cédoit qu'à la force, continua de troubler la nation. De Burgo pénétrant avec une armée dans le pays de Thomond pour assurer des droits qu'il réclamoit, eut à combattre le parti des Fitz-Gerald. Ceux-ci, conduits par Richard Clare, mirent en déroute l'armée du

comte d'Ulster et le firent prisonnier. Le parti victorieux imposa aux vaincus les conditions qui lui plurent. Il s'en suivit un accommodement qui se termina par un mariage. Deux principaux chefs de la famille des Fitz-Gerald, Maurice et Thomas Fitz-John, qui formèrent ensuite les illustres maisons de Desmond et de Kildare, épousèrent les deux filles du comte d'Ulster. L'union de ces nobles familles, dit le docteur Leland, sembla promettre une paix durable à l'Irlande; mais de nouveaux ennemis et de nouveaux troubles vinrent bientôt désoler ce malheureux pays, et le réduisirent à un état de détresse tel qu'il n'en avoit jamais éprouvé.

CHAPITRE X.

Coup d'œil sur l'histoire d'Ecosse. — Communication des Ecossais avec l'Irlande. — Royaume des Pictes établi dans l'île. — Invasion de Bruce. — Défection de Fedlim. — Usurpation de Roderic. — Mort de Fedlim. — Progrès de Bruce. — Mesures de défense. — Retraite de Bruce. — Horrible famine. — Mortimer, gouverneur en chef. — Bataille de Dundalk. — Mort d'Edouard de Bruce. — Affoiblissement du pouvoir des Anglais en Irlande. — Mœurs. — Persécutions cruelles pour cause de sorcellerie et d'hérésie. — Avénement d'Edouard III. — Querelles entre les barons. — Guerre d'O' Brien. — Horrible cruauté. — Trait de fermeté de sir Antoine Lacy. — Paix honteuse. — Palatinats. — De Burgo assassiné. — Décadence des colonies anglaises.

L'ECOSSE, située au nord de l'Angleterre et nommée Caledonie par les Romains, probablement d'un mot celtique qui signifie forêt, fut habitée au commencement de l'ère chrétienne par un peuple de race gothique. Ces premiers habitans ont été plus connus

dans la suite sous le nom de Pictes, ancêtres des modernes Ecossais qui habitent dans les plaines. D'après les recherches de notre plus savant antiquaire, Jean Pinkerton, il paroît que les plus anciens habitans étoient des Celtes Cumraig qui avoient été en partie chassés par les Pictes, et obligés de se réfugier dans les contrées de Galloway et de Clydsdale. Leur pays ayant été envahi par les Romains, vers la soixante-dix-neuvième année de la naissance de Jésus-Christ, sous l'empereur Julius Agricola qui s'avança jusqu'aux Monts Grampiens, ils furent dans la suite attaqués par d'autres généraux. Mais après avoir conquis l'Ecosse, les Romains l'abandonnèrent, et leur ambition se borna à maintenir leur autorité dans l'étendue de la Grande-Bretagne.

Avant que les Romains se fussent éloignés du territoire anglais au commencement du cinquième siècle, les barbares du Nord qui attaquoient souvent les provinces que Rome avoit subjuguées, étoient distingués en deux nations, les Pictes et les Écossais. Ces derniers étoient des Irlandais passés en Écosse, pour

se joindre aux expéditions dans lesquelles il s'agissoit de piller les ennemis. Ces Irlandais formèrent une colonie dans le pays d'Argyle et dans les contrées adjacentes, d'où sont descendus les montagnards modernes. Lors de l'invasion des Saxons en Angleterre, une colonie d'Angles prit possession des parties orientales de l'Ecosse, sur les frontières du Northumberland. La monarchie anglaise, appelée le royaume de Northumberland, qui étoit le plus grand de ces États qu'on a nommés l'heptarchie, s'étendoit jusqu'au détroit de Forth, et tenoit assujéti le peuple de Strathclyde au Sud-Ouest, nation qui descendoit des Celtes et avoit la même origine que les Gallois. Vers l'an 685, les Pictes recouvrèrent la possession du pays jusqu'à la Tweede, et réduisirent ainsi le royaume de Northumberland à des limites plus étroites. Par des événemens dont on n'a pas connoissance, vers l'an 843 Kenneth, roi des Pictes, réunit en un seul royaume les diverses parties de l'Écosse; mais ce ne fut qu'au commencement du onzième siècle que la monarchie écossaise fut établie. Le nom d'Ecosse,

qui jusque-là avoit été approprié à l'Irlande, fut transmis à la partie septentrionale de la Grande-Bretagne. On pense que ce fut la vanité du clergé irlandais établi au nord de l'Angleterre qui donna lieu à cette dénomination, d'autant que les membres de ce clergé prenoient seuls le soin d'enseigner aux habitans du pays les belles-lettres et les principes du christianisme.

De quelque manière que le gouvernement d'Écosse ait pris la forme d'une monarchie, il n'étoit dans le fait qu'une aristocratie féodale, le pouvoir du monarque n'étant qu'un vain titre. Les Écossais étoient en général unis d'amitié avec leurs voisins d'Angleterre, quoique la guerre éclatât quelquefois entre eux. L'antipathie entre les deux nations ne fut bien déclarée que sous le règne d'Edouard premier, roi d'Angleterre. Ce monarque, à la mort d'Alexandre III, roi d'Ecosse, et de sa petite-fille héritière Marguerite, en 1294, voulant profiter des débats occasionnés par la succession, tâcha de réunir l'Écosse à l'Angleterre. Il s'empara pour un temps de ce pays, en 1296, et deux fois vainqueur des

Écossais, qui s'étoient révoltés, il auroit vraisemblablement réussi dans son projet, et fait la prospérité des deux royaumes, s'il eût vécu plus long-temps. Après les guerres sanglantes d'Edouard, qui ne put achever sa conquête, étant mort à Carlisle, en 1307, on vit naître cette haine nationale qui a toujours duré depuis, et qui est devenue la source de tant de calamités. Pendant le règne de son fils Edouard second, prince méprisable par sa foiblesse, les Écossais formèrent un état indépendant sous l'autorité de Robert Bruce, qui défit l'armée anglaise dans la bataille décisive de Bannock Burn, en 1314.

Le voisinage des côtes d'Irlande et de l'Écosse avoit donné aux deux nations le moyen de communiquer dès la plus haute antiquité. Nous trouvons un petit royaume de Pictes, nommés *Cruthens*, établi au nord de l'Irlande; il paroît avoir été fondé au commencement du troisième siècle, et il a subsisté jusqu'à l'invasion des Danois au neuvième. Des colonies formées par les deux peuples, et des hostilités réciproques furent la suite de cet établissement. Parmi ces actes d'hos-

tilité on peut compter l'invasion d'Ulster par quelques troupes d'Ecossais, en 1273. Par droit de représailles, Richard de Burgo et sir Eustache Le Poër, firent une irruption dans les montagnes d'Écosse et dans les Hébudes (1). Sous le règne d'Edouard, les Irlandais, mécontens du gouvernement d'Angleterre, qui ne les protégeoit point par sa constitution et les laissoit exposés à la tyrannie des colons, éprouvèrent une grande satisfaction en voyant les Écossais attaquer les Anglais et remporter sur eux des victoires. Les chefs irlandais, et particulièrement ceux du pays d'Ulster, envoyèrent des ambassadeurs aux Écossais pour les inviter à tenter une invasion dans l'île, afin d'en expulser les Anglais, et ils offrirent à Robert Bruce la monarchie de l'Irlande.

Edouard Bruce, frère du roi Robert, et compagnon de ses travaux militaires, demanda une portion égale de la monarchie ecossaise lorsque les Anglais furent chassés du nord de l'Angleterre. Son ambition parut

(1) Les Hébrides.

satisfaite par un acte qui le déclara successeur de son frère; mais elle se ranima bientôt par le conseil qu'on donna à ce prince d'accepter la couronne d'Irlande qui lui étoit offerte, et d'aller soutenir ses droits avec une armée écossaise. Trop pressé de mettre ce projet à exécution, il n'obtint d'abord aucun succès; mais en 1315, le 25 de mai, ce prince débarqua avec six mille hommes de troupes sur les côtes situées au nord-est de l'Irlande. Trois cents petits vaisseaux lui avoient servi à transporter son armée. Ces forces réunies à celles des chefs de la contrée d'Ulster, tombèrent comme un torrent dévastateur sur les établissemens anglais. Tout devint la proie du fer et de la flamme. Les pâturages étoient la principale richesse du pays ainsi que le bétail. Les troupeaux de bêtes à cornes étoient si nombreux que l'épouse infortunée de Guillaume de Braosa, voulant appaiser la colère du roi Jean, fut en état d'offrir à la reine quatre cents vaches rouges que fournirent les domaines de Braosa en Irlande. L'agriculture étoit alors dans un état florissant; plusieurs pays étoient non-seule-

ment cultivés, mais encore ornés d'édifices et plantés d'arbres fruitiers.

Pendant que ces bandes féroces ravageoient le beau pays d'Ulster, et qu'Atherdée, Dundalk et d'autres villes étoient réduites en cendres, Richard de Burgo et le lord-député, Edmond Butler, rassembloient leurs forces pour s'opposer aux Écossais. Le premier partit de Roscommond et rencontra, près d'Athlone, Fedlim, prince de Connaught, qui lui amenoit un corps de troupes irlandaises. Ces deux chefs s'avancèrent dans le pays d'Ulster où le lord-député se joignit à eux avec des renforts qui venoient de la province de Leinster. De Burgo, par vanité, et depuis long-temps affectant d'avoir la prééminence sur le gouverneur en chef, refusa ce secours. Lord Edmond retourna à Dublin afin de défendre cette capitale, après que le comte d'Ulster l'eût assuré que ses troupes étoient plus que suffisantes pour repousser les ennemis. En effet, les Ecossais, après quelques escarmouches de la part des troupes du comte, furent obligés de se retirer vers le Nord, manquant de tout, dans un pays

qu'ils avoient aussi cruellement qu'imprudemment ravagé. Mais la mésintelligence qui régnoit parmi les chefs anglais, en même temps qu'elle les empêchoit de se réunir contre l'ennemi, leur ôta les moyens de terminer cette campagne par la défaite et l'expulsion totale des Écossais. Le comte, qui ne vouloit d'autre secours que celui de ses troupes, ne put obtenir aucun avantage décisif; on dit même qu'il reçut un fort échec près de Colerain.

De son côté Bruce fit un traité secret avec Fedlim, prince de Connaught, par lequel il s'engageoit à le rétablir dans la dignité que ses ancêtres avoient eue dans la province, à condition qu'il abandonneroit les Anglais et joindroit ses troupes à l'armée écossaise pour exterminer les colons. Pendant l'absence de ce prince, son territoire fut envahi par son parent Roderic; qui fit aussi une alliance avec Bruce; mais il ne voulut pas écouter l'avis des confédérés, qui proposoient de suspendre tout démêlé avec Fedlim jusqu'à l'entière destruction de la colonie anglaise. Fedlim étant retourné dans le pays de Connaught avec le consentement de Richard de Burgo, trouva

son rival à la tête d'une armée si considérable qu'il ne put rien entreprendre contre lui. Ayant donc congédié le reste de ses troupes, fort diminuées pendant sa marche à travers cette partie de la province d'Ulster qui étoit au pouvoir des Irlandais, il se retira pendant quelque temps dans un lieu de sûreté. Le comte d'Ulster le suivit bientôt après, ayant perdu beaucoup de ses gens et ne pouvant plus se maintenir contre le parti de Bruce.

Tandis que le prince Edouard se trouvoit arrêté dans le cours de ses succès par la disette qu'éprouvoit son armée, et tenoit dans Ulster la Cour d'un monarque anglais, la province de Connaught étoit le théâtre d'une guerre ruineuse, sans qu'il y eût aucune bataille décisive, entre Roderic et Fedlim d'une part, et le comte d'Ulster de l'autre. Enfin l'arrivée d'un renfort amené par sir John Bermingham, général consommé dans l'art militaire, termina la querelle. Roderic ayant péri dans une bataille sanglante, laissa la principauté à Fedlim. Ce prince, bientôt après, rendit public le traité qu'il avoit tenu secret

jusqu'à cette époque. Alors, conformément aux stipulations, il tourna ses armes contre les Anglais. Sa fidélité dans cette alliance se manifesta par l'activité de ses opérations en plusieurs rencontres et par les incursions qu'il fit sur le territoire ennemi. Dans la bataille la plus décisive qui ait été livrée depuis que les Anglais étoient passés en Irlande, le prince de Connaught fut tué à l'âge de vingt-deux ans, et son armée éprouva une perte considérable.

Avant la mort de Fedlim, l'exemple de défection qu'il donna fut suivi par les O' Brien de Thomond et par d'autres chefs irlandais de la partie méridionale de l'île. Le prince Edouard fut couronné à Dundalk. Le roi d'Ecosse vint le joindre avec une armée; plusieurs anglais, particulièrement les Lacies, dégénérant de la loyauté de leurs ancêtres, se joignirent au nouveau monarque. Quoique la famine et le mauvais temps eussent empêché le roi Robert d'exécuter aucune entreprise importante, les troupes qu'il laissa à son frère en retournant en Écosse, mirent ce prince en état d'agir vigoureusement. La

forteresse de Carrickfergus, après avoir été long-temps bloquée, fut obligée de se rendre. « Edouard, dit le docteur Leland, ayant quitté le pays d'Ulster où il avoit porté la désolation, marcha vers le Sud avec des soldats pressés par la famine et disposés à toutes sortes d'hostilités et de déprédations. » Les citoyens de Dublin mirent le feu aux faubourgs de la ville aussitôt qu'Edouard s'approcha, et l'incendie fut si prompt que les flammes s'étendirent jusqu'à la cathédrale. Les Ecossais et leurs alliés n'osant livrer un assaut, en voyant les préparatifs de défense des habitans, firent leur retraite et dirigèrent leur marche par les districts de Kildare et d'Ossory, ravageant tout ce qu'ils trouvoient sur leur passage, comme ces nuées de sauterelles qui ne laissent pas la moindre trace de verdure sur un vaste espace de pays cultivé.

La défection des Lacies et des autres Anglais avoit causé une telle méfiance, que le comte d'Ulster, dont la sœur étoit femme de Robert Bruce, roi d'Ecosse, fut emprisonné. Plusieurs d'entre les barons formèrent une

confédération pour maintenir le gouvernement du roi d'Angleterre et défendre leur vie et leurs propriétés. Ils donnèrent des ôtages à Jean de Hothan, commissaire de Sa Majesté, pour garant de leur soumission. Dans cette circonstance, Jean Fitz-Thomas d'O' Phally fut créé comte de Kildare, et lord Edmond Butler comte de Carrick. Les amis du gouvernement, en particulier, les Fitz-Gerald de Desmond et de Kildare, firent de grands efforts pour arrêter les progrès de l'ennemi; enfin on rassembla à Kilkenny une armée composée de trente mille hommes de troupes irrégulières, dont on ne pouvoit tirer un grand parti. En même temps Roger Mortimer de Wigmore, nommé gouverneur en chef, débarquoit à Youg-Hall, accompagné de quarante chevaliers et de leur suite. Bruce ne voulant pas risquer une bataille contre une armée si forte regagna le pays de Meath par des marches forcées, et reprit ses premiers quartiers dans le district d'Ulster. Ses soldats éprouvèrent alors toutes les horreurs de la famine dans une province qu'ils avoient entièrement dévastée. Un grand nombre périrent

de faim; et ceux qui échappèrent à tant de maux ne durent leur existence qu'aux restes affreux des cadavres dont ils se nourrissoient.

Mortimer ne pouvant suivre l'ennemi dans un pays ravagé, licencia une grande partie de son armée et se rendit à Dublin; il prit les moyens que les circonstances laissoient en son pouvoir pour rétablir l'autorité des Anglais dans la province de Leinster. Ayant mis le comte d'Ulster en liberté, il marcha vers le district de Meath, et somma les Lacies de répondre de leur conduite; ceux-ci pour le braver tuèrent son envoyé et se réfugièrent vers l'Ouest. Quoique les Anglais eussent essuyé une grande perte dans le pays de Thomond, leurs affaires reprirent un aspect favorable. Le souverain pontife seconda leurs efforts en fulminant une bulle d'excommunication contre les Bruce et leurs adhérens, ainsi que contre les ecclésiastiques irlandais qui avoient prêché en faveur des princes d'Écosse. Une moisson abondante qu'on recueillit dans quelques cantons échappés aux dévastations de la guerre, mit les Anglais en état de faire une seconde campagne.

pagne. Une armée de quinze mille hommes de troupes d'élite marcha vers le Nord sous les ordres de sir John Bermimgham, nommé général, à la recommandation de l'archevêque de Dublin, devenu lord-juge. La place de gouverneur en chef étoit restée vacante depuis le retour de Mortimer en Angleterre.

Bruce, qui avoit deux fois plus de troupes que les Anglais, mais dont l'armée se ressentoit encore des effets de la famine, se hâta d'aller au-devant de ses ennemis. Il pressa d'autant plus sa marche qu'il craignoit que son frère, qui venoit à son secours, ne partageât l'honneur de la victoire. Les armées se rencontrèrent près de Dundalk. Avant le combat, le prélat d'Armagh parcourut les divers rangs des bataillons, animant les soldats par ses discours, leur donnant sa bénédiction et prononçant une absolution générale en faveur de tous ceux qui succomberoient dans une cause si juste. Le choc des deux armées fut terrible; on combattit longtemps sans que la victoire parût se décider; enfin les Écossais furent mis en déroute, et l'on en fit un carnage épouvantable. Edouard Bruce fut tué sur le champ de bataille par

un chevalier nommé Maupus qui, pour l'attaquer, s'étoit précipité au milieu des ennemis, et tomba lui-même percé de coups sur le corps du prince. Bermingham suivit le cours de ses succès, s'avança vers le Nord et chassa O' Nial de la province d'Ulster, que Robert Bruce avoit abandonnée pour retourner en Écosse. Le comté de Louth et le domaine d'Atherdée furent la récompense des grands services que Bermingham rendit à la Cour d'Angleterre dans cette occasion.

Les dévastations et tous les maux qui furent la suite de la guerre qu'on eut à soutenir contre Bruce, mirent la colonie anglaise dans un état de décadence dont elle se ressentit pendant deux siècles. Il étoit plus aisé de réparer les pertes qu'avoit faites la population par les ravages de la peste et de la famine, qu'il n'étoit facile de comprimer cet esprit d'insubordination, ce mépris pour les lois et pour un gouvernement régulier qui se manifestoient partout. On étoit si accoutumé à cet état d'anarchie, on se plaisoit tellement à vivre dans l'indépendance, que plusieurs colons renonçoient aux priviléges que leur

donnoit la constitution d'Angleterre, et tâchoient de s'incorporer avec les irlandais en prenant leurs vêtemens, leurs mœurs et leur langage. La licence qui s'introduit si facilement parmi les troupes, fut encore une des causes qui portèrent un grand nombre d'Anglais à renoncer à leur patrie. Les troupes du roi étoient mal payées, le revenu du gouvernement ne suffisant pas à leur entretien, elles se voyoient autorisées à se procurer leur subsistance par toutes sortes d'exactions arbitraires à l'égard des habitans des districts par lesquels elles passoient. Les tenanciers ne pouvant plus supporter la rapacité et l'insolence des troupes royales et de celles des barons, se réfugièrent, les uns en Angleterre, les autres dans des tribus irlandaises, abandonnant leurs terres aux naturels du pays. Ainsi un grand nombre de possessions territoriales dans les environs de Waterford, Cork, Kerry et Limerick, abandonnées par les propriétaires, furent occupées par une populace composée d'Anglais et d'Irlandais, tous semblables les uns aux autres par leurs mœurs et leurs vêtemens, dont un grand nombre étoit du parti

de Maurice Fitz-Thomas de Desmond; pour éluder les réclamations des anciens possesseurs, ils se déclaroient indépendans de la juridiction anglaise. Fitz-Thomas lui-même ne voulut plus reconnoître aucune autorité supérieure, et s'arrogea toutes les prérogatives d'un prince irlandais.

La conduite de Desmond fut imitée par plusieurs autres barons. Tout avoit tellement dégénéré, même parmi ceux qui se reconnoissoient sujets de l'Angleterre, qu'on rendoit souvent la justice d'après les lois d'Irlande, même lorsqu'il s'agissoit de vol et de meurtre. La régence d'Irlande présenta une pétition au roi pour remédier à ce nouvel abus. On demanda qu'il ne fût accordé aucune compensation pour vol ou meurtre commis à l'égard d'un Anglais, à moins que le parlement n'en décidât. On proposoit pour cela de convoquer une assemblée parlementaire régulièrement chaque année. Des registres encore existans font voir que cette pétition produisit son effet. On publia une ordonnance pour détruire cet abus; mais les lois demeurent nulles sans la force né-

cessaire pour les faire exécuter. Cependant malgré l'état de foiblesse où se trouvoit l'administration, les Irlandais de la province de Leinster, exclus des priviléges dont jouissoient les sujets de la Grande-Bretagne, demandèrent avec instance d'être gouvernés par les mêmes lois. Un vol ou un meurtre commis sur un anglais par un anglais ou un irlandais entraînoit la peine capitale; mais qu'un irlandais eût été volé ou assassiné, ou par un de ses compatriotes, ou par un anglais, une amende étoit la seule peine qu'on pût appliquer. Toutes les fois qu'on s'adressa au roi pour qu'il abolît une distinction si oppressive, l'affaire fut renvoyée au gouverneur en chef; celui-ci en référoit au parlement qui, par l'effet de divers intrigues, éludoit la question.

Par un tel état de société civile on peut avoir une idée des mœurs du peuple; mais à quelque degré d'incivilisation et de barbarie que fussent réduites les nations du nord de l'Europe, leur histoire n'offre point encore des détails aussi pénibles pour l'historien que ceux qu'il trouve dans les annales d'Ir-

lande. Ici, dit le docteur Leland, aucune expédition étrangère, aucune victoire importante, aucune grande conquête ne répand son éclat sur des temps qui n'offrent que désordres, crimes et calamités.

Aux dangereux effets de l'ignorance générale, se joignoient quelques prétentions aux connoissances littéraires; de là l'intolérance, la superstition, les accusations de sorcellerie qui se multiplièrent à cette époque. Jusqu'à ce moment les Irlandais occupés de leurs petites querelles avoient peu songé à ce genre de superstition; mais alors un ministre de la religion trouva dans ce crime imaginaire un nouveau genre de persécution à ajouter à tous les maux dont le pays étoit affligé.

Lady Alix Ketler, son fils et quelques-uns de ses vassaux furent poursuivis pour crime de sorcellerie à la Cour ecclésiastique de Richard Lédred, évêque d'Ossory. Ainsi par suite de l'ignorance des temps, accusés d'un crime qui n'existe pas, ces malheureux avoient à prouver leur innocence dans une espèce de procédure où le raisonnement n'entroit pour rien, où tout dépendoit au contraire

de quelques faux témoins. Cependant lady Alix fut acquittée, mais un de ses vassaux fut condamné et exécuté, et son fils emprisonné; enfin elle-même, dans la suite, accusée d'hérésie, fut livrée aux flammes. Arnaud de la Poër, magistrat de Kilkenny, qui essaya de défendre ces infortunés, se vit pareillement accusé d'hérésie par le prélat. Le grand-juge, prieur de Kilmainham, parla en faveur de cet homme respectable; l'accusation d'hérésie s'étendit jusqu'à lui, et pour en éviter les cruels effets il fut obligé d'abandonner Poër, qui mourut en prison. Adam Duff, irlandais très-estimable du pays de Leinster, fut brûlé pour le même crime. Ainsi, par ce nouveau genre de procédure on trouvoit les moyens de faire périr les plus honnêtes gens. Enfin, pour mettre un terme à ces condamnations atroces, le prélat métropolitain accusa formellement Lédred d'hérésie; ce qui obligea l'évêque d'Ossory de quitter le pays avec précipitation et d'en appeler au saint Siége.

Sous le règne d'Edouard III, qui succéda à son père l'an 1327, nous voyons en Irlande le gouvernement anglais toujours réduit au

même état de foiblesse, les barons, les diverses tribus irlandaises, toujours en guerre. Ces querelles étoient appaisées de temps en temps par l'intervention du gouverneur en chef, qui savoit déployer une grande autorité. Mais au commencement du nouveau règne une guerre furieuse s'alluma entre Maurice de Desmond et ses alliés d'un côté, et de la Poër et de Burgo de l'autre. Il s'agissoit simplement d'un terme de mépris dont s'étoit servi la Poër, en appelant Maurice un *rimeur*. La médiation de Roger Outlaw, prieur de Kilmainham, gouverneur en chef, amena une réconciliation entre les deux partis. La Poër, que les hostilités avoient forcé de quitter le pays, fut rétabli dans ses domaines. La régence d'Irlande se trouva quelque temps après enveloppée dans une guerre avec les tribus, irritées du refus qu'on leur avoit fait de les admettre à participer aux priviléges de la législation anglaise.

Cette guerre, dans laquelle O' Brien de Thomond eut le commandement des forces militaires, se termina d'une manière peu honorable pour le gouvernement anglais. Elle

auroit pu avoir des suites encore plus fâcheuses si la cruauté des insurgens n'avoit contraint ceux qui étoient attaqués à se défendre de la manière la plus vigoureuse. Environ quatre-vingts habitans d'origine anglaise sont surpris par l'ennemi dans une église pendant le service divin; désespérant de sauver leur vie, ils demandent seulement qu'on épargne le prêtre; celui-ci se présente l'hostie à la main; on la lui arrache avec fureur, lui-même tombe percé de coups, et l'église est réduite en cendres avec tous ceux qui y étoient renfermés.

Les Irlandais défaits par les citoyens de Wexford, et poursuivis par les troupes de Jacques Butler, nouvellement créé comte d'Ormond, furent en outre attaqués par les troupes irrégulières de Maurice, prince de Desmond, allié des Anglais; mais les forces de Maurice avec lequel Darcy, gouverneur en chef, traita comme avec un prince indépendant, furent plus nuisibles qu'utiles aux colons, les soldats ne pouvant subsister qu'en vivant à discrétion chez les habitans. Comme les insurgens étoient toujours sur un pied

formidable et soutenus secrètement par quelques lords de race anglaise, sir Anthony Lucy, nommé depuis peu gouverneur en chef, prit des mesures vigoureuses, dont l'exécution fut encore facilitée par l'espoir qu'on avoit que le roi alloit arriver en personne avec une armée. Sir Anthony fit une proclamation pour que le parlement s'assemblât à Dublin et ensuite à Kilkenny; mais voyant qu'aucun lord ne se rendoit à cet appel, il se détermina à un grand coup d'autorité. Il fit arrêter Maurice, comte de Desmond, Mandeville, Walter de Burgo et son frère, ainsi que Guillaume et Walter Bermimgham. Guillaume Bermimgham trouvé coupable, fut exécuté, et Desmond fut longtemps retenu en prison; mais comme la nouvelle de l'arrivée du roi en Irlande n'étoit qu'une feinte, les préparatifs ayant pour but une expédition contre l'Ecosse, la guerre avec les tribus irlandaises ne put se terminer que par des traités conclus avec leurs chefs. Le prieur de Kilmainham fut chargé d'une commission pour négocier les conditions de l'accommodement.

La foiblesse du gouvernement anglais, qui alloit toujours en augmentant et ne se montroit que trop évidemment dans ses traités, se manifesta aussi dans l'établissement des palatinats. Maurice Fitz-Thomas de Desmond, fait comte en 1329, avoit en même temps reçu la confirmation des priviléges qu'on appelle franchises royales dans le comté de Kerry. Ce pays se trouvoit ainsi érigé en palatinat; le comte Dormond, dans la province de Tipperary, obtint à cette époque les mêmes priviléges. Dans ces palatinats, qui étoient alors au nombre de neuf, les actes émanés du roi n'avoient aucune autorité, si ce n'est dans les cantons qu'on appeloit *la Croix*, appartenant à l'église, et qui étoient compris dans les comtés privilégiés où l'on nommoit des schérifs royaux. Les lords de ces comtés étoient de petits monarques qui s'arrogeoient le droit de créer des chevaliers et des barons, d'administrer la justice et d'ériger des Cours à l'instar de celle du roi, enfin de nommer des juges, des schérifs et des sénéchaux. Ainsi les deux tiers du territoire anglais devinrent indépendans de la juridic-

tion royale, et l'autorité des barons, qui ne vouloient point reconnoître de pouvoir supérieur, s'augmenta tellement que la Cour d'Angleterre en conçut de justes alarmes.

Comme l'influence de la couronne décroissoit toujours, il en étoit de même du crédit et de la considération des Anglais établis en Irlande. Le meurtre de Guillaume de Burgo, comte d'Ulster, eut des suites très-fâcheuses dans l'état de décadence où se trouvoit la colonie anglaise. Ce seigneur fut assassiné par les gens de sa suite à Carrickfergus, en 1333. Les meurtriers expièrent leur crime par le dernier supplice. Le comte laissa une fille en bas âge, seule héritière de ses vastes domaines, et que sa mère emmena en Angleterre, où elle se réfugia. D'après la loi, le monarque anglais devoit entrer en possession des biens du comté, en qualité de tuteur de l'enfant. Mais la tribu d'O' Nial mettant sur pied toutes ses forces, passa la rivière de Banne et s'empara d'une grande partie des établissemens anglais dans le pays d'Antrim. Les chefs de cette tribu se partagèrent ce territoire, qui fut connu sous le nom de haut et bas Clan

Hugh-Boy, parce que le chef principal s'appeloit Hugh-Boy O'Nial. Au bout de quelques années, la colonie anglaise fut presqu'entièrement détruite dans cette contrée. Dans le district de Connaught, deux des plus puissantes branches de la famille de Burgo partagèrent entre elles les immenses domaines de ce comté; les membres de cette famille voulant éluder les réclamations de la jeune héritière renoncèrent, ainsi que tous leurs partisans, aux lois et aux coutumes anglaises pour adopter celles des naturels du pays. C'est de ces deux branches que descendent les princes irlandais qui furent désignés par le nom de *Mac-William*, auquel on ajoutoit diverses dénominations pour les distinguer. On ne peut assigner qu'une seule cause de la décadence du pouvoir des Anglais en Irlande sous le règne d'un des princes les plus actifs et les plus belliqueux dont l'histoire fasse mention. L'attention du monarque étoit alors entièrement fixée sur la France, qui offroit à son ambition une perspective séduisante, mais trompeuse; et lui faisoit négliger les intérêts essentiels de la couronne en Écosse et en Irlande.

CHAPITRE XI.

Coup d'œil sur l'histoire de France. — Mesures violentes d'Edouard III en Irlande. — Factions des habitans originaires d'Angleterre. — Administration d'Ufford. — Turbulence d'un prélat. — Règlemens de Rokeby. — Le prince Lionel, gouverneur en chef. — Conduite absurde. — Statut de Kilkenny. — Transactions postérieures. — Chefs Irlandais pensionnés pour protéger la colonie. — Revenus de l'Irlande. — Mauvaise réputation. — Défaite d'une flotte française et espagnole à Kinsale. — Avénement de Richard second. — Disgrâce de Philippe de Courtenay. — Plans de conquête avortés. — Robert de Vère, marquis de Dublin. — Feinte soumission d'O' Nial à sir John Stanley. — Révocation des ordres donnés au duc de Glocester.

Les plus anciens habitans de la France dont parle l'histoire, étoient les Gaels, nommés par les Romains *Galli*, ou comme nous disons Gaulois, peuples d'origine celtique, et de la même nation que les Irlandais aborigènes. La plus ancienne colonie qui

s'établit dans leur pays fut celle de *Massilia*, aujourd'hui appelée Marseilles, fondée par les Phocéens, Grecs venus d'Ionie, probablement cinq ou six cents ans avant l'ère chrétienne. Attaqués par des tribus voisines, les citoyens de Marseilles demandèrent du secours aux Romains. Sextus Calvinus y fut envoyé avec une armée. Ce général établit en France la première colonie romaine : ce fut à *Aquæ Sextiæ*, aujourd'hui Aix en Provence, cent vingt ans avant la naissance de Jésus-Christ. Deux ans après, les pays qu'on nomme Savoye et Dauphiné devinrent des provinces romaines, et c'est de là que vient le nom de Provence. Le célèbre Jules-César, cinquante-sept ans avant l'ère chrétienne, chargé du gouvernement de cette province, subjugua entièrement toutes les tribus gauloises depuis le Rhin jusqu'à l'Océan. Il trouva dans cette région très-étendue trois nations qui différoient d'origine, de langage et de coutume, savoir : les Celtes, les Belges et les Aquitains. Chacune de ces nations étoit partagée en diverses autres petites peuplades.

Les Romains, pendant plus de quatre cents

ans, tinrent les Gaulois assujétis, et la langue des vainqueurs s'établit tellement dans les Gaules, que l'idiome celtique se perdit presqu'entièrement, et que l'usage du latin y fut généralement adopté. On peut fixer à l'an 407 de l'ère chrétienne, l'époque où les Gaules cessèrent d'appartenir aux Romains. Ce fut alors que des armées de Goths et d'autres nations passèrent le Rhin et inondèrent les Gaules, sans qu'on pût les contraindre d'abandonner le pays. Parmi les tribus étrangères qui s'établirent dans cette contrée, les Francs devinrent enfin la nation dominante. Ce peuple, qui a donné son nom à la France, paroît avoir tiré son origine d'une confédération volontaire de plusieurs tribus, connues sous le nom de *Francs*, qui signifie *homme libre*. Le fondateur de la monarchie française fut Clovis, qui commença de régner vers l'an 481, à l'âge de quinze ans. Il gouvernoit une tribu de Francs, nommés Saliens, qui habitoient le territoire de Tournay et d'Arras, et ne pouvoient former une armée de plus de cinq mille hommes. Il commença sa carrière militaire à l'âge de dix-neuf ans; et comme dans

dans le cours de ses exploits d'autres tribus de Francs se rangèrent sous ses étendards, son autorité, à l'époque de sa mort arrivée en 511, s'étendoit presque sur toute l'ancienne Gaule. Ses quatre fils, qui se partagèrent son royaume, achevèrent la conquête de la France avant l'an 532.

Après la mort de Charlemagne, l'histoire de France n'offre qu'une suite de troubles et de calamités publiques et particulières causées par les incursions des pirates Normands, les dissensions domestiques et l'anarchie féodale. Les chefs d'une aristocratie si nuisible, les possesseurs des grands fiefs, avoient acquis une puissance qui ne pouvoit s'accorder avec la tranquillité du royaume, continuellement déchiré par des guerres intérieures. Pour remédier à ces maux, les nobles et le clergé, à la mort de Louis V, dernier roi de la dynastie carlovingienne, élurent Hugues Capet, qui étoit alors le seigneur le plus puissant. Ce prince monta sur le trône en 987, et devint le chef de la troisième race, celle des Capets, qui a gardé la couronne pendant huit cents ans, jusqu'à la grande révolution arrivée en 1789.

Sous la dynastie de la première race, dite des Mérovingiens, la monarchie avoit été héréditaire; on la déclara élective sous les Carlovingiens; mais le choix fut borné à la famille de Charlemagne, et la succession eut lieu comme si la couronne eût été héréditaire. Sous la race des Capets, le droit de succession fut établi dans la branche des aînés, les femmes se trouvant exclues par une coutume tacite et non par la loi salique, comme quelques auteurs l'ont supposé. Les nobles exercèrent long-temps leur despotisme dans l'étendue de leurs fiefs, et le roi n'avoit d'autre prépondérance parmi eux que celle qu'il tiroit de son riche et vaste patrimoine. L'union du grand duché de Normandie au royaume d'Angleterre, qui suivit la conquête de Guillaume-le-Bâtard, en 1066, établit une correspondance entre l'Angleterre et la France; ainsi l'histoire d'un de ces pays se trouve inséparablement liée avec celle de l'autre. Plusieurs guerres avoient éclaté entre les deux nations; mais l'antipathie qui les divise ne se manifesta qu'au règne d'Édouard III, à la mort de Louis Hutin, roi de France, qui

ne laissa point d'enfans mâles; la couronne passa à son frère Philippe-le-Long, et de celui-ci à son troisième frère, Charles-le-Bel. Charles n'eut point de fils; après lui, Philippe de Valois, son cousin germain et son plus proche parent, monta sur le trône du consentement de tous les Français. Édouard III, prince belliqueux, reconnut d'abord le droit de Philippe; mais bientôt il réclama la couronne de France, alléguant les droits de sa mère Isabelle, sœur de Charles-le-Bel. Ses prétentions étoient peu fondées, puisque la coutume de France ne permettoit pas aux femmes de régner, et quand même cette exclusion n'eût pas existé, Isabelle n'étoit pas la plus proche parente.

Édouard, pour suppléer à ce qui lui manquoit du côté du droit, eut recours à la force. Il envahit la France en y pénétrant par les Pays-Bas; et pour atteindre l'objet chimérique de son ambition, il commença, en 1339, une guerre ruineuse, également fatale et à la France dont le territoire souffrit pendant plusieurs années d'affreuses dévastations, et à l'Angleterre qu'elle épuisa d'hommes et

d'argent. Cette expédition étrangère empêcha Édouard de s'occuper de l'Irlande, qui demeura en proie aux dissensions et à tous les fléaux qui suivent l'anarchie. Sous ce prince guerrier, s'il eût borné ses conquêtes au dedans, l'Angleterre n'auroit formé qu'un seul royaume, et une législation uniforme auroit prévenu tous les maux dont l'Irlande a toujours été accablée. Ne pouvant tirer de cette île les secours qu'il en exigeoit et qu'elle ne pouvoit lui fournir dans l'état déplorable où elle se trouvoit, il prit des mesures aussi violentes qu'injustes, mais bien propres à augmenter les troubles et la discorde dont la colonie n'étoit que trop la victime.

Édouard, témoignant un souverain mépris pour ses sujets établis en Irlande, révoqua toutes les concessions de domaines et de titres faites par son père et lui. Il défendit que les emplois fussent donnés à d'autres qu'à des Anglais d'origine, possédant des propriétés en Angleterre. « Ainsi, dit Leland, les descendans de ces braves aventuriers qui avoient acquis au prix de leur sang le territoire que les Anglais possédoient dans l'île, ceux qui

par leur courage, au milieu des dangers toujours renaissans, maintenoient dans le pays le pouvoir de leur monarque, étoient déclarés indistinctement incapables d'exercer les moindres emplois dans l'administration. » Cette ordonnance excita une violente fermentation parmi les colons, et les esprits s'échauffèrent à un degré qui donna de justes raisons de craindre un soulèvement général. Sir John Morris, nommé gouverneur en chef en 1341, convoqua un parlement à Dublin. Mais il y eut encore une assemblée plus nombreuse et plus respectable qui se tint à Kilkenny et qui fut présidée par le comte de Desmond. Cette assemblée, composée des nobles, des prélats et des communes du pays, prépara une remontrance pour mettre sous les yeux du monarque les injustices qu'on faisoit éprouver aux colons, et tous les griefs dont ceux-ci avoient à se plaindre.

Il existe encore une pétition datée de 1343, faite par cette assemblée ou par une autre, tenue pour le même objet. On y voit toutes les suites fâcheuses d'une mauvaise administration, la révocation des domaines et titres ac-

cordés pour des services importans rendus à la couronne. On supplia Sa Majesté de ne pas permettre que ses sujets fussent dépouillés de leurs fiefs en Irlande, autrement que par un jugement légal, suivant les priviléges de la grande chartre. Le roi répondit d'une manière gracieuse à toutes ces plaintes. Il promit que toutes les donations faites par son père seroient restituées en entier, qu'il rendroit aussi celles qui venoient de son chef, pourvu qu'on en fît une seconde restitution à la couronne, si par un examen juridique ces concessions étoient jugées illégales. On ignore jusqu'à quel point on réforma les divers articles des nouvelles ordonnances qui occasionnèrent ces plaintes. Toujours est-il vrai que la distinction qu'on fit des Anglais nés en Angleterre, et de ceux qui étant originaires de familles anglaises, étoient nés en Irlande, produisit deux factions qui ont subsisté long-temps entre les sujets de la Grande-Bretagne composant la colonie.

On peut juger par les effets que produisit l'administration de Sir Ralph Ufford, de tout le bien qu'auroit fait en Irlande un gouver-

neur en chef habile et ferme, même dans l'état de foiblesse où étoit réduit le gouvernement sous un roi qui négligeoit totalement les intérêts de l'Irlande. Sir Ralph, nommé gouverneur en 1344, ordonna aux présidens des frontières de se rendre à leur poste et de repousser les incursions des tribus irlandaises. Il défendit sous les peines les plus sévères de fournir des secours aux ennemis. Il fit valoir l'ordonnance trop souvent violée, qui portoit que les domaines du roi en Irlande n'auroient *qu'une paix et qu'une guerre*; et qu'une attaque partielle seroit regardée comme une guerre déclarée à toute la colonie. Il somma le comte de Desmond de se rendre à Dublin, pour siéger dans le parlement qui avoit été convoqué. Celui-ci refusa de se soumettre à cet ordre et voulut assembler un parlement à Callan, d'après son autorité privée. Ufford défendit par une proclamation qu'on formât cette assemblée, et marcha dans le pays de Munster avec des troupes. Il s'empara des terres du comte, et punit du dernier supplice quelques-uns de ses vassaux qui s'étoient rendus coupables d'exactions. Cet exemple de

sévérité effraya tellement ce seigneur, qu'il donna des cautions pour assurer qu'il comparoîtroit en jugement; mais il prit la fuite, laissant ses amis expier son manque de foi. Le gouverneur en chef attaqua pareillement le comte de Kildare, qu'il soumit par la force des armes et fit enfermer dans une prison. Après la mort de Sir Ralph, le roi ayant besoin de secours pour ses guerres de France, ces seigneurs irlandais recouvrèrent leurs possessions; et ayant mené des troupes à Édouard, ils gagnèrent ses bonnes grâces, surtout Kildare, qui se distingua par ses services au siége de Calais.

La fermeté d'un gouverneur tel que Ralph se fit bien regretter dans la suite, quand les opérations du gouvernement trouvèrent en Irlande une opposision formée par les intrigues et l'humeur turbulente d'un ecclésiastique. Sir Walter Bermingham, nommé gouverneur en chef en 1348, assembla un parlement à Kilkenny. On y décréta qu'afin de soulager les sujets vexés par des exactions, on accorderoit des subsides pour les frais de la guerre d'Irlande. Chaque portion de terre

nommée *carucate*, devoit payer deux schelings, et chaque propriétaire dont le revenu montoit à six livres sterling, devoit payer également deux schelings par livre. Ralph Kelly, irlandais, archevêque de Cashel, publia une ordonnance, avec l'approbation de ses suffragans, qui privoit de leurs bénéfices tous les membres du clergé qui se soumettoient à payer cette taxe, et les déclaroit incapables d'occuper des bénéfices en Irlande. Le prélat excommunioit en même temps tous les tenanciers laïques possédant des biens ecclésiastiques qui auroient acquitté le même impôt, déclarant leurs enfans, jusqu'à la troisième génération, incapables de posséder des bénéfices. Non content de cette ordonnance, il excommunia avec la plus grande solennité tous les préposés à la perception de cette taxe sur les domaines du clergé, en particulier Guillaume Epworth, commissaire du roi dans la province de Typperary, qui avoit reçu cette imposition des collecteurs subordonnés. D'après une information, Kelly et ses suffragans furent trouvés coupables, mais ils refusèrent de paroître en jugement;

et par la foiblesse de l'administration ils échappèrent à la peine qu'ils méritoient.

Depuis que les comtes de Desmond et de Kildare étoient rentrés dans les bonnes grâces du roi, les Annales d'Irlande n'offrent rien de remarquable. Il y eut de temps en temps des insurrections qui répandirent l'alarme; pour arrêter ces mouvemens on créa le comte de Desmond lord-juge. A la mort de ce seigneur, arrivée en 1355, sir Thomas Rokeby, qui avoit été investi de cette charge, devint gouverneur en chef. C'étoit un homme d'une probité rare et qui avoit coutume de dire: « j'aime mieux n'avoir que des plats de bois sur ma table et payer mes créanciers. » Ce respectable lord prit le plus grand soin de régulariser le parlement d'Irlande à l'instar de celui d'Angleterre, suivant ce qu'en a écrit le lord Coke. Ces sortes d'assemblées, avant l'administration de Rokeby, ressembloient plutôt à des convocations de nobles et de grands dignitaires qu'à des parlemens. On y décidoit aussi les causes dont on avoit fait appel en Angleterre, et qui avoient occasionné des procédures très-longues et très-dispendieuses.

On publia une ordonnance du roi, pour empêcher que des ennemis secrets ne s'introduisissent dans les établissemens anglais, et que par leur correspondance ils n'instruisissent l'ennemi du dehors des plans de défense qu'on avoit adoptés. Il étoit défendu d'admettre un Irlandais d'origine dans tout emploi de confiance, soit dans une ville, un bourg ou un château situés sur les domaines du roi. Aucun des naturels du pays ne pouvoit sous aucun prétexte occuper un bénéfice, ni être admis dans une maison religieuse dans toute l'étendue du territoire anglais. Les Irlandais qui avoient obtenu des chartes particulières qui leur donnoit les droits de citoyens anglais, obtinrent une explication de cette loi en leur faveur. De telles mesures montroient dans quel état de foiblesse le gouvernement se trouvoit alors. Édouard, dont les succès en France avoient été très-brillans, quoiqu'ils n'eussent pas produit des avantages bien réels, s'irrita enfin de l'insolence des Irlandais, qui ne cessoient de harceler la colonie, dont la décadence devenoit de plus en plus visible. Ce monarque adopta une me-

sure qui sembloit propre à faire rentrer dans le devoir les Irlandais et les Anglais dégénérés.

Lionel, second fils d'Edouard, qui fut ensuite créé duc de Clarence, réclama le comté d'Ulster avec les terres qui en dépendoient dans cette province et dans le pays de Connaught. Il établissoit sa demande sur les droits de sa femme Elisabeth, fille du comte assassiné, et à laquelle il avoit été fiancé lorqu'il étoit encore très-jeune. Pour le mettre en état de recouvrer ses possessions et de réformer le système politique d'Irlande, on nomma ce prince gouverneur avec les pouvoirs les plus amples, et on lui donna une armée de quinze cents hommes enrôlés en Angleterre. Avec ces troupes, renforcées par celles de la colonie, on auroit pu atteindre le but qu'on se proposoit, si elles eussent été conduites par un chef habile; mais le jeune prince entièrement étranger aux affaires d'Irlande, et dirigé par la faction de ceux qui étoient nés Anglais, refusa tous les secours que lui offrit la colonie. Il défendit même à toute personne née en Irlande, quoique de famille anglaise, d'approcher de son camp. Ainsi, privé des secours

qui lui étoient si nécessaires dans une telle circonstance, Lionel se vit entouré par les ennemis, et exposé à une défaite complète dans son expédition contre le pays de Thomond; mais enfin, convaincu de son erreur, il appela les colons sous ses étendards. Avec ces nouveaux auxiliaires, il obtint de si grands avantages sur les O' Brien, qu'il les réduisit à la dernière extrémité.

Dans l'espoir que les armes du prince obtiendroient les plus grands succès, les membres du clergé et les laïques lui accordèrent deux années de leurs revenus pour soutenir la guerre; mais il ne se passa rien de bien important depuis cette époque. Le prince fut rappelé en Angleterre, sans avoir pu recouvrer les domaines de sa femme. Son père ne fut pas plus heureux dans la guerre ruineuse qu'il fit pendant plusieurs années pour s'établir sur le trône de France. L'expédition de Lionel en Irlande servit à augmenter les divisions qui régnoient entre les deux partis, les Anglais d'origine et les Anglais de naissance. Elles donnèrent lieu à des actes de violence; et pour les arrêter, le roi publia une ordon-

nance par laquelle il enjoignoit à ses sujets, quelle que fût leur dénomination, de s'abstenir de toute injure les uns envers les autres, et de vivre en bon accord sous peine de deux années de prison. Lionel fut ensuite deux fois nommé gouverneur en chef; d'après l'expérience qu'il avoit acquise, il sembla devoir mieux qu'un autre remplir les fonctions de cette place. Mais ce prince n'espérant point conquérir l'Irlande dans les circonstances où il se trouvoit, ayant tant d'intérêts divers à ménager, s'attacha seulement à régler et à réformer la colonie. Pour y parvenir il convoqua un parlement en 1367, le plus nombreux et le plus respectable qui eût encore été assemblé, composé des nobles et des communes formant une seule chambre. Parmi les décrets de ce parlement, on remarque la fameuse ordonnance nommée *le Statut de Kilkenny.*

Ce statut, qui avoit principalement pour but d'empêcher la corruption des mœurs parmi les colons anglais, leur interdisoit, sous peine d'être poursuivis comme criminels de lèse-Majesté, toute alliance avec les Irlandais, soit par des mariages, soit par des échanges

d'enfans ou de toute autre manière. Il leur étoit défendu de prendre un nom irlandais, ainsi que les vêtemens et les coutumes de cette nation; la perte des domaines, l'emprisonnement étoient les punitions décernées pour de tels délits, jusqu'à ce qu'on eût donné des garans d'une meilleure conduite. L'usage de la loi Brehon entre les Anglais, la guerre faite aux Irlandais sans une permission expresse, la présentation des Irlandais aux bénéfices, leur admission dans les maisons religieuses, étoient aussi sévèrement défendus, ainsi que l'usage d'entretenir des bardes irlandais et des nouvellistes pour répandre de faux bruits. Enfin ce même statut ne permettoit pas de loger des soldats chez les colons, à moins que ceux-ci n'y consentissent. Les schérifs étoient autorisés à entrer dans tous les palatinats, les lieux privilégiés, pour y saisir les coupables qui jusque-là avoient joui dans ces asyles d'une sûreté inviolable. Quatre commissaires de police furent nommés dans chaque comté pour fixer le nombre d'hommes et les armes que chacun devoit fournir pour le service militaire. Ce règlement eut lieu

pour obvier à l'injustice des barons, qui opprimoient les uns et favorisoient les autres. Les prélats qui votèrent pour cet acte, le sanctionnèrent par l'autorité de l'église, en déclarant que ceux qui violeroient ces règlemens encourroient l'excommunication.

Ce statut, qui interdisoit toute communication entre les Anglais et les Irlandais, fut renouvelé plusieurs fois avec des modifications, et ne fut jamais strictement observé, les circonstances exigeant souvent qu'on se relâchât. A cette époque même il étoit impossible de le faire exécuter à la rigueur, et ce règlement ne produisit qu'un effet temporaire, relativement à la tranquillité intérieure de la colonie, dont il ne put prévenir la décadence. Incorporer les tribus irlandaises avec les colons par un acte général de naturalisation, les assujétir aux mêmes lois et à la même forme de gouvernement, rendre enfin la constitution d'Angleterre commune à l'Irlande, voilà ce qui eût été digne du vaillant Edouard et de son fils; c'est ce qui leur auroit été vraiment avantageux. Malheureusement les hommes chargés alors du soin d'exercer

l'autorité,

l'autorité, n'étoient pas assez profonds politiques pour sacrifier une utilité apparente, mais de peu de durée, à un état de privations momentanées, qui auroit procuré de grandes ressources pour l'avenir. Telle est la source des maux dont l'Irlande a gémi si long-temps, et qu'une bonne législation ne pourra tarir qu'après des siècles.

Pendant l'espace de vingt-sept ans qui suivirent l'établissement de ces lois, les Annales du pays n'offrent que des événemens de peu d'importance. On voit la colonie s'affoiblissant de plus en plus, les colons toujours en dispute, et quelquefois livrés à des guerres civiles, ou attaqués par les tribus irlandaises, le mécontentement général causé par l'administration oppressive des gouverneurs en chef, et par l'absence des propriétaires de domaines en Irlande qui refusoient de venir en personne défendre leurs possessions, ou d'envoyer des substituts pour faire le service militaire à leur place. Sous le gouvernement de sir William Windsore, qui entra en fonction l'an 1369, on adopta un plan qui montroit la plus grande foiblesse. On choisit quelques chefs

irlandais pour protecteurs de la colonie, et on acheta leurs services par des pensions qu'ils regardèrent comme des tribus, et dont ils exigeoient le paiement à force ouverte lorsqu'on tardoit à les satisfaire. Ces pensions, ainsi que d'autres frais du gouvernement, ne pouvoient être payées sans des remises de l'Angleterre, car Davis nous assure que tout le revenu de l'administration anglaise en Irlande, soit fixe, soit casuel, ne montoit pas à cette époque à 10,000 liv. sterling. La colonie étoit tombée dans un si grand mépris, et le pays étoit en si mauvaise réputation que sir Richard Pembridge, intendant des cinq ports, ayant été nommé gouverneur en chef, refusa cette charge disant que se rendre en Irlande, même avec un emploi si distingué, c'étoit aller en exil. Les guerres étrangères qu'Edouard eut à soutenir, et qui l'empêchèrent de donner son attention à des objets importans dans l'intérieur du royaume, l'affoiblissement du pouvoir des Anglais en Irlande, exposèrent ce pays aux attaques des ennemis du dehors. Les Écossais, les Français et les Espagnols infestèrent les côtes. Dans un com-

bat livré dans le port de Kinsale, une flotte espagnole et française fut défaite par une flotte anglaise avec grande perte d'hommes et de vaisseaux. Par cette victoire on recouvra vingt vaisseaux anglais dont l'ennemi s'étoit emparé. La mort d'Edouard et l'avénement de son petit-fils, Richard second, produisirent peu de changemens. Nous voyons au commencement de ce règne un gouverneur en chef puni, mais les particularités de ce jugement ne nous sont pas connues. Philippe de Courteney, cousin du roi, nommé lord-lieutenant d'Irlande en 1382, pour l'espace de dix ans, fut révoqué au bout de la seconde année. Accusé d'extorsions il fut emprisonné, et l'on se saisit de ses domaines pour dédommager ceux qu'il avoit dépouillés de leur fortune.

Les troubles et les désordres dont la colonie étoit le théâtre, les dépenses que son entretien exigeoit, firent enfin une telle sensation en Angleterre, que l'on forma divers plans pour l'entier assujétissement de l'Irlande; mais la foiblesse du roi fit avorter tous ces projets. Robert de Vere, comte d'Oxford, favori de Richard, créé marquis de Dublin,

fut revêtu d'un pouvoir souverain sur toute l'île, avec certaines réserves. On mit une armée à sa disposition, mais il ne vint jamais dans ce royaume, le roi ne pouvant se priver des charmes de sa société. Son député, sir James Stanley, obtint des succès dans une guerre où il eut à combattre O' Nial de Tyr-Owen; cependant ces victoires ne produisirent aucun avantage réel. O' Nial se rendit avec son fils et feignit la plus grande soumission; il donna même des garans d'une fidélité qu'il n'avoit point l'intention de garder. Le duc de Glocester, prince entreprenant, oncle du roi, fut chargé de conduire une armée en Irlande, d'après l'offre qu'il en avoit faite; mais au moment de s'embarquer il fut contremandé par son neveu, qui déclara la résolution où il étoit d'aller en personne dans ce pays, et de se charger d'une entreprise qui avoit pour but de faire cesser l'anarchie dont l'Irlande éprouvoit tous les fléaux.

CHAPITRE XII.

Arrivée de Richard second en Irlande. — Renouvellement des hostilités. — Décès de Mortimer. — Expédition de Richard second en Irlande. — Mac-Murchad. — Déposition de Richard. — Transactions postérieures à cet événement. — Administration de Lancaster. — Foiblesse de la colonie. — Tribut nommé *Blackrent.* — État misérable de la colonie. — Avénement de Henri V. — Situation de la colonie sous son règne. — Avénement de Henri VI. — Actes injustes de Desmond. — Factions en Angleterre. — Le duc d'York, lord-lieutenant. — Son retour en Angleterre. — Hostilités des Tribus d'Irlande. — Seconde administration du duc d'York. — Sa mort. — Affoiblissement successif du pouvoir des Anglais en Irlande.

RICHARD, second roi d'Angleterre, petit-fils d'Edouard III, et fils de ce fameux Edouard surnommé *le Prince-Noir*, monta sur le trône à l'âge de onze ans, étant encore mineur. Les premières années de son règne donnèrent des espérances que la suite ne put

confirmer. L'orgueil de ce prince rend très-vraisemblable le motif auquel on attribue son expédition en Irlande, qu'il entreprit à l'âge de vingt-huit ans. S'étant mis au nombre de ceux qui aspiroient à la couronne impériale d'Allemagne, il fut refusé par les électeurs, comme incapable de soutenir la dignité de sa couronne contre ses adversaires en Irlande. Pour détruire cette objection il forma le dessein de soumettre entièrement les chefs Irlandais, ne doutant pas que s'il réussissoit il ne donnât une grande opinion de sa valeur et de son habileté. Il envoya en avant sir Thomas Scroop pour faire les préparatifs de sa réception. Ce prince débarqua à Waterford, au mois d'octobre, en 1394, avec une armée de trente-quatre mille hommes, dont quatre mille étoient hommes d'armes. L'Irlande n'avoit jamais vu de si grandes forces rassemblées, et si ces troupes eussent été conduites avec sagesse, elles auroient suffi pour établir dans l'île une paix et une prospérité durables. Les diverses tribus irlandaises une fois soumises, on auroit pu les incorporer avec la colonie, et une même constitution politique

auroit uni et gouverné ces différens peuples. Mais le génie de Richard ne suffisoit pas pour l'exécution d'un plan qui exigeoit autant de vigueur que de connoissance dans l'art de gouverner.

Les chefs irlandais ne formèrent ni confédération générale, ni plan de résistance; après de légères escarmouches contre quelques tribus de Leinster, les chefs, au nombre de soixante-quinze, qui étoient autant de petits monarques à cette époque, firent leur soumission. Le roi en personne reçut à Droghéda l'hommage des souverains de la partie septentrionale, et Mowbray, comte de Nottingham, celui des lords de la province de Leinster. La cérémonie de l'acte de soumission, la prestation de foi et hommage, le paiement d'un tribut et la promesse d'observer une paix inviolable, étoient les conditions imposées dans cette circonstance. Les chefs irlandais ne regardoient tous ces actes que comme de vaines formalités qui n'étoient obligatoires qu'autant qu'elles étoient maintenues par la force. Le roi accorda une trève de quelques mois aux Anglais dégénérés de

leurs ancêtres qui s'étoient incorporés avec les tribus ennemies et qu'on devoit par conséquent regarder comme des rebelles. Enfin il leur accorda un pardon général sur ce qu'ils alléguèrent qu'ils avoient été opprimés et exposés sans défense aux attaques de l'ennemi, ce qui les avoit forcés à se réfugier parmi les naturels du pays. Richard accorda le titre de chevalier à Mac-Murchad de Leinster, O' Nial d'Ulster, O' Connor de Connaught, O' Brien de North-Munster et à quelques autres. Ils acceptèrent cet honneur avec quelque répugnance, ayant chez eux ce qu'ils appeloient un ordre de chevalerie, quoique d'une nature différente et avec d'autres cérémonies. Après neuf mois employés à faire manœuvrer ses troupes dans de vaines parades et à donner des fêtes à Dublin aux princes irlandais, le roi retourna en Angleterre pour s'occuper de poursuivre les hérétiques nommés Lollards. Il laissa l'Irlande dans la même situation où il avoit trouvé cette malheureuse contrée, à l'exception d'une apparence de tranquillité qui devoit bientôt faire place à de nouveaux désordres.

Des avantages aussi futiles que passagers furent les seuls fruits de la pompeuse expédition de Richard second. Les tribus de Leinster, dans leurs traités de soumission, avoient pris des engagemens qu'il n'étoit nullement dans leur intention de remplir, et dont effectivement l'exécution ne pouvoit avoir lieu sans quelque cruauté. On exigeoit qu'elles évacuassent la province pour que les colons en fussent les seuls habitans, et qu'elles allassent s'établir ailleurs. Lorsqu'on voulut donner force de loi à cet article du traité, les hostilités recommencèrent avec fureur. Après des succès long-temps balancés, les Anglais furent vaincus. Deux chevaliers des familles de Burgo et de Bermingham remportèrent une victoire considérable. Les O' Byrn furent chassés de leurs possessions dans le district de Wicklow, par le comte d'Ormond et Roger Mortimer, comte de la Marche, lord-lieutenant; un corps de troupes royales fut taillé en pièces par la tribu d'O' Tool. Les O' Byrn, poursuivis jusqu'à Ossory, attaquèrent par surprise les vainqueurs, qui perdirent beaucoup de monde dans cette affaire,

malheureusement le lord-lieutenant fut tué sur le champ de bataille.

Richard, irrité de l'audace des habitans du Leinster et de la mort de son cousin Roger, rassembla une armée à Bristol et débarqua à Waterford, le 13 mai 1399. S'étant arrêté six jours dans cette ville pour y recevoir les félicitations d'usage. Il passa deux semaines à Kilkenny, où il attendit vainement qu'il lui arrivât des renforts que devoit lui amener le duc d'Aumerle. Enfin il s'avança dans un pays dévasté par la guerre pour attaquer Art Mac-Murchad, chef aussi politique qu'entreprenant. Avec un corps de trois mille hommes bien armés, ce commandant sut tirer un tel avantage des marais et des bois dont son pays étoit couvert, ainsi que de l'agilité étonnante de ses soldats et de leur habileté dans les escarmouches, que l'armée royale, quoique bien supérieure pour le nombre et la discipline, ne put remporter sur lui aucune victoire. Cette armée, forte de trente mille hommes, se vit enfin obligée de faire une retraite honteuse. En se retirant elle fut continuellement harcelée par un ennemi

qui, lançant de loin des traits avec une force incroyable, éludoit le combat. Ces troupes éprouvèrent toutes les horreurs de la famine, le roi ayant négligé de les approvisionner; des vaisseaux envoyés de Dublin pour leur porter des rafraîchissemens, mirent à l'ancre près de la côte; les soldats furieux s'élancèrent dans l'eau, et s'entretuèrent en se disputant les vivres qui devoient soulager leur faim dévorante.

Pendant qu'il poursuivoit ainsi l'armée qui se retiroit vers Dublin, Mac-Murchad tâcha de profiter de ses avantages pour conclure un traité dont les conditions lui fussent aussi glorieuses que profitables. Le duc de Glocester et ce guerrier eurent une conférence dans un lieu désigné; chacun d'eux étoit accompagné d'une garde. Un témoin oculaire de cette entrevue, ainsi que Leland le rapporte, dépeint le chef irlandais comme réunissant une taille très-élevée à beaucoup de force et d'agilité; il avoit l'aspect farouche et sévère; monté sur un cheval vigoureux et prompt à la course, qui n'avoit point de selle, il sortit des montagnes et s'avança entre deux bois

voisins jusqu'au rivage de la mer, au milieu des gens de sa suite. A son ordre, ils firent halte et le chef jetant une lance qu'il tenoit dans sa main droite, alla au-devant du lord anglais. Le témoin qui nous a transmis ces particularités étoit un Français, et nous avons de lui un récit de cette expédition. L'entrevue se termina sans qu'il y eût d'accommodement, et Richard continua sa route jusqu'à Dublin, où il demeura six semaines sans recevoir de nouvelles d'Angleterre à cause des tempêtes et des vents contraires. Enfin il fut informé du malheur qui lui étoit arrivé. Les Anglais s'étoient soulevés contre lui, et après l'avoir déposé avoient mis sur le trône Henri duc de Lancaster.

Depuis l'époque où Richard perdit sa couronne et la vie, l'Irlande, pendant un long espace de temps où sont compris les règnes de Henri IV, V, VI, attira fort peu l'attention des monarques anglais. Henri IV, qui avoit usurpé le trône, fut assez occupé du soin d'affermir sa nouvelle autorité, se trouvant entouré de mécontens. Son successeur, par le motif d'une vaine gloire, soutint une

guerre très-longue en France. Henri VI, incapable de porter le poids de la couronne par l'affoiblissement de ses facultés intellectuelles, vit son royaume déchiré par les factions, et enfin ravagé par la guerre civile. Pendant ces temps de calamités, l'Irlande offre le même tableau de dissensions, de cruautés, d'invasions du territoire anglais par les tribus, d'actes d'insolence de la part des gouverneurs, enfin de la décadence progressive de la colonie.

La réputation du pays étoit si mauvaise qu'un petit nombre d'Anglais se déterminoient à accepter la place de gouverneur en chef, ou tout emploi dans l'administration de l'Irlande. On ne trouvoit pour remplir ces places que des hommes tout-à-fait étrangers aux sentimens de justice et d'humanité, plus occupés de leur propre intérêt que de la prospérité de la colonie. On témoigna un grand mépris pour le parlement qui fut assemblé en 1417. Lorsqu'on prépara une pétition qui devoit être présentée au roi et dans laquelle on établissoit tous les griefs dont les sujets de Sa Majesté avoient à se plaindre, le

chancelier Merbury refusa absolument d'y mettre le grand sceau d'Irlande, sans l'apposition duquel la pétition ne pouvoit être mise sous les yeux du roi. On donna cependant aux colons de temps en temps des gouverneurs dont ils eurent souvent à se plaindre; c'étoient ou des Irlandais de naissance ou des hommes qui tenoient un rang distingué en Angleterre. Henri IV, au commencement de son règne, nomma son second fils Thomas, duc de Lancaster, à l'office de lord-gouverneur, lorsque la colonie étoit attaquée non-seulement par les tribus d'Irlande, mais encore par les Écossais qui avoient formé des établissemens dans le pays d'Ulster, et qui défirent entièrement une flotte envoyée de Dublin pour arrêter leurs incursions. Après l'arrivée de ce prince, en 1402, on obtint quelques succès. Une flotte arrivée de Drogheda porta la guerre sur les rivages de l'Écosse, et infesta même les côtes du pays de Galles où il s'éleva une sédition contre l'autorité de Henri. Parmi le butin qu'on emporta se trouvoit la châsse de Saint-Cubin, en grande vénération chez les Gallois; elle fut placée

avec grande pompe dans la cathédrale de Dublin. Cependant cette expédition ne produisit rien de bien important. Le duc de Lancaster dans un second voyage en Irlande, pour lequel il avoit fait de grands préparatifs, fut vaincu sous les murs de Dublin par quelques tribus irlandaises du pays de Leinster, et reçut même une blessure. Il retourna en Angleterre, et laissa la colonie aux prises avec l'ennemi, n'ayant à lui opposer que les forces dont elle avoit la disposition.

Quoique les Irlandais d'origine fussent déclarés ennemis et exclus de la protection des lois Anglaises, il leur étoit défendu de sortir du royaume sans une permission particulière, scellée du grand-sceau d'Irlande, dans la crainte qu'on ne manquât de bras pour l'agriculture et pour d'autres branches d'industrie. Cette défense étoit motivée dans les circonstances où se trouvoit la colonie. Elle ne pouvoit repousser ses ennemis par la force des armes. Il lui falloit acheter par un tribut annuel la protection de quelques chefs irlandais, toujours prêts à commettre des hostilités contre les colons si l'on différoit de les payer.

Ce salaire annuel devint dans la suite une rente fixe et qu'on a continué long-temps de payer, sous le nom de *blackrent*. La situation des colons étoit vraiment déplorable. Regardés d'un côté par les irlandais comme des intrus qui étoient venus s'établir chez eux par le droit du plus fort, de l'autre ils étoient considérés par les Anglais comme une race étrangère et dégénérée, et rangés par eux dans la classe des naturels d'Irlande. La conduite de ceux d'entre ces colons qui venoient en Angleterre pour gagner leur subsistance par toutes sortes de moyens et même par la friponnerie, ne justifioit que trop la prévention. Au commencement du règne de Henri V, qui monta sur le trône en 1413, on publia une loi pour les expulser du midi de la Grande-Bretagne. Mais il y eut de l'absurdité à frapper de cette même loi tous ceux qui étoient Irlandais de naissance, sans avoir égard à leurs aïeux, ou à leur profession. On chassa même les étudians qui étoient dans les colléges des avocats, et qui se virent ainsi obligés d'abandonner l'étude de ces mêmes lois par lesquelles ils devoient être gouvernés.

Ce

Ce prince, d'une valeur héroïque, d'un caractère généreux et doué de grands talens, fut, comme Edouard III, malheureux dans ses vues ambitieuses; comme Edouard, il forma le projet chimérique de s'emparer de la France. Cette entreprise, loin de lui permettre d'envoyer des forces pour étendre le territoire de la colonie, l'obligea même de retirer toutes les troupes qu'il put faire venir d'Irlande afin de les employer contre les Français. Les établissemens anglais furent réduits à la plus triste situation. Les chefs irlandais, sous le règne de Richard, avoient accepté des reconnoissances pour des sommes payables à la chambre apostolique, mais on n'y eut aucun égard. Le clergé d'Irlande n'étant pas sujet du roi d'Angleterre, ne s'empressoit pas à seconder les vues du souverain pontife, qui cherchoit à dominer dans cette île en prenant les intérêts des colons. Se trouvant alors au dernier degré d'affoiblissement, la colonie ne devoit son salut qu'au mépris même qu'elle inspiroit, et aux tributs qu'elle payoit aux toparques irlandais, dont l'orgueil étoit flatté par ce témoignage de dépendance; enfin, la

division des diverses principautés irlandaises, aussi jalouses l'une de l'autre qu'elles l'étoient des Anglais, les empêcha de se réunir pour l'entière destruction de la colonie. Beaucoup d'Anglais étoient entièrement confondus avec les anciens habitans du pays; d'autres, dans un état intermédiaire, tantôt sujets du roi, tantôt ses ennemis. Ainsi, ce que nous disent les historiens anglais, en nous représentant les naturels du pays ligués pour achever la ruine des colons, est tout-à-fait erroné, ou bien a été écrit dans l'intention de faire valoir les services des grands officiers et de cacher les exactions qu'ils se permettoient. Les annales irlandaises nous offrent un tableau plus fidèle des hostilités qui avoient lieu entre les chefs du pays, et surtout parmi ceux qui habitoient des provinces éloignées.

Cependant quelques efforts extraordinaires parurent de temps en temps relever le pouvoir des Anglais. Après l'avénement de Henri VI, qui fut couronné étant encore mineur, en 1422, l'administration de Jean Talbot, celle de lord Furnival et de Jacques Butler, comte d'Ormond, nommés successivement

en 1425 et 1426, furent marquées par quelques opérations heureuses. Les tribus Irlandaises et quelques partis d'Anglais dégénérés se virent obligés de se soumettre et de tenir pendant quelque temps une conduite pacifique. Le gouvernement fut de nouveau insulté par ces Anglais dégénérés, et nous en avons un exemple frappant dans ce que fit Jacques, comte de Desmond. Ce lord, par la force des armes, avoit usurpé le comté sur son neveu Thomas, dont les seigneurs du pays étoient fort mécontens depuis qu'il avoit épousé Catherine Mac-Cormac, femme belle et vertueuse, mais d'un rang inférieur. Cette violence étant demeurée impunie, par l'injustice ou la foiblesse du parlement, le comte étendit son usurpation sur un vaste territoire appelé le royaume de Cork; il se maintint dans cette injuste possession, malgré les droits légitimes et les réclamations des familles de Carew et de Courcy. Le comte de Desmond obtint un si grand pouvoir qu'il fut dispensé pour toujours de se trouver aux assemblées du parlement; il s'y faisoit représenter par un député. Ainsi ce seigneur devint un prince

indépendant, à l'exemple de plusieurs de ses prédécesseurs, et cessa de reconnoître l'autorité du lord-lieutenant le comte d'Ormond. Celui-ci, après quelques hostilités, se vit forcé à conclure une trêve d'un an. Pendant cet intervalle les factions et les intrigues n'en poursuivirent pas moins Ormond avec le plus grand acharnement. Il triompha d'abord, mais enfin ses ennemis obtinrent qu'il fût rappelé, et Jean Talbot, comte de Waterford, fût nommé à sa place. Quoique ce nouveau lord-lieutenant eût adopté l'esprit hostile des partisans du comte de Desmond, il ne put engager la Cour d'Angleterre à d'autres actes de sévérité contre Ormond. La protection que Henri VI accorda à Butler dans cette circonstance, fit naître l'attachement durable que cette famille témoigna toujours pour la maison de Lancaster.

Les factions si funestes dont l'Angleterre étoit agitée étendirent leur influence sur les barons irlandais, et dans le cours de quelques années la colonie anglaise se trouva au dernier degré de sa décadence. Henri IV, descendu d'un troisième fils d'Edouard III,

s'étoit maintenu par ses grands talens sur un trône qu'il avoit usurpé. Son règne fut éclipsé par celui de son fils, célèbre par son courage et sa magnanimité. Mais sous le gouvernement de Henri VI, qui n'eut jamais l'affection du peuple, la famille d'York, issue de Lionel second fils du même Edouard, commença en qualité de branche aînée à faire valoir ses prétentions à la couronne. Edmond, comte de Marche et d'Ulster, chef de cette famille, avoit été envoyé en Irlande comme lord-lieutenant au commencement de ce règne; on ne cherchoit qu'à l'éloigner de l'Angleterre. A sa mort, qui arriva tout à coup dans la ville de Trim, les droits de sa famille passèrent à Richard duc d'York. Ce prince, héritier de vastes domaines en Irlande, ayant encore de grandes prétentions sur plusieurs seigneuries, telles que Connaught, Clare, Trim et Meath, accepta la charge de gouverneur en chef; mais il demanda des priviléges plus étendus. Il voulut être maintenu dans ses fonctions pendant dix ans; toucher tout le revenu de l'administration sans en rendre compte; il voulut que la Cour d'Angleterre

lui fit une pension de deux mille marcs. Il exigea qu'on mît à sa disposition tous les emplois, les domaines royaux, qu'on lui accordât le pouvoir de lever les troupes qu'il jugeroit nécessaires; enfin qu'on lui laissât le droit de nommer son député et de retourner en Angleterre quand il le jugeroit à propos.

Ce prince, qui entra en exercice en 1449, ne trouva pas dans ce pays et ne paroît pas avoir cherché de grandes occasions de déployer ses talens militaires. Sa principale expédition eut lieu contre Mac-Eogaghan, qui avoit fait une incursion dans la principauté de Meath. Après l'avoir soumis, il lui accorda la paix à des conditions honorables. Dans les assemblées du parlement, qu'il convoqua à Dublin et à Drogheda, on décréta plusieurs statuts nouveaux; on en fit revivre d'autres et particulièrement celui qui défendoit ce qu'on nommoit *coshering*, ainsi que d'autres exactions arbitraires qui furent prohibées, et l'on menaça les délinquans d'être punis de mort. L'effet le plus durable que produisit son administration, fut la grande popularité qu'il obtint par ses manières affables et gracieuses.

Il montra tout à la fois la dignité d'un prince, et un grand attachement pour les colons et les autres sujets de l'Angleterre. Tous les partis eurent à se louer de sa complaisance. Les comtes de Desmond et d'Ormond, qui étoient en rivalité, reçurent tous deux l'invitation de ce prince, qui les pria d'être parrains de son fils Georges, né au château de Dublin. Le comte d'Ormond connoissant les usages de la Cour d'Angleterre, n'attacha à cette cérémonie que l'importance qu'elle méritoit; mais le comte de Desmond, élevé dans les opinions des anciens habitans, regarda cette espèce d'alliance comme le lien le plus sacré.

Une insurrection excitée dans le pays de Kent, par Jean Cade, Irlandais, fut regardée comme l'effet des intrigues du duc, qui vouloit éprouver jusqu'à quel point le peuple portoit son affection pour la maison d'York. Le nom de Mortimer qu'avoit pris le chef rebelle favorisoit le soupçon. Cette imputation à laquelle se joignirent d'autres accusations particulières, fournit au vice-roi un prétexte pour retourner en Angleterre, afin de justifier sa conduite. Quelque temps

après commencèrent les longues et sanglantes disputes entre les maisons de Lancaster et d'York, dont les partisans furent désignés par les noms de rose rouge et rose blanche; la rose blanche étoit l'enseigne de la famille d'York, et la rouge celle de la famille de Lancaster. Les petites incursions des tribus irlandaises, pendant l'absence du duc, nous fournissent un exemple remarquable d'amour paternel et filial. O' Connor d'Ophally ayant envahi le pays de Kildare, fut surpris et défait par Edouard Fitz-Eustace, lord député. Dans sa fuite, ce seigneur fut réduit à la cruelle alternative de tomber au pouvoir de l'ennemi, ou de laisser son fils prisonnier; il n'avoit qu'un seul cheval pour se sauver. Il s'éleva alors un combat de générosité entre le père et le fils, chacun des deux exhortant l'autre à fuir. Le débat se termina par la captivité du père dont l'offense fut jugée si légère qu'il fut mis en liberté.

La plus forte opposition qu'éprouva ce lord-député, vint de la part d'O' Nial et de ses confédérés d'Ulster. Ceux-ci combattirent sur mer et sur terre; ayant envoyé une flotte

composée de barques, ils s'emparèrent de quelques vaisseaux anglais qui venoient de Dublin. L'archevêque de cette ville se trouva au nombre des prisonniers; mais les confédérés commandés par un fils d'O' Nial furent enfin totalement défaits par Fitz-Eustace, à Ardglass, dans un combat aussi furieux qu'opiniâtre. Leur général fut pris, cinq ou six cents hommes restèrent sur le champ de bataille. Les O' Nial, anciens prétendans à la monarchie irlandaise, et par conséquent les plus grands ennemis du pouvoir des Anglais, se virent après cette défaite hors d'état de faire une guerre dangereuse à la colonie, et tournèrent leurs armes contre quelques tribus du Nord.

Le duc d'York, qui dans les commencemens de la guerre entre les deux familles rivales avoit obtenu des succès, fut vaincu à Blore-Heath, sur les frontières de Staffordshire, et se réfugia en Irlande, où le comte de Kildare étoit revêtu du titre de lord-député, agissant au nom du prince. Le duc, après sa défaite, fut reçu avec les plus grands témoignages d'attachement par les Fitz-Gerald de

Desmond et de Kildare. Le parlement d'Irlande, afin de pourvoir à sa sûreté, publia des décrets qui mirent la colonie dans une situation presqu'indépendante de la couronne d'Angleterre. On ne permit point que ces lois demeurassent sans exécution, et qu'on pût les violer impunément. Un agent du comte d'Ormond, qui en vertu d'un ordre du roi voulut se permettre quelques arrestations, fut saisi et mis à mort, comme ayant violé un décret qui déclaroit coupables de haute trahison ceux qui, porteurs de pareils ordres, attenteroient à la sûreté des étrangers à qui les lois d'Irlande accordoient protection et hospitalité.

Edouard, comte de Marche, plus connu ensuite sous le nom d'Edouard IV, fils aîné du duc d'York, avoit suivi son père en Irlande. Il quitta bientôt ce pays pour aller joindre une armée que les partisans de sa famille avoient levée pour tenter une nouvelle entreprise. Les succès de cette armée dans la province de Northampton, où les Lancastriens furent défaits, engagèrent le duc à retourner en Angleterre. Les Anglais établis en

Irlande suivirent ses étendards avec une telle ardeur, que certains districts de la colonie furent presque épuisés d'hommes. La bataille de Wakefield, dans Yorkshire, fut cependant fatale au duc. Il n'avoit que cinq mille hommes, la plupart Irlandais; il se vit entouré par une armée de vingt mille hommes. Une grande partie de ses troupes fut taillée en pièces, et lui-même périt sur le champ de bataille. Les suites de cette malheureuse affaire auroient pu devenir funestes à la colonie anglaise, si les lords irlandais avoient su profiter de l'état de dénuement où elle se trouvoit; mais ils attaquèrent séparément diverses parties du territoire anglais; chacun d'eux fit une paix paticulière, s'engageant à payer régulièrement un tribut annuel. O' Nial, dans la province d'Ulster, O' Brien et Mac-Arthy au nord et au sud de Munster, ainsi que d'autres chefs, touchèrent le revenu annuel que leur faisoient les colons, et les prirent sous leur protection.

CHAPITRE XIII.

Factions à l'avénement d'Edouard IV. — Défaite des Butlers. — Revers de Desmond. — Foiblesse extrême de la colonie. — Dissensions. — Administration de Gerald, comte de Kildare. — Avénement de Henri VII. — Cruauté atroce de Keating. — Complot de Lambert Simnel. — Bataille de Stoke. — Pardon accordé aux Barons irlandais. — Messages laconiques. — Perkin Warbeck. — Dissensions des Géraldins et des Butlers. — État de la colonie. — Sir Edouard Poynings. — Actes du parlement convoqué par ce seigneur. — Seconde entreprise de Warbeck en Irlande. — Retour de Poynings en Angleterre.

Les Anglais établis en Irlande, en suivant les enseignes des partis connus en Angleterre sous le nom de rose rouge et rose blanche, non-seulement avoient beaucoup diminué le nombre des soldats que la colonie pouvoit mettre sur pied, mais l'avoient partagée en deux factions : l'une tenoit pour la maison d'York, et l'autre pour celle de Lancaster. Les membres de la famille des Fitz-Gerald

étoient dans la première de ces factions, et les Butlers ou ceux de la maison d'Ormond, dans la seconde. Lors de l'avénement d'Edouard IV, en 1461, époque du triomphe des ducs d'York, le comte d'Ormond périt sur l'échafaud. Le parlement d'Irlande publia un bill de proscription contre les parens et les partisans de ce seigneur. Sir John Butler, frère et héritier du comte d'Ormond, rassembla un corps de troupes dans le district de Munster pour s'opposer à sir Rowland Fitz-Eustace, député de Georges, duc de Clarence, frère du roi, nommé lord-lieutenant à vie. Sir Rowland auroit eu beaucoup de peine à soutenir cette guerre qui, peut-être, lui eût causé bien des malheurs, si le jeune comte de Desmond n'eût mis pour le servir toutes ses troupes en campagne. Cependant, malgré ces secours, le parti de Butler fut victorieux pendant quelque temps. Gerald, frère du comte de Desmond, fut fait prisonnier, et l'armée de Butler ayant pénétré dans le pays de Leinster, s'empara de la ville de Wexford; mais elle essuya une déroute complète, ayant eu l'imprudence de

combattre Desmond en bataille rangée, l'ennemi s'étant trouvé bien supérieur en nombre. Les partisans de Butler se réfugièrent dans des châteaux éloignés, laissant leurs terres et Kilkenny, ainsi que d'autres villes, au pouvoir des troupes de sir Rowland.

Thomas comte de Desmond, après cette victoire, fut nommé lord-député en récompense de ses services. Cette dignité lui fut conférée en 1463. Peu de temps après il éprouva un grand revers dans le pays de Meath, où il s'étoit avancé pour combattre la tribu de Mclaghlin et les confédérés irlandais. Ses troupes furent taillées en pièces et lui-même demeura prisonnier; mais il fut délivré par le jeune O'Connor d'Ophally, dont le père, fait prisonnier auparavant, avoit été mis en liberté. O'Connor fut déterminé par cet attachement qu'inspiroit le titre de parrain. La colonie anglaise parut alors menacée d'une entière destruction; mais de nouvelles concessions et de nouveaux tributs appaisèrent les princes irlandais. O'Brien de Thomond, en particulier, reçut en don beaucoup de terres et un tribut annuel de soixante marcs que lui payèrent les citoyens de Limerick.

Le comte de Desmond ayant perdu une grande partie de la considération dont il jouissoit, fut calomnié par ses ennemis à la Cour d'Angleterre ; cependant malgré tous leurs efforts il conserva sa place. Mais à l'époque du mariage du roi avec Elizabeth Widvoolle, il perdit la protection de son souverain. On dit qu'il encourut le ressentiment de la reine par des propos hasardés contre cette princesse. Quoi qu'il en soit, Desmond fut révoqué et Jean Tiptost, comte de Worcester, fut nommé à sa place, en 1467. Il paroît que ce seigneur étoit très-mal prévenu à l'égard de son prédécesseur.

Dans un parlement tenu à Drogheda, on publia un acte de proscription contre les comtes de Desmond et de Kildare, accusés d'avoir violé les statuts qui défendoient les alliances avec les Irlandais, pour nourriture d'enfans ou d'une autre manière. Ces réglemens, qui n'avoient presque jamais été mis en exécution, devenoient une arme terrible dont le parti dominant se servoit pour opprimer ses adversaires. Kildare fut mis en prison. Desmond auroit pu se défendre à force ouverte contre le lord-député ; mais fort de

son innocence et se reposant sur sa dignité, il vint en personne justifier sa conduite. Au grand étonnement de ses partisans, il fut condamné à être décapité à l'instant même. Kildare ayant trouvé le moyen de se sauver en Angleterre, plaida sa cause devant le roi avec tant de succès, que non-seulement on lui pardonna, mais qu'il fut même nommé lord-député à la place de Tiptost. Celui-ci, après son retour à la Cour d'Angleterre, fut condamné par un acte de proscription, et décapité pendant la courte durée d'un triomphe obtenu par le parti de Lancaster.

Les mesures qu'on prit pour la défense du territoire pendant l'administration du comte de Kildare, démontrent évidemment le malheureux état de la colonie. Par un acte du parlement on institua une *fraternité d'armes:* treize seigneurs, choisis dans les comtés de Dublin, Meath, Kildare et Argial ou Louth, pays où résidoit la masse des habitans soumis à la juridiction anglaise, étoient autorisés à élire tous les ans, le jour de Saint George, un capitaine. On donna à celui-ci pour sa suite une compagnie de cent vingt archers

archers à cheval et de quarante autres cavaliers, lesquels avoient chacun un homme à leur service. On assigna quelques impôts pour le paiement de ces troupes; chaque archer recevoit six sous par jour, chaque cavalier cinq sous, et l'homme qui le suivoit autant. On ajoutoit à cette somme un salaire annuel de quatre marcs. Une force militaire composée de deux cent treize guerriers et de quelques levées faites à la hâte, pouvoit arrêter les incursions locales où les assaillans étoient en petit nombre; mais la colonie trouvoit principalement sa sûreté dans la protection que lui accordoient les princes irlandais, et qu'elle payoit par des tributs honteux. Nous voyons quelques années après que la dépense annuelle de cinq cents livres sterling, pour l'entretien d'une petite force défensive, fut regardée comme excédant les ressources du gouvernement anglais en Irlande; quoique cette somme fût équivalente à cinq mille livres sterling d'aujourd'hui, on voit à quel état de pauvreté étoit réduite la colonie.

L'administration de Kildare fut inter-

rompue, et le territoire anglais devint encore le théâtre de nouvelles dissensions. Le parti des Butlers se ranima. Jean, qui se trouvoit alors à la tête de ce parti, après quelques défaites s'étoit enfui en Angleterre. Ses manières polies et agréables lui gagnèrent la faveur du roi, et son crédit devint si puissant qu'il fit nommer un nouveau lord-député. Le choix tomba sur Shirwood, évêque de Meath. L'acte du parlement d'Irlande qui proscrivoit la famille et les adhérens de Butler fut révoqué. Les discordes qui se rallumèrent entre les deux grandes familles d'Ormond et de Kildare s'assoupirent pendant quelque temps. Ormond, suivant les idées superstitieuses qui régnoient alors, fit un pélerinage à Jérusalem, et son rival Kildare mourut. La famille de ce dernier reprit l'ascendant, et le jeune comte Gerald fut nommé lord-député. Edouard immédiatement après, par un trait de légèreté bien remarquable, envoya Henri lord Grey en qualité de gouverneur, suivi d'un corps d'archers et de trois cents hommes d'armes. Ici se dévoile entièrement la foiblesse de l'administration. Gerald refusa absolument

de reconnoître la commission donnée à Grey, sous prétexte qu'elle n'étoit pas en forme. Il assembla des parlemens pour s'opposer à ceux qui furent convoqués par le nouveau gouverneur. Kildare, prélat de Dublin, et d'autres furent sommés de comparoître à la Cour du roi, pour rendre compte des troubles qui agitoient la colonie. Lord Grey résigna; Gerald, dont la justification parut suffisante, ou qui l'emporta dans cette occasion par son crédit, fut nommé gouverneur d'Irlande comme député de Richard duc d'York qui, à la mort du duc de Clarence et du prince George, fils du roi, fut revêtu du titre de lord-lieutenant d'Irlande.

Pendant la suite du règne d'Edouard IV, et le peu de temps que régnèrent Edouard V et Richard III, ainsi que sous Henri VII, Kildare continua d'être chargé de l'administration coloniale. Il défendit le territoire, et interposant sa médiation dans les disputes survenues parmi les princes irlandais, il obtint sur eux une très-grande autorité que vint fortifier encore une nouvelle alliance. Il donna sa sœur en mariage à Cron O'Nial de Tyr-

Owen, fils du plus puissant des lords irlandais. O'Nial, en conséquence de cette affinité, fut investi par acte du parlement des droits d'homme lige de la couronne et de sujet du roi d'Angleterre; mais il fit peu de cas de ces droits, se regardant comme allié de la famille des Fitz-Gerald et non du monarque anglais.

On ne peut attribuer qu'à la prudence ou à la timidité de Henri VII la condescendance qu'il eut de permettre que les fonctions de lord-deputé continuassent d'être exercées par Kildare, lorsque Jasper Tudor, duc de Bedford, oncle du roi, avoit été nommé lord-lieutenant. Henri VII, de la famille de Lancaster, étoit ennemi irréconciliable de tous les partisans des ducs d'York. Mais ce prince nouvellement assis sur le trône ne jugeoit pas la couronne bien affermie sur sa tête. La conduite de Keating, prieur de Kilmainham, membre de l'ordre militaire de Saint-Jean de Jérusalem, offre un exemple bien frappant de l'anarchie et des violences dont les colons étoient les malheureuses victimes. On y voit le peu de respect qu'on avoit pour les ordres émanés de la Cour d'Angleterre à cette

époque. Keating ayant aliéné les revenus, et même vendu les ornemens et les reliques appartenantes à la maison religieuse dont il étoit prieur, fut destitué par le grand maître de son ordre; il refusa d'obéir et fit arrêter Lomley, anglais d'une naissance distinguée, après lui avoir enlevé les actes dont il étoit porteur et qui constatoient sa nomination. Sans égard pour la volonté du roi, et méprisant l'excomunication lancée contre lui, Keating continua de garder sa place, tandis que l'infortuné Lomley périt abandonné dans sa prison. Kildare lui-même, sommé de venir en Angleterre rendre compte de l'état de l'Irlande, où le roi soupçonnoit qu'il se tramoit une conspiration contre son autorité, éluda de se soumettre à cet ordre. Il se procura une petition des lords ecclésiastiques et séculiers qui représentoient les dangers où la colonie alloit se trouver par l'absence du lord-député, jusqu'à ce qu'on eût fait quelques règlemens pour la sûreté publique dans un parlement convoqué à ce sujet.

Le complot de Lambert Simnel fit voir bientôt que les soupçons du roi étoient fondés.

Ce monarque, dont la conduite à d'autres égards étoit d'accord avec les principes d'une saine politique, avoit souffert qu'on opprimât les partisans de la famille d'York. Ceux-ci désiroient avec ardeur qu'il fût renversé du trône. Un jeune homme nommé Lambert Simnel, fils d'un boulanger, doué de beaucoup d'intelligence et d'adresse, fut instruit par Richard Simon, prêtre d'Oxford, à faire le personnage du jeune comte de Warwick, neveu d'Edouard IV, renfermé dans la tour de Londres par une cruelle précaution du monarque régnant. L'Irlande, où les partisans des ducs d'York étoient en grand nombre, et où le duc de Clarence, père de Warwick, étoit né, fut choisie par les auteurs du complot pour le premier théâtre des opérations du prétendant. Lorsqu'on annonça son arrivée à Dublin, avec l'histoire qu'on avoit forgée sur son évasion de la tour, la masse du peuple se déclara pour lui. Le lord-député et le conseil d'Etat le proclamèrent roi sous le nom d'Edouard VI, sans égard aux droits des autres princes qui pouvoient réclamer le trône à plus juste titre que Warwick. On le

couronna avec la plus grande pompe, et l'on mit sur sa tête un diadême qui ornoit une image de la Vierge dans l'église du Christ, d'où, suivant une anciènne coutume d'Irlande, il fut porté au château sur les épaules d'un seigneur anglais du pays de Meath, nommé Darcy.

Sans doute les nobles d'Irlande, qui entroient dans ce complot ou qui le favorisoient, ne vouloient se servir de Simnel que comme d'un fantôme qu'on feroit disparoître lorsqu'on auroit atteint le but qu'on se proposoit, la chute de Henri.

Marguerite, duchesse de Bourgogne, sœur d'Edouard IV, secondoit les conspirateurs de tout son pouvoir. Elle envoya en Irlande un corps de deux mille vétérans, allemands de nation, sous les ordres de Martin Swaart, officier de mérite, suivi de plusieurs Anglais du parti des mécontens, en particulier des lords Lincoln et Lovel. Les principaux conjurés avoient formé le plan d'attirer Henri avec son armée en Irlande, ce qui auroit donné aux ennemis de ce prince la facilité d'exciter une insurrection contre lui en An-

gleterre ; mais l'état de la colonie empêchoit de mettre ce plan en exécution. Il auroit fallu avoir en Irlande des forces respectables, et des revenus suffisans pour entretenir une Cour à ce roi de théâtre qu'on vouloit opposer à Henri. Les préparatifs militaires que la colonie fit dans cette circonstance étoient si foibles, que les frontières furent alors impunément ravagées par une tribu irlandaise. On fut donc obligé de se transporter en Angleterre. L'ardeur des soldats qui espéroient des succès, des honneurs et des récompenses, s'accordoit avec ce qui étoit impérieusement exigé par la circonstance. L'armée ayant mis à la voile pour se rendre en Angleterre, débarqua à Foudrey en Lancashire. Elle avoit pour général le comte de Lincoln suivi de plusieurs seigneurs, et entre autres des lords Thomas et Maurice Fitz-Gerald, frères du lord député.

Henri, qui avoit démontré l'imposture des conspirateurs en exposant aux yeux du peuple le véritable Warwick, avoit mis de la célérité dans ses préparatifs. Aux premières nouvelles de l'invasion, il se hâta de quitter

Londres, et avec toutes ses forces il s'avança vers Coventry. Les conjurés bientôt après leur débarquement avoient été renforcés par des troupes que leur amena sir Thomas Broughton. Suivant leur plan de campagne, ils dirigèrent leur marche vers York. L'espoir où ils étoient que le peuple de ces cantons s'insurgeroit en leur faveur fut trompé. Les habitans refusèrent prudemment de se coaliser avec des aventuriers allemands et irlandais; malgré que ceux-ci évitassent avec soin de leur donner aucun sujet de plainte, observant dans leur marche la plus sévère discipline. Les chefs de l'entreprise reconnurent la nécessité d'en venir promptement à une action décisive. S'étant dirigés vers Newark, ils rencontrèrent l'armée royale au village de Stoke, dans la province de Nottingham. La bataille qui fut livrée en cet endroit, le 6 juin 1487, fut une des plus sanglantes et des plus opiniâtres dont l'histoire fasse mention. Malgré la supériorité du nombre qui étoit du côté de Henri, l'issue auroit pu lui être défavorable, si les troupes irlandaises avoient été disciplinées et armées à la

manière des Anglais. Mais les colons oubliant l'usage des armures pesantes et des armes offensives de leurs ancêtres, avoient adopté celles des naturels d'Irlande, qui n'étoient bonnes que pour des escarmouches et de petits combats. Cependant l'attaque furieuse et la valeur désespérée des Irlandais secondées par la fermeté des vétérans allemands, produisirent d'abord un grand effet; mais le massacre de ces braves gens, qui, bien qu'ils ne pussent se défendre contre des forces et des armes supérieures, dédaignoient de sauver leurs jours par la fuite, découragea tellement le reste de l'armée que la victoire enfin se déclara pour le roi. Lincoln, Lovel, Swaart, Broughton et les deux Fitz-Gerald périrent avec plus de quatre mille hommes. Simnel et son précepteur Simon furent du nombre des prisonniers. Celui-ci mourut en prison. L'autre ayant obtenu son pardon, soit générosité, soit politique de Henri, exerça le vil emploi de marmiton dans la cuisine du roi et fut ensuite fauconnier de Sa Majesté.

Henri jugea avec sagesse qu'il étoit à pro-

pos d'accorder le pardon aux colons qui imploroient humblement sa clémence; il craignoit d'irriter les mécontens, dont le nombre se trouvoit considérable. Toute la colonie étoit entrée dans la conspiration, à la réserve de quelques prélats, du baron de Hoath, des Butlers qui avoient été obligés de se réfugier en Irlande. Le comte de Desmond, demeuré neutre, s'étoit montré dans cette circonstance plutôt comme un prince indépendant que comme un baron anglais. Enfin les citoyens de Waterford avoient refusé absolument de proclamer le faux monarque et les menaces de Kildare n'avoient pu rien opérer sur leurs esprits. Le roi leur adressa des lettres où il faisoit l'éloge de leur loyauté, les exhortant à conserver à l'avenir la même fidélité envers leur souverain. Sir Richard Edgecumbe, accompagné de cinq cents soldats, fut envoyé en Irlande pour recevoir les nouveaux sermens d'obéissance, et pour délivrer en forme les actes de pardon. On exclut justement du privilége de l'amnistie Keating, prieur de Kilmainham, qui termina sa vie dans l'exil et la pauvreté, digne châtiment

de son audace et de son humeur turbulente On leva la sentence d'excommunication prononcée contre les adhérens de Simnel. Ce que rapporte Edgecumbe peut donner une idée de la superstition de ce temps et des subtilités par lesquelles on cherchoit à éluder les obligations les plus solennelles. Ce seigneur dit que d'après une stipulation particulière l'hostie sur laquelle on fit jurer les barons irlandais avoit été consacrée par son chapelain, dont la fidélité ne pouvoit être soupçonnée. Cependant cette cérémonie ne parut pas fort obligatoire à Kildare qui avoit refusé d'accepter le pardon, à moins qu'il ne lui fût proposé dans les termes dictés par lui, et il exerça toujours les fonctions de lord-député.

La colonie anglaise, affoiblie par la perte qu'elle avoit faite de tant de soldats tués à la bataille de Stoke, fut préservée de sa ruine par l'activité de Kildare et les hostilités qui survinrent entre les chefs irlandais. Ces petites guerres offrent peu d'événemens importans; les princes de Tyr-Owen et de Tirconnel se firent surtout remarquer par leur fureur. On nous a conservé le style laconique

d'un cartel de défi, ainsi que de la réponse qui y fut faite. *Payez-moi un tribu ou bien...* Tel fut le message d'O' Nial : *Je ne vous dois aucun tribu et si...* fut la réponse de Tirconnel. Les dévastations affreuses que causa cette dispute et que ne put empêcher le lord-député, allié au prince de Tyr-Owen, furent enfin suspendues par le meurtre d'O'Nial et par les infirmités de son ennemi.

Les prétentions d'un nouvel aspirant au trône d'Angleterre firent craindre de nouveaux troubles pour la colonie. Richard III, le dernier de la race des Plantagenet, usurpateur de la couronne au préjudice de son neveu Edouard V, avoit fait emprisonner dans la tour de Londres ce jeune prince et son frère, tous deux fils d'Edouard IV. On croit qu'ils y furent mis à mort par ordre de leur oncle. Cependant le bruit se répandit que le plus jeune de ces princes, Richard Plantagenet, avoit trouvé le moyen de se sauver et qu'il se cachoit dans quelque partie du royaume. Un jeune homme qui avoit des manières agréables et l'air noble, connu dans l'histoire sous le nom de Perkin Warbeck,

ayant déclaré qu'il étoit ce jeune fils d'Édouard, réclama la monarchie à ce titre. Ce n'est pas ici le lieu d'examiner si c'étoit un vrai ou faux Plantagenet, cet événement ayant peu de rapport aux affaires d'Irlande. Ceux qui voudront de plus amples éclaircissemens les trouveront dans l'Appendice du troisième volume de l'histoire d'Angleterre, par Henri.

Henri, informé que l'intention de Warbeck étoit de commencer ses opérations en Irlande, et craignant l'attachement des Fitz-Gerald pour la maison d'York, changea l'administration de la colonie. Il nomma pour lord-député à la place de Kildare, Walter, archevêque de Dublin. Sir John Ormond, fils naturel du feu comte d'Ormond qui étoit allé en pélerinage à Jérusalem, fut revêtu de la charge de lord-trésorier.

Les actes du parlement que Walter avoit convoqué ne favorisoient pas le parti des Fitz-Gerald, contre qui les hostilités se renouvelèrent avec force de la part des Butlers; ceux-ci avoient pour chef celui qui étoit alors comte d'Ormond. Ce seigneur jouissoit d'un grand crédit à la Cour de Henri, qui l'avoit

envoyé en France, en qualité d'ambassadeur. Warbeck, arrivé à Cork sans troupes et sans suite, y fut reçu avec tous les honneurs dus à son rang; il envoya des lettres aux comtes de Kildare et de Desmond pour demander leur appui. Le dernier se déclara ouvertement en faveur de Warbeck, mais l'autre ne s'expliqua que d'une manière ambiguë. La colonie étoit alors affligée d'une épidémie, nommée *la suette*, à laquelle succédèrent d'autres maladies. Le fléau de la famine vint ajouter à tant de calamités. La crainte d'une nouvelle révolte contre le monarque régnant causa la plus grande agitation; mais on apprit tout à coup que Warbeck étoit parti d'Irlande et que le roi de France l'avoit appelé à sa Cour.

Henri manda Walter pour qu'il lui rendit compte de l'état des affaires en Irlande. Les Butlers disputèrent la validité d'un parlement tenu à Drogheda par Robert Preston lord Gormanston, nommé lord-député pendant l'absence de Walter. Kildare fit un voyage à Londres pour justifier sa conduite. Le roi vit enfin qu'il falloit prendre de nou-

velles mesures pour affermir son autorité dans l'île. La colonie touchoit alors au dernier période de sa décadence. Cette partie de l'Irlande qui reconnoissoit la juridiction anglaise étoit resserrée dans des bornes si étroites, qu'elle ne contenoit pas plus de la moitié des districts de Dublin, Meath, Kildare, Wexford et Uriel. Dans cette étendue même, le peuple avoit adopté les habits et l'idiome irlandais, tandis que le reste du pays étoit occupé par soixante tribus irlandaises et par quelques anglais dégénérés qui s'étoient affranchis des lois du souverain.

Pour assurer à la couronne d'Angleterre la possession du territoire de la colonie, et pour affermir sur des bases solides le pouvoir des Anglais en Irlande, sir Edouard Poynings fut nommé lord-député. Ce seigneur arriva avec une troupe composée de mille soldats et suivi de plusieurs Anglais revêtus des charges de lord chancelier, lord-trésorier et de juge au civil et au criminel. Il entreprit une expedition militaire contre un prince du Nord nommé O' Hanlor, mais ne pouvant tenir contre la manière de combattre des Irlandais

Irlandais qui ne tentoient que des escarmouches, il saisit avec empressement l'occasion de retourner vers le Sud. Le lord James, frère de Kildare, bravant l'autorité du roi, s'étoit emparé du château de Carlow. Sir Edouard vint l'attaquer, et il s'en rendit bientôt maître. Kildare avoit suivi le lord-député dans sa marche vers le Nord; il fut arrêté, et quelque temps après envoyé prisonnier en Angleterre: mais c'est dans la législation plutôt que dans la carrière militaire que Poynings s'est rendu célèbre dans l'histoire d'Irlande. En 1495, un parlement fut assemblé à Drogheda, le lundi qui suit la fête de S. André. Réformer les abus, empêcher les Anglais d'abandonner les mœurs de leurs ancêtres, assurer la prérogative royale, enfin régulariser à l'avenir les assemblées du parlement, tels sont les objets dont on s'occupa; et les lois rendues à cet effet opérèrent un grand bien sur les affaires de la colonie.

Pour mettre les sujets à l'abri des oppressions exercées par les barons et les militaires, on supprima la levée de l'impôt nommé *coyne and livery*. Il fut remplacé par

une taxe payable au roi pendant cinq ans; chaque portion de terre labourable de cent vingt acres appartenant à tous propriétaires, soit séculiers, soit ecclésiastiques, payoit vingt-six schelings, huit sous. On défendit aux barons d'avoir d'autre suite que les officiers et les domestiques de leurs maisons. Les lords qui commandoient aux frontières furent exceptés de ce règlement, et on leur accorda une suite plus considérable, mais avec l'obligation de déclarer le nombre et le nom de ceux qui les accompagnoient. Les statuts de Kilkenny qu'on avoit souvent renouvelés furent confirmés avec très-peu d'exceptions. Le lord-trésorier obtint le droit de nommer les schérifs et autres officiers de la couronne. Il fut encore autorisé à exercer les fonctions de gouverneur pendant la vacance de l'administration du lord-député, soit pour cause de mort ou par résignation. On cassa plusieurs actes des parlemens précédens, et en particulier les décrets de celui qui avoit été convoqué par Simnel. Enfin une des principales lois que décréta cette assemblée fut que les places fortes seroient

confiées seulement à des Anglais de naissance, et que le prieuré de Kilmainham ne pourroit être occupé que par un anglais de cette classe.

Les écrivains citent particulièrement deux actes du parlement convoqué par Poynings. L'un portoit que tous les règlemens qui avoient été faits depuis peu en Angleterre auroient force de loi en Irlande. Un tel décret n'étoit ni nouveau ni extraordinaire, puisqu'il en existoit un semblable qui datoit de la septième année du règne d'Edouard IV. L'autre acte, appelé la loi de Poynings, produisit un changement essentiel dans la constitution d'Irlande. Il étoit défendu par cet acte de convoquer aucun parlement sans avoir préalablement mis sous les yeux de Sa Majesté les motifs de cette convocation; ces motifs devoient être attestés par le lieutenant du roi et son conseil; l'écrit devoit être muni du grand sceau d'Irlande. Cet acte fut d'abord très-favorable au peuple, en le garantissant pendant un certain temps des exactions et de la rapacité des gouverneurs; mais par un changement de circonstances, il devint ensuite

très-nuisible aux Irlandais. D'après une explication qui eut lieu sous le règne de Marie, les lords et les communes d'Irlande ne purent faire aucun bill ni même aucun article de bill; le vice-roi et son conseil privé envoyoient ces actes en Angleterre pour être approuvés, changés ou rejetés par le roi et son conseil. Ainsi les lords et les communes d'Irlande, quand un bill leur étoit renvoyé d'Angleterre, soit qu'il eut été changé ou non, ne pouvoient que l'accepter simplement ou le rejeter.

Poynings, qui avoit acquis peu de gloire dans son expédition au pays d'Ulster, se vit obligé de reprendre les armes. Warbeck, forcé de quitter la Cour de France, qui avoit fait la paix avec celle d'Angleterre, débarqua au pays de Munster; le comte de Desmond étoit venu l'y joindre avec des troupes. Tous deux s'étant avancés vers Waterford, sommèrent cette ville de se rendre; mais les citoyens, secourus par les Butlers et les autres partisans de la famille de Lancaster, firent une défense si vigoureuse, que le malheureux Perkin voyant sa cause désespérée, se

retira en Ecosse. On regarda sa retraite comme un effet de l'administration de Poynings qui retourna en triomphe vers son maître, après avoir abattu le pouvoir des Fitz-Gerald, dont le chef, le comte de Kildare, demeura en prison attendant que son procès lui fût fait.

CHAPITRE XIV.

ABAISSEMENT de la colonie et rétablissement de son pouvoir. — Procès de Kildare. — Demêlés des Butlers. — Bataille de Knocktow. — Avénement de Henri VIII. — Mort de Kildare. — Administration de son fils Gerald. — Intrigues d'Ormond. — Gouvernement de Howard. — Gouvernement d'Ormond. — Ambassade de Mac-Gillapatrick. — Seconde administration du comte Gerald. — Divisions. — Troisième administration de Gerald. — Révolte de son fils Thomas. — Les rebelles repoussés de Dublin. — Arrivée des secours. — Hobblers, Kerns et Gallowglasses. — Conquête de Maynooth. — Exécution du lord Thomas. — — Evasion du lord Gerald. — Administration de Grey. — Bataille de Bellahoe. — Exécution de Grey. — Soumissions. — Leur peu de sincérité. — Extension du territoire de la colonie.

SI les guerres des deux familles de Lancaster et d'York, auxquelles les Anglais établis en Irlande avoient pris part, causèrent le plus grand affoiblissement à la colonie, peut-être aussi servirent-elles à rétablir son pouvoir plutôt qu'on n'auroit dû l'attendre.

Les deux invasions de l'Angleterre par les colons, l'une en faveur du duc d'York et l'autre pour Simnel, la valeur des Irlandais, quoique rendue inutile par la supériorité du nombre et des armes, avoient fixé l'attention du gouvernement anglais sur l'Irlande. La crainte d'une autre entreprise qu'on parut vouloir faire en faveur de Warbeck, engagea enfin Henri à s'occuper d'un pays auquel ses prédécesseurs n'avoient pris qu'un trop foible intérêt. Pendant un espace de cent quatre-vingts ans, depuis l'invasion des Ecossais sous Edouard Bruce jusqu'à l'administration de Poynings, le pouvoir des Anglais dans l'île avoit toujours été en décroissant; mais cette dernière époque est marquée par le rétablissement de leur autorité, qui depuis a toujours été en croissant jusqu'au commencement du dix-neuvième siècle.

Un acte de proscription avoit réduit au plus triste état d'abaissement la famille de Gerald Fitz-Thomas, comte de Kildare, famille distinguée parmi les princes souverains d'Irlande. Pendant que ce seigneur languissoit dans sa prison, sa femme mourut ac-

cablée de chagrin. Lorsqu'on ordonna qu'il fût mis en jugement, le roi lui dit de prendre un conseil pour sa défense. Alors Kildare avec une liberté inconnue à la Cour, prit la main de Sa Majesté et dit : « oui, j'en prendrai un et des plus habiles du royaume. Ce sera vous, Sire, qui me défendrez contre les scélérats qui m'accusent. » Henri, quoiqu'il fût un tyran à quelques égards, ne manquoit ni de bon sens ni de pénétration. Cet appel fait à son jugement et à son équité ne lui déplut point, quoique venant d'un homme qui n'avoit rien des manières d'un courtisan. Il entendit tranquillement l'accusé se défendre sans art ni ménagement, comme s'il eût été au milieu de ses vassaux. Lorsqu'on l'accusa d'avoir commis un horrible sacrilége, en faisant brûler l'église de Cashel dans une de ses expéditions, il répondit fièrement: « j'ai fait mettre le feu à l'église, parce que je croyois que l'évêque y étoit. « On ne put prouver qu'il eût rien entrepris contre l'autorité du roi, et comme il ne s'agissoit que de violences féodales, la politique de Henri le porta non-seulement à faire absoudre l'accusé, mais

encore à lui confier l'emploi de gouverneur en chef. Il reconnoissoit en lui l'homme propre à l'accomplissement de ses desseins. Ses accusateurs terminèrent leurs conclusions en déclarant que toute l'Irlande ne pouvoit parvenir à *gouverner ce comte*. « Hé bien! répondit le roi, *ce comte gouvernera toute l'Irlande.* » Rétabli dans ses biens et dans ses honneurs, il obtint par son crédit le pardon du comte de Desmond. Tous les seigneurs d'Irlande qui avoient favorisé la cause de Warbeck furent compris dans la même amnistie, à l'exception de Walter de Cork et du lord Barry de Kinsale, qui avoient été des premiers à présenter leurs hommages à cet imposteur. Le premier, après avoir été longtemps en prison, fut pendu à Tyburne avec le malheureux Warbeck; l'autre, regardé comme proscrit, fut inhumainement massacré par son frère.

L'événement justifia la politique du monarque. Kildare tint les rênes de l'administration pendant dix-sept ans, et ne les quitta qu'à sa mort arrivée en 1513. Il mérita le respect des chefs irlandais, et tint en paix

les Anglais, qui avoient adopté les mœurs d'Irlande. La prospérité de la colonie l'emporta sur toute autre considération; il affermit l'autorité du roi. Pour réunir tous les seigneurs anglais, on chercha à reconcilier le comte avec sir James Ormond, chef irlandais du parti des Butlers; leur entrevue eut lieu dans la cathédrale de Dublin; mais elle fut troublée par une émeute. Les citoyens inquiets à la vue du grand nombre d'hommes armés qui accompagnoient le chevalier, attaquèrent l'escorte; le tumulte fut promptement appaisé, et les deux lords se séparèrent en proférant quelques expressions insignifiantes de considération et d'amitié, sans rien relâcher de leur animosité mutuelle. Cependant le comte forma une alliance avec la famille de son adversaire, il donna sa sœur en mariage à Piers Butler, qui assassina sir James et devint chef de la tribu; nouvel exemple des mœurs de ces temps.

Une autre alliance, contractée par lord Kildare, fut suivie d'une guerre qui eut une grande influence sur les affaires d'Irlande. Uliac Mac-William de la famille de Burgo,

lord Clanricard et chef d'une tribu d'anglais dégénérés, avoit épousé une fille du comte; sa conduite peu respectueuse irrita ce seigneur à tel point qu'il fallut en venir aux armes.

Les deux partis se rencontrèrent vers Knocktow, à quelques milles de la ville de Galway, le 19 août 1504. Du côté de Clanricard étoient les troupes de Connaught avec les O' Brien de Thomond et d'autres princes de Munster. Le gouverneur avoit dans son armée les lords établis dans la colonie, les O'Nials et quelques autres chefs du Nord. Les barons anglais, voyant les forces supérieures de l'ennemi, auroient proposé de faire une retraite si elle eût pu s'exécuter sans danger; mais dans cette occasion ils durent leur salut aux armes et à la discipline de leurs soldats. Le rétablissement de l'exercice de l'arc étoit une des améliorations qu'on avoit faites dans le système militaire de la colonie. L'attaque des troupes de Clanricard fut terrible; mais une nuée de traits bien dirigés en fit un tel massacre qu'elles furent bientôt vaincues. Les tribus irlandaises per-

dirent plus de deux mille hommes; on retint pour ôtages les deux fils d'Uliac faits prisonniers. Les tribus des Anglais qui s'étoient confondues avec celles d'Irlande, dans le district de Munster et de Connaught, furent entièrement subjuguées.

Depuis l'an 1509, après l'avénement de Henri VIII, ce jeune et présomptueux monarque qui fut dupe de la politique des princes étrangers, la Cour d'Angleterre s'occupa peu de l'Irlande. Aussi, à la mort de Kildare, la colonie se vit en danger de retomber dans son premier état de décadence. Mais Gerald, fils de ce comte, héritier des talens ainsi que des domaines de son père, fut élu gouverneur par le Conseil; le roi le confirma dans cette dignité. Ce seigneur appaisa promptement les troubles excités par les ennemis du gouvernement anglais; il assembla un parlement, qui entre autres statuts fit revivre une loi contre les absens. Cette loi adjugeoit au roi les deux tiers de leurs revenus en Irlande, pour être employés aux besoins de l'état. Quelques petites guerres lui fournirent l'occasion d'exercer ses talens. Une prophétie qui annonçoit que

le temps étoit venu où les toparques irlandais alloient être rétablis dans leur ancienne splendeur, causa une insurrection. Après la défaite des insurgens et la mort de leur chef O'Tool, dont la tête fut portée à Dublin, le gouverneur se vit engagé dans un genre d'hostilités auquel ses talens étoient peu propres.

Après la mort de Thomas, décédé en Angleterre, Piers ou Peter Butler, dont on a déjà fait mention, avoit obtenu avec le titre de comte d'Ormond le principal domaine de la famille. Sa femme, qui étoit de la famille des Fitz-Gerald, l'engagea à prendre des mesures pour supplanter Kildare. Se trouvant inférieur en forces militaires, Butler eut recours à l'intrigue ; il accusa son rival de malversations et le dénonça au cardinal Wolsey, favori du roi. Ce prélat étoit déjà prévenu contre Kildare, qui avoit trop d'orgueil pour flatter l'humeur arrogante du cardinal. Le gouverneur sommé de venir en Angleterre rendre compte de sa conduite, fut entièrement déchargé d'accusation ; mais on nomma à sa place Thomas Howard, comte de Surrey,

qui se rendit en Irlande avec un corps de troupes de mille hommes et une compagnie de cent hommes pour sa garde particulière.

Pendant une administration de deux années, Howard fut presque toujours engagé dans des opérations militaires, dont le détail n'offre point d'intérêt. Les débats qu'il eut avec la tribu d'O' Moore, dans le territoire de Leix, à présent *Queen's County*, lui donnèrent les plus grandes peines ; sa sûreté personnelle y fut même compromise. Si ce lord, dont la conduite étoit sage, et qui connoissoit particulièrement le pays, eût demeuré plus long-temps en Irlande, il eût produit un grand bien. Mais inquiété dans sa place, mal payé par le trésor royal, et forcé de prendre le commandement dans une expédition inutile dirigée contre la France, il fut rappelé au grand regret des habitans de la colonie. Tel a toujours été le sort des Irlandais, qu'un gouverneur uniquement occupé de l'administration étoit forcé de s'éloigner, au moment où tout étoit prêt pour l'exécution des plans formés pour la prospérité du pays. Comme Howard et le roi lui-même avoient

été prévenus contre Kildare par les ennemis de ce lord, son rival Piers, comte d'Ormond, fut nommé lord-député.

L'influence du nouveau gouverneur sur les chefs irlandais étoit bien inférieure à celle de Kildare. On trouve sous son administration un exemple de cet esprit d'indépendance, de cet orgueil que ces princes affectoient de déployer en qualité de souverains. Mac-Gillapatrick, lord d'Ossory, que les Anglais appeloient Fitz-Patrick, ayant reçu quelque offense du gouverneur, à qui les Irlandais donnoient le nom de Pierre-le-Roux, il envoya des ambassadeurs au roi pour lui demander satisfaction. Ce représentant d'un prince qui prétendoit traiter d'égal à égal avec le roi, avec un air de gravité et d'importance convenable à une ambassade si solennelle, aborda Henri à la porte de sa chapelle, au moment où il alloit faire ses prières, et lui dit : *Sta pedibus, Domine rex. Dominus meus Gillapatricius me misit ad te et jussit dicere quod si non vis castigare Petrum Rufum, ipse faciet bellum contra te.* « Arrête, seigneur roi. Mon maître Gillapa-

trick m'a envoyé vers toi pour te dire que si tu ne veux châtier Pierre-le-Roux, il te fera la guerre à toi-même. » Nous ignorons comment l'impérieux monarque reçut cette harangue et quelles furent les suites de cette ambassade.

Kildare avoit contracté une puissante alliance en Angleterre, en épousant Elisabeth Grey, fille du marquis de Dorset; il accompagna le roi à Calais, où l'on déploya une vaine pompe pour l'entrevue de ce prince avec le roi de France. Kildare de retour en Irlande, se brouilla de nouveau avec Ormond, dont un des favoris qui l'avoit suivi fut tué dans une dispute avec un Fitz-Gerald. Ce meurtre donna lieu à des accusations de part et d'autre. Des commissaires nommés par la Cour d'Angleterre instruisirent l'affaire, qui se termina par le triomphe de Kildare; il fut nommé successeur d'Ormond, à la grande satisfaction de quelques chefs Irlandais, particulièrement d'O' Nial : comme ami du gouvernement anglais, celui-ci porta l'épée de cérémonie devant le nouveau député. Peu de temps après, plusieurs accusations se dirigèrent

rent contre le gouverneur. François Ier., roi de France, engagé dans une guerre contre Henri, se fit un allié du comte de Desmond et l'engagea à prendre les armes contre le monarque anglais : moyen politique auquel ont toujours eu recours les gouvernans en France dans leurs guerres avec la Grande-Bretagne. Kildare, lorsqu'on eut découvert cette trahison, reçut l'ordre d'arrêter le coupable. Il s'avança avec des troupes sur le territoire de Desmond; mais tout à coup, sans exécuter l'ordre dont il étoit chargé, il dirigea sa marche vers le Nord, pour secourir son parent O'Nial, attaqué par quelques princes du pays d'Ulster. Le lord-député, accusé d'être d'intelligence avec le baron rebelle, fut obligé de passer en Angleterre; après un long emprisonnement, il obtint sa liberté par le crédit de ses amis, qui se rendirent garans de sa soumission à l'avenir.

Pendant cet intervalle, des divisions continuelles replongèrent la colonie dans un état de foiblesse alarmant dont elle ne pouvoit espérer de sortir, l'attention du roi étant fixée sur le Continent. Richard Nugent, baron de

Delvin, lord-député, fut fait prisonnier par O'Connor, toparque d'O'Fally, et son successeur Piers Butler, qui porta quelque temps le titre de comte d'Ossory au lieu d'Ormond, ne put obtenir son élargissement. L'administration de Butler fut troublée par les intrigues de Kildare, qui se vengeoit de la conduite que ce seigneur avoit tenue à l'égard des Fitz-Gerald. Sir William Skeffington son successeur, exposé à de semblables cabales, fut rappelé, et Kildare lui succéda. La chute du cardinal son ennemi, et le triomphe qu'il avoit souvent obtenu sur ses accusateurs, semblèrent ajouter à sa puissance. Mais l'abus qu'il fit de sa prospérité le perdit enfin: suivi d'une troupe de scélérats armés, prêts à exécuter ses ordres, il commit des violences qui portoient atteinte à l'autorité des Anglais en Irlande.

Cette conduite alarma justement les amis du gouvernement. D'accord avec les Butlers et d'autres ennemis de Kildare, ils firent passer au roi, par l'entremise du greffier en chef, une adresse qui exposoit les dangers de la colonie; les griefs dont elle avoit à se plaindre;

les mauvais effets produits par les changemens fréquens de gouverneur; le pouvoir excessif accordé aux barons; et l'émigration des tenanciers anglais vexés par d'énormes exactions. On exposoït que les places étoient remplies par des Irlandais de basse naissance, qu'on employoit comme autant d'instrumens d'oppression; enfin, que la colonie n'avoit plus qu'une étendue de vingt milles où l'on conservât les mœurs, les habits et la langue d'Angleterre.

Kildare reçut l'ordre de déposer les rênes de l'administration dans les mains d'une personne dont il répondroit, et de se rendre sur-le-champ à la Cour. Il chercha par toutes sortes de moyens à éluder cet ordre; mais se voyant placé entre l'obéissance ou la révolte, il prit le parti d'obéir, laissant l'administration à son fils Thomas. Cependant malgré les ordres du roi, il remplit ses châteaux d'armes et de munitions qu'il tira des magasins du gouvernement. Le jeune lord Thomas Fitz-Gerald étoit doué des plus belles qualités, mais trop enorgueilli de son pouvoir et de la dignité de sa famille. On lui annonça

faussement que son père avoit été exécuté en Angleterre. N'écoutant que son ressentiment et poussé par ses alliés en Irlande, il leva l'étendard de la révolte.

Suivi de cent quarante hommes armés, il se présenta au milieu du Conseil assemblé à Dublin dans l'abbaye de Sainte-Marie; il résigna son office de lord-député et se déclara ouvertement l'ennemi du monarque anglais. Le chancelier Cromer, primat d'Armagh, lui représenta d'une manière pathétique les suites funestes d'une entreprise aussi téméraire. Ceux qui accompagnoient le lord Thomas n'entendant point la langue anglaise, s'imaginèrent que le prélat encourageoit leur chef dans sa rébellion. Un barde qui étoit du cortége se mit à chanter en vers Irlandais les louanges du jeune héros qu'il excitoit à voler au champ de la gloire. Quelqu'impression qu'eussent faite les sages remontrances de Cromer, elle fut effacée par la rapsodie de ce barde ignorant. Lord Thomas rassembla ses forces et mit le siége devant le château de Dublin. L'archevêque Alan, qui se trouvoit dans cette forteresse, tâcha de se sauver en

Angleterre; mais le vaisseau sur lequel il s'étoit embarqué échoua près de Clontarff, peut-être par un dessein prémédité du pilote, qui étoit dans le parti des Fitz-Gerald. Le malheureux prélat, mis au nombre des ennemis de Kildare, fut massacré sans que les meurtriers eussent reçu des ordres directs de ce lord rebelle qui, peut-être même, n'avoit pas l'intention de le faire périr.

Lord Thomas n'ayant reçu qu'une réponse hostile de la part des Butlers, à qui il proposoit une coalition, envahit leur territoire, défit leurs troupes et ravagea leurs possessions; mais bientôt après, la nouvelle des mouvemens excités à Dublin lui donna de l'alarme. Les habitans assurés qu'ils seroient secourus par la Cour d'Angleterre, fermèrent leurs portes aux partisans du jeune lord, et firent prisonniers ceux qui assiégeoient le château. Thomas Fitz-Gerald vint alors attaquer Dublin, mais il fut repoussé. Enfin un accord fut conclu, et l'on convint de lever le siége et de mettre en liberté les prisonniers faits par les deux partis.

Les insurgens réunirent alors tous leurs

moyens pour empêcher le débarquement des troupes arrivées d'Angleterre. Un détachement qui avoit débarqué vers la partie septentrionale du port fut défait, et tous les soldats furent tués ou faits prisonniers par l'armée du lord Thomas; dans cette action il reçut une blessure de la main du chef des ennemis. Les rebelles placèrent ensuite leur artillerie sur le promontoire de Howth; de là ils foudroyèrent les vaisseaux qui étoient à l'ancre, ainsi que les bâtimens qui apportoient des provisions; l'usage de la poudre étoit connu depuis long temps, et on se servoit de l'artillerie quoiqu'avec peu d'habileté. Dans les combats, l'arc et les flèches rendoient plus de service que les mousquets, auxquels on mettoit le feu avec des mèches. Peu de soldats en portoient, et on les employoit contre les hommes d'armes: ni casques ni cuirasses ne pouvoient résister. Il y avoit alors en Irlande peu de cavaliers armés de toutes pièces; mais une cavalerie légère, connue sous le nom de *hoblers*, mot dérivé de *hobby* qui signifie cheval. L'infanterie étoit composée de *kerns* et de *gallowglasses*. Les

premiers étoient des troupes légères armées d'épées et de javelines, si peu disciplinées que le nom de *kern* et celui de brigand passoient pour synonymes. Les Gallowglasses formoient une infanterie pesamment armée, portant un casque de fer, une cotte de mailles qui descendoit jusqu'aux mollets, une longue épée et une hache pesante à deux tranchans.

Quoique les rebelles se fussent emparés d'un vaisseau chargé de chevaux, et que le reste de la flotte eût été obligé de s'éloigner pour être hors de portée de la canonnade, sir William Brereton trouva le moyen de débarquer avec cinq cents hommes. Il fut bientôt suivi de sir William Skeffington qui commandoit une autre troupe. Le bruit des réjouissances que l'arrivée de ces secours causa dans la ville, avertit le lord Thomas qu'il devoit songer à faire sa retraite. La rigueur de l'hiver, ou une trêve conclue avec Skeffington, interrompit les opérations militaires; et le jeune lord demeura dans la partie occidentale sans rien entreprendre pendant quelque temps.

Les hostilités recommencèrent au prin-

temps, et le château de Maynooth fut pris aux rebelles par la trahison de Pareis, frère de lait du lord Thomas. Comme ce perfide n'avoit stipulé que pour une récompense pécuniaire, on lui paya exactement la somme convenue, et ensuite il fut pendu par l'ordre de Skeffington. La nouvelle de la prise du château fit une telle impression sur les troupes du lord, qui s'avançoit à la tête de sept mille Irlandais rassemblés dans les districts de Connaught et d'Ulster, que plusieurs soldats désertèrent. Les autres, lorsqu'on en vint aux mains avec l'armée anglaise, près de Naas, s'enfuirent à la première décharge de l'artillerie royale. Avant cette déroute, cent quarante Gallowglasses du parti ennemi avoient été faits prisonniers par le lord-député, qui ordonna qu'ils fussent mis à mort. Thomas Fitz-Gerald ne pouvant plus tenir la campagne, et continuant seulement une guerre d'escarmouches, se retira vers Munster. Il fut poursuivi par un corps de troupes commandé par lord Léonard Grey dont il étoit parent. Celui-ci ne voulant pas s'exposer à des risques

inutiles, proposa un traité de soumission qui fut accepté par le chef rebelle.

D'après une convention solennelle qui accordoit le pardon à lord Thomas, il congédia ses troupes, suivit lord Grey à Dublin et fut envoyé prisonnier à la tour de Londres. Ce fut là qu'il apprit que son père n'avoit pas été exécuté, mais qu'il étoit mort du chagrin que lui avoient causé les suites de sa révolte. Les oncles de ce seigneur au nombre de cinq, dont trois s'étoient opposés à l'insurrection, furent invités à un festin par lord Grey nommé lord-député. Par une atroce perfidie, ils furent arrêtés, envoyés à Londres et exécutés avec leur neveu. La vengeance de Henri, qui agissoit en tyran, ne fut satisfaite que par l'extinction totale de la famille de Kildare. Il ne restoit plus qu'un frère du lord Thomas, âgé seulement de douze ans. Par la vigilance de ses tuteurs et d'une tante, il eut le moyen de passer en France, d'où il se réfugia dans les Pays-Bas. Enfin ayant été réclamé comme un rebelle, il fut envoyé au cardinal Pole qui, bravant la cruauté du monarque, conserva cet infortuné rejeton

d'une famille illustre dont ce prélat voulut empêcher l'extinction totale.

Après que cette révolte, aussi téméraire que mal conduite, fut étouffée, Henri crut avoir fait une nouvelle conquête de l'Irlande. Il mit en question s'il n'avoit pas le droit de s'emparer de tous les domaines tant séculiers qu'ecclésiastiques situés dans cette île, et de les regarder comme confisqués au profit de la couronne, quoique la plus grande partie des colons eussent servi la cause du roi. Si l'on eût voulu mettre à exécution ce droit prétendu, on auroit reconnu que l'impuissance étoit unie à l'injustice. Sans doute l'autorité royale avoit repris des forces; un acte du parlement venoit d'abolir l'impôt appelé *black rent;* les forces du roi étoient déclarées suffisantes pour protéger la colonie; mais nous voyons en même temps que l'on continua sous divers prétextes à faire des pensions aux toparques irlandais, en particulier à Mac-Murchad ou Mac-Murrough de Leinster, qui fut constitué gouverneur du château royal à Ferns. Le lord-député se vit en butte aux attaques de la faction des Butlers, dont la fa-

mille étoit alors devenue suzeraine. Tandis que les émissaires du pape, avec qui Henri étoit en guerre déclarée, s'efforçoient de soulever les lords irlandais contre l'autorité royale, les Butlers, dont le caractère altier ne reconnoissoit aucun pouvoir supérieur, et dont les terres par suite de leurs révoltes avoient été ravagées, comparurent devant le Conseil avec le lord député; après quelques témoignages d'une réconciliation apparente, les partis se retirèrent sans rien rabattre des sentimens de haine qui les divisoient. Le gouverneur fut plus heureux dans ses démêlés avec les toparques irlandais. Séduites par quelques prétendues prophéties, les tribus septentrionales entrèrent dans une confédération dont O' Nial fut le chef. Le choix qu'on fit de ce prince flatta d'autant plus son orgueil, qu'il croyoit recouvrer l'ancienne prépondérance dont sa famille avoit joui.

L'armée d'O' Nial pénétrant dans le pays de Meath s'avança jusqu'à dix-huit milles de Dublin, près de la montagne de Tarah; là elle fut passée en revue avec tout l'appareil d'un triomphe; mais à l'approche des troupes

du lord-député, O' Nial se retira, emportant son butin. Les Anglais le poursuivirent avec ardeur, et atteignirent une partie de ses troupes vers un lieu nommé Bellahoe, sur la frontière de Meath. Les Irlandais avoient une position très-avantageuse, ayant sur le front une rivière. Lord Grey, n'écoutant que son courage, passa la rivière à la tête de son armée et fondit sur l'ennemi, qui se défendit d'abord avec opiniâtreté; mais bientôt l'avant-garde mise en déroute communiqua l'épouvante au corps d'armée, qui se dispersa avec une telle promptitude qu'il n'y eut que quatre cents hommes de tués dans une bataille où les vaincus furent poursuivis jusqu'à la nuit. La suite prouva combien cette défaite avoit découragé les Irlandais du Nord. Grey fut rappelé en 1539; les tribus septentrionales, d'intelligence avec Murrough O' Brien de Thomond, rassemblèrent leurs forces vers la partie occidentale de Meath; elles se préparoient à une irruption; mais sans attendre sir William Brereton, qui marcha contre elles avec des troupes bien inférieures, elles se dispersèrent avec précipitation dans les bois.

Grey, quoique son zèle l'emportât quelquefois au delà des bornes de la justice et de l'humanité, avoit rendu de grands et de nombreux services. Il en reçut la récompense qu'il devoit attendre de l'ingratitude d'un tyran. Poursuivi par l'inimitié des Butlers et par les catholiques romains, furieux de l'activité avec laquelle il soutenoit les intérêts du roi contre le clergé, il fut enfermé à la tour de Londres sur de frivoles ou fausses accusations. Plein de courage sur le champ de bataille, il en manqua pour se défendre dans une affaire criminelle. Le caractère violent et la cruauté du roi lui inspirèrent une telle crainte qu'il ne voulut pas entrer en jugement; il s'avoua coupable, et abandonna sa vie et son honneur à la discrétion d'un despote impitoyable qui le fit décapiter.

Cependant le gouvernement de la colonie, devenu formidable par la conduite vigoureuse de Grey, recueilloit les fruits de son administration. Les princes irlandais s'empressoient de reconnoître l'autorité du roi d'Angleterre, et sir Anthony Saint-Leger, nouveau député, reçut les actes de soumission. Le

comte de Desmond, fier du privilége d'être exempt de se trouver aux assemblées du parlement, de rendre visite aux gouverneurs, et d'entrer dans une ville fortifiée, renonça à ces droits imaginaires. Il cessa de reconnoître la suprématie du pape et donna son fils en ôtage, voulant qu'il reçût une éducation anglaise. Pour maintenir les Irlandais en de telles dispositions, le parlement d'Irlande conféra au monarque anglais, en 1541, le titre de *roi d'Irlande* au lieu de *lord*, seule dénomination qu'il avoit eue jusqu'alors. Sans doute la nouveauté et la splendeur de ce titre produisirent beaucoup d'effet; mais des causes dont on n'a pas développé les principes, opérèrent encore plus sur les esprits. Les anciens habitans et les Anglais, qui avoient pris les mœurs de l'Irlande, sembloient disputer à qui présenteroit plutôt son hommage au monarque ou qui lui donneroit les plus fortes preuves de loyauté. Plusieurs dynastes reçurent en récompense des titres distingués; au nombre de ces princes on remarque O'Nial, Murrough O'Brien et Uliac de Burgo, qui renouvelèrent leurs actes de soumission devant Sa Majesté,

à Londres. Le premier fut créé comte de Tyr-Owen ou Tyrone; le second, comte de Clanricard et baron de Dunkellin; et le troisième, comte de Thomond et baron d'Inchiguin.

C'étoit beaucoup sans doute pour améliorer l'état de l'Irlande; cependant tous ces avantages étoient plus apparens que solides et durables. Dans les districts de Munster et de Connaught, dont les Anglais avoient fait des colonies sous le titre de comtés, mais où les lois d'Angleterre étoient tombées en désuétude depuis deux siècles, on fit quelques règlemens et l'on tâcha d'allier la coutume anglaise à celle d'Irlande. Mais ces lois demeurèrent sans effet, personne n'osant les mettre à exécution dans ces contrées sauvages. Les dynastes qui avoient reçu des titres de noblesse étoient obligés de tenir leurs domaines comme fiefs militaires, d'après le mode féodal suivi en Angleterre. Cependant ces princes, soit par ignorance de la coutume, soit qu'ils n'y eussent aucun égard, ne purent jamais se figurer que leurs nouvelles dignités diminuassent le pouvoir qu'ils avoient sur leurs vassaux; ils continuèrent de gouverner

comme auparavant. Pour étendre la juridiction anglaise, il auroit fallu accorder la protection royale aux toparques inférieurs et les rendre indépendans de leurs supérieurs. Mais des idées si élevées en politique et si favorables aux peuples, n'entroient pas dans les vues de ceux qui avoient la principale influence en Irlande. On négligea ou l'on rejeta les pétitions de quelques tribus qui demandoient à être admises au nombre des sujets de Sa Majesté. Celle d'O' Byrn en particulier, qui demandoit que son territoire fut érigé en comté d'Angleterre sous le nom de Wycklow, essuya le même refus. Tout ce qu'on jugea à propos de faire, ce fut de partager le pays de Meath en deux comtés, l'un à l'Orient et l'autre à l'Occident.

Henri manqua ainsi l'occasion bien favorable d'établir le gouvernement anglais dans toute l'île; mais ce prince, comme plusieurs de ses prédécesseurs, prodigua le sang de ses sujets et les trésors de l'Etat dans des guerres inutiles contre la France. Des débats élevés entre le lord-député et les Butlers se terminèrent par la mort du comte d'Ormond, avec seize

seize personnes de sa suite; il fut empoisonné dans une fête donnée à Ely-House, et l'on a toujours ignoré les auteurs de cet attentat. Lorsqu'Edouard VI, fils de Henri, monta sur le trône en 1547, âgé de neuf ans, O'Moore et O'Connor, princes de Leix et d'Ofally, prirent les armes et répandirent la terreur dans la province de Leinster; mais sir Edouard Bellingham avec six cents chevaux et quatre cents hommes d'infanterie venus d'Angleterre, marcha à leur rencontre; ils furent défaits et envoyés prisonniers à Londres, où le premier mourut. Bellingham fit bâtir des châteaux sur le territoire de ces toparques, qui devint ainsi partie de la colonie, et fut la première acquisition qu'on eût faite depuis plusieurs siècles. Parmi les opérations militaires de ce gouverneur, qui développa une grande activité, on parle d'une expédition dans le district de Munster; on vouloit surprendre le comte de Desmond dans son château, où ce seigneur avoit repris son ancien genre de vie. Bellingham eut recours à des moyens de conciliation; il engagea ce comte à fixer sa résidence à Dublin pour y vivre

comme un seigneur anglais. Les ennemis de sir Edouard parvinrent à le faire rappeler. Après lui, deux autres députés gouvernèrent successivement la colonie. Comme on méditoit des changemens importans dans le culte et contre lesquels on prévoyoit qu'il y auroit une forte opposition, le gouvernement fut de nouveau confié à sir Anthony Saint-Léger.

CHAPITRE XV.

RÉFORME du culte commencée en Allemagne. — Luther. — Apostasie de Henri VIII. — Mesures prises pour convertir les Irlandais. — Exercice du culte suivant la nouvelle liturgie. — Dowdal. — Troubles. — Avénement de Marie. — Rétablissement du papisme. — Transactions politiques. — Violences d'O' Nial. — Sa défaite. — Disputes dans le pays de Thomond. — Réduction des rodeurs écossais. — Avénement d'Elisabeth. — Parlement assemblé par Sussex. — Opérations d'O' Nial. — Il est repoussé à Derry. — Explosion du magasin. — Ravages. — Plan de sir Henri Sidney. — Ses succès. — O' Nial se réfugie chez les écossais. — Il est assassiné.

LA Religion, qui partout a une alliance étroite avec le gouvernement, se trouve particulièrement mêlée avec l'histoire et le système politique d'Irlande pendant les dernières années du règne de Henri VIII. C'est de l'Allemagne que sont sortis les plus terribles adversaires de l'autorité du pontife romain, autorité établie depuis si long-temps

et sur des bases si solides. Au commencement du quinzième siècle, les sermons de quelques théologiens de Bohême, et en particulier ceux de Jean Hus et de Jérôme de Prague, détachèrent de la communion de Rome un grand nombre de Bohémiens et d'autres peuples. Ces nouveaux sectaires se voyant persécutés prirent les armes sous les ordres du célèbre Zisca, et défirent à plusieurs reprises les troupes de l'empereur d'Allemagne : même après la mort de ce chef si redouté, les Hussites ne furent vaincus qu'après beaucoup de sang répandu ; mais ils ne purent être tellement réduits qu'on ne dût accorder quelqu'indulgence à leurs scrupules religieux. Ceux d'entre eux qui, à d'autres égards, se soumirent aux usages de l'église romaine, obtinrent, contre l'usage de l'église, la permission de participer à la coupe ainsi qu'à l'hostie consacrée. Au commencement du siècle suivant, les circonstances se trouvant plus favorables, le goût des sciences étant plus généralement répandu par l'invention de l'imprimerie, on porta à l'autorité pontificale des coups plus assurés et plus terribles.

L'an 1517, Martin Luther, religieux augustin, professeur de théologie à l'université de Virtemberg, homme d'un esprit ferme et entreprenant, se montra capable d'un projet aussi difficile que l'étoit la nouvelle réforme. D'abord il mit en doute le pouvoir du pape relativement aux indulgences accordées pour de l'argent. Irrité du traitement qu'il reçut de la Cour de Rome, il attaqua cette église dans les dogmes qui établissoient le plus solidement son autorité et lui attiroient le plus de richesses. Ses opinions furent adoptées par un grand nombre d'Allemands. Une Diète impériale s'assembla à Spire en 1529, et publia un décret qui proscrivoit les nouvelles opinions. Les partisans de cette doctrine firent une protestation solennelle, d'après laquelle on leur donna le nom de protestans, dénomination devenue générale pour toutes les sectes qui se sont révoltées contre l'autorité papale.

L'Angleterre, de toutes les contrées de l'Europe, est celle qui a été réduite à la plus honteuse servitude quant au spirituel; mais enfin Henri VIII, quoiqu'on puisse l'accuser

de tyrannie, mérite de grands éloges pour avoir affranchi le royaume de cet esclavage. Pendant plusieurs années, partisan zélé du souverain pontife, il avoit publié des écrits contre Luther, et composé un livre intitulé : *De septem Sacramentis.* Cet ouvrage, présenté au pape en 1521, valut à son auteur le titre de *défenseur de la Foi.* Mais lorsque Sa Sainteté eut refusé son consentement au divorce que le roi vouloit faire avec Catherine d'Arragon, ce prince ne voulut plus reconnoître la suprématie du pape, et secondé par le parlement, il se déclara chef souverain de l'église d'Angleterre. Cependant en renonçant à l'autorité du successeur de S. Pierre, il conserva les principes tyranniques et l'esprit de persécution que les pontifes romains ont tâché de propager partout ; livrant au bourreau ceux qui admettoient l'autorité suprême de la Cour de Rome, il faisoit condamner au feu ceux qui suivoient la doctrine des nouveaux réformés.

Ayant réussi dans ses projets en Angleterre, où il régna en despote, Henri essaya d'introduire les innovations religieuses en Irlande,

pays où la réforme trouvoit les esprits fort peu disposés. Depuis le concile tenu à Cashel, en 1172, l'église d'Irlande s'étoit conformée au rite pratiqué par celle d'Angleterre; elle suivoit la liturgie romaine. L'anarchie et le trouble qui tenoient les Irlandais dans un état d'ignorance et de barbarie, ne permettoient pas à la raison de soumettre à son examen les matières religieuses et d'expliquer l'écriture sainte. Le peuple d'Irlande étoit prévenu contre toute nouveauté apportée par les Anglais, qu'il regardoit comme ses ennemis. Une opinion enracinée dans les esprits faisoit considérer l'Irlande comme le patrimoine du pape. Le monarque anglais, dont les prédécesseurs n'avoient réclamé la souveraineté de l'île que par une permission du saint Siége qui les autorisoit à s'en emparer, étoit traité de rebelle depuis qu'il ne reconnoissoit plus la juridiction de la Cour de Rome. Le secourir, le favoriser de quelque manière que ce fût auroit passé pour un acte d'impiété.

George Brown, provincial des religieux Augustins, homme sincère et d'une grande sinplicité de mœurs, dont les principes reli-

gieux n'avoient aucune teinte de bigoterie, fut placé sur le siége archiépiscopal de Dublin. On l'envoya avec d'autres commissaires en Irlande pour conférer avec le clergé et la noblesse, afin d'établir la suprématie du roi. Il éprouva une forte opposition, surtout de la part de Cromer, primat d'Armagh, anglais de naissance, qu'on avoit destitué de l'office de lord chancelier et qui étoit fort attaché à la famille de Kildare, presque entièrement éteinte. Brown insista surtout pour qu'on assemblât un parlement, qui fut effectivement convoqué à Dublin par lord Léonard Grey, le premier mai 1536. La loi de Poynings qui établissoit préalablement la confiscation fut suspendue avec le consentement du roi. Les procureurs ecclésiastiques, accoutumés à siéger dans les parlemens au nombre de deux par diocèse, furent privés du droit de suffrage. On décréta la suprématie du roi sur l'église d'Irlande et la renonciation à l'autorité pontificale, quoiqu'on eût formé une vigoureuse opposition. Il y eut d'autres actes d'adhésion conformes à ce qu'avoit décidé le parlement d'Angleterre.

Les partisans de la Cour de Rome, furieux de voir que malgré leurs efforts le décret fut passé, mirent en jeu les ressorts les plus puissans pour en empêcher l'exécution. Cromer et ses adhérens reçurent du pape le pouvoir de relever de leur serment ceux qui auroient reconnu le roi pour chef de l'église, ce qu'ils appeloient révolte contre le pape; ils ordonnèrent que dans quarante jours les coupables avouassent leur faute et prissent un engagement solennel de soutenir la cause du saint siége contre tous ses ennemis. Plusieurs bénéficiers dans le pays, soumis à la juridiction anglaise, particulièrement dans le diocèse de Dublin, résignèrent. Les lords irlandais du Canton d'Ulster, ayant pour chef O' Nial, levèrent des troupes et se déclarèrent les défenseurs de l'église romaine. Mais la victoire de Grey à Bellahoe déconcerta les princes, et les opérations de Brereton achevèrent de porter le découragement parmi ces guerriers du pape. Plusieurs monastères furent livrés au roi, et les toparques se hâtèrent à l'envi de prêter serment de fidélité et de reconnoître la suprématie de Henri.

Ceux qui tinrent les rênes du gouvernement pendant la minorité d'Edouard VI, voulant, en Irlande comme en Angleterre, porter le plan de réforme beaucoup au-delà des limites prescrites par Henri, chargèrent de cette opération sir Anthony Saint-Léger. Ce seigneur fut nommé lord-député en 1550. Sans qu'on assemblât le parlement, la proclamation royale fut adressée au clergé. Elle lui enjoignoit d'accepter la nouvelle liturgie en langue anglaise; mais avant de publier cette liturgie, on la soumit à l'examen d'une assemblée ecclésiastique. Jean Dowdal, irlandais de naissance, que Henri avoit élevé à la dignité de prélat d'Armagh, s'opposa avec force à cette innovation; il se retira de l'assemblée suivi de plusieurs de ses suffragans. L'archevêque Brown et d'autres prélats donnèrent leur consentement. On fit lecture de la nouvelle liturgie le jour de Pâques, en 1551, dans l'église cathédrale du Christ à Dublin, en présence du lord-député, des magistrats et du clergé. L'inimitié des Irlandais, que Dowdal excitoit à s'opposer à la réforme, fut encore augmentée par les procédés des commissaires

nommés pour enlever les reliques et les autres objets du culte romain proscrits par la réforme. On dit qu'ils s'en emparèrent ou les exposèrent en vente sans réserve ni décence. Tout ce que les églises possédoient de précieux devint la proie de leur rapacité, sans qu'ils eussent été autorisés à dépouiller ainsi les temples. Mécontent de l'opposition de Dowdal, le gouvernement par une patente royale transféra la primatie du siége d'Armagh à celui de Dublin. Soit que l'orgueil du prélat se trouvât blessé, soit qu'il redoutât un traitement plus sévère, il se retira sur le Continent, abandonnant son diocèse, et comme s'il eût abdiqué. Sa place fut donnée à un ecclésiastique nommé Goodacre; Jean Bale aussi fut nommé évêque d'Ossory. Ce prélat avoit une grande érudition, si l'on en juge d'après le peu de connoissances que possédoit le clergé d'Irlande. Son caractère violent et impérieux, son aversion pour le papisme portée à l'extrême, mirent souvent sa vie dans le plus grand danger en l'exposant aux fureurs des fanatiques, dont il faillit une fois à être la victime; cinq de ses domestiques furent

massacrés par la populace. Par ces excès on juge du peu de vigueur de l'administration. Elle auroit pu cependant étendre la juridiction anglaise sur toute l'île. Mais le gouvernement anglais, embarrassé par les intrigues de quelques hommes pervers, ne pouvoit ménager ses moyens de manière à soutenir efficacement les mesures qu'on auroit prises en Irlande.

Cette différence de juridiction occasionna beaucoup de troubles. La coutume absurde établie pour le mode de succession et adoptée par les Anglais, qui avoient pris les mœurs du pays, sema le désordre parmi les tribus. A la mort du comte de Clanricard, ceux de son parti élurent un capitaine de leur tribu, sans égard pour les droits du légitime héritier, qui fut obligé de prendre les armes pour se faire reconnoître. Le baron d'Ibracken, qui succéda à son père dans le comté de Thomond, fut forcé de nommer un thaniste, suivant l'usage ancien. O' Nial créé comte de Tyrone, ayant résolu de rompre avec le gouvernement anglais, intrigua secrètement pour faire exclure son fils illégitime Mathieu, qui, sous le

titre de baron de Dungannon, avoit été déclaré son héritier légal, à sa propre demande. Sir James Crofts, successeur de Saint-Léger, averti par Mathieu du dessein qu'avoit formé le comte, fit enfermer celui-ci avec la comtesse dans une étroite prison à Dublin. John ou Shane, fils du comte, ayant rassemblé une armée composée en partie d'aventuriers écossais, envahit le territoire de son père, défit les troupes réunies de son frère Mathieu et du lord-député, et rendit inutiles tous les efforts que l'on fit ensuite pour le déposséder.

Après la mort d'Edouard VI, Marie, fille aînée de Henri VIII, monta sur le trône en 1553. Cette princesse, aussi cruelle que superstitieuse, détruisit en Irlande tout ce qu'on avoit fait pour la réforme du culte. Bale et d'autres ecclésiastiques qui nuisoient aux vues du gouvernement, furent obligés de prendre la fuite; on chassa les membres du clergé qui s'étoient mariés, et l'on déclara leurs enfans illégitimes. Un parlement assemblé en 1556 confirma le rétablissement de l'église dans son premier état, mais on retint les terres qui avoient été vendues à des laïques. On n'au-

torisa point de plus grandes rigueurs en Irlande contre les hérétiques pendant le règne de Marie; et tandis que l'Angleterre étoit le théâtre des persécutions les plus affreuses ordonnées par cette princesse, dont le caractère fait honte à l'humanité, l'Irlande donnoit un asyle à tous ceux que poursuivoit la rage du fanatisme. Cependant il paroît que ces réfugiés coururent le danger d'être livrés aux flammes. On a de fortes preuves que Cole, doyen de S. Paul, fut envoyé en Irlande, afin de mettre en jugement ceux qu'on nommoit les hérétiques; mais lorsqu'il voulut montrer sa commission au Conseil de Dublin, il ne trouva qu'un paquet de cartes que son hôtesse de Chester, amie des réformés, avoit mis à la place. La mort de Marie empêcha le doyen de recevoir une nouvelle commission.

Dans le cours de ce règne, le jeune Gerald, dernier rejeton de la famille de Kildare, qui avoit épousé la fille de sir Anthony Browne, fut rétabli dans les honneurs et les biens de ses ancêtres. La patente de Charles Cavenagh, chef de la tribu de Mac-Murchad dans le pays de Leinster, offre un mélange

du système anglais et irlandais. Ce prince fut créé en même temps pair du royaume sous le titre de baron Balyan, et capitaine de sa tribu pour exercer la juridiction irlandaise sur ses sujets. On appaisa une insurrection dans les districts de Leix et d'O' Fally par des moyens si violens, qu'il sembloit qu'on voulût exterminer tous les habitans. Ces cantons furent réunis à la couronne par un acte du parlement, et devinrent des provinces anglaises. Pour rendre hommage à la reine, Leix fut nommé *Queen's county* (comté de la reine), et sa principale forteresse *Maryborough*. Par un semblable hommage rendu à Philippe second, roi d'Espagne, son époux, O' Fally fut appelé *King's county* (comté du roi), et la ville principale, Philipstown. Le même parlement publia l'explication du fameux acte de Poynings, acte qui bornoit l'autorité du parlement dans la confection des lois.

La foiblesse de l'administration donna à John O' Nial le moyen d'agiter les département du Nord, malgré les règlemens faits par le gouvernement d'Angleterre. L'assassinat de son frère Mathieu, baron de Dun-

gannon, le débarrassa d'un rival; il envahit le pays de Tyrconnel avec une armée. Il fut encouragé dans cette entreprise par les dissensions domestiques survenues dans la famille d'O' Donnel, dont un des chefs nommé Calvagh tenoit en prison son père, dynaste de Tyrconnel, tandis qu'un de ses frères nommé Hugues s'étoit réfugié chez O' Nial. Les habitans du district envahi cachèrent leurs effets les plus précieux, et conduisirent leurs troupeaux dans des lieux inaccessibles; ainsi, d'après l'avis de leur chef, ils évitèrent une action générale et surprirent l'ennemi dans son camp, à minuit. Toute l'armée de Tyrone fut dispersée après un terrible massacre; O' Nial lui-même eut beaucoup de peine à se sauver. On voit dans cette circonstance un exemple de l'opinion que les Irlandais avoient relativement à l'hospitalité, opinion qui ressemble beaucoup à celle des Arabes anciens et modernes. Deux espions, envoyés par O' Donnel dans le camp des ennemis avant l'attaque, furent si peu soupçonnés que les gardes les invitèrent à partager leur repas. Ils se refusèrent à cette invitation;

vitation; en l'acceptant ils auroient contracté une liaison qui les eût empêchés, comme espions, de remplir l'objet qu'on s'étoit proposé.

Dans les démêlés qui s'élevèrent parmi les Irlandais du Sud, l'interposition du gouvernement anglais produisit quelques bons effets. Daniel O'Brien ayant tué son frère le baron d'Ibracken, tâcha de s'établir dans la souveraineté de Thomond; mais il fut défait par Thomas, comte de Sussex, lord-lieutenant; celui-ci donna l'investiture du comté au légitime héritier, fils du baron assassiné, qui devint ainsi pair du royaume et sujet de la couronne, suivant la loi d'Angleterre. A cette même époque, un corps d'Ecossais venus des îles Hébudes, s'étant engagé au service des princes irlandais, avoit depuis quelques années causé beaucoup de ravages dans les provinces du Nord. Les colons anglais furent souvent obligés de prendre les armes pour arrêter leurs incursions. Les troupes d'O'Nial, dont ils composoient une partie, ayant été mises en déroute, ces aventuriers se jetèrent sur les parties occidentales de l'île; mais le comte de Clanricard vint tout à coup les at-

taquer, les vainquit et les tailla presque tous en pièces. Les habitans de Sussex, pour se venger des hostilités que ces insulaires avoient commises, firent une descente dans les îles écossaises qu'ils dévastèrent.

Après la mort de Marie, et l'avénement de sa sœur Elizabeth, en 1558, le rétablissement de la réforme ecclésiastique fut la cause ou le prétexte de beaucoup de troubles. Le comte de Sussex convoqua un parlement en janvier 1560. La chambre des Communes ne fut seulement composée que des députés envoyés par dix cantons, et par les villes où l'autorité royale dominoit; aussi les lois qu'elle décréta étoient toutes dans les vues du gouvernement. L'élection des évêques appartenoit aux doyens et aux chapitres, en vertu d'un écrit nommé *Congé d'élire*. On supprima ce droit pour le donner à la couronne, et le roi seul put nommer aux évêchés par des lettres-patentes. Cependant les pairs séculiers mirent tant d'opposition aux nouvelles réformes en matière de religion, que le parlement fut dissous. L'exécution des lois de cette assemblée éprouva encore plus de difficulté. Dans plu-

sieurs endroits on trouva le moyen de les éluder. Un grand nombre d'ecclésiastiques abandonnèrent leurs églises, qui n'étant plus desservies par des ministres du culte réformé tombèrent en ruine. Le peuple se vit ainsi privé de l'exercice de la religion. Les prières et les sermons faits en anglais, ne pouvoient être entendus que d'un petit nombre. On ne trouvoit pas aisément des prêtres qui parlassent assez bien l'idiome irlandais pour pouvoir officier suivant le rit protestant.

Malgré ces divers obstacles, l'indifférence des catholiques irlandais, à l'égard des opinions religieuses, étoit si grande à cette époque, leur ignorance les rendoit si étrangers à toute discussion théologique, que la réforme auroit pu s'établir facilement, puisque d'ailleurs la plus grande partie du clergé prêchoit la soumission au souverain. Mais les nombreux émissaires de la Cour de Rome, ceux qui vinrent successivement d'Italie et d'Espagne, employèrent tous leurs efforts pour remplir les esprits d'une haine religieuse contre les hérétiques et le gouvernement qui les favorisoit. Cette aversion pour les nou-

veaux dogmes, causa le malheur de l'Irlande pendant la durée de ce règne; on fut obligé de céder aux principes établis par les sectes, dont le but étoit d'abattre le trône de l'infortuné Charles premier.

L'Irlande, à la fin du règne de Marie et au commencement de celui d'Elizabeth, étoit dans le calme, si l'on en juge par les temps qui avoient précédé. Il y eut cependant quelques insurrections locales. O'Nial fut le premier qui inspira des craintes à l'administration sous le gouvernement d'Elizabeth. On nous représente ce dynaste comme un prince abruti par de fréquens excès de vin; on dit même que pour rafraîchir son corps échauffé par ses intempérances, il s'enterroit souvent jusqu'au cou. Mais, comme Leland l'observe, quelques grossières que fussent ses mœurs, il étoit prudent et adroit. Sir Henri Sidney qui se trouvoit alors à la Cour, le somma, en 1559, de venir rendre compte de sa conduite. O'Nial parvint au contraire à engager ce seigneur à venir lui rendre visite dans son camp; il prit le titre de parrain de son fils. Il obtint même de lui qu'il le favoriseroit dans ses moyens

d'opposition aux plans du gouvernement. Réclamant les anciens droits de sa famille à la souveraineté d'Ulster, il obligea O'Reily, toparque voisin, de lui donner des ôtages pour garans de sa soumission. S'étant jeté sur le territoire de Tyrconnel, il fit prisonnier son ancien ennemi Calvagh, qu'il délivra ensuite après avoir pillé ses possessions, retenu son fils pour ôtage, et s'être emparé de sa femme. Pour gagner la confiance des naturels du pays, il témoigna une si grande haine contre les Anglais qu'il fit pendre un de ses gens pour avoir mangé du biscuit fait en Angleterre, signe de dégénération, selon lui, qui méritoit une punition exemplaire. Sussex marcha contre ce prince avec les forces qu'il put rassembler; mais par la médiation du comte de Kildare ils en vinrent à un accommodement.

Par suite de ce traité, O'Nial se rendit à Londres pour présenter ses hommages à la reine. Il avoit une suite nombreuse et une garde de Gallowglasses. Ces hommes, d'après le récit de Leland, étoient vêtus des plus riches habits de leur pays; ils portoient la

hache d'armes; ils avoient la tête nue et les cheveux flottans sur leurs épaules; leurs vestes de toile teintes de safran avoient des manches longues et ouvertes, et par dessus une courte casaque. Ce spectacle fut un objet d'étonnement pour le peuple, qui s'imagina voir les habitans d'un autre hémisphère. A son retour en Irlande, après avoir reçu de Sa Majesté un accueil gracieux, il vit que les gens de son parti le respectoient bien davantage, et regardoient l'accord qu'il venoit de conclure comme un traité fait entre deux souverains. Il affecta toujours un grand zèle pour le service de la reine. Des troupes d'Ecossais, venant des îles Hébudes, avoient fait une nouvelle irruption dans le pays d'Ulster, il les attaqua, les défit et tua leurs chefs. Cependant il se servit du prétexte d'arrêter les Ecossais pour augmenter ses forces; le gouvernement en prit de l'ombrage. O'Nial s'apercevant alors qu'il ne pouvoit plus longtemps cacher ses projets, n'hésita pas à déclarer la guerre. Il conduisit ses troupes devant la forteresse de Derry; il fut repoussé par les assiégés qui dans une sortie lui tuèrent beau-

coup de monde. Le gouverneur Randolf périt dans cette affaire, victime de son imprudence. O'Nial voyant cette forteresse abandonnée, après la destruction d'un magasin qu'une explosion fit sauter, ce que les habitans regardèrent comme un événement surnaturel, O'Nial refusa de se trouver à l'entrevue qu'il avoit lui-même proposée à sir Henri Sidney pour traiter de la paix. Il attaqua la colonie avec toutes les forces qu'il put réunir. Se déclarant le défenseur de la foi catholique dont il n'avoit aucune connoissance, il envoya des ambassadeurs au pape et au roi d'Espagne pour leur demander des secours, et brûla l'église d'Armagh où le culte hérétique avoit été exercé. Tandis qu'il détruisoit plusieurs châteaux et ravageoit des cantons, il amusa encore le lord-député par des négociations; tantôt proposant une conférence et tantôt l'éludant. Il se vit enfin honteusement repoussé au siége de Dundalk, et à l'approche de l'armée de Sidney il se retira dans les bois qui lui servoient de retraite.

Le lord-député s'étant porté avec une armée

sur les frontières d'O' Nial, engagea Calvagh de Tyrconnel, Mac-Guire de Fermanagh et d'autres chefs irlandais dans le parti de la reine. Alors il attaqua O' Nial sur tous les points avec un tel succès que ce prince se vit abandonné par un grand nombre de ses gens, et résolut de se rendre à discrétion. Son secrétaire le détourna de ce projet, lui conseillant de se réfugier parmi les Ecossais, dont un corps d'armée étoit campé à Clan-Huboy. Ce toparque ayant été reçu avec hospitalité dans la tente du chef écossais, fut assassiné à la fin d'un repas avec les gens de sa suite, au nombre de cinquante, ainsi que l'épouse de Calvagh, qui l'avoit accompagné. Piers O' Nial, officier anglais, chef du complot, envoya sa tête à Dublin et reçut mille marcs pour récompense de ce service. Turlogh Lynnough O' Nial, homme d'un caractère pacifique, allié par le sang à la noble famille de Kildare, fut nommé successeur de John; mais on l'engagea par un traité à renoncer au droit de suzeraineté sur les lords voisins, et à laisser les fils de Mathieu, baron de Dun-

gannon, tranquilles possesseurs de leurs domaines. Pour garant de cet arrangement, un fils de John, qui déjà avoit été donné en ôtage, fut étroitement enfermé dans le château de Dublin.

CHAPITRE XVI.

Disputes de Desmond, etc. — Parlement. — Règlemens sans exécution. — Débats dans le pays de Munster. — Plan d'une nouvelle colonie sans effet. —Troubles appaisés. — Incidens de Drury. — Mécontentement au sujet des finances. — Craintes d'une invasion de la part de l'Italie et de l'Espagne. — Plan de Stukely. — Invasion de Fitz-Maurice. — Cruauté atroce de sir John Desmond. — Progrès de la révolte. — Bataille de Monaster-neva. — Révolte de Desmond. — Détresse. — Massacre à Glendalough. — Autre invasion. — Horrible massacre. — Transactions diverses. — Avis d'une conspiration. — Mort de sir John Desmond et de Saunders. — Mort du comte de Desmond. — Nomination de Perrot.

Tandis que le gouvernement fixoit toute son attention sur les mouvemens d'O' Nial dans le pays d'Ulster, des troubles moins importans agitoient d'autres parties de l'Irlande. Gerald, comte de Desmond, ayant entrepris d'obtenir par force quelques terres qui appartenoient au comte d'Ormond fut vaincu,

blessé et fait prisonnier. Quand on le transporta sur un brancard hors du champ de bataille, ceux qui le portoient s'écrièrent en triomphe : où est maintenant le puissant seigneur de Desmond? « Où il doit être, répondit-il avec indignation, toujours sur le cou des Butlers. »

La reine mit fin à ces débats en renvoyant Desmond absous, après la promesse qu'il fit d'être soumis à l'avenir. Quant à la propagation de la réforme dans le pays de Munster, il s'engagea à favoriser et à maintenir tout ce qui seroit fait par des commissaires nommés à ce sujet. Dans la suite ayant refusé de faire des réparations à Ormond, il fut surpris et arrêté par sir Henri Sidney, gouverneur. On l'envoya à Londres où il fut renfermé dans la tour avec son frère Jean; ils en conçurent tous deux une haine contre le gouvernement anglais qu'ils conservèrent jusqu'à la fin de leurs jours. Au milieu des querelles où se trouvoient engagés sir Edmond Butler, frère du comte d'Ormond, Jacques Fitz-Maurice de Desmond, et Mac-Arthy More, chef de sa tribu, créé comte de Clancarthy; on as-

sembla un parlement pour la réforme civile et religieuse du royaume.

Les actes de ce parlement éprouvèrent une forte opposition de la part des ennemis de ces deux genres de réforme; et la Cour ne dut sa majorité qu'au soin qu'elle avoit eue de faire placer un grand nombre de ses partisans dans la chambre des Communes. La loi de Poynings fut suspendue ; un décret fit défense à toute personne de prendre le titre ou l'autorité de chef du pays, autrement qu'en vertu de lettres-patentes émanées de la couronne. Par un autre règlement, le gouverneur en chef et le conseil furent autorisés à délivrer des lettres-patentes par lesquelles tout Irlandais ou Anglais naturalisé en Irlande qui feroit une concession de ses domaines, en recevroit de nouveau l'investiture pour les tenir comme fiefs de la monarchie anglaise. Le gouverneur fut pareillement autorisé à nommer pendant dix ans les sujets qui devoient remplir les dignités ecclésiastiques dans les pays de Munster et de Connaught. On voulut par là remédier aux abus qui avoient lieu dans ces provinces où l'on nommoit aux

bénéfices des personnes indignes, tant par leur naissance illégitime, que par leur profonde ignorance. Il étoit ordinaire alors de voir élever aux dignités de l'église les descendans des abbés, des prieurs et autres bénéficiers qui avoient violé leur vœu de chasteté. Enfin la simonie et mille autres moyens illicites suppléoient au mérite dans la nomination des places du clergé.

On prit diverses mesures pour l'exécution de tous ces actes, mais les troubles qui agitèrent l'Irlande apportèrent des obstacles insurmontables. Le district de Connaught fut partagé en comtés, sans qu'on y envoyât aucun juge pour tenir les assises. Sir Edouard Fitton, établi dans ce canton en qualité de lord-président, gouverna d'après un système d'administration mixte, partie civile et partie militaire. Quoique les terres d'Ulster eussent été déclarées domaines de la couronne, les anciens habitans continuèrent de les posséder sans payer de redevance ni rendre hommage; ainsi les terres et maisons abbatiales étoient possédées par des membres du clergé romain, et le pape continuoit de nommer

aux évêchés de Clogher, Derry, et Raphoe.

Le midi étoit sans cesse agité et toujours d'une manière plus violente. Sir Edmond Butler, en l'absence de son frère, alors en Angleterre, refusa de se soumettre à l'administration, et résista à force ouverte aux réclamations de sir Peter Carew, qui avoit des droits légitimes sur quelques domaines. Philippe second, roi d'Espagne, fomentoit la révolte par ses émissaires, et promettoit du secours. Jacques Fitz-Maurice irrité de l'emprisonnement de son frère le comte de Desmond, mit sur pied toutes ses forces contre Elizabeth, dont il voulut, comme défenseur de l'église, arrêter les projets tendant à établir l'hérésie. Il trouva le moyen de se faire un allié du comte de Clancarthy. Carew attaqua les forteresses, surprit et massacra près de Kilkenny trois ou quatre cents des partisans de Butler. Celui-ci, à l'arrivée de son frère, qu'on envoya d'Angleterre tout exprès, reconnut la nécessité de se livrer au gouvernement pour être jugé. Fitz-Maurice, repoussé à l'attaque de Kilkenny, ravagea le pays et se retira dans la profondeur des bois à l'ap-

proche du lord-député. Clancarthy se rendit, et le comte de Thomond qui étoit entré dans cette conspiration, se sauva en France, où par l'intercession de Norris, ambassadeur anglais, il obtint son pardon. Sir John Perrot, cru fils naturel de Henri VIII, homme plein d'activité et d'audace, faisant exécuter les lois avec la plus grande vigueur, prit le commandement des troupes du midi en qualité de président de Munster. Il fatigua tellement les rebelles qu'il les obligea de se rendre à discrétion. Ceux d'un rang inférieur furent exécutés, mais Fitz-Maurice fut réservé pour être jugé par la reine. Ces mouvemens appaisés, la colonie se trouva dans un état de tranquillité qu'elle n'avoit pas éprouvé depuis deux siècles; des règlemens sages et bien administrés parvinrent à y rétablir l'ordre.

On entreprit à cette époque de former de nouvelles colonies; mais ces projets ne purent s'exécuter. Des colons transportés d'Angleterre dans la presqu'île d'Ardes appartenant au comté de Down, furent obligés de se disperser après la mort de Smith, leur conducteur, assassiné par un des chefs de la famille

d'O' Nial. Walter Devereux, comte d'Essex, forma un plan encore plus vaste, celui d'établir une colonie dans le pays de Clan-Huboy, faisant partie du canton d'Ulster. Douze cents soldats devoient être tenus en garnison pour la défense de cet établissement. Mais les intrigues du comte de Leicester, indigne favori de la reine, celles de sir William Fitz-William, successeur de Sydney dans l'administration de l'Irlande, causèrent tant d'embarras au comte d'Essex, soit dans les démarches qu'il fit à la Cour d'Angleterre, soit dans les mesures qu'il voulut prendre relativement au pays où la colonie devoit résider, que son projet manqua entièrement. Ce seigneur mourut bientôt après ou de chagrin, ou par l'effet d'un poison que Leicester lui fit donner.

Tandis qu'Essex étoit occupé d'un vain projet de colonisation, les fils du comte de Clanricard excitèrent des troubles dans le district de Connaught. Les Anglo-Irlandais montrèrent dans cette insurrection encore plus de haine pour le gouvernement irlandais que les anciens habitans. Ces jeunes-gens, obligés de se soumettre, obtinrent leur pardon

de

de la reine, après qu'il eût été prouvé que la trop grande sévérité de sir Edouard Fitton les avoit poussés à la révolte. En conséquence on ôta à ce seigneur la place de président de Connaught. De nouveaux mouvemens excités par les fils de Clanricard furent appaisés, et leur père, soupçonné d'avoir favorisé cette révolte fut mis en prison par ordre de sir Henri Sidney, qui fut de nouveau nommé gouverneur avec les pouvoirs les plus étendus. Sir Henri reçut en outre une somme annuelle de vingt mille livres sterling pour servir de supplément aux revenus ordinaires. Instruit qu'il s'étoit élevé des troubles dans le Nord, il marcha vers le pays d'Ulster n'ayant pas plus de six cents hommes de troupes; il intimida tellement les ennemis du gouvernement, que parcourant différentes provinces il étouffa, sans effusion de sang, toutes ces petites querelles que la renommée publioit comme de grandes révoltes; il fit partout exécuter les lois avec autant de sévérité que de vigueur; par son crédit il plaça dans la présidence de Munster sir William Drury, homme d'un caractère ferme, qui suivit

l'exemple de son prédécesseur Perrot. Sir William obtint que sa juridiction s'étendit sur la province de Kerry, sans égard pour la patente qui érigeoit ce pays en comté palatin. Dans sa marche vers Tralée, résidence du comte de Desmond qui l'avoit invité à jouir des droits de l'hospitalité, il se passa un incident qui fait connoître les mœurs du temps. Le comte voulant recevoir le président d'une manière honorable, envoya audevant de lui sept cents hommes forts et robustes. Les prenant pour des troupes ennemies, Drury et sa garde composée de cent vingt hommes les attaquèrent. Ceux-ci tout étonnés s'enfuirent sans la moindre résistance, laissant la comtesse qui les avoit accompagnés expliquer au président le motif de son arrivée.

Le calme dont jouissoit si rarement l'Irlande étoit rétabli; mais une mesure prise par le gouverneur au sujet des finances causa un mécontentement général. Sir Henri Sidney fut obligé de recourir à de nouveaux moyens d'après les plaintes qui s'étoient élevées en Angleterre au sujet des dépenses que l'administration d'Irlande occasionnoit; par une

coutume établie depuis plusieurs années les habitans des districts anglais étoient chargés de fournir tous les ans une certaine quantité de provisions pour l'entretien des garnisons royales et la maison du gouverneur. Au lieu de ces fournitures on étoit convenu de payer une somme fixée par les principaux habitans de chaque district. Sidney voulut faire de cet impôt un revenu permanent, et de plus étendre cette exaction à tous les sujets, sans égard aux priviléges d'exemptions accordés à plusieurs villes et cantons. On s'opposa de toutes parts à une imposition qui n'étoit pas sanctionnée par l'autorité du parlement. Trois agens députés par les colons pour plaider leur cause devant la reine furent, par son ordre, enfermés dans une des prisons de Londres et ensuite dans la tour. Les lords et les gentilshommes qui avoient autorisé ces agens par leur signature furent emprisonnés à Dublin. Enfin Elizabeth, toujours prudente dans les occasions périlleuses, consentit à un arrangement. Les prisonniers furent renvoyés après quelques témoignages équivoques de soumission, et lorsqu'ils eurent reconnu que

leur mission n'étoit pas revêtue de formes légales, ils déclarèrent aussi qu'ils n'avoient pas eu la moindre intention de mettre en doute les prérogatives de Sa Majesté. Le lord-député et le conseil, auxquels se joignirent les principaux habitans, passèrent un accord pour les fournitures pendant la durée des sept années suivantes.

Sans doute Elizabeth se détermina à montrer cette modération, d'après les nouvelles qu'elle reçut que l'Espagne et l'Italie devoient envoyer des troupes en Irlande pour encourager la révolte. Un aventurier irlandais, anglais de naissance, nommé Thomas Stukely, devenu ennemi du gouvernement anglais qui n'avoit pas favorisé ses vues ambitieuses, forma pour se venger une intrigue à la Cour de Rome. Il fit naître dans l'esprit du pape Grégoire XIII, l'espoir chimérique d'établir roi d'Irlande son fils Jacomo Boncompagno. Pour l'exécution du projet, Stukely reçut de sa Sainteté huit cents soldats italiens qui devoient être à la solde du roi d'Espagne. Il s'embarqua avec ses troupes à Civita Vecchia, et faisant voile pour l'Irlande il s'arrêta à l'em-

bouchure du Tage. Sébastien, roi de Portugal, se préparoit alors à s'emparer du royaume de Maroc. Le roi lui promit de favoriser l'envahissement de l'Irlande, en y débarquant avec ses troupes aussitôt qu'il auroit terminé l'entreprise qu'il avoit projetée en Afrique. Stukely accompagna le monarque dans cette expédition, et périt avec les gens de sa suite dans les plaines de Barbarie. La mort de Sébastien et la défaite de son armée près de Maroc mirent le Portugal dans un tel état de foiblesse, que Philippe fit la conquête de ce pays, ce qui le détourna pendant quelque temps des projets qu'il avoit formés contre l'autorité d'Elizabeth en Irlande.

Le comte de Desmond et son frère emprisonnés à Londres, et renvoyés à Dublin comme prisonniers d'Etat, étoient parvenus à se sauver et à se réunir à leurs partisans dans le pays de Munster. Jacques Fitz-Maurice, qui s'étoit rendu à Perrot et qui avoit obtenu son pardon de la reine, n'avoit répondu à la clémence de Sa Majesté qu'en formant de nouveaux plans de révolte et en cherchant des secours dans l'étranger. N'ayant

pu réussir auprès du roi de France, il passa en Espagne et en Italie, où il reçut toutes sortes d'encouragemens, excepté des hommes et de l'argent. Cependant il parvint à rassembler quatre-vingts Espagnols auxquels se joignirent quelques fugitifs anglais et Irlandais. Avec cette suite il débarqua au port de Smerwick, dans le comté de Kerry, et bientôt il se vit privé de tous moyens de retraite; les trois vaisseaux qu'il avoit amenés furent pris par un vaisseau de guerre anglais. Fitz-Maurice étoit accompagné d'Allen, prêtre irlandais et de Saunders Anglais. Celui-ci étoit revêtu de la dignité de légat du pape; et portoit une bulle qui lui donnoit le pouvoir d'accorder des indulgences aux défenseurs de la foi. Sir John et sir James, frères du comte de Desmond, arrivèrent avec quelques troupes; mais comme le comte, quoiqu'il eût la meilleure volonté de les aider de tout son pouvoir, hésita; Fitz-Maurice irrité de ce contre-temps témoigna quelques doutes, même sur la sincérité de sir John. Celui-ci voulant écarter tous les soupçons, se rendit coupable d'une action atroce; il massacra Henri Davels,

gentilhomme de Devonshire, qui avoit comblé de bienfaits son meurtrier en le délivrant souvent de la prison, et par sa générosité avoit mérité que Fitz-Maurice l'appelât son père. Cette action, condamnée par plusieurs catholiques, fut louée par les fanatiques, et Saunders déclara que c'étoit un sacrifice agréable fait à la divinité.

De tels moyens étoient peu propres à faire réussir leurs projets. Fitz-Maurice, en parcourant le pays de Connaught pour exciter les habitans à la révolte, périt dans une escarmouche où un des fils de William Burgo, son antagoniste, fut aussi tué. Le commandement des troupes des rebelles passa à sir John Desmond; mais à l'approche d'une armée aux ordres de sir William Drury, successeur de Sidney, il abandonna son poste près de Smerwick, et distribua ses forces dans les divers cantons de la province de Kerry, dont les habitans étoient mal intentionnés pour le gouvernement anglais. Cette guerre se passoit en escarmouches et en surprises avec un ennemi toujours prêt à se cacher ou à éviter le combat; cependant un corps de deux cents

hommes des troupes de la reine fut enveloppé et taillé en pièces. Ce succès releva tellement les espérances des rebelles, que leur armée recevant chaque jour de nouveaux renforts, sir John se prépara à une bataille décisive. Sir Nicolas Malby avec sept cents hommes marcha contre eux. Le mauvais état de la santé de Drury l'avoit obligé de se retirer et de laisser les troupes sous les ordres de sir Nicolas. Les révoltés, au nombre de deux mille, étoient campés dans une plaine voisine de Limerick, près d'une ancienne abbaye appelée Monaster-Neva. Après un combat très-opiniâtre, dans lequel les Irlandais conduits par les officiers espagnols déployèrent un grand courage, la victoire se déclara en faveur des royalistes, qui trouvèrent au nombre de leurs ennemis tués le corps du jésuite Allen.

Le comte de Desmond, qui avoit paru vouloir prendre les armes pour le parti de la reine, fut soupçonné et enfin convaincu par des lettres interceptées d'avoir pratiqué des intelligences secrètes avec les rebelles. On essaya en vain de le faire rentrer dans le devoir;

sir William Pelham, successeur de Drury, l'attaqua comme un ennemi déclaré. Desmond surprit et livra au pillage la ville de Youghal. Il détruisit un détachement envoyé pour prendre cette place; mais son territoire ayant été dévasté et ses forteresses prises avec leurs garnisons, il fut réduit ainsi que tous ses partisans à la plus affreuse misère. Plusieurs de ses vassaux suivirent les troupes royales, implorant la mort pour se soustraire au tourment de la faim qui les dévoroit; lui-même demanda par grâce d'être reçu à bord de la flotte de l'amiral Winter qui croisoit près de la côte, et d'être envoyé prisonnier à Londres. Sa demande fut rejetée, et son frère sir James, fait prisonnier, fut exécuté d'après la loi martiale.

La témérité d'Arthur lord Grey et l'arrivée de nouveaux secours, offrirent quelqu'espérance d'un changement de fortune. Grey, nommé successeur de Pelham, immédiatement après être arrivé, commanda aux troupes de Sa Majesté d'attaquer un corps de rebelles posté dans les vallées de Glindalough, au district de Wicklow, et qui avoit

pour chef lord Baltinglass et un des O' Byrne. Les royalisles, dit Leland, vieillis dans les guerres d'Irlande et connoissant les localités du pays, reçurent avec soumission l'ordre de marcher, quoiqu'ils vissent clairement le danger où ils étoient d'être totalement détruits. Il falloit passer dans une vallée profonde et marécageuse, hérissée de rochers formant plusieurs détours à travers les bois et les montagnes. A mesure qu'ils avançoient, leur marche devenoit de plus en plus difficile; le terrein s'enfonçoit sous leurs pas; ils ne pouvoient agir et se voyoient forcés de gravir sur les rochers, ce qui mit le désordre dans leurs rangs. Dans cette confusion et cet embarras, ils entendirent tout à coup des cris qui partoient du sein des forêts, sans que l'ennemi parût encore; mais ils furent bientôt attaqués de toutes parts; les officiers et les soldats périrent accablés d'une grêle de traits sans pouvoir se défendre. Audley Moore Cosky et sir Peter Carew, tous officiers distingués, succombèrent dans cette malheureuse entreprise, victimes de l'inexpérience et de

la témérité du nouveau gouverneur, qui retourna honteusement à Dublin.

On reçut bientôt après la nouvelle alarmante que les troupes espagnoles et Italiennes étoient débarquées à Smerwick, avec des armes et des vivres pour cinq mille hommes, et une somme d'argent fournie par le roi d'Espagne. Ces nouveaux ennemis, dont le nombre ne montoit pas à plus de sept cents hommes, occupés à bâtir un fort nommé *Del-Oro*, furent tellement épouvantés à l'approche de l'armée du comte d'Ormond qu'ils se sauvèrent dans les bois, conduits par des guides irlandais; mais bientôt instruits que cette armée n'étoit pas nombreuse, ils retournèrent avec leur général à la forteresse. Là, assiégés par Grey avec huit cents hommes venus de Dublin, et bloqués par la flotte de l'amiral Winter, ils furent en peu de jours réduits à un état si désespéré qu'ils se rendirent à discrétion. Comme ils avoient refusé une capitulation et ne pouvoient produire aucune commission du pape ou du roi d'Espagne, ils furent tous passés au fil de l'épée. Ce fut Grey et son conseil qui donnèrent cet

ordre barbare que sir Walter Raleigh fut chargé d'exécuter. On excepta seulement quelques officiers, et particulièrement San Josepho leur chef.

Sur la nouvelle vraie ou fausse d'une conspiration formée dans la capitale, on fit des arrestations après le retour de Grey, et quelques-uns de ces prisonniers furent exécutés. De ce nombre étoit Nugent, baron de l'échiquier, homme d'un excellent caractère, et qu'on peut regarder comme innocent, puisque le comte de Kildare et d'autres, soupçonnés du même crime, se virent déchargés d'accusation. On prit des mesures si sévères contre des membres d'anciennes familles anglaises soupçonnés également, qu'on représenta à la reine que Lord Grey ne laisseroit sur le territoire de la colonie que des cendres et des morts. D'après ces plaintes, la Cour rappela ce seigneur, et l'on offrit le pardon aux rebelles, dont la cause étoit totalement désespérée. Sir John Desmond avoit été tué dans une escarmouche où il avoit eu à combattre un officier nommé Zouch; quant à Saunders, légat du pape, il mourut sans

secours dans une retraite solitaire où son corps devint la proie des bêtes sauvages. Le comte de Desmond, qui avoit été excepté du pardon, se cachant en divers lieux, et chaque jour abandonné par les gens de sa suite, fut enfin trouvé seul dans une misérable chaumière, où un Irlandais nommé Kelly de Morierta le tua; sa tête fut apportée au comte d'Ormond. Dans le même temps, deux agens arrivèrent d'Espagne avec des armes et des provisions; mais instruits du sort du comte et de ses adhérens, ils repartirent sur-le-champ. Lord Baltinglas, le dernier d'entre les rebelles d'un rang distingué, se sauva chez les Espagnols, et toute l'Irlande parut soumise au pouvoir de la reine; mais les suites de la guerre furent affreuses, surtout dans le pays de Munster, qui à l'exception des villes n'offrit plus qu'un théâtre de dévastations où la famine se montroit sous les formes les plus hideuses. Dans cet état de choses, on nomma député un lord généralement respecté des Irlandais pour sa justice et son impartialité. C'étoit sir John Perrot, homme qui joignoit à une saine politique un caractère généreux

et bienveillant. Son expérience et son zèle pour les intérêts de l'Irlande auroient établi sur des bases durables la paix et la prospérité de ce malheureux pays, si la Cour avoit favorisé les plans de ce sage administrateur.

CHAPITRE XVII.

PLAN de Perrot. — Parlement. — Opposition aux projets de colonie dans le pays de Munster. — Troubles causés par les de Burgo. — Mécontentement dans le district d'Ulster. — Vil stratagème employé contre O' Donnel. — Résignation de Perrot. — Administration de Fitz-William. — Flotte espagnole. — Mort d'O' Ruarc. — Fuite d'O' Donnel. — Exécution de Mac-Mahon. — Réplique de Mac-Guire. — Université de Dublin. — Plans de Hugh O' Nial. — Il fait mourir Hugh-ne-Gavelock, accusé par Bagnal. — Sa duplicité. — Guerre d'O' Donnel. — Révolte d'O' Nial. — Son adresse dans un combat singulier. — Il est attaqué par Norris. — Sa feinte soumission. — Procès de Bimgham. — Mort de Norris. — Exploits et mort de Burgh-O' Nort de Kildare. — Traité insidieux.

SIR John Perrot fut chargé de l'administration de l'Irlande, en 1584; son plan mis en exécution, auroit fait de cette île une bonne acquisition pour la couronne d'Angleterre, au lieu de l'épuiser d'hommes et d'argent comme elle a fait. Sir John Perrot mit dans

l'exécution des lois de la vigueur et de l'impartialité; il fit tout pour étendre par degrés la juridiction anglaise; il voulut soumettre tous les habitans à une même police, réformer les mœurs et fixer la colonie dans un état de paix et de prospérité. On publia une amnistie, et l'on assura de la protection du gouvernement tous ceux qui rentreroient dans l'obéissance. Le fils du feu comte de Desmond fut envoyé en Angleterre pour y recevoir une éducation qui pût le rendre digne de la faveur royale. Le lord-député visita plusieurs provinces, afin de tout disposer pour l'exécution de son plan. Il nomma des shérifs pour les comtés de Connaught, et marcha vers le Nord contre des Ecossais qui avoient fait une incursion; à son approche, ces pirates regagnèrent leurs vaisseaux. Les chefs irlandais du pays d'Ulster vinrent lui rendre leurs hommages, et témoignèrent le désir d'être gouvernés par la législation anglaise; enfin, ils convinrent de payer une somme pour l'entretien de onze cents soldats, qui seroient mis en garnison dans leurs provinces et ne coûteroient rien à la reine.

Le lord-député, pour parvenir à son but, demanda au gouvernement une somme annuelle de cinquante mille livres sterling pendant trois ans; il représenta que c'étoit le meilleur parti que l'Angleterre eût pu prendre depuis long-temps. Le système économique suivi par Elizabeth, alors occupée à secourir les Hollandais contre l'Espagne, ne lui permit pas d'accorder cette demande. Les ministres craignoient des complots dans l'intérieur et une invasion étrangère; une politique absurde et une funeste jalousie faisoient désirer que les Irlandais fussent continuellement affoiblis et ruinés par des guerres intestines. On craignoit qu'ils ne devinssent indépendans de la couronne. La reine n'accorda qu'une somme peu considérable et six cents hommes de troupes qu'on ajouta à l'armée d'Ulster; mais elle eut bien lieu de s'en repentir dans la suite. Les guerres d'Irlande, qu'on auroit prévenues par une dépense faite à propos, entraînèrent une suite d'expéditions qui ruinèrent le trésor public.

En avril 1585, on convoqua un parlement à Dublin, où se trouvèrent plusieurs députés

d'anciennes familles irlandaises, tels que Turlough de Tyrone en qualité de pair séculier, et les évêques de Clogher et de Raphoe, qui avoient reçu l'investiture de leurs siéges par la seule autorité du pape. Les députés de la colonie refusèrent la suspension de la loi de Poyning, suspension que chaque gouverneur attendoit comme une marque de confiance. D'autres articles éprouvèrent aussi beaucoup d'opposition.

Les contrariétés que le gouverneur essuya ne se bornèrent pas aux débats du parlement. La protection qu'il accordoit aux anciens habitans, en administrant la justice avec impartialité; son intention bien prouvée de détruire des abus que tant d'autres avoient intérêt de maintenir, lui suscitèrent une foule d'ennemis. On s'efforça par différens moyens de lui faire perdre la faveur royale. On alla même jusqu'à fabriquer des lettres qui laissèrent des impressions défavorables, quoique la fausseté eût été découverte. Au lieu d'augmenter les forces militaires de la colonie, en secondant les vues du lord-député, Elizabeth fit venir à plusieurs reprises des troupes d'Ir-

lande pour les envoyer dans les Pays-Bas, quoiqu'alors le pays de Munster fût menacé d'une invasion de la part de l'Espagne. On refusa aussi l'offre que fit sir John d'user de son influence sur les chefs Irlandais de diverses provinces, pour les engager à servir Sa Majesté comme de fidèles vassaux. Malgré ces obstacles, Perrot continua toujours d'employer ses moyens pour maintenir la sûreté générale; il obtint des habitans de Connaught, ainsi que de ceux d'Ulster, un somme pour l'entretien des troupes cantonnées dans ces districts.

Par un acte de proscription, dirigé contre le lord Desmond et ses adhérens, une étendue de terre dans le pays de Munster, montant à cinq cent soixante et quatorze mille acres, avoit été confisquée au profit de la couronne. Elizabeth voulut y établir une colonie anglaise. On offrit des conditions avantageuses, et l'on accorda plus de deux cent mille acres à différens propriétaires, au nombre desquels étoit le célèbre sir Walter Raleigh. Mais les concessionnaires ne remplirent pas les conditions auxquelles ils étoient tenus; on tâcha par

diverses fraudes d'empêcher que le nombre des tenanciers anglais ne fut complété suivant les stipulations. Des propriétaires non résidens confièrent le soin de leurs domaines à des agens ignares ou sans probité. Les colons et la reine ne prirent aucune mesure pour défendre le territoire, et cette négligence eut les suites les plus funestes.

Dans le district de Connaught, quelques chefs de la tribu de Burgo irrités de ce que l'exécution des lois anglaises les dépouilloit du pouvoir tyrannique qu'ils exerçoient sur leurs inférieurs, refusèrent de se soumettre au nouveau système. Ils étoient encore aigris par les actes de sévérité que s'étoient permis les shérifs et autres officiers de justice. Par suite de cette révolte, Roah avec deux de ses adhérens fut mis à mort par ordre de sir Richard Bingham, président de la province. Le gouverneur se montrant en faveur des de Burgo, les encouragea à former de nouvelles oppositions et même à recourir aux armes. Richard, frère de Thomas Roah, fut exécuté pour avoir participé à cette révolte. Bingham fut sommé de venir à Dublin pour rendre

compte de sa conduite au gouverneur et au Conseil; alors les de Burgo se déclarèrent en faveur de l'Espagne et de Rome. Bingham de retour dans sa province, fit mettre à mort les ôtages qui étoient en son pouvoir et poursuivit la guerre avec vigueur; enfin, il les défit totalement dans un combat sanglant qu'il leur livra; deux mille Ecossais leurs auxiliaires furent taillés en pièces. Bingham dans cette circonstance fut secondé par des tribus d'Irlandais réunis à des Anglais qui avoient adopté les mœurs de l'Irlande.

Des troubles agitèrent aussi le district d'Ulster; les shérifs de ce canton, par leur rapacité, rendoient le gouvernement très-odieux. L'administration affoiblie par l'éloignement des troupes qu'on avoit fait passer dans la Flandres, eut recours à des moyens temporaires qu'une saine politique ne pouvoit avouer, et qui produisirent ensuite beaucoup de maux. Hugues O' Nial de Tyrone fut chargé du pouvoir militaire, et l'on employa la ruse pour forcer le prince de Tyrconnel à demeurer en paix. Un vaisseau chargé de vin d'Espagne, ayant pour capitaine un marchand

de Dublin, fut expédié et arriva sur la côte de Donégal. Ce marchand feignant d'être un commerçant espagnol, engagea le fils aîné d'O' Donnel à venir sur son bord et l'emmena à Dublin. Ce jeune homme fut mis en prison comme ôtage pour répondre de son père qui, bravant l'autorité du gouvernement, avoit refusé de recevoir un shérif sur son territoire. Perrot, bientôt après, fatigué des cabales de ses ennemis, et voyant qu'on le laissoit sans secours, que la reine devenoit de plus en plus indifférente, offrit de résigner; mais avant son départ il assembla les chefs irlandais dont on pouvoit soupçonner la fidélité, et leur persuada de donner des ôtages. Lorsqu'il remit à son successeur sir William Fitz-William les marques de sa dignité, il déclara que quoiqu'il ne fût dans ce moment qu'un simple particulier, il s'engageoit à faire en sorte que tout chef irlandais, soupçonné de manquer de fidélité, vînt se mettre au pouvoir de l'administration, dans l'espace de vingt jours, sans y être contraint par aucune violence.

Les soins que se donna Perrot, le crédit

qu'il avoit parmi les anciens habitans, dont son équité lui avoit concilié l'affection, avoient rétabli la tranquillité en Irlande, et Fitz-William auroit pu la maintenir. La circonstance étoit critique; une grande flotte arrivant d'Espagne, nommée *l'invincible Armada*, menaçoit d'envahir l'Angleterre et même de conquérir tout le royaume. Les tempêtes secondant la valeur des marins Anglais firent échouer cette entreprise. Dix-sept vaisseaux ennemis portant cinq mille quatre cents hommes furent poussés sur les côtes septentrionales et occidentales de l'Irlande. On les reçut avec les démontrations de la plus affectueuse hospitalité; ils promirent, en reconnoissance, de revenir avec des forces considérables pour secourir les Irlandais contre la reine, qui vouloit établir l'hérésie par la force des armes. O' Ruarc de Breffney leva même alors des troupes quand il vit arriver dans son voisinage Antonia de Leva avec mille espagnols; mais ceux-ci poussés sur les écueils qui bordent la côte, périrent tous. O' Ruarc, alors poursuivi par Bingham, s'enfuit en Ecosse. Le roi de cette contrée l'en-

voya prisonnier à Londres, où il fut exécuté comme un traître.

Fitz-William, sacrifiant la justice et les intérêts de son souverain au désir d'amasser des richesses, continua par sa conduite d'exciter la haine contre le gouvernement. Informé que les Espagnols avoient laissé beaucoup d'objets précieux et diverses provisions dans les lieux où ils avoient été accueillis, il en fit faire la plus exacte perquisition; il s'y transporta lui-même pour s'emparer de tout. Trompé dans son attente, il fit arrêter sans cause légitime deux chefs irlandais dont l'attachement au gouvernement étoit à l'abri du soupçon. C'étoient sir Owen Mac-Toole et sir John O' Dougherty, qui furent étroitement enfermés dans le château de Dublin. Le premier ne dut sa liberté qu'aux dangers qu'il courut de perdre la vie. L'autre, après deux ans, l'acheta par des présens. Hugh O' Donnel dont on s'étoit emparé par la ruse de Perrot, les fils de Jean O' Nial et d'autres ôtages profitèrent du même moyen. Quelques-uns arrivèrent dans leur pays sans obstacles; mais O' Donnel et Arthur O' Nial, se voyant poursuivis,

se réfugièrent dans un endroit écarté où leurs amis les trouvèrent, le premier mort de faim, et l'autre engourdi par le froid. Celui-ci ayant repris ses forces parvint à se mettre en sûreté; mais il conserva une haine implacable contre les Anglais. Après que son père eut résigné il fut investi de la souveraineté de Tyrconnel.

Un acte d'injustice atroce et sans aucune forme légale ajouta encore à l'animosité des naturels du pays contre le gouvernement. Hugh Mac-Mahon de Monaghan demanda les domaines de son frère mort, dont il étoit héritier par la loi d'Angleterre; pour réponse il fut traduit devant une commission militaire, vraisemblablement pour n'avoir pas payé au gouverneur la somme qu'il lui avoit promise. Ce malheureux fut condamné, exécuté, et l'on confisqua ses possessions. Il étoit accusé d'avoir exigé à main armée le paiement de quelques rentes, ce qu'on prétendoit contraire aux lois anglaises, tandis que ces lois n'étoient pas encore admises dans le pays. L'alarme devint générale. Les chefs irlandais du pays d'Ulster formèrent une ligue secrète contre l'établis-

sement d'une nouvelle juridiction dont ils voyoient les abus sans en découvrir l'utilité. Lorsque Fitz-William fit connoître à Mac-Guire de Fermanagh son intention d'envoyer un shérif dans son district, le lord irlandais répondit avec simplicité: « votre shérif sera le bienvenu; mais dites-moi, comment vous fixez son *erik* (amende), afin que si mon peuple lui coupe la tête, je puisse lever cette somme dans le pays. » Cependant par la dissimulation et la conduite adroite de Hugh O' Nial, le Nord parut dans un état de calme, tandis qu'il se préparoit une révolte formidable. D'après l'idée où l'on étoit que l'autorité ne pouvoit recevoir aucune atteinte, on fit un accord pour trois ans avec le pays de Munster pour qu'il fournit des provisions, le trésor royal étant insuffisant.

Elizabeth trouva assez de loisir pour s'occuper de la fondation d'une université en Irlande, et d'une amélioration dans les affaires du clergé, dont la situation étoit alors déplorable. Lech, archevêque de Dublin, en 1311, Bricknor son successeur, le parlement, et sir Henri Sidney à diverses époques, ainsi

que sir John Perrot, avant sa résignation, avoient, mais inutilement, essayé d'établir un séminaire. En 1591, Adam Loftus, archevêque de Dublin, qui par des vues d'intérêt particulier s'étoit opposé au projet de Perrot, fit obtenir, pour y placer l'université, le monastère de Allhalows, fondé par Dermod Mac-Murchad, roi de Leinster. Ce couvent avec les terres qui en dépendoient appartenoit au maire et aux citoyens de Dublin depuis la suppression des maisons religieuses sous Henri VIII. La reine accorda à la prière de Henri Usher et de Lucas Challoner, un privilége de main-morte pour le terrein concédé par la ville. Elle donna aussi une charte particulière pour l'érection d'un collége, comme chef-lieu de l'université, sous le nom de *collége de la Trinité, près de Dublin.* Le premier prévot fut Adam Loftus. Il eut pour adjoints trois membres, les deux agens déjà nommés et Lancelot Moyne; les trois lecteurs furent Henri Lee, William Daniel et Stephen White. Cécile Lord Burleigh eut le titre de chancelier. On reçut des étudians le 9 janvier 1593. Ce collége, protégé par la faveur spéciale de la

reine au milieu des guerres cruelles qu'elle eut à soutenir, se vit dans un état florissant. Il s'est élevé depuis à un degré de mérite littéraire qui l'a placé au rang des premières universités de l'Europe.

Le temps approchoit où devoit éclater une insurrection dangereuse, et la reine alloit bientôt éprouver les tristes suites de la parsimonie qu'elle avoit montrée dans l'administration de l'Irlande; on doit cependant l'excuser en songeant aux circonstances pénibles où elle se trouvoit. O' Nial, fils de Mathieu, baron de Dungannon, homme très-dissimulé, avoit les manières fort insinuantes; une éducation distinguée, et le service d'Angleterre où il étoit entré de bónne heure, avoient poli ses mœurs; il trouva le moyen d'obtenir de la reine, en 1587, le comté et les domaines de Tyrone avec quelques réserves. Regardé comme un allié fidèle du gouvernement, il eut la permission de garder six compagnies de soldats pour maintenir la paix dans le pays d'Ulster. En congédiant souvent les hommes de sa suite qui avoient appris l'usage des armes, et les remplaçant par d'autres à qui

il donnoit la même instruction, il forma plusieurs de ses vassaux à la discipline militaire. Sous prétexte de travailler à la couverture de son château de Dungannon, il fit transporter une grande quantité de plomb pour faire des balles. Craignant d'être soupçonné d'intelligence avec les Espagnols poussés vers la côte, il alla se présenter à Elizabeth, et ayant accepté toutes les conditions qui lui furent imposées, il fut renvoyé avec l'assurance de la faveur royale. Bientôt après accusé par les fils de Jean O' Nial, il se défendit si adroitement qu'il échappa à l'acte d'accusation. On lui permit de retourner en Irlande, et toujours avec les mêmes artifices il éluda l'exécution de ses promesses.

Voulant augmenter son influence sur les chefs Irlandais, il fit élever son fils dans la tribu d'O' Cahan. Il donna sa fille en mariage au jeune Dynaste de Tyrconnel, qui s'étoit sauvé du château de Dublin. Pour satisfaire sa vengeance et empêcher qu'on ne fût informé de ses desseins, il fit arrêter et mettre à mort le fils de Jean O' Nial qui l'avoit accusé. Ce jeune homme se nommoit Hugh *Ne-*

Gavelocke, ce qui signifie *enchaîné*. Sa mère, femme de Galvagh de Tyrconnel, étoit en captivité lorsqu'elle accoucha de lui. La vénération qu'inspiroit le nom d'O' Nial étoit si grande qu'on ne put trouver personne dans le pays et aux environs qui voulût remplir l'office de bourreau pour décapiter Hugh. Il fallut en faire venir un des contrées les plus éloignées. Hugh O' Nial, après cet acte de cruauté, continua de faire les protestations les plus fortes de sa soumission, et même il souffrit que son pays devînt une province anglaise. Le gouvernement ne lui témoigna son indignation qu'en lui ôtant la commission de la loi martiale dont il avoit abusé d'une manière si révoltante.

Les complots qu'il formoit commencèrent à se manifester. Sir Henri Bagnal, gentilhomme qui avoit de grandes possessions dans le pays d'Ulster et dont O' Nial avoit épousé la sœur, forma des actes d'accusation contre son beau-frère; mais celui-ci parvint à se justifier, et pour mieux écarter les soupçons il employa son crédit à sauver la vie d'un shérif et des gens de sa suite exposés à la fu-

reur de Mac-Guire, dans le district de Fermanagh. Il joignit ses troupes à celles de Bagnal contre les forces réunies de Mac-Guire, d'O' Donnel et de quelques aventuriers écossais. Dans une bataille où ces confédérés furent totalement défaits, il affecta un grand dévouement et fut même blessé à la cuisse. Dissimuler ainsi ses projets jusqu'à l'arrivée des secours promis par les Espagnols, étoit une politique trop rafinée pour les autres lords irlandais. S'étant donc séparé de l'armée anglaise, en feignant d'avoir à repousser les entreprises de Bagnal, Hugh O' Nial envoya son frère Cormag au secours d'O' Donnel, qui avoit déclaré qu'il le regarderoit comme ennemi s'il différoit plus long-temps de s'unir à ses compatriotes. D'autres incidens le forcèrent à découvrir avant le temps ses projets. La mort de Turlough Linnough de Tyrone, chef de la tribu, ne lui permit plus de balancer. Il fit emprisonner les fils de Jean qui avoient sur lui la priorité de la naissance, d'autant que le père de Hugh O' Nial étoit bâtard. Il se fit nommer *O' Nial, Dynaste de la tribu*. Ce titre étoit en telle vénération

parmi les Irlandais que, soit pour se concilier l'amour de ses compatriotes, soit par l'orgueil que lui inspiroit sa race, il disoit souvent qu'il aimoit mieux être O'Nial, souverain d'Ulster, que roi d'Espagne, monarchie la plus puissante qui existât alors en Europe. Comme avec une apparence de loyauté il avoit conseillé lui-même d'abolir le titre de cette dynastie irlandaise, mesure qu'il disoit être entièrement nécessaire à l'entière soumission du Nord, il lui devint impossible alors de cacher ses desseins. L'administration, dans l'état de foiblesse où elle se trouvoit, reçut l'excuse qu'il donna en assurant qu'il n'avoit pris le titre de dynaste que pour empêcher un seigneur moins fidèle à la couronne d'Angleterre de se revêtir de cette dignité. Il promit en outre de quitter ce nom aussitôt qu'un système régulier de juridiction anglaise seroit établi sur son territoire.

Pendant que Hugh O'Nial faisoit ses préparatifs, O'Donnel de son côté continuoit avec vigueur la guerre qu'il avoit entreprise. Bingham, dans la province de Connaught, avoit repoussé les incursions de quelques aventuriers

aventuriers du Nord, et s'étoit emparé d'Enniskillen, principale forteresse de Mac-Guire. Après le retour du général dans sa présidence, ce poste fut investi par les forces de Tyrconnel. Une armée anglaise, envoyée pour faire lever le siége, fut mise en déroute. La garnison forcée de se rendre par famine fut passée au fil de l'épée. O'Donuel portant la dévastation dans le pays de Connaught, repoussa un détachement qui marchoit au secours de Belleek, et traita la garnison comme on avoit traité celle d'Enniskillen. Pour rendre son triomphe complet, il établit comme chef de son canton un des de Burgo, devenu tout-à-fait Irlandais et qui étoit son allié. Celui-ci prit le titre de *Mac-William*. Pour réprimer ces désordres, un général d'un mérite distingué, sir John Norris, fut mis à la tête de trois mille hommes venus d'Angleterre, dont deux mille étoient des vétérans. On lui donna une autorité indépendante du lord-député. Il reçut en même temps l'ordre de prendre des mesures secrètes afin de détacher O'Donnel du comte de Tyrone, qui étoit regardé comme

le moteur caché de la révolte dans cette partie de l'île.

Il s'en fallut peu que le comte ne devînt la victime de cette duplicité qui formoit son caractère. Affichant toujours des sentimens de loyauté, il avoit rendu visite à sir William Russel, successeur de Fitz-William, qui l'eût fait mettre en prison comme soupçonné de trahir le gouvernement, si la plus grande partie du Conseil ne s'y étoit opposé. Le comte voyant alors qu'on se défioit de lui et qu'il couroit risque d'être arrêté, résolut de frapper un grand coup; cependant il amusa encore ses ennemis par de feintes offres de soumission, tandis qu'il sollicitoit vivement les secours de l'Espagne. Ayant chassé la garnison anglaise du fort de Blackwater, il attaqua le château de Monaghan, et dans une escarmouche qu'il livra à des troupes venues pour secourir cette place, il déploya beaucoup d'adresse dans un combat singulier. Assailli et jeté à bas de son cheval par Sedgrave, officier anglais, il entraîna son ennemi dans sa chute. Lorque Sedgrave, qui étoit sur lui, s'apprêtoit à le percer, le comte

prévint le coup en lui plongeant son poignard dans la poitrine.

Des propositions d'accommodement faites par Elizabeth, suspendirent les hostilités. La reine ne vouloit que temporiser, relativement aux affaires d'Irlande. Les chefs irlandais vinrent au-devant des commissaires d'Elizabeth, non comme des sujets soumis, mais comme des généraux qui viennent à une conférence. O' Nial, O' Donnel et leurs alliés ayant exposé leurs griefs et fait leurs propositions, rejetèrent avec mépris celles des commissaires; on convint seulement d'une trêve de quelques jours. La trêve expirée, les princes des districts septentrionaux furent tellement épouvantés du grand nombre de troupes avec lesquelles le lord-député et Norris marchèrent contre eux, qu'O' Nial se retira dans les bois, abandonnant le fort de Black-water après avoir brûlé Dungannon où étoit sa maison; il mit aussi le feu à tous les villages voisins. Le lord-député, laissant des garnisons à Armagh et à Monaghan, fit camper une partie de son armée dans ce canton, sous les ordres de Norris. Il se retira à Du-

blin avec le reste des troupes, dans l'intention de réprimer quelques insurrections excitées dans le pays de Leinster. Dans cette province, ainsi qu'ailleurs, la foiblesse du gouvernement avoit encouragé les mécontens, qui chaque jour donnoient de nouvelles preuves de leur audace. Pour gagner du temps jusqu'à l'arrivée des Espagnols, O'Nial eut encore recours à de feintes soumissions; il écrivit à la reine et à Norris d'un style si pathétique, que ce dernier s'intéressa vivement en sa faveur. Dans une conférence tenue à Dundalk, il ratifia avec un empressement bien suspect les articles proposés, dont un portoit qu'il renonceroit au titre d'*O' Nial* pour celui de comte de Tyrone; mais il évita pour le moment de souscrire à la demande qu'on lui fit de délivrer les fils de Jean O'Nial, article très-important. Comme Mac-Guire O'Donnel et quelques autres firent les mêmes soumissions, et qu'on promit le pardon, la guerre du Nord parut terminée, tandis que tout se préparoit pour une explosion terrible.

L'arrivée de trois pinasses qui apportoient

des munitions, accompagnées de magnifiques promesses de la part du roi d'Espagne, enhardit encore les chefs rebelles dans leurs projets hostiles. O'Nial, avec sa duplicité ordinaire, envoya comme une preuve de sa sincérité au lord-député et à son conseil, la lettre que le monarque espagnol lui avoit écrite. Pendant ce temps, ses émissaires portoient dans les pays de Leinster et de Munster la nouvelle du secours promis; ils exhortoient les mécontens à prendre les armes de concert avec les tribus du Nord, pour défendre la religion catholique. Les excès que se permirent quelques officiers de la reine contribuèrent aussi à propager l'esprit de révolte. Les insurgens du district de Connaught, réprimés par les armes de Norris, alléguèrent pour excuser leur rébellion qu'ils avoient été cruellement opprimés par sir Richard Bingham, président, qui, d'après cette accusation, fut privé de son emploi; on nomma à sa place sir Connyers Clifford. Sir Richard fut mis en prison et jugé; mais on l'acquitta, et selon toute apparence avec justice. L'époque de la disgrâce de Norris approchoit; la reine et ses

ministres, qui ne considéroient pas la pénurie où il se trouvoit et combien son service étoit difficile, voyoient avec chagrin que les brillantes espérances qu'on avoit conçues de son habileté ne se réalisoient point.

O'Nial, connoissant parfaitement la position des divers partis à la Cour d'Angleterre, vouloit tout à la fois entretenir le zèle de ses alliés et amuser le gouvernement, jusqu'à ce que ses projets eussent toute leur maturité. Il investit la forteresse d'Armagh, sous prétexte de quelqu'injure, et chassa la garnison; mais à l'approche de Norris, il renouvela de la manière la plus solennelle ses offres de soumission. Cependant quand les commissaires eurent reçu leurs pouvoirs définitifs, pour conférer le pardon aux termes stipulés, il évita d'entrer en conférence quoiqu'ils l'eussent bassement supplié de se présenter. Thomas lord Burgh, nommé gouverneur par le crédit du comte d'Essex, fut chargé de punir l'insolence d'O'Nial. Norris qui avoit été la dupe des artifices de ce chef, reçut l'ordre de se retirer dans sa présidence de Munster, où le chagrin de sa disgrâce termina sa vie en

moins de deux mois. Résolu de poursuivre la guerre de la manière la plus vigoureuse, lord Burgh ordonna à sir Connyers Clifford de se mettre en marche et de venir le joindre avec son armée au fort de Blackwater; mais ce général ayant rencontré un corps de deux mille alliés d'O' Nial, ne put effectuer sa retraite avec sa petite troupe de sept cents hommes, sans courir de grands dangers. Dans le district de Leinster, un Anglais nommé Tirrel, ami des Irlandais, détaché par O' Nial, défit et envoya prisonnier dans le Nord un fils de lord Trimbleston qui étoit venu le combattre avec un corps de mille hommes.

Le lord-député, distingué par sa valeur et ses talens militaires, ne se laissant point abattre par ces défaites partielles, s'avança avec intrépidité pour attaquer O' Nial, qui avoit pris une forte position près d'Armagh. Après un combat opiniâtre, l'armée rebelle fut chassée de ses retranchemens; lord Burgh la poursuivit, reprit le fort de Blackwater et repoussa encore les Irlandais dans une rencontre sanglante. Il se préparoit à les attaquer une troisième fois dans les défilés où ils s'é-

toient postés, entre son armée et Dungannon, lorsque la mort le surprit. Le comte de Kildare prit alors le commandement de l'armée; ce seigneur, qui ne cherchoit qu'à conserver le terrein qu'on avoit déjà gagné, mourut de douleur bientôt après. La mort de deux de ses frères de lait, qui avoient péri dans une entreprise formée pour le délivrer des ennemis, et dans laquelle ils avoient réussi, causèrent le chagrin qui le conduisit au tombeau.

L'administration civile d'Irlande étoit alors confiée à Adam Loftus, archevêque de Dublin, et à sir Robert Gardener, grand-juge. Le comte d'Ormond fut chargé du gouvernement militaire avec le titre de lord-lieutenant de l'armée. Il envoya sir Henri Bagnal au secours des garnisons d'Armagh et de Blackwater. O'Nial craignant la supériorité des forces anglaises, et voulant attendre une occasion plus favorable, sollicita encore humblement son pardon et fut admis à une conférence où il s'agissoit de régler les articles du traité. Ormond consentit à une armistice de deux mois pour donner le temps aux autres chefs de transmettre à la reine les griefs dont ils

avoient à se plaindre. Dans une seconde conférence, O'Nial employant toujours ses artifices ordinaires, rejeta les conditions les plus essentielles, il en accepta d'autres; mais les réserves qu'il y mit les rendoient tout-à-fait illusoires. Quoique les termes d'accommodement eussent été dictés par ce prince, la reine, à la prière d'Ormond, lui accorda son pardon scellé du grand sceau; mais O'Nial montra tant de mépris pour cette grâce, qu'il ne voulut point se soumettre aux formes prescrites par la loi pour être reconnu sujet fidèle. Ormond refusa la proposition d'un armistice d'un an, et accorda seulement la suspension d'armes pour deux mois. Le prince irlandais, sans avoir égard à ses promesses et à la foi des traités, résolut de recommencer les hostilités avant que l'armée royale se fût rétablie de l'état de foiblesse où elle avoit été réduite.

CHAPITRE XVIII.

Mauvais effets produits par la conduite lente et incertaine de la reine. — Bataille de Blackwater. — Révolte générale. — Essex lord lieutenant. — Sa mauvaise conduite. — Son entrevue avec O' Nial. — Chute de ce favori. — Opérations de Tyrone, manifestes, etc. — Nomination de Mountjoy. — Ormond fait prisonnier. — Opérations de Mountjoy. — Ses craintes. — Monnoie de billon. — Affaire de Munster. — Politique de Carew. — Comte de Suggan. — Invasion des Espagnols. — Siége de Kinsale. — Marche inutile de Carew. — Nouvelle insurrection. — Bataille de Kinsale. — Reddition des Espagnols. — Prise de Dunboy. — Réduction de Munster. — Opérations dans le pays d'Ulster. — Horrible famine. — Soumission d'O' Nial. — Son chagrin. — Réflexion.

Le système de temporisation adopté pour le gouvernement d'Irlande, sous l'autorité d'une princesse qui se montroit si ferme et si courageuse dans l'administration des autres parties de son royaume, et d'autres fautes en politique avoient donné de grands avantages

aux malintentionnés. Employés dans les armées royales, chez eux et dans les Pays-Bas, plusieurs Irlandais mécontens, qui ne connoissoient autrefois qu'un genre de guerre que nulle méthode ne dirige, s'étoient accoutumés à la discipline comme les troupes régulières. O' Nial, du consentement de la reine, avoit formé ses vassaux aux évolutions militaires; ils joignoient la pratique à la théorie, et continuoient même leurs exercices en temps de paix. Enfin leur nombre s'étoit augmenté de tous les ennemis du gouvernement qui, de plusieurs parties de l'Irlande, s'étoient réfugiés dans la tribu d'O' Nial.

Lorsque ce chef, trompé dans l'espoir d'obtenir une trêve d'une année, jugea que la guerre pouvoit seule servir ses projets, il recommença les hostilités par le blocus d'Armagh, et se posta entre cette ville et Newry, où sir Henri Bagnal étoit campé. Celui-ci, par des chemins de traverse qui n'étoient pas fréquentés, trouva non-seulement le moyen de secourir la garnison, mais encore par une attaque soudaine de porter le désordre dans l'armée ennemie, sans obtenir cependant un

avantage décisif. O' Nial en se retirant mit le siége devant le fort de Blackwater. Bagnal ayant reçu des renforts marcha au secours de cette place. Les deux armées étoient fortes chacune de cinq mille hommes. O' Nial avoit seulement cent soldats de plus. Le choc fut terrible, mais la fortune ne favorisa pas les royalistes. Au milieu de la bataille, l'explosion de quelques caissons mit la confusion dans leurs rangs, leur chef fut atteint d'une balle au front. Cette armée, après avoir perdu quinze cents soldats, treize officiers distingués, toute son artillerie et ses munitions, se réfugia à Armagh, qu'elle évacua bientôt à l'approche de l'ennemi, à qui le fort de Blackwater s'étoit déjà rendu.

Cette victoire, quoiqu'en apparence peu importante, d'après le petit nombre des troupes qui avoient combattu de part et d'autre, eut cependant des suites très-fâcheuses. L'état de foiblesse de l'administration, le mépris que lui attiroient les insultes réitérées d'O' Nial, le mécontentement général des naturels du pays, tout favorisoit la révolte. Les habitans du Nord, qui jusque-là avoient balancé,

se joignirent à l'armée de Tyrone. L'insurrection s'étendit dans tout le district de Connaught. Plusieurs chefs du pays de Leinster prirent les armes. O' Moore s'emparant de Leix où résidoit autrefois sa tribu, s'avança dans la province de Munster; il força sir Thomas Norris, lord-président, à se retirer dans Cork avec une armée excessivement fatiguée, ce qui donna aux ennemis la facilité de pousser leurs opérations. On les vit fondre de toutes parts avec fureur. Comme, d'après le système qu'on avoit adopté, il n'existoit pour la nouvelle colonie aucun moyen de défense dans ce district, tout devint la proie des ennemis, qui massacrèrent impitoyablement les malheureux colons. L'Irlande alors offroit partout l'aspect le plus déplorable, et la cause royale paroissoit désespérée. Les amis du gouvernement enfermés dans les fortifications, livrés à toutes les horreurs d'un siége et de la famine, abandonnoient leurs champs aux rebelles, qui pilloient et ravageoient toutes les possessions et exerçoient toutes sortes de cruautés sur ceux qui avoient le malheur de tomber sous leurs coups. La nouvelle que l'on

reçut que le roi d'Espagne faisoit de grands préparatifs et menaçoit l'Angleterre et l'Irlande d'une invasion ajouta encore à la terreur.

Elizabeth convaincue, mais trop tard, qu'il falloit enfin recourir aux moyens les plus puissans pour pacifier l'Irlande, envoya son favori Robert d'Evereux, comte d'Essex, avec le titre de lord-lieutenant. Elle lui donna des pouvoirs extraordinaires, même celui de pardonner les crimes de trahison. Vingt mille hommes l'accompagnoient; jamais depuis Richard second on n'avoit fait passer des forces si considérables sur le territoire Irlandais. Les amis et les ennemis du comte d'Essex concoururent à le faire nommer. Les premiers espéroient que ce seigneur revenant victorieux deviendroit encore plus puissant. Les autres se flattoient que son orgueil, ses prodigalités, et les plaisirs auxquels il se livroit acheveroient de le perdre. Ceux qui ne connoissoient pas l'état de l'Irlande croyoient que d'Essex avoit des forces plus que suffisantes pour réduire le pays; mais O' Nial et ses alliés ne s'en effrayèrent point, et se dé-

terminèrent à faire une vigoureuse résistance. Le gouverneur, arrivé à Dublin, apprit que dans plusieurs provinces le nombre des rebelles excédoit de beaucoup celui de ses troupes, qu'ils étoient plus robustes et plus exercés au maniement des armes que ses soldats nouvellement enrôlés.

D'Essex ne suivit point les instructions de la reine, quoiqu'elles fussent conformes au plan que lui-même avoit donné avant sa nomination. Au lieu de marcher directement contre les rebelles du Nord et de mettre des garnisons dans les postes importans de Lough Foyle, et de Ballyshannon, il fit sa première expédition dans le pays de Munster, n'écoutant en cela que l'opinion du conseil privé d'Irlande, dont plusieurs des membres étoient intéressés dans les dernières colonies qu'on y avoit établies. Harcelé dans sa marche par O' Moore, il retourna à Dublin sans avoir obtenu aucun avantage. A son arrivée, informé que six cents hommes des troupes de la reine avoient été honteusement vaincus par un nombre inférieur des partisans d'O' Byrn de Wicklow, il cassa les officiers, fit exécu-

ter un lieutenant plus coupable que les autres, et décima les malheureux soldats. Après quelques hostilités dans le pays de Leinster, d'Essex reçut un renfort de deux mille hommes qu'il avoit sollicité, et fut réprimandé par la reine. Il se détermina enfin à marcher contre O' Nial. Mais dans une lettre à Elizabeth il déclara qu'il ne pouvoit conduire sur les frontières du pays d'Ulster que trois mille cinq cents hommes d'infanterie, et trois cents cavaliers, difficultés qui ne manquèrent pas de retarder les entreprises qu'il avoit projetées.

Les maladies, les marches fatigantes dans le pays de Munster et autres, avoient enlevé beaucoup de monde aux armées royales. Voulant être secondé dans ses opérations vers le Nord, Essex avoit ordonné à sir Connyers Clifford, président de Connaught, de porter ses forces du côté de Beleek. Ces troupes, qui se montoient à quinze cents hommes d'infanterie et à deux cents cavaliers, essuyèrent une attaque furieuse dans un poste désavantageux, n'ayant à combattre que deux cents Irlandais sous les ordres d'O' Ruarc; elles perdirent cent vingt hommes et leur commandant.

commandant. Après avoir repoussé l'ennemi, elles furent cependant obligées de retourner à leur ancien poste. Ces échecs avoient jeté le découragement dans l'armée royale; plusieurs soldats abandonnèrent les drapeaux de la reine, les Anglais pour échapper à la détresse, et les Irlandais pour participer aux victoires de leurs compatriotes, dont ils prévoyoient les succès. O' Nial, en prolongeant la guerre, ne cherchoit qu'à affoiblir les forces des royalistes, et à augmenter les siennes. Pour donner aux Espagnols le temps d'arriver, il demanda itérativement à d'Essex une entrevue, déclarant de la manière la plus formelle que son intention étoit de se soumettre à la reine. Le gouverneur consentit enfin à sa proposition.

Essex étoit soupçonné de projets ambitieux; on voyoit dans sa conduite, depuis son arrivée, plutôt le désir d'augmenter son pouvoir que d'opérer le bien public. Les soupçons devinrent encore plus forts quand on le vit conférer des grades militaires et d'autres dignités, sans se conformer aux instructions qu'il avoit reçues de la reine; il changea entiè-

rement le plan des opérations de la guerre, uniquement pour satisfaire quelques individus. Par la médiation d'un officier du comte d'Essex, nommé Thomas Lee, porteur de divers messages aux deux généraux, O' Nial obtint enfin la conférence demandée; elle eut lieu aux bords d'une petite rivière du comté de Louth. Le lord Irlandais, par une déférence très-marquée, s'avança dans la rivière jusqu'à ce que son cheval eût de l'eau au niveau de la selle; dans cet état il parla long-temps au gouverneur qui demeura sur le rivage opposé. L'adroit irlandais stimula l'ambition du comte, et crut tellement y avoir réussi, qu'à son retour il annonça à ses alliés que de nouveaux troubles éclateroient bientôt en Angleterre et que d'Essex seroit obligé d'y retourner. Enfin dans une conférence où se trouvèrent six personnes de chaque parti, le lord-lieutenant promit de transmettre à la reine les demandes des chefs Irlandais du Nord, et de leur accorder en même temps une trêve de six semaines, avec facilité de la renouveler pour le même temps. Il fut convenu pareillement que chaque parti pourroit

recommencer les hostilités en prévenant l'autre quatorze jours d'avance afin qu'on pût se tenir sur ses gardes.

D'Essex, instruit du mécontentement que sa conduite causoit à la reine, résolut de retourner en Angleterre avec l'élite de son armée et de tirer vengeance de ses ennemis. Lord Southampton et sir Christopher Blunt l'ayant détourné d'un pareil projet, il se rendit à Londres sans suite. Il surprit la reine dans sa chambre à coucher pendant qu'elle s'habilloit, se jeta à ses pieds et lui baisa la main. Il se prévalut d'une permission de la reine qui l'autorisoit à céder le commandement à deux lords-juges dont il garantissoit la conduite, et à reparoître à la Cour quand cela lui plairoit; mais dans sa dernière lettre, Elizabeth lui avoit expressément ordonné de demeurer en Irlande à la tête de l'administration. Les malheurs et la fin déplorable de ce seigneur, qui joignoit à des vues ambitieuses beaucoup de grandeur et de générosité, n'étant plus du ressort de l'histoire d'Irlande, nous renvoyons le lecteur à ce que le célèbre Hume et les autres historiens ont dit à ce sujet.

Don Matheo Oviedo, espagnol, créé par le pape archevêque de Dublin, fut chargé de porter à O'Nial de nouveaux secours en argent, des munitions, et des promesses d'une prompte invasion que le roi d'Espagne alloit tenter. Il remit en même temps au chef irlandais un panache consacré, que sa Sainteté assuroit être composé des plumes du Phénix. O'Nial excité par ces encouragemens, renouvela les hostilités; mais bientôt après il fit une trêve d'un mois avec le comte d'Ormond, nommé de nouveau lord-lieutenant de l'armée. Dans cet intervalle, il adressa un manifeste à tous les Irlandais, les exhortant avec force à s'armer pour la religion catholique, qu'il déclaroit lui être si chère que rien ne pourroit jamais lui en faire abandonner la défense. Il leur exposoit qu'un monarque frappé d'excommunication pour cause d'hérésie par le souverain pontife, n'avoit aucun droit à l'obéissance de ses vassaux et de ses sujets. Ainsi O'Nial faisoit servir la religion à ses vues politiques. Dans une lettre au pape, signée aussi par d'autres lords irlandais, il appelle le pontife le père des âmes sur la terre,

lui demande humblement son secours et déclare une entière soumission au saint Siége. En réponse, le pape donna une bulle qui accorde au prince O'Nial et à tous les confédérés les mêmes indulgences dont jouissoient ceux qui se battoient contre les Turcs pour recouvrer la Terre-Sainte.

Essex en partant laissa l'administration dans la plus grande foiblesse. La maladie et le découragement avoient réduit les troupes à quatorze mille hommes d'infanterie et douze cents cavaliers disséminés dans chaque province. Le nombre des rebelles, au contraire, étoit augmenté ainsi que leur confiance. Beaucoup de seigneurs, qui paroissoient dévoués au gouvernement, les favorisoient en secret; enfin le chef de la confédération, qui joignoit à beaucoup d'adresse l'hypocrisie et l'audace, travailloit à réunir tous ses compatriotes. Un tel état de choses auroit certainement entraîné la perte de l'Irlande, si l'Espagne eût tenté alors une invasion, ou si un homme d'un génie militaire n'eût été placé à la tête de l'administration. Charles Blunt, lord Mountjoy, qui réunissoit à une grande

politesse des connoissances littéraires, avoit déjà été proposé par la reine pour le gouvernement de l'Irlande, avant même la nomination du comte d'Essex; mais le favori étoit parvenu à l'écarter, sous prétexte que l'amour de l'étude rendroit Mountjoy incapable d'exercer un emploi pour lequel il falloit un bon militaire. De telles raisons pouvoient paroître plausibles à des Irlandais grossiers et ignorans; O' Nial lui-même avoit témoigné bien de la satisfaction du choix que la Cour fit dans le temps d'un gouverneur homme de lettres, qui, disoit-il, *laisseroit échapper l'occasion favorable tandis qu'on prépareroit son déjeûner.* Mais il est étonnant que le conseil d'Elizabeth, composé d'hommes instruits, se soit rendr. à une pareille objection. Un général ne doit-il pas surtout attendre ses succès de son génie, éclairé par les méditations, la lecture et l'expérience?

Enfin, dans ces circonstances critiques, Mountjoy fut nommé lord-député, quoique la reine doutât de son habileté et comptât plus sur le comte d'Ormond, lord-lieutenant de l'armée, et sir George Carew, lord-pré-

sident de Munster. Mountjoy entra à Dublin sans pompe, au mois de février 1600, avec les mêmes instructions que d'Essex, qui avoit négligé de s'y conformer. Il marcha promptement vers Mullinger pour arrêter O' Nial à son passage, lorsque ce chef retournoit de l'ouest de Munster au nord de l'Irlande. Divers bruits retardèrent sa marche; enfin lord Mountjoy fut informé que le chef irlandais s'étoit sauvé en passant la rivière Inny, avec une précipitation qui faisoit assez voir à quel point il redoutoit l'armée royale. Le lord-député se douta bien que la fuite d'O' Nial avoit été favorisée par des généraux du parti royaliste. Le soupçon tomba d'abord sur le comte de Clanricard; mais bientôt il se fixa sur le comte d'Ormond qui, dans une conférence avec O' Moore près de Kilkenny, fut fait prisonnier par celui-ci: c'étoit un plan concerté entre eux. Ce ne fut pas sans peine et sans danger que sir George Carew et le comte de Thomond, attirés dans le piége par Ormond, purent s'échapper. O' Moore proposa de relâcher son prisonnier à de certaines conditions; il n'obtint pour réponse que le silence

du mépris. Le lord-député pressa ses opérations avec vigueur et célérité, mettant des garnisons dans les villes de Dundalk, Ardée, Kells, Newry et Carlingford, pour tenir en respect les habitans du Nord et renforcer les colonies du pays de Leix et d'O' Fally.

Mountjoy se portant vers le Nord, chassa O' Nial de ses retranchemens entre Armagh et Newry, tandis que sir Henri Dowkra, dont les opérations étoient couvertes par cette attaque, débarquoit à Loughfoyle et fortifioit la ville de Derry. La gloire d'O' Nial fut tellement flétrie par les succès des royalistes, que grand nombre d'Irlandais abandonnant son parti se rangèrent sous les drapeaux de sir Henri. Plusieurs chefs, parmi lesquels se trouvoient sir Arthur O' Nial, fils de Turlough Lynnogh, et l'un des O' Donnels, nommé Nial *Garruff* ou le turbulent, vinrent implorer leur pardon et demander la protection du lord-député. Mountjoy retournant vers le Sud, poursuivit O' Moore et Tirrel dans les bois qui leur servoient d'asyle, à travers le canton de Leix. O' Moore fut tué en attaquant les troupes anglaises. Le lord-

député recouvra quelques ôtages qu'on avoit donnés pour garans de la rançon d'Ormond. Ceux qui gardoient ces ôtages les abandonnèrent, dans l'espoir d'obtenir la protection du gouvernement anglais, ce qui leur fut promis. Comme l'ennemi intimidé par les manœuvres habiles qu'il voyoit exécuter, se retiroit partout sans même rien oser, on eut recours à un expédient affreux que la nécessité seule peut justifier. Sir Arthur Chichester sortant de Carrickfergus, et sir Samuel Bagnal de Newry, d'autres officiers quittant leurs postes, exercèrent de tels ravages dans les champs couverts de blés, que toute la contrée devint un désert affreux et que les habitans souffrirent une famine épouvantable.

Mountjoy, dans une seconde expédition vers le Nord, continua à poursuivre O' Nial, rasa ses forteresses, et repoussa vigoureusement ce chef qui vouloit l'empêcher de retourner par Carlingford. Au milieu de ces opérations il reçut des nouvelles d'Angleterre, qui lui parurent si alarmantes pour lui, qu'il fit des dispositions pour se sauver en France, disant « qu'il ne vouloit pas que sa tête tombât

sous le tranchant de l'éloquence, du procureur de la reine. » Le malheureux d'Essex, condamné pour haute trahison, avoit nommé parmi plusieurs personnes de considération, lord Mountjoy comme ayant eu connoissance de ses pratiques secrètes; mais Elizabeth trop prudente pour se priver des services importans d'un habile général en le sacrifiant à des ressentimens particuliers, écrivit au lord-député de manière à calmer ses craintes. Il continua donc à suivre son plan déjà si bien commencé. Il animoit le courage de ses troupes, fatiguoit l'ennemi en lui causant des alarmes continuelles, et gagnoit la confiance des Irlandais qui vouloient quitter le parti rebelle, en remplissant avec scrupule toutes les promesses qu'il leur faisoit. Il recevoit sous ses drapeaux tous ceux qui venoient lui demander du service, mais par une politique peu d'accord avec l'humanité, dit Leland, il faisoit en sorte que ces soldats irlandais fussent exposés aux plus grandes fatigues, et placés dans les postes les plus périlleux. Il se vanta même auprès de la reine d'avoir ainsi diminué le nombre de ses ennemis secrets.

Pour ajouter à la détresse où se trouvoient les rebelles, le ministre anglais eut recours à une mesure que la reine adopta avec répugnance, qui déplut au lord-député et qui causa la ruine de plusieurs sujets fidèles. Des quatre ou cinq cent mille livres sterlings qu'on dépensoit par an pour la guerre d'Irlande, une partie considérable étoit passée dans les mains d'O' Nial et de ses alliés, soit par le trafic, soit par le pillage. Ils pouvoient ainsi se procurer sur le Continent des armes et des munitions. Pour leur ôter cette ressource, on envoya en Irlande une monnoie de bas aloi, avec ordre de la recevoir comme celle de la Grande-Bretagne; on défendit sévèrement l'usage et l'importation de toutes les autres espèces. On désigna des villes en Angleterre et en Irlande où les sujets des deux royaumes pourroient aller échanger leur monnoie avec la différence d'un scheling par livre sterling. Cette mesure déconcerta beaucoup les rebelles, qui ne purent alors se procurer que de foibles secours avec des pièces d'or et d'argent qu'on ne recevoit dans l'étranger que pour leur valeur intrinsèque; mais les troupes royales

éprouvèrent les suites fâcheuses de ce système, car les marchands haussèrent bientôt le prix de leurs marchandises relativement à la valeur de cette monnoie de billon. Mountjoy, pour empêcher les soldats de se mutiner, les occupa continuellement; il sut si bien maintenir le bon ordre, que la reine le chargea de témoigner en son nom à l'armée combien elle étoit satisfaite.

Tandis que le lord-député exerçoit ainsi sa vigilance dans le pays de Leinster, sir Georges Carew montroit autant de fermeté que de sagesse dans son administration du district de Munster. En commençant ses fonctions de président de cette province, il n'avoit que trois mille hommes d'infanterie et deux cent cinquante cavaliers; ces forces eussent été insuffisantes si l'union eût régné parmi les rebelles. Florence Mac-Arthy qui s'étoit révolté contre le gouvernement et avoit obtenu de Tyrone le titre de Mac-Arthy-More, commandoit trois mille hommes; James Fitz-Thomas étoit suivi d'une troupe formidable; ce seigneur réclamoit le comté de Desmond, en indemnité duquel il avoit été investi de

l'autorité de Tyrone. Les Irlandais fidèles le nommoient par dérision le comte *Suggan* ou *le comte de paille ;* cinq mille hommes du district de Connaught étoient sous les ordres de Redmond de Burgh et de Dermot O' Connor. Carew crut qu'il parviendroit à désunir ces chefs en jetant parmi eux des semences de jalousie : il les exposa à être trahis par les gens de leur parti postés à Cork, attendant la première occasion de les attaquer avec avantage.

Un nommé Rugent ayant été saisi comme il alloit assassiner Jean Fitz-Thomas, frère du comte Suggan, déclara, au moment d'être exécuté, que le lord-président avoit à ses ordres plusieurs assassins prêts à commettre ce même crime; cette déclaration causa une si grande terreur et un tel découragement aux deux frères qu'ils ne purent former aucune entreprise militaire. O' Connor, un des chefs du pays de Connaught, séduit par des promesses flatteuses, s'empara par stratagème du comte de Suggan; il alloit le mettre entre les mains de Carew quand il fut délivré par son frère Jean, et par un chef, Pierce Lacy,

qui avoit rassemblé un corps de quatre mille hommes. De Burgh, à qui on faisoit espérer la seigneurie de Leitrim, marcha avec cinq cents hommes vers le pays de Connaught; encouragé par la désunion qui régnoit entre les chefs ennemis, le président suivit un plan qui s'accordoit mieux avec les principes de l'honneur. Dans le cours de ses opérations militaires, il réduisit la forteresse d'un prince nommé le chevalier de La Vallée. Dans la province de Kerry, il prit le château du lord de Lixnaw, et ravagea d'une manière affreuse tous les lieux où il passoit. Plusieurs d'entre les rebelles craignant la dévastation et la famine demandèrent au pape l'absolution du crime qu'ils alloient commettre en se soumettant à un gouvernement hérétique; ils sollicitèrent la permission de reconnoître la juridiction anglaise relativement au temporel. Deux mille cinq cents hommes des troupes de Connaught, craignant d'être arrêtés se déterminèrent à quitter leurs alliés; on les laissa regagner leur pays sans les inquiéter. La garnison de Kilmanock défit et dispersa l'armée du comte de Suggan. Comme une po-

litique habile avoit maintenu dans la neutralité Mac-Arthy More, on ne vit plus de troupes rebelles dans le district de Munster. La reine offrit un pardon général, avec quelques exceptions, à tous ceux que le président désigneroit au lord-député. Quatre mille personnes s'empressèrent à jouir de cette faveur, et le pays fut tellement soumis que les Cours de justice reprirent la suite de leurs travaux. Un nouvel événement contribua encore à la paix générale; le comte Suggan s'étoit caché dans les terres d'un chef, le chevalier Blanc; celui-ci épouvanté par les menaces qu'on lui fit s'empara du comte et le livra à Carew qui l'envoya à Londres avec Mac-Arthy More dont on avoit découvert les intrigues. Dans cet état de choses, s'effectua l'invasion qu'on craignoit depuis long-temps de la part de l'Espagne: un corps de six mille hommes aux ordres de Don Juan d'Aquila, débarqua à Kinsale au mois de septembre 1601, tandis que le reste des troupes étoit poussé par la tempête dans la baie de Baltimore. Le lord-député, à la tête de six mille hommes, assiégea les espagnols dans Kinsale. Il repoussa

les fréquentes sorties des assiégés, et après de furieux assauts il s'empara du château de Rincorran sur les bords de la rivière, à une demi-lieue de la ville. Il poussoit le siége avec vigueur, lorsqu'il reçut la nouvelle qu'O' Donnel s'avançoit pour secourir les Espagnols. Ce chef avoit rassemblé des forces dans les pays de Connaught et de Munster, et il étoit accompagné d'O' Nial, qui conduisoit l'élite des troupes du Nord.

Pour arrêter O'Donnel, Carew reçut l'ordre de se porter à sa rencontre avec une partie des forces, tandis que Mountjoy continueroit le siége avec le reste de l'armée; Carew obéit quoiqu'à regret. Le chef irlandais trouva moyen de l'éviter, et passant rapidement sur une montagne glacée, il pénétra dans le canton de Munster; Carew fut obligé de revenir sur ses pas avec une armée très-fatiguée. Cependant le lord député, qui poussoit vigoureusement le siége, s'empara d'un autre fort nommé Castleparc, situé dans une île vis-à-vis le château de Rincorran. Les comtes de Clanricard et de Thomond avoient aidé Mountjoy dans cette expédition; mais, d'un

d'un autre côté, une nouvelle escadre de six vaisseaux avec deux mille Espagnols aborda à Castlehaven. Ces troupes assurèrent que d'autres armemens alloient bientôt les suivre; alors l'espoir se ranima parmi les tribus irlandaises malintentionnées pour le gouvernement. Soumises, elles avoient jusqu'alors observé la neutralité; mais l'insurrection devint générale dans les provinces de Desmond, de Kerry, et dans toutes les contrées situées à l'ouest de Kinsale et de Limerick. L'amiral Leviston, qui avoit amené un secours de deux mille hommes à Cork, attaqua les Espagnols dans Castlehaven et détruisit quelques vaisseaux; mais sa flotte fut tellement endommagée par une batterie placée sur le rivage, qu'elle fut obligée de regagner en très-mauvais état le port de Kinsale. O' Donnel, à qui s'étoient réunis les Espagnols venus de Castlehaven, et O' Nial avec les troupes d'Ulster, avoient pris des positions avantageuses; ils bloquoient l'armée du lord-député du côté de la terre. Par mer les secours arrivoient si lentement que plusieurs, affoiblis par la faim et saisis de froid (on étoit au mois de no-

vembre), tomboient morts à leur poste, et un plus grand nombre déserta. Cette petite armée, de qui dépendoit alors le destin de l'Irlande, auroit été détruite si les Irlandais s'étoient maintenus dans leurs positions, et tel étoit, dit-on, le plan d'O' Nial; mais pressé par d'Aquila et par ses alliés irlandais, effrayé des mauvaises suites de la désunion et de l'insubordination, il se détermina malgré lui à attaquer l'armée anglaise.

Le lord-député, sans attendre qu'on vînt l'assaillir dans son camp, laissa donc à Carew le soin de continuer le siége, et le 24 novembre à la pointe du jour, il se mit en marche pour aller au-devant de l'ennemi. Il n'avoit que douze cents hommes d'infanterie et quatre cents cavaliers. Ce mouvement inattendu et les savantes manœuvres qu'il fit, surprirent et intimidèrent les confédérés irlandais, qui firent halte, se retirèrent, s'arrêtèrent encore, et offrirent enfin la bataille. Le comte de Clanricard et Wingfield, maréchal de l'armée, ayant chargé avec fureur, la cavalerie s'enfuit en désordre. L'avant-garde commandée par Tirrel fut mise en déroute

après quelque résistance; les Espagnols abandonnés à Castlehaven périrent en se défendant avec valeur, à la réserve d'un petit nombre, qui se rendirent avec le général O' Campo. Le corps d'armée commandé par O' Nial fut ensuite défait, et l'arrière-garde sous les ordres d'O' Donnel prit la fuite sans penser même à se défendre. Cette victoire surprenante ne coûta aux royalistes que la perte d'un officier de cavalerie; un petit nombre de soldats furent blessés. Douze cents Irlandais demeurèrent sur le champ de bataille, et il y eut huit cents blessés; ce nombre excédoit celui des vainqueurs. O' Donnel désespéré se réfugia en Espagne; O' Nial abandonné par la plus grande partie de son armée, humilié et découragé par cet échec, se retira dans le canton d'Ulster.

D'Aquila, qui jusqu'à ce moment étoit demeuré dans ses retranchemens, trompé par les décharges de l'artillerie des royalistes, qu'il prenoit pour le signal de l'approche des alliés irlandais, sortit de la ville; mais voyant les drapeaux espagnols au pouvoir des Anglais, il se retira, et indigné contre les con-

fédérés si honteusement vaincus il proposa de se rendre. Par une sage politique, on accorda des conditions honorables à ce fier Espagnol, qui n'en auroit pas accepté d'autres. Tel étoit l'esprit chevaleresque de ce chef, qu'à la première sommation qui lui fut faite il envoya un cartel de défi au lord-député; Mountjoy n'y fit aucune réponse, sentant combien il étoit absurde de confondre le général avec le soldat. D'après les articles de la capitulation, toutes les forteresses occupées en Irlande par les troupes espagnoles furent évacuées; mais Daniel O'Sullivan, chef irlandais, s'empara du fort de Dunboy à Berehaven, comme de sa propriété, résolu de le défendre contre les troupes de la reine. Le général espagnol, par un sentiment d'honneur, offrit ses services pour réduire cette forteresse avant son départ; on ne crut pas devoir accepter cette offre, et la place fut emportée d'assaut par Carew après une défense opiniâtre.

La capitulation de d'Aquila fut un événement d'autant plus heureux, que le monarque espagnol se préparoit à faire d'autres armemens

qui n'eurent pas lieu; cependant l'espoir de ces secours, les prédications des fanatiques romains, rallumèrent les feux de la révolte dans le pays de Munster. La fureur des catholiques étoit si grande, que tous les royalistes qui tomboient entre leurs mains étoient massacrés comme hérétiques. Les royalistes, de leur côté, pendoient comme des traîtres tous ceux qu'ils faisoient prisonniers. Le succès des opérations de Carew détruisit enfin l'espoir des rebelles; il s'empara de leurs forts et ravagea leurs terres. Tourmentés par la famine, exposés à des alarmes continuelles, les uns s'abandonnèrent à la merci du gouvernement, et les autres cherchèrent ailleurs un refuge. Mountjoy, qui avoit marché vers le Nord, suivit le même plan contre les alliés de Tyrone; celui-ci prit la fuite après avoir mis le feu, pour la seconde fois, à la ville de Dungannon. La construction des nouvelles forteresses de Charlemont et de Mountjoy, mit le comble aux malheurs des Irlandais; il en périt un si grand nombre par la faim, que leurs cadavres privés de sépulture couvroient les chemins. Dans le désordre où se trouvoient

les affaires, les deux fils de Jean O'Nial, que Tyrone avoit si long-temps retenus prisonniers, parvinrent à se sauver et se rendirent auprès du lord-député. Chaque jour le chef irlandais perdoit quelques-uns de ses partisans; le nouveau prince de Tyrconnel l'abandonna. Celui-ci se nommoit Roderic; il étoit frère de Hugh O'Donnel, qui avoit pris la fuite, et Mountjoy le prit sous sa protection lorsqu'il se fut soumis au gouvernement.

O'Nial se voyant sans espoir, demanda son pardon avec sincérité; mais le lord-gouverneur se trouva embarrassé par les instructions contradictoires qu'il recevoit de la reine, preuves certaines de l'agitation de l'esprit de cette princesse à ses derniers momens. Enfin, ayant reçu des nouvelles particulières de la mort d'Elizabeth, il dépêcha sir William Godolphin avec un sauf-conduit, pour presser le comte rebelle d'éviter sa perte totale, en se rendant sur-le-champ et en acceptant les conditions honorables qu'on pouvoit encore lui offrir. O'Nial, sans perdre de temps, alla trouver le lord-député à Mellifont, et s'étant mis à genoux implora avec humilité

son pardon. Il souscrivit à toutes les conditions qui lui furent imposées; il reçut sa grâce, celle de tous ses partisans, et obtint une nouvelle patente pour posséder ses domaines avec quelque réserve. Ce chef suivit le lord-député à Dublin, où il apprit la mort d'Elizabeth. Le désespoir qu'il eut de s'être soumis avec trop de précipitation, lui arracha des larmes; car si cet événement qu'on lui avoit caché lui eût été connu, il auroit pu renouveler la guerre avec avantage; au moins il se seroit fait un mérite auprès du nouveau souverain de sa soumission volontaire. O' Nial attribua ses larmes au chagrin qu'il éprouvoit de la mort d'une princesse qui l'avoit toujours traité favorablement, et renouvela, en forme, sa soumission au successeur de la reine.

Après la soumission d'O' Nial, le gouvernement anglais ne trouva plus d'opposition en Irlande. La conquête de cette île fut enfin achevée par les armes d'Elizabeth, princesse aussi sage que magnanime; mais qui, malheureusement, avoit été forcée de négliger trop long-temps les affaires de la colonie, d'autres intérêts fixant toute son attention.

Cette île devenue une acquision importante pour la Grande-Bretagne, auroit été perdue pour les Anglais sans les talens de Mountjoy et de Carew, et sans les fautes commises par la Cour de Madrid. On avoit mis trop de lenteur dans les préparatifs de l'invasion et le lieu du débarquement étoit mal choisi. La province de Munster, alors soumise, se trouvoit trop éloignée des armées de Tyrconnel et de Tyrone. L'administration montra surtout sa prudence, en traitant avec douceur tout ce qui concernoit les affaires religieuses. On ne fit point exécuter les lois établies contre ceux qui refusoient de se conformer au rit protestant et de reconnoître la suprématie du monarque anglais. Malgré le poison du fanatisme, que les émissaires de Rome et d'Espagne s'efforçoient de répandre, les armées d'Elizabeth étoient composées en grande partie de catholiques, dont la conduite loyale faisoit honneur à la religion qu'ils professoient, religion dont les principes sont toujours favorables à la société lorsqu'on n'en abuse pas pour des vues politiques. La réduction de l'Irlande coûta à Elizabeth six

cent mille livres sterling, dans les six derniers mois de l'an 1599. Elle dépensa près de trois millions sterling, dans les dix dernières années, somme énorme pour ce temps, le revenu de la couronne ne s'élevant pas alors à cinq cent mille livres sterling. Le pays qui étoit le théâtre de la guerre, perdit la plus grande partie de sa population par les batailles, la famine et la peste. Les détails que nous ont transmis des historiens véridiques sur ces calamités sont vraiment effrayans. La colonie anglaise perdit aussi beaucoup de ses habitans, victimes d'un air humide et malsain et qui trouvoient avec peine leur nourriture sur un sol très-mal cultivé.

CHAPITRE XIX.

Avénement de Jacques premier. — Troubles religieux. — Règlemens politiques. — Oppositions en matière de religion. — Fuite de Tyrone et de Tyrconnel. — Révolte d'O' Dogherty. — Colonie d'Ulster. — Administration de l'Eglise. — Mécontentement religieux. — Pétition des lords opposans. — Premier parlement national. — Altercations. — Convocation. — Extension des colonies. — Administration de Saint John. — État du pays. — De l'armée et du revenu. — Recrutement espagnol. — Oppression des Colonies. — Plaintes au sujet de ceux qu'on nommoit *Discoverers* (inspecteurs pour les recherches). — Abus des entrepreneurs. — Réflexions. — Améliorations. — Mœurs. — Projets de Colonie dans le pays de Connaught. — Mort de Jacques.

Jacques Stuart, roi d'Ecosse, descendant de Henri VII du côté des femmes, succéda à Elizabeth sous le nom de Jacques premier; il réunit en une seule monarchie les trois royaumes d'Angleterre, d'Ecosse et d'Irlande. Ce prince avoit beaucoup d'érudition, mais

sa science dégénéroit en pédanterie; sa politique foible et maladroite lui avoit attiré le mépris des Cours de l'Europe. Son caractère pacifique étoit heureusement propre à établir la juridiction anglaise sur toute l'île, pour tenir les habitans dans la soumission et achever de les civiliser. Mais au commencement de son règne les talens de Mountjoy furent encore nécessaires pour étouffer les troubles religieux. Ceux qui cherchoient à les fomenter assuroient en certains endroits que Jacques étoit catholique; en d'autres lieux, ils soutenoient qu'il ne pouvoit être roi légitime qu'après avoir reçu sa couronne du pape et avoir fait serment de défendre la religion catholique.

Séduits par ces prédicateurs fanatiques les habitans de plusieurs villes du pays de Leinster, et d'un très-grand nombre du district de Munster, procédèrent de leur propre autorité au rétablissement du culte romain dans toute sa pompe. Ils chassoient de leurs églises les ministres protestans et s'emparoient des maisons religieuses qu'on avoit appropriées à des usages civils. Le lord député marcha

immédiatement vers le Sud pour arrêter ces révoltes. Lorsqu'il parut avec son armée devant Waterford, les citoyens lui en refusèrent l'entrée, allégant une charte du roi Jean qui les exemptoit du logement des gens de guerre. Ils déclarèrent aussi par l'organe de deux ecclésiastiques revêtus de leurs habits sacerdotaux, qu'ils ne pouvoient en conscience obéir à un souverain qui persécuteroit les catholiques. Mountjoy leur démontra la fausseté d'une citation d'un passage de Saint Augustin dont ces prêtres vouloient s'étayer, menaça les habitans de couper en morceaux la charte de Jean avec l'épée de Jacques, de raser leur ville et d'y semer du sel. Épouvantés par les talens militaires de ce général, les citoyens se rendirent et promirent obéissance. Leur exemple fut suivi sans opposition par les habitans de Cashel, de Clonmel et de plusieurs autres villes. Les habitans de Cork, les plus rebelles, qui avoient pendant quelque temps refusé de proclamer le nouveau roi et qui s'étoient vus bloqués par les troupes royales, après un peu de sang répandu, se rendirent à discrétion à l'arrivée du lord-

député. Celui-ci ayant fait exécuter quelques-uns des agitateurs d'une classe inférieure, traita les autres avec clémence. Au nombre de ceux-ci se trouvoit Mead, greffier, qui fut acquitté par le jury, dont la partialité parut manifeste.

Ayant publié un acte d'oubli et d'indemnité pour calmer les craintes de la multitude impliquée dans la révolte, Mountjoy reçut sous la protection de la couronne tout le corps des paysans irlandais livrés auparavant au despotisme de leurs chefs. Mountjoy fut ensuite créé lord-lieutenant, et ayant nommé pour son député sir George Carew, il retourna en Angleterre accompagné de Hugh O' Nial, comte de Tyrone, et de Roderic O' Donnel. Celui-ci avoit été fait comte de Tyrconnel et l'autre avoit été rétabli dans la jouissance de ses biens et de ses dignités. Mais O' Nial avoit si long-temps résisté aux armes d'Elizabeth, ses révoltes avoient causé la mort de tant de monde, et il en étoit devenu si odieux au peuple qu'il ne pouvoit voyager sans une escorte considérable pour sa sureté. Pendant l'administration de Carew

et celle de sir Arthur Chichester, des shérifs furent nommés dans divers comtés. Les juges exerçoient une justice ambulante en faisant leur tournée dans leurs arrondissemens respectifs. Les naturels du pays, admis à tous les priviléges des sujets anglais, commençoient à regarder le système politique d'Angleterre sous un point de vue avantageux, se voyant traités d'une manière impartiale, et non pas avec cette vaine apparence d'équité qui avoit servi de voile à toutes sortes d'oppressions. Une *Commission de grâce*, sous le grand sceau d'Angleterre, donna le pouvoir au gouverneur en chef de recevoir la cession des domaines et d'en donner une nouvelle investiture, suivant la coutume anglaise. Cette mesure amena une révolution dans les droits de mouvance; on fit la plus grande attention à toutes les réclamations fondées que présentèrent les personnes intéressées : chaque lord par sa nouvelle patente fut seulement investi des terres dont il avoit alors la possession immédiate. Ses vassaux furent confirmés dans leurs fiefs à condition de payer une rente annuelle

égale à la valeur des anciennes redevances, dont on fit l'estimation avec toute l'exactitude possible, ces sortes de droits n'ayant jamais été fixés.

L'esprit de fanatisme, qu'on ne peut réprimer que par la force, retarda et arrêta même le progrès des améliorations politiques. Des partisans du sacerdoce s'efforçoient de prouver l'attachement du roi à l'église de Rome. Ils menaçoient de la vengeance céleste tous ceux qui suivroient les dogmes des hérétiques. Ils ordonnoient de réparer les maisons religieuses qu'on avoit ôtées au culte romain, d'appeler en jugement les administrations civiles, et de revoir les causes jugées dans les Cours du roi. Enfin ils enjoignoient au peuple, sous peine de damnation, d'obéir aux sentences prononcées par les Cours spirituelles, et de rejeter tout ce qui émanoit des Cours civiles en matières religieuses. Jacques pouvoit avoir secrètement l'intention de favoriser la réunion des églises de ses royaumes avec le saint Siége; cependant il abhorroit la doctrine qui tend à établir l'autorité du pape sur la juridiction temporelle des princes, et

qui met les ecclésiastiques au-dessus des lois civiles. Une proclamation ordonna, en Irlande ainsi qu'en Angleterre, à tous les membres du clergé romain de quitter ces deux royaumes dans un temps fixé. Les opposans manifestèrent leur fureur avec éclat; leur audace fut telle que plusieurs des principaux citoyens de Dublin et quelques magistrats encoururent la peine de l'amende et de la prison. Toutes les anciennes familles de la colonie se soulevèrent et présentèrent une pétition et des remontrances contre des mesures si rigoureuses. Le concours extraordinaire avec lequel la pétition fut portée au conseil le jour même qu'on reçut la nouvelle du complot des poudres formé en Angleterre pour détruire le roi et le parlement, donna lieu de soupçonner que le parti catholique en Irlande agissoit de concert avec les conspirateurs de la Grande-Bretagne. Les principaux pétitionnaires furent enfermés dans le château, et l'on envoya, par ordre du roi, sir Patrick Barnewall, leur principal agent, prisonnier à Londres.

On n'exerça cependant aucun acte de rigueur

gueur bien marqué. Le zèle de sir Arthur Chichester se borna aux seules mesures qu'il auroit dû prendre en commençant ses opérations. La réforme du clergé établi, l'exécution des lois qui prescrivoient les devoirs auxquels les ministres du culte devoient être assujétis, la traduction des saintes Ecritures et des prières ordinaires en langue irlandaise pour l'instruction des naturels du pays, tels furent les objets dont l'administration s'occupa essentiellement. Cependant les haines religieuses et les complots ne cessèrent pas de troubler la tranquillité publique. Une lettre qu'on laissa tomber dans la chambre du conseil privé donnoit l'avis d'un plan de révolte formé par plusieurs chefs du Nord, en particulier par les comtes de Tyrone et de Tyrconnel qu'on disoit avoir sollicité des secours chez l'étranger; cette lettre leur attribuoit le projet de surprendre le château et d'assassiner le lord-député. L'état présent des affaires ne laissant l'espoir d'aucun succès pour une telle entreprise, il sembloit peu probable que ces seigneurs eussent alors formé un dessein aussi perfide qu'impolitique.

Cependant au premier bruit de cette conspiration vraie ou fausse, les lords soupçonnés se sauvèrent sur le Continent, abandonnant au roi leurs vastes domaines. Il ne paroît pas qu'ils aient publié aucun écrit pour leur justification, ni qu'aucun de leurs amis ait entrepris leur défense, ce qu'ils n'auroient pas manqué de faire s'ils avoient été victimes d'une calomnie employée pour les dépouiller de leurs biens. Quelques-uns de leurs partisans, déclarés coupables par le jury, furent exécutés. Pour écarter tout soupçon de persécution religieuse, le roi dans une proclamation déclara que, sous prétexte de renverser l'autorité royale en Irlande, ces seigneurs avoient le projet de détruire toutes les familles anglaises d'origine; qu'on n'avoit eu aucune intention de les inquiéter au sujet de leurs opinions relatives au culte; qu'il seroit au contraire très-absurde de tourmenter pour une telle cause des gens dont les mœurs étoient si barbares qu'on pouvoit même douter s'ils avoient une religion quelconque.

Malgré la fuite des deux principaux conspirateurs, l'esprit de révolte se manifesta par

l'insurrection de sir Cahir O' Dogherty propriétaire d'Innishowen et du district adjacent. Ce lord invita Hart, commandant de Celmore, près Derry, à le venir voir; trahissant les droits de l'hospitalité, il le fit arrêter avec sa femme qui l'avoit accompagné. Par suite des craintes qu'il inspira à cette femme, O' Dogherty trouva le moyen de pénétrer dans la forteresse de Culmore, dont il massacra la garnison. S'étant avancé jusqu'à Derry, il commit la même atrocité, incendia la ville, et dirigea sa marche vers d'autres postes pour les attaquer. A l'approche de Wingfield, maréchal de l'armée, il se retira dans les bois où il fit une guerre d'escarmouches jusqu'à l'arrivée du lord-député, qui amena de nouvelles forces. Dans un des combats qui suivit, une balle ayant atteint O' Dogherty l'étendit mort sur le champ de bataille. Ainsi se termina sa rébellion, qui avoit duré cinq mois et avoit fait couler beaucoup de sang.

Par les confiscations qui suivirent ces révoltes, cinq cent mille acres de terrein échurent en possession à la couronne dans les six

comtés du Nord, Cavan, Fermanagh, Tyrone, Derry, Armagh et Tyrconnel, dont le dernier est connu aujourd'hui sous le nom de Donegal. Instruit par les fautes de ceux qui avoient formé le plan des premières colonies, et prenant les conseils de personnes habiles, et en particulier de Chichester, le roi procéda avec tant de prudence dans les établissemens qu'il fit, dont heureusement il s'occupa sans relâche, que le pays commença à jouir d'une prospérité durable. Ceux à qui l'on distribua les terres confisquées furent distingués en trois classes : les nouveaux entrepreneurs, les serviteurs, et les anciens naturels du pays. Les premiers étoient natifs de la Grande-Bretagne, et ils ne pouvoient avoir pour vassaux que des personnes de la même origine. La seconde classe étoit composée de ceux qui avoient servi en Irlande dans les emplois civils et militaires; on leur donna la liberté de choisir leurs vassaux parmi tous les habitans indistinctement, à l'exception de ceux qui ne vouloient pas reconnoître la suprématie du roi. La troisième classe n'étoit assujétie à aucune restriction

relative au culte ou à l'origine des vassaux; elle étoit tacitement exemptée du serment de suprématie que les deux premières classes devoient prêter. On assigna aux serviteurs les lieux les plus exposés au danger; on leur donna des gardes et on leur fournit l'entretien jusqu'à ce que les établissemens fussent achevés. Les nouveaux entrepreneurs furent placés dans les postes les plus forts, et les anciens naturels dans les pays les plus ouverts et les plus accessibles. Ceux-ci, quoique leurs habitations fussent séparées des autres, étoient ainsi soumis à l'inspection de leurs voisins, et s'habituoient par degrés à l'agriculture et aux autres branches d'industrie que l'on cultive en temps de paix.

Les terres assignées pour la distribution, furent partagées suivant la proportion de deux mille, de quinze cents et de mille acres anglais; on en faisoit des lots, d'après certains règlemens. Les propriétaires étoient tenus de se conformer à diverses stipulations, qui tendoient à la sûreté et à l'amélioration du pays, ainsi qu'à la civilisation des habitans. Au nombre de ces règlemens étoit l'obli-

gation d'affermer les terres à rente fixe par bail, de vingt et un ans au moins. Chaque terrein de soixante acres, possédé par les entrepreneurs anglais, devoit payer tous les ans à la couronne six schellings et huit sols, les domaines des serviteurs dix schellings, et ceux des anciens habitans treize schellings et quatre sols. Mais ce qui encouragea beaucoup les entrepreneurs et leur donna un grand crédit, ce fut la résolution que prit la commune de Londres d'accepter de grandes concessions de terres dans le comté de Derry, qui fut appelé ensuite Londonderry. Cette nouvelle possession entraîna une dépense de vingt mille livres sterling, qui servirent à bâtir Colerain et à réparer et augmenter la ville de Derry. Comme cette corporation n'employoit que des agens pour gérer ses affaires, ceux-ci se conformèrent encore moins que les autres entrepreneurs aux stipulations; ils reçurent d'anciens habitans pour vassaux, dans des districts où des colons anglais devoient seuls être introduits d'après les règlemens.

Dans la distribution des terres, on eut surtout égard aux droits du clergé et à l'en-

tretien des établissemens religieux. On ordonna que tous les domaines ecclésiastiques fussent rendus aux siéges et aux églises auxquels ils avoient appartenu. On mit dans ce nombre toutes les terres dont les évêques tiroient autrefois des revenus. Il fut décidé qu'on feroit un accord pour les biens ecclésiastiques avec les propriétaires patentés, qui devoient recevoir des équivalens s'ils s'y prêtoient volontiers, autrement ils perdoient leurs possessions sans dédommagemens. Les évêques furent obligés de céder aux desservans de plusieurs paroisses les dixmes qu'ils avoient reçues par inféodation, et ils furent amplement indemnisés par des terres que le roi leur céda. Chaque portion accordée aux entrepreneurs fut érigée en paroisse avec une église. Les bénéficiers, outre les dixmes et les octrois, obtinrent depuis soixante jusqu'à cent vingt acres de terrein; on dota des écoles dans les villes principales, et l'université de Dublin acquit de très-vastes domaines: elle eut le patronage de six églises paroissiales dans chaque comté.

Le bruit qui se répandit qu'on alloit con-

voquer un parlement national, produisit un grand mécontentement quant à la religion. Les nobles catholiques, exclus de tout emploi et de tout avancement dans le système politique, d'après leur refus de prêter le serment de suprématie, étoient fort aigris; cependant on permettoit tacitement à des magistrats et à des avocats d'exercer leurs fonctions, sans qu'ils se fussent soumis aux formalités prescrites. L'administration ne mettoit pas plus de rigueur dans la perception des amendes imposées par la loi sur les non-conformistes; ces amendes n'étoient levées que dans le comté de Dublin, et avec tant de négligence qu'elles n'excédoient pas quinze livres sterling par an. « Mais, comme l'observe Leland, l'orgueil blessé étoit la cause de toutes les plaintes. Des hommes, que leurs principes religieux exposent à de grands désavantages dans la société, sont particulièrement tenus d'examiner avec soin ces mêmes principes, de peur de sacrifier leurs intérêts et ceux de leur postérité à de vaines illusions. » Mais cette indolence, cette soumission, à laquelle les errenrs du papisme rédnisent les esprits, la honte

d'abandonner leur communion, paroissent avoir empêché les catholiques d'accepter la réforme. Deux causes opposées peuvent produire des haines personnelles parmi ceux qui adoptent des opinions différentes en matière de religion; c'est le zèle trop ardent pour le culte, ou bien cette indifférence pour toute espèce de religion *qui fait appeler philosophes ceux de ce dernier parti.* Cet esprit de tolérance n'étoit pas encore connu. Les réformés regardoient les catholiques comme des idolâtres et comme les précurseurs de l'Ante-Christ. Les catholiques romains avec autant de fureur lançoient des invectives contre l'hérésie et l'apostasie, et appeloient les prêtres réformés des ministres de Satan.

On convoqua, pour représenter tout le royaume d'Irlande, le parlement le plus nombreux qu'on eût jamais vu dans cette île, dix-sept nouveaux comtés et un grand nombre de bourgs ayant été formés. Les réfractaires redoutant les mauvaises intentions de leurs adversaires, craignant surtout que le parti royaliste rendu prépondérant par les nouveaux membres élus n'accomplît ses desseins, se

préparèrent à former une vigoureuse opposition. On présenta à Sa Majesté une pétition signée par six des principaux lords du territoire anglais. C'étoient les lords Gormanston, Slane, Killeen, Trimbleston, Dunsany et Louth. Ces seigneurs prioient le roi de suspendre la création des bourgs jusqu'à ce que les villes enrichies par le commerce eussent formé des corporations; ils assuroient que leur fidélité seroit inébranlable, si les lois pénales étoient révoquées, témoignant leurs craintes qu'on ne fît de nouveaux règlemens contre les catholiques, puisqu'on n'avoit rien communiqué à cet égard aux nobles de cette religion. Ils laissoient entendre que de tels procédés encourageroient les malintentionnés et mettroient en danger l'autorité royale. Le roi déclara cette pétition insolente et téméraire; mais les nobles catholiques du territoire anglais ne se découragèrent pas; dans toutes les parties du royaume, et par toute sorte de moyens ils tâchèrent de se préparer une majorité dans le nouveau parlement.

Leurs espérances ne furent pas remplies lorsque le parlement se trouva assemblé. L'at-

tente et l'inquiétude causèrent les plus grands troubles dans les esprits. Dans l'espace de vingt-sept ans on n'avoit pas vu une semblable convocation. C'étoit le premier parlement national tenu en Irlande, les autres n'avoient été que des assemblées coloniales, ou ne représentoient qu'une partie du royaume. Sur deux cent trente - deux membres qui composoient la Chambre des communes, six étoient absens. Les autres, au nombre de cent vingt-cinq, étoient protestans, et les réfractaires n'excédoient pas celui de cent un. Dans la Chambre des lords, composée de seize barons séculiers, vingt-cinq prélats protestans, cinq vicomtes et quatre comtes; la grande majorité étoit du côté de l'administration. La séance des communes fut tumultueuse. Les réfractaires demandoient qu'on examinât si les élections étoient légales. La Chambre s'étant divisée pour la nomination d'un orateur, les catholiques se regardant eux-mêmes comme la majorité légale, sans considérer que la majorité étoit du côté opposé, portèrent au fauteuil celui qui avoit leurs suffrages. Sir John Everard, homme respectable du parti des ré-

fractaires, fut nommé orateur. Ce lord avoit été juge au banc du roi. Plutôt que de prêter le serment, il avoit résigné son office et obtenu une pension. Sir John Davies, procureur-général, élu par le parti opposé, vint s'asseoir par force sur les genoux de sir John Everard, qu'on n'avoit pu arracher du fauteuil. Cette scène tumultueuse se termina par la retraite des réfractaires, qui ne voulurent plus prendre part à une assemblée déclarée par eux illégale et arbitraire. Les lords de ce parti se retirèrent aussi. Une violente fermentation fit craindre que les membres n'en vinssent aux armes; le lord-député, dont le suffrage avoit confirmé Davies dans l'office d'orateur, prorogea le parlement pour donner aux passions le temps de se calmer.

Les lords Gormanston et Fermoy, sir James Gough et quelques autres furent envoyés au roi pour lui exposer leurs prétendus griefs, et l'on fit une souscription pour défrayer les députés. Quoique deux de ces agens eussent été emprisonnés pour s'être permis des insolences, le roi Jacques écouta les plaintes des catholiques avec tant de modé-

ration qu'ils en conçurent l'espoir du succès. Gough tirant avantage de quelques expressions favorables de Sa Majesté, déclara à son retour que l'intention du roi étoit que les catholiques eussent le libre exercice de leur culte; mais pour avoir répandu cette nouvelle fausse et séditieuse, il fut envoyé prisonnier au château par l'ordre de Chichester. Le roi s'étant procuré d'amples informations par des commissaires qui vinrent en Irlande et par les soins de Chichester, admit les réfractaires à plaider leur cause devant le Conseil. Enfin, après une longue et mûre discussion, leurs allégations furent déclarées fausses; on déclara seulement illégales les nominations faites par les bourgeois de Kildare et de Cavan. On jugea que les membres élus par ces bourgs, après la publication des actes, ne pouvoient siéger dans le parlement actuel. Dans un discours très-long, le roi témoigna son mécontentement de la conduite turbulente des réfractaires et de leur désobéissance; mais il se montra disposé à les traiter favorablement s'ils se comportoient avec soumission et loyauté.

Après de fréquentes prorogations, le par-

lement fut enfin rassemblé ; la sage conduite du lord-député et la prudence de quelques réfractaires, particulièrement d'Everard, calmèrent la chaleur des partis. Everard présenta à la Chambre des communes un bill qui passa d'une voix unanime. Ce bill contenoit un acte d'accusation contre sir Cahir O'Dogherty, les comtes de Tyrone, de Tyrconnel et quelques autres, soupçonnés de complots contre le gouvernement. On publia un acte d'amnistie en confirmation de l'édit royal. Toutes les mesures que Jacques avoit prises pour admettre les anciens habitans au bénéfice de la loi, l'abolition des distinctions odieuses entre des hommes de différente origine habitant le même royaume, tout fut sanctionné par la législation. La session se termina par un bill de subsides qui accordoit au roi, à ses héritiers et successeurs, sur chaque effet mobilier de la valeur de trois livres sterling et au-dessus, deux schellings et huit sous par livre, et des aubaines deux fois autant. Sur chaque immeuble de la valeur de vingt schellings et au-dessus, on adjugea au roi quatre schellings par livre. Ce don fut of-

fert avec tant d'empressement que Jacques, dans une lettre à Chichester, déclara qu'il en avoit beaucoup de reconnoissance, et ne se souvenoit plus du chagrin que lui avoit causé la conduite des réfractaires. Cependant les dispositions que montra la Chambre des communes dans sa première assemblée, et l'intention que les réfractaires firent voir de solliciter quelques nouveaux règlemens en leur faveur, causèrent la dissolution du parlement, à laquelle on ne s'attendoit point.

En même temps que le parlement s'assembloit, il y eut à Dublin une convocation du clergé, dont le but principal étoit de faire une confession de foi pour l'église d'Irlande. On en confia la rédaction au docteur Jacques Usher, homme distingué par ses talens et son érudition, mais si pénétré des principes du calvinisme, que son travail en eut le caractère. Son formulaire, contenant cent quatre articles, fut approuvé par la convention et ratifié par le lord-député. Quoiqu'il y eût quelques articles offensans pour le roi, Sa Majesté, par un sentiment de justice, nomma l'auteur évêque de Meath.

Une conspiration formée dans le pays d'Ulster pour détruire la colonie anglaise, fut aussitôt étouffée que découverte, et les principaux chefs furent exécutés; le roi n'en continua pas moins de s'occuper des plans qu'il avoit formés pour de nouveaux établissemens. De soixante-six mille acres, situés entre les rivières d'Ovoca et de Slaney, et qui avoient été adjugés à la couronne, seize mille cinq cents furent destinés pour une colonie anglaise, et le reste pour les naturels du pays aux mêmes conditions que dans le district d'Ulster. Dans les comtés de la reine et du roi, dans Leitrim, Longford et Westmeath, quatre-vingt-cinq mille acres furent distribués comme nouvelles concessions aux anciens propriétaires, pour les tenir en fiefs permanens. Mais avant l'exécution de ce plan, on nomma un nouveau gouverneur. Sir Oliver-Saint-John remplaça Chichester, que l'on créa baron de Belfast.

Ce nouvel administrateur, qui joignoit l'amour de la justice à la fermeté, déplut aux réfractaires et aux usurpateurs des biens ecclésiastiques. Une proclamation qui ordonnoit au

régulier papiste de quitter le royaume, étoit dans le fait un acte d'indulgence à l'égard des pauvres catholiques opprimés par cette classe d'hommes tout-à-fait inutiles. Sir Oliver exigea que tous les officiers de justice prêtassent le serment de suprématie; il donna l'ordre qu'on s'emparât des revenus des habitans de Waterford et qu'on leur ôtat leurs privilèges, pour les punir de leur obstination à choisir pour magistrats des réfractaires. Sensible à l'état misérable du clergé, dont les terres étoient usurpées par de puissans personnages, il s'opposa fortement à ces injustices; cette sévérité augmenta le nombre de ses ennemis. Calomnié auprès du roi et dans les pays étrangers, il fut contraint de résigner. Mais Sa Majesté, pour lui témoigner son estime, avec d'autres titres lui conféra celui de lord-grand-trésorier d'Irlande et de vicomte de Grandison. Les réfractaires, dans l'orgueil que leur inspiroit leur prétendue victoire, puissans par leur nombre, leur union et leurs propriétés, se livrèrent à tous les excès de l'insolence, et donnèrent au gouvernement des alarmes sérieuses. Elles devinrent encore plus vives

lorsqu'on apprit qu'on avoit établi dans le royaume une hiérarchie romaine, avec des rangs et des offices subordonnés, et que les décrets du pape étoient mis à exécution avec autant de régularité et un pouvoir aussi absolu que si le souverain pontife eût été solennellement reconnu en Irlande.

L'état misérable où étoit réduit l'administration militaire, ne permettoit pas de réprimer l'audace des ennemis de la réforme. Jacques, pour contribuer à la défense de ses colonies irlandaises, institua une nouvelle dignité héréditaire, celle de baronet. Le nombre de ceux à qui l'on conféroit ce titre ne devoit pas excéder deux cents. Chacun de ces seigneurs, en recevant sa patente, devoit payer au trésor royal une somme pour l'entretien de trente soldats dans le pays d'Ulster, pendant trois ans, à la solde de huit sous par jour. Par ce moyen on auroit pu se procurer un fonds pour avoir toujours sur pied un corps de six mille hommes; mais la prodigalité du monarque, la trop grande parcimonie du parlement d'Angleterre, le mauvais état des finances, tout fut cause qu'on réduisit l'arm...

d'Irlande à treize cent cinquante hommes d'infanterie et à deux cents cavaliers. Ce nombre même est évalué trop haut, les compagnies étant rarement complètes. Le traitement qu'on faisoit aux soldats ne les disposoit pas beaucoup à un service actif. On leur retenoit souvent leur paie et on leur permettoit de pourvoir à leurs besoins par toutes sortes de vexations. Ils étoient dispersés en petites troupes pour la culture des terres, ou bien occupés à servir les offieiers, qui, la plupart possédant une grande fortune et beaucoup de crédit, se livroient impunément aux plus basses intrigues. Ce misérable établissement si mal administré coûtoit au roi cinquante-deux mille livres sterling par an, somme qui excédoit de seize mille livres sterling le revenu annuel du royaume.

Ainsi le pays étoit sans défense; une nouvelle mesure que prit le gouvernement causa beaucoup d'inquiétude. On recruta, avec le consentement du roi, un corps de troupes pour le service d'Espagne. Jacques pensa qu'il étoit prudent d'éloigner du royaume une foule de jeunes-gens qui n'avoient aucun moyen de

subsister, et qui dans l'impétuosité de leurs passions étoient disposés à tout entreprendre. Les officiers nommés pour conduire ces nouveaux enrôlés sur le Continent, étoient ou parens ou partisans des anciens rebelles, attachés à la famille de Hugh O'Nial, élevés dans les sentimens de fierté que leur inspiroit leur naissance, et qu'une éducation reçue hors du pays fortifioit encore. Ils conservoient tous une haine secrète contre le gouvernement anglais. Ces levées furent bientôt complètes, mais leur départ fut différé malgré les ordres précis qui en avoient fixé l'époque. Ces militaires répandus de tous côtés, vexoient les habitans et encourageoient les mécontens. Ils engageoient les parens à envoyer leurs enfans recevoir leur éducation dans les pays étrangers. Lorsqu'ils s'approchèrent de la capitale, on assembla quelques troupes pour observer leurs mouvemens jusqu'à ce que le danger fût passé; mais en cas d'hostilité, le petit nombre de ces troupes n'auroit pas été d'un grand secours. Enfin, après bien des délais, ils s'embarquèrent quoique bien lentement.

Les craintes paroissoient fondées à tous ceux qui connoissoient le mécontentement général, causé en apparence par la religion, mais fomenté par d'autres motifs; on redoutoit aussi les désordres qu'occasionne une armée qui n'est pas payée. Le plan de colonisation qu'on suivoit, quoique très-louable et nécessité par les circonstances, ne pouvoit être exécuté sans offenser un grand nombre d'habitans, intimidés en voyant qu'il leur falloit rendre les possessions dont ils ne pouvoient produire les titres; ils n'estimoient pas assez l'avantage de conserver le reste de leurs domaines sans courir risque d'être inquiétés. Il se commit des abus aussi cruels qu'injustes, trop multipliés pour qu'on puisse en donner un détail. Par une violation scandaleuse de la bonne foi, les commissaires désignés pour la distribution des terres, privoient les naturels du pays par fraude et par violence des domaines qui leur étoient réservés par ordre du roi, leur laissant tantôt de quoi subsister, et tantôt les réduisant à la dernière indigence. Le mécontentement de ces malheureux étoit encore augmenté, dit

Leland, en voyant donner leurs terres à des aventuriers affamés qui n'avoient aucun service à alléguer, ou même à des rebelles et à des traîtres. Ces injustices frappoient également tous les partis; les conformistes de tout rang et de toute profession, ceux qu'on savoit le plus portés à la paix et les mieux intentionnés pour le gouvernement, étoient les victimes de ces oppressions.

Une classe d'hommes, désignés sous le nom de *discoverers* (inquisiteurs), étoit tout à la fois la principale cause des troubles et la source des griefs dont se plaignoient les habitans. C'étoient des gens à qui l'on avoit donné commission de faire des recherches pour l'examen des titres défectueux, des concessions de terres et des rentes appartenant à la couronne. Le principal bénéfice étoit réservé aux commissaires chargés de cette recherche, tandis que le roi se contentoit d'une petite portion de la propriété qu'on lui avoit soustraite, ou de quelqu'avance de rente peu considérable. Après plusieurs siècles d'anarchie et de guerres intestines, comme la couronne avoit négligé de réclamer ce qui lui appartenoit et

d'exiger le paiement des rentes dues, il existoit bien peu de titres qu'on ne pût contester; aussi les possesseurs furent obligés pour la plupart de prendre de nouveaux arrangemens, aux termes qu'on voulut leur dicter. On a des preuves qu'on mit en usage les moyens les plus injustes et les plus cruels, la subornation la plus scandaleuse pour dépouiller les vrais propriétaires. Un autre abus, moins fâcheux pour les naturels du pays, mais également contraire au système général, fut le grand pouvoir qu'on donna à plusieurs individus, en leur concédant des domaines d'une vaste étendue. Jacques, toujours disposé à prodiguer ses largesses à ses favoris, avoit lui-même contribué à maintenir cet abus, que cependant il n'approuvoit point. Il avoit investi sir Arthur Chichester de tout le territoire d'Innishowen, et de toutes les terres que possédoit anciennement O' Dogherty. Quelques-uns des entrepreneurs, contre la volonté expresse de leurs parens, avoient aliéné en secret leurs terres, d'autres les avoient acquises et étoient devenus propriétaires d'immenses domaines qui leur don-

noient une autorité que le roi chercha à diminuer par de nouveaux réglemens.

On a lieu d'être étonné qu'il n'y ait pas eu d'insurrections lorsque les opinions religieuses causoient des haines si fortes, lorsque les Irlandais étoient vexés de tant de manières et que le gouvernement n'entretenoit qu'une force militaire très-insuffisante. Ainsi les armes d'Elizabeth avoient entièrement soumis l'Irlande, et malgré de grands abus, Jacques avoit établi une sage législation. Les nouveaux colons venus de la Grande-Bretagne formoient comme une barrière qui retenoit les mécontens. Les anciens habitans qui avoient acquis des terres en franc-aleu, et que la loi d'Angleterre rendoit indépendans de leurs seigneurs sentoient trop les avantages de leur position pour désirer de retourner à leur ancien état. Les produits de l'industrie étoient tellement accrus, et le commerce se trouvoit dans un état si florissant que les douanes, qui dans l'origine ne rapportoient que cinquante livres sterling par an, à cette époque en produisoient dix-mille. On étoit alors si éloigné de s'opposer à l'autorité royale, que les lords

et les nobles du district de Connaught, qui renfermoit le comté de Clare, consentirent à payer une somme considérable pour une faute qu'ils n'avoient pas commise. Ces lords ayant rendu leurs domaines à la couronne, sous le règne d'Elizabeth, avoient la plupart négligé de faire enregistrer et de retirer les patentes qui les réintégroient dans leurs possessions. Ils renouvelèrent cette cérémonie treize ans après l'avénement de Jacques, et leurs patentes furent scellées du grand sceau; mais par la négligence des officiers de la chancellerie, l'enregistrement n'eut pas lieu, quoiqu'on eût déboursé trois mille livres sterling. Les commissaires du roi tirant avantage de ce défaut de forme, déclarèrent que les titres n'étoient pas valides et que les terres appartenoient toujours à la couronne; ils proposèrent au gouvernement d'établir dans la partie occidentale une colonie semblable à celle d'Ulster. Les propriétaires alarmés offrirent, pour obtenir une nouvelle confirmation de leurs patentes, de payer une amende de dix mille livres sterling et de doubler leur redevance annuelle. Cette offre parut

digne de considération à Jacques, qui se trouvant en guerre avec l'Espagne, avoit lieu de craindre une invasion en Irlande; mais cette négociation ayant été interrompue par la mort du roi fut reprise par Charles premier, son fils et son successeur.

FIN DU PREMIER VOLUME.



